MELANGES DE LITTERATURE ET DE CRITIQUE



MÉLANGES

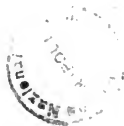
DE

LITTÉRATURE

ET

DE CRITIQUE.

I.



Livres nouvellement publiés.

LES FFMMES, leur condition et leur influence dans l'ordre social chez différens peuples anciens et modernes, par le Vicomte J. A. de Ségur; nouvelle édition, publiée par Ch. N***, à laquelle il a ajouté : *De l'Influence des Femmes sous l'empire*, et des notes historiques sur l'ouvrage en général;

2 vol. in-8.°, fig. très-belle édition, prix : . . . . 12 fr.
Pap. vélin . . . . 24.
4 vol. in-12 fig. . . . . 12.
Pap. vélin. . . . . 24.

NOUVEAU DICTIONNAIRE de la Langue françoise, le plus portatif et le plus complet, ou Manuel d'orthographe, et de prononciation, par M. Marguery, professeur de belles-lettres.

Les soins que l'auteur a mis à sa confection le rendent le plus commode et le plus utile.

Un volume in-18, prix : . . . . 5 fr.
Rel. en basane . . . . 5 75.
En veau, d'une reliûre élégante, par Simier, relieur du Roi, ... 7.

De l'imprimerie de P. N. Rougeron, rue de l'Hirondelle, N.° 22.

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE
ET
DE CRITIQUE,

PAR M. CH. NODIER;

Mis en ordre et publiés par ALEXANDRE BARGINET, de Grenoble.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez RAYMOND, Libraire, rue de la Bibliothèque, N.° 4.

1820.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Dans le moment où une triste et déplorable politique absorbe toutes les idées en compromettant tous les intérêts et en éveillant toutes les inquiétudes, s'il reste aux lettres paisibles quelques amis studieux, on a lieu de croire qu'ils se plaisent quelquefois à chercher loin des journaux de cette époque, orageux témoins de nos débats et de nos malheurs, le fruit des aimables études qui occupoient nos devanciers. C'est pour cette classe de lecteurs

que nous avons jugé à propos de réunir en un seul corps d'ouvrage, la plupart des articles de critique et de littérature, dont M. Ch. Nodier a enrichi différentes de nos feuilles publiques, et dont le succès n'a pas été contesté.

Nous avons suivi dans cette édition l'ordre qui nous a paru le plus naturel et le plus convenable, celui des systèmes bibliographiques, de manière que les livres qui donnent lieu au développement des questions littéraires qu'on y trouvera traitées, sont disposés entr'eux comme ils le seroient dans un catalogue de librairie. S'il en résulte quelques répétitions de principes ou d'idées, inévitables dans des articles écrits à de longues distances sur des matières analogues, cette distribution

offre un avantage qui compense peut-être ce léger défaut en rapprochant les uns des autres des raisonnemens et des théories qui perdroient de leur force à être dispersés dans des chapitres épars, comme l'ordre chronologique ou l'ordre alphabétique l'auroit exigé.

Ce que nous avons dit en commençant indique assez que les articles de pure politique insérés par M. Ch. Nodier dans différens journaux ou publiés séparément durant les *cent jours*, ne feront point partie de cette collection exclusivement littéraire, et qu'il n'y restera de ses opinions que ce qui s'en rattache inséparablement à sa littérature, car il est impossible qu'un écrivain s'isole tellement de ses convictions morales, et si l'on veut de ses intérêts so-

ciaux qu'il ne s'en retrouve pas quelques traces dans ce qu'il compose d'ailleurs sur les sujets qui leur paroissent le plus étrangers.

MÉLANGES

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE

ET

DE CRITIQUE.

Morale de la Bible; par J. B. Chaud.

On est convenu d'admirer en tout la morale des philosophes et des législateurs anciens. D'abord, cela donne une certaine apparence d'érudition qui n'est pas à dédaigner; et puis, cela est fort commode pour dénigrer les institutions et les croyances des modernes. Si l'on est obligé de reconnoître quelque chose de tolérable dans le christianisme, par exemple, on s'empresse d'en faire honneur au Portique ou à l'Académie; car il est évident que la morale des chrétiens ne peut être qu'un plagiat. Malheureusement, il n'y a rien de plus faux que cette proposition, quoiqu'il n'y ait rien de plus généralement reçu parmi nos prétendus philosophes illettrés, qui ont si puissamment influé

sur le progrès des lumières. Les sages de l'antiquité ont saisi quelques-uns des principes de la morale éternelle; mais, dans leur système sans unité, il y a toujours des parties foibles qui révèlent l'homme, et souvent des disparates odieuses qui font gémir sur l'aveuglement de l'homme abandonné à son intelligence. Il faut croire, pour l'honneur des gens qui vouloient faire de nous des Spartiates, qu'ils ne se rappeloient pas l'abominable institution des ilotes, et qu'ils ne regardoient pas le vol, l'adultère et l'infanticide comme des idées libérales. Des écrivains de bien bonne foi, comme on sait, ont trouvé le christianisme dans Platon; et il n'y a pas maintenant un de leurs disciples, qui ne soit très-convaincu que l'*Evangile* a été pris dans les *Dialogues* et dans la *République*. Pour éclairer les personnes que la question intéresse, et qui ne se décident pas tout-à-fait sur la parole d'un sophiste, il suffit d'arrêter un moment leurs regards sur les lois de cette république idéale où les femmes et les enfans appartenoient en commun à tous; où il étoit défendu aux médecins d'accorder des remèdes à un homme mal fait; où le parricide que son père assassiné avoit eu le temps d'absoudre étoit absous de droit par la justice; où l'esclave qui tuoit un homme libre en se défendant étoit puni

de mort; où le meurtre d'un esclave tué par un homme libre se rachetoit par une simple purification : voilà la législation que l'on ose comparer à celle du Christ. Chez les Romains, les lois des Douze Tables ne contenoient pas un seul réglement de mœurs. Il en est de même de toutes les législations qui ont précédé le christianisme, à l'exception de celle de Moïse, qui en est le type et l'origine.

C'est cependant à la suite de tous ces essais, auxquels tant d'admirables génies ont concouru, et dont il n'est résulté, après quarante siècles, que des institutions imparfaites; c'est dans une ville éloignée du centre des connoissances sociales, parmi quelques hommes obscurs et sans lettres, tirés de la plus basse condition et des métiers les plus vils, que s'élève dans son imposante majesté l'édifice du christianisme; et toutes les difficultés de l'histoire de l'homme sont résolues, tous les mystères de sa condition sont dévoilés; toutes les lois, tous les principes de la morale éternelle, épurés aux rayons de la foi, s'enchaînent dans un ordre sublime. Les législations ont une base fixe; les devoirs des souverains une règle; les droits des sujets une garantie. Le sacrifice du Fils de Dieu a non-seulement restitué l'homme dans la grâce, il l'a restitué dans la liberté; et ce qu'il y a d'ad-

mirable, c'est que cette grande révolution s'est accomplie au nom d'une religion de mortification, de pénitence et de douleur, qui n'offroit d'autre perspective sur la terre, à l'ambition de ses prosélytes, que la persécution et le martyre. Les esprits difficiles dont la conviction ne peut se former que par des miracles, et qui en demandent encore en faveur du christianisme, ne pensent pas que son établissement seul est un miracle pour lequel l'étonnement n'a point d'expressions. Ils ne pensent pas que cette religion venoit apprendre aux grands de la terre qu'ils étoient formés d'un limon grossier comme leurs esclaves, et que les grands de la terre se sont humiliés. Ils ne pensent pas que cette histoire austère et pleine d'amertume, qui commence par l'exil de l'homme, qui finit par le supplice d'un Dieu, et qui embrasse dans sa triste et solennelle étendue toutes les misères de l'humanité, a triomphé sans effort de toutes les fictions heureuses, de toutes les délices du paganisme. Ils ne pensent pas que les malheureux n'ont jamais rien fondé; que si la société croit leur devoir quelque chose, c'est tout au plus un asile, un peu de pain, et une froide pitié; mais qu'elle ne les consulte pas sur sa morale et sur ses lois; qu'une religion instituée pour les foibles, pour les enfans, pour

les pauvres, pour les infirmes; qui a détruit l'esclavage, proclamé l'égalité naturelle, frappé de réprobation les œuvres et les pompes du monde, et courbé la tête des peuples et des rois devant un instrument de mort, jusque là réservé aux derniers des malfaiteurs; ils ne pensent pas, dis-je, qu'une telle religion ne peut s'être établie que par la volonté expresse de Dieu. Ce qu'il seroit insensé, tranchons le mot, ce qu'il seroit impossible de croire, c'est qu'elle fut l'ouvrage de l'homme; et quelle institution humaine eut jamais ce caractère!

Il faut convenir, au reste, que les adversaires du christianisme n'ont osé refuser leur admiration à ses livres. La Bible est presque toujours un sujet de magnifiques éloges pour Voltaire, pour Diderot, pour Rousseau; pour ce dernier surtout, qui étoit essentiellement chrétien, qui s'en souvint toutes les fois qu'il n'étoit pas égaré par un esprit de sophisme et de vanité, et dont l'âme vraiment tendre s'ouvroit si facilement à tout ce qui touche les intérêts du malheur. En effet, tout le monde l'a dit, et tout le monde l'a éprouvé, il n'y a point de situation dans la vie, pour laquelle la Bible ne semble offrir un passage exprès. Les anxiétés les plus embarrassantes y trouvent des conseils; les douleurs les plus graves y trouvent des conso-

lations ; et ces consolations et ces conseils sont toujours aussi bien appropriés à la personne qu'à la chose ; de sorte qu'on croiroit que la souveraine bonté ne s'est pas contentée de communiquer par ce livre divin, avec les hommes en général, et qu'elle a voulu s'y adresser encore à chaque homme en particulier. Jusqu'ici ces traits admirables étoient à la vérité disséminés dans les livres saints; et si, avant la publication de l'ouvrage, excellent sous tous les rapports, dont M. Chaud vient d'enrichir la bibliothèque des honnêtes gens, personne n'avoit pensé à les ranger dans un ordre méthodique, c'est sans doute parce qu'on avoit considéré que la Bible, qui est indispensable à tous les chrétiens, présente elle-même l'avantage d'un format économique et portatif. Il est aisé de sentir cependant l'utilité de cette distribution, qui, en rendant extrêmement commode la recherche des passages que l'on désire trouver, pourvoit avec promptitude à tous les besoins, à tous les soucis de l'âme, avant qu'ils aient contracté cette aigreur qui les rend quelquefois incurables. L'auteur de la *Morale de la Bible* a d'ailleurs eu l'ingénieuse idée de disposer les différens versets sous les mots auxquels ils se rapportent, non dans l'ordre successif des livres saints qui les ont fournis, mais dans leur ordre

logique, et de manière à former un sens continu; ce qui en fait un ouvrage tout-à-fait nouveau. Enfin, cet estimable recueil est précédé d'une introduction très-développée, où M. Chaud a traité, dans le plus grand détail, les questions les plus importantes de la critique sacrée. Cette partie de son travail, également remarquable par une érudition toujours saine, et par une doctrine toujours pure, et où les principales preuves du christianisme sont exposées avec autant de goût que de solidité, peut passer pour un livre particulier, indépendant de celui qui m'a suggéré cet article, et très-digne d'être examiné à part. J'ajouterai seulement aujourd'hui que ces deux volumes ont aussi tous les avantages matériels qu'on peut chercher dans un ouvrage doublement destiné à devenir classique, et par sa nature et par la manière dont il est traité. Le texte, imprimé partout en face de la traduction, est extrêmement correct; les renvois sont de la plus grande exactitude, et l'exécution typographique fait beaucoup d'honneur aux presses de M. Lebel, de Versailles, qui ont malheureusement peu de rivales à Paris.

Manuel du Philosophe, ou *Principes éternels*, *precédés de considérations générales sur l'époque actuelle*; par H. Azaïs.

« La présumption est notre maladie naturelle » et originelle, dit Montaigne; la plus cala- » miteuse et foible de toutes les créatures, c'est » l'homme, et quant et quant la plus orgueil- » leuse; elle se rend et se void logée icy parmi » la bourbe du monde, attachée et elouée à » la pire, plus morte et plus croupie partie » de l'univers; et se va plantant par imagination » au dessus du cercle de la lune, et ramenant » le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de » cette même imagination qu'il s'égale à Dieu, » qu'il s'attribue les conditions divines, se trie » soy-mesme et se sépare de la presse des au- » tres créatures, et leur distribue telle por- » tion de facultés et de forces que bon lui » semble. »

Cette remarque d'un écrivain auquel on ne refusera pas une certaine dose de philosophie, est fondée sur l'expérience des siècles. Depuis que l'homme a goûté le fruit de la science, il n'y a pas une génération qui n'ait produit un système, pas un système qui ne se soit annoncé sous les auspices de la vérité; pas une de ces vérités philosophiques, si ambitieusement prô-

nées, qui n'ait paru absurde à son tour. Les voûtes des écoles retentissent depuis trois mille ans de la voix des sectaires qui ne cessent d'annoncer qu'ils ont toutes les vérités dans la main, et qui ne l'ont jamais ouverte que pour en laisser sortir des énigmes ou des impostures. Cette prétention, justement tournée en ridicule par tous les bons esprits, depuis Aristophane jusqu'à Rabelais, ne seroit que divertissante, si elle ne s'avisoit pas d'être solennelle, et si elle ne faisoit pas de temps en temps des dupes extrêmement dangereuses. Cela s'explique aisément.

Les gouvernemens anciens avoient pour base le respect des Dieux, des aïeux et des institutions. Il existoit chez eux une morale naïve et naturelle, qui tenoit plus de l'instinct que du raisonnement, qui faisoit une partie essentielle du caractère des peuples, et qui consistoit dans l'amour de la patrie et dans l'obéissance aux lois. L'esprit d'innovation, qu'une civilisation extrême produit toujours, vivoit dans une seule classe : c'étoit ce qu'on appeloit les philosophes; mais ces hommes, réduits à leurs théories extravagantes, se nourrissoient de chimères, sans inconvénient pour la société : c'étoient les alchymistes de la politique, et les gens sensés ne les considéroient que comme des

bouffons imposans. Si Diogène s'étoit mêlé activement des lois, l'Aréopage l'auroit envoyé pendre à Sinope, où il avoit débité de la fausse monnaie avant de débiter de la fausse sagesse à Athènes.

Il en est autrement chez nous. Une secte philosophique fort inférieure à la moindre de celles que Lucien exposoit si gaîment à la risée du monde, s'est emparée aisément de l'opinion dans un siècle très-vain, dont la principale maladie étoit l'envie de savoir. Habile au moins à se faire des créatures, à les placer dans un jour convenable, et à tirer tout le parti possible de leurs facultés, elle a compté un prosélyte presque partout où elle a trouvé un honnête homme foible ou un sot ambitieux, un intrigant qui avoit besoin d'appui, ou un méchant qui avoit besoin d'impunité. Servie par la révolution, elle est sortie du vague des systèmes pour se saisir de la législation pratique; et comme elle n'avoit à combattre qu'une religion austère, moins favorable aux passions que les fables des anciens, elle a facilement rallié tous les esprits amoureux d'indépendance, qui supportoient avec impatience le joug de la morale chrétienne et des institutions qui en dépendent. Il est résulté de là une puissance réelle, une puissance numérique, une puis-

sance agissante qui va directement à son but, et qui ne peut pas le manquer, parce que tous les événemens lui sont bons, même ceux qui lui paroissent contraires. Quand elle n'est pas assez forte pour briser les liens de la civilisation, elle parvient encore à les user.

A une époque où la plupart des sectes philosophiques avoient cessé d'exister, où les autres étoient livrés depuis long-temps à la dérision publique, Marc-Aurèle exprimoit le désir que les trônes fussent occupés par des rois philosophes, et son exemple a prouvé qu'on ne pouvoit point former de vœux plus avantageux pour le genre humain. Il est aisé de voir qu'il parloit des philosophes à la manière de Platon, et non pas des athées d'Anaxagore, et des cyniques d'Antisthènes. Quant aux philosophes qui ont fait chez nous l'essai du pouvoir souverain, et qui en ont usé d'une manière si mémorable, ils sont bien capables de le dérober de temps en temps aux mains des rois; mais ils ne savent pas le garder. Ils se déchirent entre eux avant d'en avoir fait le partage, et j'ai sur ce point l'aveu remarquable de M. Azaïs. « Aujourd'hui, la philosophie règne, dit-il, puisque les philosophes ne sont point d'accord. » Cette phrase ingénue que je n'ai pas eu le bonheur de lui suggérer, contient dans son laco-

nisme énergique toute l'histoire du triomphe des méchans. Ils s'entendent pour la destruction, et s'égorgent sur des ruines. Voilà les législateurs qu'on ose proposer à la société perfectionnée.

Tout le monde ne sait pas ce que c'est qu'un système philosophique. C'est une espèce de jeu puéril plus propre à amuser des enfans ingénieux qu'à occuper les graves loisirs d'un sage, un effort d'esprit qui consiste à rapporter à une idée, qui n'est souvent qu'un mot, toutes les opérations de la nature, et à justifier, autant que possible, la témérité d'un paradoxe ridicule par un choix habile d'exemples spécieux. Cette *niaiserie difficile,* décréditée dans tous les beaux âges littéraires, a échappé aux crayons plaisans de Swift, de Sterne et de Voltaire. Le fou profond, qui a créé *Gargantua* et *Pantagruel,* ne la touche qu'en passant dans ses caprices inimitables, au chapitre de la *Quinte-Essence;* mais il ne se doutoit guère qu'elle dût se renouveler après lui. Ce n'est pas que la recherche de l'*agent universel,* qui est une grande entreprise, comme on peut le croire, ne soit recommandée aussi par de très-grands noms. Epicure l'a placé dans les atomes, Leucippe et Démocrite dans le vide et le plein, Thalès dans l'eau, Diogène dans l'air, Apollodore dans le

feu, Pythagore dans les nombres limités, Anaximandre dans les nombres infinis, Empédocle dans l'attraction, et M. Azaïs dans l'expansion, qui est le contraire de l'attraction d'Empédocle, si l'attraction et l'expansion sont quelque chose. Les bonnes gens, qui n'entendent pas trop ce que c'est qu'un *agent universel*, se contentent de croire avec Moïse, Platon, Epictète, Antonin, Confucius, Pascal, Fénélon, J.-J. Rousseau, et les ignorans de tous les siècles et de tous les pays, à une *cause universelle*, à une cause première qui n'a pas daigné nous faire connoître à ses agens, mais qui s'appelle *Dieu*, et qui a survécu jusqu'ici à beaucoup de systèmes. La vérité a bien de la peine à percer.

Il importe fort peu, du reste, que l'*agent universel* soit *l'expansion* ou bien qu'il soit autre chose, tant que les hommes ne pourront pas en disposer à leur gré. Il est évident, par exemple, que depuis que M. Azaïs a pris l'expansion sur le fait, l'état du monde physique et du monde moral ne s'est pas amélioré sensiblement. Jamais, au contraire, les taches du soleil n'ont paru plus obscures, les cataractes du ciel plus inépuisables, les méchans plus incorrigibles, et les sophistes plus entêtés. Je tremble qu'il n'arrive à *l'expansion* ce qui est arrivé

à toutes les vérités éternelles dont il n'est plus question aujourd'hui, qu'on ne la relègue à son tour avec toutes les ferrailles scolastiques au nombre des inutilités savantes, et qu'on n'en revienne à l'opinion modeste de Socrate qui savoit qu'il ne savoit rien.

M. Azaïs ne partage pas mes inquiétudes sur le sort futur de son système. Il pense que la révolution est consommée, et que le règne de la raison va par conséquent s'étendre sur toute la terre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il prend les journaux pour preuve du triomphe de la vérité :

On ne s'attendoit guère
A les trouver en cette affaire.

Il en est quelques-uns surtout qui se consacrent plus manifestement que d'autres aux progrès de la philosophie. « C'est là qu'on voit, selon » M. Azaïs, les réflexions les plus judicieuses, » les idées les plus profondes, les pensées les » plus vraies, les plus fortes, les plus éten- » dues, exprimées avec une vigueur pleine et » assurée, avec le ton ferme et prononcé des » choses philosophiques. Les autres ont un » style *nébuleux*, un style *concessionnaire*; ils » sont l'ouvrage d'hommes qui, ne pouvant » prétendre aux honneurs d'une raison entraî- » nante, cherchent les honneurs de la résistance

» à cette raison même. » Comme en m'efforçant de réduire à leur valeur des riens pompeux qui usurpent le nom de raison, j'ai nécessairement ambitionné les honneurs de la résistance *à cette raison même*, tout ce qu'on vient de lire sera pour M. Azaïs du style *nébuleux*, et je ne m'en défends point. C'étoit la couleur du sujet. Je vais maintenant donner à mon lecteur une idée du style *concessionnaire*.

Peu d'hommes ont reçu de la nature une organisation plus heureuse que M. Azaïs. Très-peu sont doués au même point de la facilité de concevoir et d'ordonner leurs pensées, et du talent plus rare encore de les exprimer d'une manière simultanée, qui les fortifie les unes par les autres. Quant à l'art de lier tous les faits à un seul principe, de faire servir toutes les conséquences au même résultat, de rapporter toutes les idées à une idée fondamentale, toutes les observations à un système, il suppose un esprit exercé plutôt qu'un jugement sûr. Il n'y a point de théorie tellement hasardée qu'on ne puisse l'étayer d'une foule innombrable de preuves et d'autorités, avec un peu d'adresse ou de bonheur. Je ne tiendrai pas compte à M. Azaïs de ce genre de mérite dont les triomphes, plus éclatans que durables, tournent presque toujours au détriment des bonnes institutions, de

la saine raison et de la saine morale. Ce que j'aimerai à reconnoître en lui, c'est une expansion vraie, plus vraie probablement que l'expansion universelle à laquelle il a confié la direction des Mondes; c'est une éloquence douce, qui est souvent persuasive, parce qu'elle annonce toujours la persuasion; il n'a point été formé pour les froides abstractions, pour les doctrines arides, et surtout pour les vues turbulentes et séditieuses d'une coalition de pédans pervers. Quelques livraisons de l'*Ami des Enfans* prouvent qu'il est capable de donner aux hommes des notions sûres, instructives et consolantes. Cela vaut mieux que de les tromper avec des paradoxes.

Que si M. Azaïs n'étoit point satisfait de ce témoignage (et quelle louange est assurée de remplir jamais l'attente d'un philosophe!), il auroit de quoi se dédommager amplement, hors de l'espace très-circonscrit qu'il m'est permis d'occuper sur le globe, et de parcourir dans le siècle. *Universel* dans ses systèmes, *éternel* dans ses principes, M. Azaïs a embrassé l'infini en étendue et en durée. Je lui garantis qu'il ne me retrouvera pas sur son terrain.

Essai

Essai sur l'art d'être heureux, suivi d'un éloge de Montaigne, par M. Droz.

Le ministère de la critique est nécessairement très-borné quand il s'agit d'une troisième édition. De quelque opinion que l'on soit sur le mérite d'un livre qui a réussi, on ne peut guère se dispenser de lui tenir compte de son succès. Il paroît difficile en effet de prouver au public qu'il a eu tort de le lire avec plaisir, et il est tout au moins aussi inutile de lui dire pourquoi il a eu raison. L'opinion générale est toujours le garant le plus sûr de l'utilité ou de l'agrément des livres. La vogue même de quelques mauvais écrits annonce encore dans leurs auteurs une espèce de mérite, l'art de se conformer avec adresse au goût du temps où l'on vit, et le tact nécessaire pour le bien connoître : faculté qui n'est pas tout-à-fait illusoire, et qui peut expliquer d'assez grandes fortunes littéraires au défaut du talent.

M. Droz n'a pas eu recours à ce moyen, plus ingénieux qu'honorable, d'occuper la renommée. Son ouvrage n'est consacré ni à la politique téméraire de certains législateurs sans aveu, ni à la philosophie d'abstractions de certains illuminés, ni à l'histoire scandaleuse de certaines ambassades, ni aux honnêtetés récipro-

ques des coteries académiques, ni aux diatribes des partis. Il ne contient aucun des élémens sur lesquels se fondent aujourd'hui la réputation d'un écrivain et la sécurité d'un imprimeur. C'est un livre de morale qui n'a pas même la prétention d'un système, la témérité piquante d'une innovation, et qui ne fait que présenter avec la candeur de la vérité, sous une forme simple, dans un cadre simple, des idées très-simples et très-anciennes, que l'expression rajeunit sans les altérer. Tout cela est fort bien pour les esprits arriérés sur le siècle, qui ne sont pas encore parvenus au degré d'heureux perfectionnement où l'on méprise la raison, et qui ne cherchent dans un ouvrage nouveau ni les paradoxes brillans, ni les chimères ambitieuses, ni les sanglantes personnalités, ni les sarcasmes de mauvais goût. Une sagesse douce, une philosophie tendre et pieuse, des leçons plus propres à persuader qu'à convaincre, qui charment plus qu'elles n'imposent, et qui ne prescrivent la vertu qu'en la faisant aimer; un cours entier de préceptes pour la conduite de la vie, revêtus d'un style qui n'est remarquable que par la clarté, la pureté et l'élégance, voilà tous les titres de M. Droz à la faveur du public, et cependant il l'a obtenue : il n'y a pas moyen d'en douter, puisqu'on imprime son livre pour

la troisième fois. Quelques faits de la même espèce remettroient la vérité, les idées saines et la bonne littérature en crédit, même chez les libraires.

Comme l'orginalité devient tous les jours plus rare en littérature, et qu'il est de la nature de notre esprit de se plaire aux difficultés, c'est à l'originalité qu'on s'efforce d'atteindre quand on n'a pas un caractère de talent assez décidé pour se faire remarquer par la simplicité et le naturel. On n'est jamais tourmenté du besoin de paroître extraordinaire tant qu'on a la faculté d'être soi; et quand on n'a en soi ni un sentiment assez élevé de ses forces, ni une idée assez distincte du vrai et du beau pour se passer de prestige, on parvient rarement à en produire sans tomber dans le bizarre, l'absurde et le ridicule. M. Droz, dont tous les ouvrages portent le sceau d'un goût pur et d'un esprit juste, semble s'être prescrit par dessus toutes choses d'éviter cet excès brillant, mais dangereux, qui éblouit par je ne sais quel éclat, mais qui n'éblouit qu'un moment. Il fuit l'afféterie sans négliger l'élégance; l'emphase, sans se priver des avantages que donne au style la noblesse et la chaleur. Le sien toutefois ne se distingue point par la verve; il laisse même à désirer quelquefois ce mouvement et ce coloris qui font les

écrivains inspirés, les grands orateurs, les grands poëtes. Il a la grâce, la suavité, l'abandon d'une pensée douce qui s'écoule et se communique avec facilité, une sorte d'abondance expansive qui entraîne parce qu'elle plaît, et qui rappelle jusqu'à un certain point la sincérité de cœur et l'effusion éloquente d'expression des moralistes anciens. Quand on a lu Platon, Marc-Aurèle, Montaigne, et surtout les Livres Saints, il y a peu de chose sans doute à apprendre dans son livre, mais il n'y a peut-être rien a y reprendre; j'en excepte le titre, qui contient, selon moi, une idée mal exprimée ou même une idée fausse, et c'est jouer de malheur à la tête d'un bon ouvrage qui réunit partout d'ailleurs la propriété des termes et la justesse des idées.

Le bonheur n'est pas un art, et ne peut pas être procuré par un art. Autrement, tous les arts, tous les objets d'enseignement, se réduiroient à un seul, au moins pour le sage, et l'état moral de la société seroit fixé. Un art est une collection de préceptes positifs, de pratiques bien éprouvées, dont le résultat est infaillible. Quel philosophe oseroit s'assurer d'un pareil effet, en appliquant une vague théorie de bonheur à la vie humaine? Il est certain que la prudence peut prévenir quelques malheurs, que la philosophie peut en faire des

leçons, et la religion des bienfaits. Je conçois parfaitement, quoique je regarde cet effort de l'âme comme une des preuves les plus signalées et les plus surprenantes de la grandeur de notre origine, qu'un sage et un chrétien résistent au désespoir, qu'ils paroissent triompher de l'infortune, qu'ils en triomphent même; il n'y a pas de mal à donner toute cette latitude à l'orgueil de l'homme. Je conçois que la raison qui préserve, la science qui éclaire, et la foi qui console, en prolongeant indéfiniment l'espérance, diminuent de beaucoup l'impression du malheur. Je conçois qu'on se fasse une méthode de raisonnemens purement humains, ou mieux encore, qu'on s'élève à une connoissance certaine des compensations éternelles, qu'on sera bien libre d'appeler, si l'on veut se servir de cette expression, l'art d'être moins malheureux que les autres hommes; mais il ne faut pas chercher dans la vie l'art impossible d'être heureux, et il sera toujours inutile de l'étudier dans les livres.

La saine philosophie est au cœur de l'homme ce que la médecine expectative est à son organisation physique; elle prévoit les dangers, les infirmités, la mort; elle enseigne à les éviter, mais elle n'a point de secret absolu pour nous en affranchir. C'est une science conjecturale qui

établit les probabilités de l'avenir sur l'expérience du passé, qui presse, qui devine par comparaison, et qui ne change rien à l'ordre nécessaire des choses. Elle se conforme, comme la bonne hygiène, aux lieux, aux époques, aux tempéramens; mais elle est sujette aux mêmes chances. Un homme placé indépendamment de sa volonté dans de certaines circonstances, n'est pas plus maître de son bonheur qu'un pestiféré de sa santé. L'âme est exposée ainsi que le corps à des maladies qu'on ne peut ni détourner ni guérir.

Inductions morales et physiologiques; par A. Keratry.

Qu'est-ce que des inductions morales et physiologiques, et quel rapport peuvent avoir ces inductions avec les objets qui occupent aujourd'hui tous les esprits? Ce titre n'annonce rien de propre à distraire la curiosité du public, si vivement excitée par la politique, les causes célèbres et les romans; il n'annonce pas même au juste ce que le livre contient, c'est-à-dire un nouvel essai de métaphysique, de nouvelles vues de philosophie transcendante. Il faut avoir, à un certain degré, le goût de ces abstractions sublimes, pour s'y livrer, avec le recueillement qu'elles méritent, au milieu du conflit de tant d'intérêts plus immédiats, qui touchent les philosophes comme les autres; et il faut y réunir un sentiment élevé de ses forces pour espérer qu'on appellera l'attention de quelques lecteurs sur un ouvrage de ce genre. Ce sentiment n'a toutefois pas trompé M. Keratry, et je regretterois beaucoup pour ma part qu'il n'eût pas publié ces *Inductions,* qui transportent l'âme dans une sphère infiniment préférable à la nôtre, et qui l'y nourrissent de pensées solennelles et touchantes. Je n'oserois répondre qu'elles soient toutes exactement et correctement phy-

siologiques, mais elles sont toutes éminemment morales : c'est le meilleur et le plus sûr.

Le premier livre est intitulé : *De l'Etre proprement dit*. Il est consacré au développement de la première et de la plus importante des vérités, l'existence de Dieu. Heureusement, Dieu n'est pas exclus de tous les livres de physiologie, et toutes les Inductions de M. Keratry sont tirées de cette grande pensée, ou y aboutissent. Son allégorie du chapitre VI répond aux objections de l'athéisme, d'une manière très-ingénieuse et très-simple, car l'auteur n'a fait que transporter la question du sens abstrait au sens positif, en lui substituant l'objet de comparaison le plus analogue. Les cinq chapitres du livre second contiennent à peu près tout ce qu'on peut dire de satisfaisant sur la plus ténébreuse des inutilités, le *néant* ou l'état de l'univers avant la création ; mais toutes ces pages offrent de belles idées de la majesté divine, revêtues d'images grandes et hardies, et plongent l'imagination dans un vague immense, dont la mystérieuse profondeur n'est pas sans charme.

A ces vues, d'un ordre extrêmement élevé, succèdent les notions exactes qui ont rapport à l'*être matériel*, c'est-à-dire à l'ensemble de la création. Ici M. Keratry, qui n'est pas de l'école de ces raisonneurs insipides, auxquels la nature

n'inspire que de froids sophismes, trouve pour la décrire quelques-unes des couleurs de Charles Bonnet, de Bernardin de Saint Pierre et de Buffon. C'est le philosophe pénétré de l'idée d'un Dieu, jouissant avec un délicieux attendrissement du spectacle de ses ouvrages, et joignant au bonheur de les connoître et de les admirer le rare talent de les peindre. Voici un passage qui ne dépareroit pas, selon moi, le plus beau chapitre des *Etudes de la nature* :

« A peine le soleil de mars a réchauffé la terre,
» qu'on voit de toutes parts les divers feuillages
» abandonner, déchirer ou chasser les tuniques
» qui leur ont servi de berceau. Les arbres
» se coiffent de vertes chevelures sous lesquelles
» leurs fronts cannelés se rajeunissent. Variées
» dans leur port comme dans leurs teintes, elles
» se groupent, se divisent, s'étalent ou flot-
» tent avec grâce. Tantôt agréables pendentifs,
» elles s'arquent et retombent en guirlandes;
» tantôt moins modestes, elles s'élèvent à la
» manière de faisceaux, de gerbes ou d'obé-
» lisques. Ici, c'est une flèche que l'on déco-
» che; là, c'est une touffe azurée qui se marie
» élégamment à l'horizon. Des feuilles innom-
» brables se sont tout à coup étendues dans
» les airs, pareilles à l'épée qui sort du four-
» reau, à l'éventail que l'on déplisse, ou à la

» pièce d'étoffe que l'on déroule. Peu de jours
» viennent de s'écouler, et les bosquets se sont
» si bien enlacés, l'ombre s'est tellement épais-
» sie, que l'on seroit tenté de se demander
» où donc avoient été mises en réserve ces
» riches et fraîches tentures dont s'est paré dans
» un instant le séjour de la race humaine? »

Les quatrième et cinquième livres traitent de *l'être spirituel et de son union avec l'être matériel,* matières importantes, mais obscures et délicates, qui exigeoient peut-être plus de réserve que l'auteur n'y en a mis. On y remarquera cependant parmi quelques idées trop hasardées beaucoup d'aperçus nouveaux, fortifiés par des connoissances réelles en physiologie. Tel est le tableau ingénieusement gradué de la sensation simple à la sensation réfléchie ou à la pensée; de ce dernier état à celui d'intelligence mise en action, qui est lui-même susceptible de se perfectionner par les rapports sociaux, et surtout par le langage. L'examen physiologique de l'homme fournit aussi à M. Keratry une démonstration assez neuve du libre arbitre. Les mêmes études lui servent enfin à établir une théorie particulière du beau et du difforme moral. Après avoir combattu, non sans avantage, l'opinion de Burke sur cet objet; après avoir peint la femme avec beaucoup de grâce et

de chaleur, mais avec une grâce quelquefois trop naïve, avec une chaleur quelquefois trop animée, au moins pour un philosophe, il arrive au plus brillant résultat possible de notre brillante organisation, au complément de l'homme moral dans son état de perfectionnement *le plus achevé*, au développement des idées religieuses.

La séparation et la restitution de l'être spirituel et de l'être matériel, c'est-à-dire la mort et la résurrection, sont le sujet des deux derniers livres où la physiologie elle-même sert de preuve à l'immortalité. L'éloquent auteur des *Inductions* s'empare de l'homme au sortir de la vie; il le montre toujours libre et artisan de ses propres destins, toujours sollicité vers le bien ou vers le mal, et recueillant dans une autre vie le fruit doux ou amer qu'il a semé dans celle-ci. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ces belles pages, dont aucune analyse ne sauroit donner une juste idée, et qui présentent souvent le phénomène de la logique d'Abbadie échauffée par le style de Rousseau. Quelquefois aussi elles ne sont pas exemptes de taches, même sous le rapport du style; mais il y a, jusque dans les imperfections qu'on y remarqueroit, quelque chose d'original et de grand qui impose le respect. Ces ellipses singu-

lières sous lesquelles l'auteur a dérobé sa pensée, parce qu'il la voyoit très-nettement entre les deux points de transition; ces images dont la proportion gigantesque étonne et confond l'imagination; ces tours, ces phrases, ces périodes qui appartiennent plutôt à l'ascétisme, à la mysticité qu'à la physiologie, sont au moins de très-beaux défauts, des défauts qui révèlent une jeunesse d'âme, une énergie une impétuosité, une puissance de sentimens qu'on croiroit d'un autre siècle, et qui ne seront pas contagieuses dans celui-ci.

S'il m'est permis de penser que j'ai pu présenter le plan d'un livre si plein de choses dans un extrait si rapide, voilà à peu près le plan de l'ouvrage de M. Keratry. Je ne suis pas assez versé dans les matières dont il traite, pour me faire garant de la partie systématique des *Inductions*, et à dire vrai, l'auteur me paroît doué d'une sensibilité si vive, si poétique, si féconde en enchantemens, que tout le plaisir que je prends à ses hypothèses ne m'empêche pas de m'en défier. Les *Inductions* pourroient bien être le roman de la métaphysique; mais, roman pour roman, je m'en tiendrai à celui-là. Puisqu'il n'est pas permis à l'homme de contempler les secrets de la nature à l'œil nu, et que les instrumens au travers desquels les phi-

losophes prétendent nous la montrer, ne font que redoubler l'épaisseur de ses ténèbres, pourquoi ne pas accepter des mains d'un observateur ingénieux et sensible, celui qui la revêt de si agréables couleurs? Et quand ce seroit un prisme!.....

Cours complet de Physiologie; par M. DE GRIMAUD.

UNE femme de beaucoup d'esprit disoit que le divorce étoit le sacrement de l'adultère. Je ne sais qui a dit que la physiologie étoit le nom de baptême du matérialisme. A force de méditer sur des cadavres, les habiles du siècle ont cru deviner que le mot de toutes les énigmes des sciences étoit la mort. L'ignorance étoit moins cruelle à l'imagination; elle lui laissoit le bonheur d'un autre monde.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la physiologie des matérialistes a été devinée par de simples chrétiens qui ont eu sur leurs successeurs le seul désavantage de croire en Dieu. Toute la physiologie moderne est dans le livre posthume de M. Grimaud, qui a fait des élèves plus habiles que lui; car ils ont dévoilé les conséquences et nié le principe.

Quant à l'avancement de la science, il suffit de lire l'ouvrage du professeur de Montpellier pour se convaincre qu'on n'a fait qu'amplifier ses cahiers. Il savoit tout ce qu'on sait; il a dit tout ce qu'on a dit; il a dévoilé tous les mystères, excepté ceux qui ne se dévoileront jamais. On est venu après lui, on a recueilli les faits, on a copié les définitions, on n'a rien re-

buté que ce qui est moral et religieux, et on a pris fièrement place parmi les sages : voilà la sagesse, et voilà la science du temps.

Il y a cependant quelques modifications entre le travail du professeur et celui des disciples, quelques variantes qui peuvent servir utilement à l'histoire de l'intelligence humaine. J'ai lu beaucoup de livres de physiologie moderne. J'ai remarqué dans les plus récens, des mots au lieu de pensées, des phrases au lieu de faits, des descriptions au lieu d'observations, et pour tout dire, de misérables combinaisons de style, qui ne servent qu'à dissimuler des études mal faites. Il est vrai que derrière tout cela on a eu le bonheur de trouver le néant. Le mérite d'une conquête si précieuse doit faire passer facilement sur les moyens.

La physiologie du professeur de Montpellier est comprise en deux volumes qui en ont produit une vingtaine. C'est en général un grand avantage des hommes de l'ignorance et de la barbarie. On commence par les copier.

M. Vauquelin, qui a fait les frais de cette édition, a donc rendu, selon moi, un très-grand service à trois grands intérêts sociaux, la propriété littéraire, la science et l'humanité.

La propriété littéraire étoit tellement violée

à l'égard du savant professeur, que la France presque entière ignoroit son nom, quoiqu'il eût pris une initiative d'un demi-siècle sur les découvertes de ses écoliers. La science ne gagne peut-être pas infiniment à cette publication; les plagiaires sont rarement assez maladroits pour ne pas prendre tout ce qui est bien; mais l'humanité y gagne beaucoup, car les physiologistes de l'école moderne ont fait servir les vérités de la science au triomphe du mal. Telle n'étoit point la direction de M. de Grimaud, dont toutes les idées sont hautes et consolantes, et qui sait concilier la plus saine physique avec la métaphysique la plus religieuse. Cet homme avoit un scapel comme ses élèves; mais derrière des chairs, des muscles et du sang, son âme trouvoit une âme et la faisoit comprendre. La sécheresse, inhérente aux génies des athées les plus éminens, m'a fait croire quelquefois que leur opinion n'étoit que le résultat tout simple d'une existence d'exception, et qu'ils ne nioient pas sans raison, au moins relativement à eux, une faculté prolongée de sentiment, d'amour et de vie que la nature ne leur avoit pas donnée. J'irai avec eux jusqu'à cette concession, parce qu'ils m'y ont forcé. Je crains qu'il n'y ait des âmes mortelles, et que Dieu n'ait condamné

quelques

quelques méchans à payer de toute leur éternité la vanité de leurs sophismes.

M. de Grimaud pose, comme première règle de la marche à suivre dans les études « que les » observations doivent être principalement dé» duites de l'état vivant, et que c'est à tort que » les modernes n'observent que des cadavres. » Cette seule pensée explique toute la différence de la physiologie des sages avec celle des matérialistes. Le cadavre ne révèle rien. L'homme n'y est plus.

Je ne suivrai pas cet estimable écrivain à travers les nombreuses divisions du système physiologique. Soit qu'il exprime avec un goût sage et réfléchi la substance des excellens écrits d'Hippocrate, d'Arêtée, de Galien, de Vesale, de Fallope, de Van-Swiéten, d'Haller, de Morgagni, de Broussonnet; soit qu'il relève avec une juste décence et des ménagemens respectueux, quelques erreurs de Boerhaave, de Malpighi, de Bidloo, de Spallanzani, de Buffon; soit qu'il attaque avec plus de liberté les théories bizarres et les folies systématiques de quelques visionnaires en physiologie, il est partout judicieux, instructif et modeste. Il n'affecte ni la recherche de l'érudition, ni la parure du style. C'est un auteur qui pense et qui fait penser, qui décrit les objets dont il parle et qui les fait connoître.

Il offre des notions partout; il ne laisse deviner des prétentions nulle part. A quelque page qu'on ouvre son livre, on trouve un savant homme et un honnête homme. Ses copistes sont beaucoup plus brillans. Comme ils n'avoient à nous révéler que des mystères désolans, ils ont essayé de nous séduire au moins par les atours d'un style orné. Ils nous conduisoient parmi des sépulcres, et ils ont pris soin de les blanchir.

M. de Grimaud, surpris par la mort, n'a pas eu le temps de revoir son travail. Il faut approuver cependant la sage réserve de l'éditeur, qui ne s'est permis ni retranchemens, ni additions, ni corrections. On aime à reconnoître dans un livre de ce mérite son type original et son caractère d'authenticité, au prix de quelques fautes d'exactitude trop faciles à corriger pour qu'elles échappent au lecteur instruit.

L'ouvrage de M. de Grimaud, apprécié avec goût dans une courte introduction qui révèle d'ailleurs une plume exercée, pouvoit craindre un accueil moins flatteur des partisans de la nouvelle philosophie et de la nouvelle médecine. La force de la vérité lui a conquis cependant, parmi quelques critiques légères, des suffrages classiques dans les journaux officiels de la science. Le rédacteur de l'article inséré dans le *Journal général de Médecine française et*

étrangère, N.° 166, janvier 1819, y découvre « une foule de bons principes, tous féconds en » conséquences. » Il y voit « régner un fonds » d'originalité qui décèle un homme de génie. » Il en recommande vivement la lecture aux jeunes gens « qui doivent s'y accoutumer à distin- » guer les productions originales de celles qui » ne le sont pas. » Tout en louant la méthode de M. Richerand dans ses *Nouveaux élémens de Physiologie*, il avoue « qu'il y a dans la » Physiologie de M. de Grimaud quelque chose » de plus grand et de plus élevé. » Je crois en avoir fait comprendre la raison. C'est que la fin morale de l'homme, qui n'est qu'accessoire dans les physiologies nouvelles, est la pensée dominante de celle-ci, et que toute l'histoire de l'homme physique s'y rapporte, en dernière analyse, à la destination de l'homme intellectuel. C'est une belle physiologie que cette science d'Hippocrate, d'Arêtée, de Celse, de Galien, dont toutes les inspirations, toutes les méthodes et tous les conseils remontoient au PRINCIPE INTELLIGENT qui a créé la nature, et qui la régit. Quelques-uns de ses interprètes nous sont restés. Heureux si la manie des nouveautés singulières ne les entraîne pas dans de fausses voies dont leurs maîtres ont connu le danger, mais qui peuvent tenter l'inexpérience et la vanité!

Un philosophe qui consacre ses lumières aux doctrines de l'erreur, trahit doublement la société. Il avoit reçu d'elle une arme pour la défendre, et il s'en sert pour l'assassiner. Ses paradoxes étonneront quelque temps, abuseront quelquefois le lecteur peu accoutumé à réfléchir, mais leur vogue passera comme la vogue de tout ce qui est faux, et l'avenir conservera respectueusement le nom de Bichat, de Grimaud, etc., morts avant l'âge de quarante ans, dans la ferveur d'une investigation héroïque, dont l'amour seul de l'humanité peut expliquer le dévouement.

J'ai entendu dire que M. de Grimaud avoit simplement intitulé son ouvrage : *Leçons de Physiologie*. L'éditeur a peut-être eu tort de l'intituler : *Cours complet de Physiologie*. Il n'y a rien de complet dans les œuvres de l'homme.

Expériences sur la Digestion dans l'Homme; par M. de MONTÈGRE.

La digestion des animaux, ou ce phénomène par lequel des matières fort diverses, et le plus souvent très-différentes de leur propre substance, y sont continuellement assimilées, est une des choses les plus curieuses qui se présentent dans leur étude. C'est aussi une des premières qu'on s'est appliqué à connoître; mais, suivant l'usage des temps anciens, au lieu de chercher difficilement en quoi ce phénomène pouvoit consister, on s'est contenté de l'imaginer. C'étoit alors le règne des hypothèses; c'est maintenant celui des faits, et je remarque avec douleur qu'on n'est guère plus savant. Werther, qui ne peut passer pour une autorité que dans la littérature romantique, et qui n'en sera jamais une en physiologie, regrette amèrement l'ignorance de la naïve antiquité. Je ne vais pas si loin que Werther, qui alloit trop loin en tout, mais je commence à craindre que toutes les nouvelles découvertes en médecine n'aient tourné que fort médiocrement à l'avantage des malades. On n'en seroit pas moins bien aise de savoir à peu près comment on digère.

Les uns, parmi lesquels il faut compter Hippocrate, ont imaginé que les alimens éprouvoient dans l'estomac une coction réelle; les

chimistes du moyen âge croient qu'ils subissent une fermentation qui les décompose : des physiologistes mécaniciens prétendent qu'ils sont soumis à une force triturante que Borelli évalue à plusieurs milliers de livres : il y a de quoi faire frissonner le gastronome le plus intrépide. Mais il est reconnu maintenant que cette action épouvantable se réduiroit tout au plus à quelques onces, si elle existoit réellement. L'erreur de Borelli est bien considérable ; mais c'est une erreur très-innocente dans un médecin : elle ne tire pas à conséquence.

Lorsque dans le dernier siècle, où l'on a tout approfondi et beaucoup embrouillé, on voulut enfin soumettre ces diverses opinions à l'épreuve de l'observation rigoureuse, on s'assura qu'elles étoient également dénuées de fondement. Le système de la fermentation tomba comme celui de la trituration, et le système de la coction ne fut point défendu par l'autorité d'Hippocrate. On décida que la chaleur des corps animaux ne suffisoit pas pour cuire les matières alimentaires, et il en résulta que l'art de la cuisine ne méritoit pas le mépris dans lequel l'auroient fait tomber tôt ou tard les partisans de la coction occulte. Je citerois je ne sais combien de discussions accadémiques, dont on auroit peine à tirer une conséquence plus importante.

Valisnieri, et après lui Réaumur et Spallanzani, cherchèrent à connoître par la voie de l'expérience, le secret de ces curieux phénomènes. L'autorité imposante de ces grands noms avoit fait admettre, comme une chose certaine, qu'il existoit dans l'estomac un suc particulier qui avoit la propriété de dissoudre toutes les substances dont les animaux se nourrissent. On étoit allé jusqu'à dire que, lorsque l'estomac étoit privé d'alimens, l'action de ce suc pouvoit s'exercer sur ses propres membranes, et les traverser de part en part : ce qui me paroît au moins aussi effrayant que les forces triturantes de Borelli. Spallanzani, qui croyoit, comme tous les savans, avoir vu ce qu'il rêvoit, se flattoit d'obtenir, quand il le vouloit, des digestions artificielles, au moyen de quelques gouttes de ce suc précieux, renfermé dans un vase bien clos avec des matières alimentaires. Il y a des pays où un secret pareil seroit la fortune d'un spéculateur. Au reste, la nature de ce suc n'étoit pas trop bien déterminée, et on pensoit qu'il n'étoit ni acide ni alcalin : c'est ce qu'on disoit alors des choses dont on ne savoit que dire.

Il y avoit une assez bonne raison pour que ces connoissances se perfectionnassent très-peu : c'est que les expériences étoient très-difficiles à faire,

et que la plupart des médecins tiennent beaucoup plus à faire de bonnes digestions qu'à savoir positivement ce que c'est que la digestion. Réaumur et Spallanzani étoient donc classiques dans cette partie de la physiologie ; et ils le seroient encore, sans M. de Montègre, qui le sera comme eux à son tour.

M. de Montègre a entrepris de répéter sur lui-même toutes les expériences que l'on avoit faites avant lui, et il l'a fait en homme qui joint le zèle à la science, c'est-à-dire, au hasard de compromettre sérieusement sa santé et peut-être sa vie. Je renvoie le lecteur pour ce qui concerne ces expériences à son intéressante brochure. Il y apprendra beaucoup plus de choses que je ne pourrois et que je ne saurois en dire. Je m'arrête à leur résultat, qui n'est que négatif; mais c'est par-là qu'il faut commencer dans les sciences mal faites.

M. de Montègre a donc reconnu, et paroît avoir prouvé dans le mémoire dont il s'agit, que le prétendu suc gastrique ne différoit en rien d'important de la salive, et n'étoit probablement que de la salive altérée par l'action de l'estomac ; que ce suc étoit à la vérité presque toujours acide, et qu'il ne se conservoit hors du corps que dans cet état ; mais que la salive à laquelle on communiquoit une acidité artificielle se con-

servoit de la même manière ; que dans tout autre cas ce liquide se putréfioit avec une grande rapidité, soit qu'il fût uni à des matières animales, soit qu'il fût gardé sans mélange ; que les matières animales enfin ne pouvoient s'y conserver sans se putréfier que lorsqu'il étoit suffisamment acide ; et que ces matières n'y étoient point alors digérées, mais simplement macérées, comme elles l'auroient été par l'action de tout autre liquide de même nature. Voilà donc le suc gastrique dépouillé de ses droits après quatre-vingts ans de possession. Il y a des erreurs beaucoup plus dangereuses qui ont duré plus long-temps ; mais c'est un règne assez raisonnable dans le siècle de la perfectibilité et dans le pays de la mode.

Ce mémoire de M. de Montègre, qui doit être suivi d'un autre mémoire ou ses expériences sont amenées à leur fin, a été présenté en 1812 à la première classe de l'Institut de France, examiné par MM. Berthollet, Cuvier et Thénard, et jugé digne de faire partie de la collection des mémoires des savans étrangers, publiés par cette société. Des physiologistes dont ces expériences ont été connues ont aussitôt redressé leurs opinions sur cet objet important de leurs études ; et le savant professeur Chaussier, qui est chargé de professer cette partie des sciences médicales

à la faculté de Paris, a parlé avec le plus grand éloge, dans un dictionnaire excellent qui leur est consacré, des observations de M. de Montègre. On convient cependant qu'il manque quelque chose à la théorie de celui-ci : il n'a point déterminé l'espèce et le nom de l'acide auxiliaire qui a prêté si long-temps à la salive l'honneur d'être considéré comme principal agent de la digestion ; et après avoir détruit la vieille réputation du suc gastrique, il ne lui a rien subtitué, de sorte que nous sommes obligés de digérer, jusqu'à nouvel ordre, sans savoir comment. La coction avoit fait place à la fermentation qui nous en a tenu lieu pendant plusieurs siècles. La fermentation avoit cédé aux forces triturantes de Borelli, et les forces triturantes de Borelli au suc gastrique de Spallanzani, que rien ne remplace. On voudroit savoir à quoi s'en tenir, et je ne serois pas étonné qu'on en revînt à la coction d'Hippocrate. Toutes les sciences humaines forment un cercle un peu vicieux.

Je sais bien ce qu'auroient fait certains philosophes à la place de M. de Montègre : ils auroient nommé un acide et fait un système qui compteroit quelques prôneurs jusqu'à nouvel ordre. M. de Montègre est un philosophe qui observe, qui n'invente point, qui affirme peu, qui ne hasarde rien, qui sait infiniment, qui

étudie toujours, qui a beaucoup d'amis et point de cabale. Je ne promets pas de vogue à ses découvertes.

Je crois cependant que les savans désireront qu'il donne quelque suite à celle-ci, et cette opinion est la moins aventureuse de toutes celles que j'ai émises sur la question, car elle est parfaitement conforme à celle de la première classe de l'Institut, qui n'est pas la classe de l'Institut la plus sujette à se tromper. Elle l'invite seulement a vérifier les expériences de Wollaston et de Berzélius, et dans le fait, il ne faut pas se prononcer trop légèrement contre les expériences de Berzélius et de Wollaston.

Quant à moi, qui aime le caractère et les talens de M. de Montègre, et qui désire vivement qu'un homme aussi précieux à la société se conserve tant qu'il peut se conserver, je l'invite à ne pas se sacrifier cruellemment à des expériences homicides qui pourroient bien, en dernière analyse, ne pas le mener à des résultats plus sûrs que ses prédécesseurs. Le philosophe qui se noya en cherchant la cause du flux de l'Euripe, celui qui se brûla en étudiant les accidens d'un cratère à la bouche duquel il laissa ses pantoufles, n'ont pas même accrédité le suicide scientifique, dont les exemples sont très-rares dans l'histoire de nos

folies. La solution d'une question difficile a son mérite ; mais cette considération le cède de beaucoup, suivant moi, à celle qui nous attache à la conservation d'un observateur sans préjugé, d'un philanthrope instruit, d'un sage, enfin, comme il s'en trouve rarement, même parmi les médecins (1).

---

(1) Le sentiment exprimé à la fin de cet article a cela de singulier que l'auteur y a renfermé, sans le savoir, une funeste prophétie. M. de Montègre est mort dans un autre hémisphère, victime de son zèle pour les sciences et de son dévouement à l'humanité. (*Note de l'éditeur*).

De l'origine de l'enseignement mutuel, et des applications dont cette méthode est susceptible.

Tout le monde ne sait pas encore ce que c'est que *l'enseignement mutuel*, dont on a fait tant de bruit cette année, dont on ne parlera plus l'année prochaine, et personne ne le sait moins que ceux qui l'ont propagé. De longues études, et beaucoup de bonne foi dont j'ai fait preuve en accréditant le premier cette méthode sur des aperçus trop légers, me donnent peut-être le droit d'en dire mon avis; ce n'est pas aux partis que j'adresse ces observations un peu tardives et toujours inutiles; c'est aux honnêtes gens qui font passer l'intérêt de leurs enfans et des générations futures, avant celui d'une coterie de spéculateurs. Le jugement qu'on portera d'ailleurs de mon jugement, m'est tout-à-fait indifférent. *L'enseignement mutuel* me paroît bien trouvé pour ce qu'on se propose d'en faire, et l'on ne sauroit parvenir trop vite, à mon gré, au résultat qu'on peut en attendre. Il faut que tout ce qui doit nécessairement finir, finisse le plus tôt possible.

Je demande pardon à mes lecteurs si je remonte un peu haut dans l'examen de *l'enseignement mutuel*. Je demande pardon surtout de la rudesse

un peu tranchante de mes opinions à l'académie spéciale qui protége *l'enseignement mutuel*, et qui le regarde comme une des acquisitions de l'esprit humain perfectionné par les sciences philosophiques. Je suis philanthrope aussi, quoique je n'en fasse pas mon état ; mais la sensibilité ne m'aveugle pas, et je ne saurois voir autre chose, dans cette méthode si pompeusement annoncée, qu'une des mille espèces de charlatanisme avec lesquelles on fait depuis trente ans des révolutions et des dupes, c'est-à-dire le nom sacramentel d'une sottise.

La tradition fut la première éducation des générations successives. Sous cette forme elle se perpétua de père en fils.

Sous celle de la communication ou de l'*enseignement mutuel*, elle s'étendit entre les frères, les familles et les tribus.

L'enseignement mutuel est le mode d'éducation naturelle qui succéda immédiatement à l'enseignement oral du père ou du chef visible. On voit que je ne le traite pas mal sous le rapport de l'antiquité.

Au bout de quelques générations, on s'aperçut nécessairement, et les modifications que la société avoit subies durent l'indiquer, que l'éducation étoit le plus important de tous les élémens sociaux. On s'aperçut qu'au lieu de

l'autorité d'une leçon solennelle qu'elle offroit dans les premiers temps, elle s'étoit réduite à l'action mécanique de la mémoire. Entre les premiers hommes elle avoit été une sorte de religion. Elle avoit fait place chez leurs successeurs, à des pratiques sans pompe et sans dignité, qui ne pouvoit que dégrader peu à peu l'intelligence humaine. Quelques génies, échappés à l'influence de cette période désastreuse, sentirent la nécessité de faire de l'éducation une science morale en harmonie avec l'institution sociale elle-même; et comme dans ces temps rapprochés du berceau du monde, l'autorité du père sur ses enfans étoit le type sacré de toutes les autorités, l'éducation civile, admirable fiction de l'autorité paternelle, présidant au développement de toutes nos connaissances, fut ce qu'elle doit être toujours dans un Etat qui prétend à se conserver; l'image et la préparation de la vie commune. Ce n'étoit plus la méthode puérile renouvelée par Bell et par Lancastre; c'étoit déjà celle d'Aristote et de Platon.

La pratique vicieuse des temps intermédiaires, *l'enseignement mutuel*, se conserva cependant sur une grande partie de la terre, chez les peuples abandonnés à eux-mêmes, ou, ce qui est pis encore, livrés à la merci des tyrans. Ceux-ci, fortement intéressés à ce que les

connoissances de la multitude ne s'élèvent jamais jusqu'aux traditions de notre origine commune, étouffèrent avec soin les germes de l'éducation religieuse et libérale. Quand Pythagore voyagea dans l'Inde, il y trouva l'*enseignement mutuel;* mais ce grand homme ne l'apporta point à Crotone. Il paroît même qu'il regarda cette méthode comme bien pernicieuse, puisqu'il interdit toute communication entre ses disciples. On ne rapporte pas que ces philosophes, qui devinrent depuis la lumière de l'Europe et de l'Asie, aient eu des *moniteurs*. Ils restoient sept ans muets.

De nos jours l'*enseignement mutuel* existe encore de lui-même sans académie, sans journaux et sans protecteurs, dans mille endroits différens, c'est-à-dire partout où le despotisme, la superstition et l'ignorance ont isolé de l'ordre social une classe réprouvée, et lui ont dénié le bienfait de l'éducation publique. L'*enseignement mutuel* n'a pas cessé d'être en usage dans la malheureuse populace de Calicut, qu'on ne daigne pas croire capable d'en recevoir un autre, et parmi les *Parsis* et les *Parias* qui doivent cette faveur signalée de notre civilisation à la proscription immémoriale de leur race. Les *Crétins* de toutes les Alpes européennes partagent cet heureux privilége avec la plupart des animaux qui vivent en société, comme les fourmis

et

et les castors. Enfin, c'est par lui que l'immense population de la Chine possède depuis tant de siècles l'avantage d'une civilisation ébauchée et stationnaire; ce qui prouve que cette institution est fort bien entendue pour le despotisme, et ce n'est certainement pas pour la liberté qu'on en veut, presque tous ses apologistes m'en sont témoins.

Cependant l'enseignement mutuel est approuvé par des hommes de bonne foi. Il est protégé de bonne foi, sans doute, par des hommes éminens. Il a parmi les défenseurs de la liberté, sous toutes les bannières, de zélés approbateurs. Cherchons d'où peut venir cet étrange déception.

Un philosophe irlandais, naturalisé en France, et qui s'appeloit le chevalier Pawlet, semble avoir introduit le premier cette méthode, qu'il pourroit bien avoir rapportée de l'Inde. Cet honnête citoyen vivoit, à Paris, dans le tourbillon du monde (j'aimerois mieux croire, contre l'avis de M. de Laborde, qu'il vivoit dans une sage obscurité), lorsqu'une circonstance particulière développa en lui des talens et des vertus qu'il ne connoissoit probablement pas lui-même. En revenant de la chasse, dans la forêt de Vincennes, il fut arrêté par des cris qui partoient de l'intérieur du bois; il suivit la voix, et trouva

un pauvre enfant dans le fond d'un fossé, où l'eau arrivoit de tous côtés. Le malheureux, rappelé à la vie, raconta à son bienfaiteur qu'il étoit fils d'un invalide, et orphelin par la mort de sa mère; qu'ayant été laissé seul sur la grande route, il subsista quelque temps par la charité des voyageurs; mais qu'étant malade depuis deux jours, il n'avoit plus la force de sortir de ce fossé, où il étoit tombé. Le chevalier le prit chez lui, en eut soin, et se chargea de l'élever. Au bout de quelques semaines, l'enfant, les larmes aux yeux, lui amena deux autres petits malheureux de son âge, qui mouroient de faim. C'étoit des compagnons de misère à qui il désiroit faire partager sa bonne fortune. Ainsi se forma le commencement d'une école qui devint nombreuse, et à laquelle le bon chevalier consacroit son temps et sa fortune: mais comme il ne pouvoit suffire à l'éducation de tous, *les enfans s'instruisoient eux-mêmes*. On ne dit pas que le chevalier Pawlet regarda cela comme une découverte. Il en laissa le mérite à Bell et Lancastre.

Le premier sentiment qu'inspire l'histoire du chevalier, c'est celui d'une vive reconnoissance pour le protecteur des enfans abandonnés; le second, c'est celui de l'admiration. Le chevalier n'étoit pas riche. Il est probable qu'aucun établissement d'éducation ne pouvoit adopter

gratuitement son bienfait. Pour trouver des associés de dévouement et de vertus propres à le seconder, il falloit trouver des âmes comme la sienne; ou bien il falloit veiller seulement à l'existence physique de ses pupilles, sans s'occuper de leur éducation morale. Un d'entre eux avoit quelque instruction préliminaire et la capacité de la communiquer. La théorie si naturelle de *l'enseignement mutuel* se développa dès-lors, ou acheva de se développer devant lui. Il fit tout ce qu'un particulier pouvoit faire à la place d'une institution. Sa piété fut admirable, sa conduite pleine de sens, et sa mémoire mérite des statues.

Mais que résulte-t-il de là ? Un axiome incontestable, et qu'on n'a jamais contesté. C'est que *l'enseignement mutuel* est le supplément naturel de l'éducation, comme l'instinct est le supplément de la raison et de l'expérience. Et nul doute que dans l'absence d'un enseignement national, ce mode d'enseignement ne suppléât utilement au défaut de l'instruction publique. C'est le pis-aller d'une société malheureuse, imparfaite, ou abandonnée à ses propres facultés. Cette méthode sera celle des hospices, des prisons, et de la très-petite partie de la population qui échappe aux vues d'un gouvernement intelligent et protecteur. Mais l'idée de la substituer

aux institutions nationales, de présenter cette vieille pratique des peuples abâtardis comme une conquête du génie, et de remonter par esprit de perfectionnement, à l'éducation des barbares, à travers les doctrines de vingt siècles, dont la gloire littéraire n'a rien à redouter du nôtre, cette extravagance étoit réservée au temps où nous vivons, et auquel il ne restoit presque plus rien à désirer en ce genre.

Je sais qu'on affecte jusqu'ici de maintenir deux éducations nationales en concurrence; mais je suppose que les chefs de l'instruction, ou ceux qui les dirigent, savent bien que deux éducations ce sont deux peuples; il y a quelque chose qui brise le cœur, dans ce regard impassible du pouvoir jeté sur une guerre civile en perspective. Entre ces deux méthodes cependant, il étoit aussi facile que généreux de prononcer tout de suite, car elles ne peuvent pas se concilier, et à mérite égal, il faudroit encore que l'une des deux finît par céder à la force de l'opinion. Pourquoi ne pas y obéir d'avance, puisqu'il y a une opinion reconnue qui règle tout? Un journal nous disoit dernièrement que la loi des élections étoit *la Charte électorale*, et que la loi du recrutement étoit *la Charte militaire*. Il nous manque *l'enseignement mutuel* exclusif, qui sera *la Charte universitaire;* et on nous a

promis que, lorsque toutes ces Chartes seroient organisées, la monarchie seroit affermie. Cela sera fort curieux.

Je n'ai fait qu'esquisser encore l'histoire de l'enseignement mutuel. Il falloit cependant exposer quelques idées, établir quelques principes, avant de répondre à des volumes, et surtout à des phrases. Je m'attacherai maintenant à faire voir comment cette méthode, absurde dans ses bases, n'est pas moins dangereuse dans ses résultats, c'est-à-dire à expliquer pourquoi on en veut. L'intérêt que je prends à cette discussion n'est pas celui d'un homme de parti, Dieu m'en garde ! c'est celui que je porterois à une controverse littéraire du troisième ou du quatrième siècle, et l'insigne absurdité du sujet fait presque illusion sur l'époque. Les résultats politiques bien ou mal prévus, ne m'affectent ni en bien ni en mal; mais les personnes sensées, de toutes les opinions, qui ont à cœur la gloire de leur pays, ne doivent rien épargner pour lui sauver un ridicule.

Mon intention n'est pas de renouveler ici les mille objections contre l'enseignement mutuel qu'on a laissées sans réponse. Les défenseurs d'office de l'enseignement mutuel ont au moins la bonne foi de ne rien oposer à l'évidence. Ils ne discutent pas ; ils disputent ou ils injurient.

Quand ils sont convaincus d'ignorance et d'absurdité, ils crient à l'absurdité, à l'ignorance. Cela est plus commode et plus sûr. Toutefois, au point de perfectionnement où nous sommes parvenus, l'enseignement mutuel va fort bien avec le reste. Il résulte d'ailleurs de l'acharnement fanatique de ses sectateurs une induction très-suffisante contre l'enseignement mutuel. C'est que cette question n'est pas une question littéraire; et aucun homme censé ne sera jaloux d'abandonner l'éducation de ses enfans aux chances d'une innovation dans l'intérêt d'un parti.

Presque toutes les objections ont porté jusqu'ici sur le mécanisme du nouvel enseignement. Ce sont les seules qu'on daigne prendre en considération dans les journaux qui ont embrassé cette doctrine; et on sait avec quelle profondeur de raisonnement, quelle franchise et quelle urbanité on y réfute les opinions qui peuvent nuire au développement de certains projets. Je m'arrêterai aujourd'hui à deux objections nouvelles, purement morales, qui seroient facilement suivies d'autant d'objections qu'on voudroit en chercher, et auxquelles on ne répondra pas mieux ou pas autrement. M. de Laborde, qui est l'avocat-général de la méthode, a pris en effet la ferme résolution de ne

répondre qu'aux choses qu'on n'a pas dites; ce qui lui laisse une immense latitude. C'est aujourd'hui pour la troisième fois qu'il lui plaît de supposer une objection ridicule pour avoir la gloire de la combattre; et il n'y a rien de plus aisé, car elle est presque aussi absurde que l'enseignement mutuel.

« Me voici arrivé, dit M. le comte de La-
» borde, à la partie la plus difficile de cet écrit,
» et à l'obstacle, terrible que j'ai annoncé
» comme devant s'opposer à son succès, et à
» celui du plan qu'il renferme. Je veux parler
» de cette idée funeste, malheureusement trop
» répandue, que *les lumières sont dangereuses*
» *dans les classes inférieures de la société*. Je
» vois déjà les partisans des progrès de l'igno-
» rance lever contre moi leurs cornes menaçan-
» tes; je les vois chasser dans la rue mes pau-
» vres enfans, et les traiter comme le commis
» de Chatam dans la jolie scène de Sha-
» kespeare ».

Moi, je ne vois dans tout cela que le cauchemar d'un philosophe. Il ne s'agit ni de Chatam ni de Shakespeare. Personne ne pense à chasser dans la rue les pauvres enfans de M. le comte de Laborde. C'est peut-être même par un sentiment mieux entendu de leur bonheur que celui qui anime M. le comte de Laborde qu'on vou-

droit, non pas les chasser dans la rue, mais les faire changer de maison. Quant aux *cornes menaçantes*, je n'en dis rien. Elles doivent être l'ornement obligé de tous ceux qui ne pensent pas comme M. le comte de Laborde et son académie. Il est évident que s'il a passé sous silence nos *écailles jaunissantes* et *notre croupe qui se recourbe en replis tortueux*, c'est par procédé. Il faut toujours être poli.

Établissons la question, comme l'entend M. de Laborde, sans verbiage et surtout sans métaphores. *Les adversaires de l'enseignement mutuel sont les hommes qui ont intérêt à l'ignorance du peuple.* Voilà l'axiome tout entier, à part Chatam, Shakespeare et les cornes. Simplifions les idées.

Cette hypothèse ne peut pas être une perfidie, le caractère social de M. Laborde en exclut la supposition. Elle ne peut pas être une niaiserie; M. de Laborde est de l'Institut. Je consens de tout mon cœur à n'y voir qu'une naïveté. L'agréable portrait que M. de Laborde vient d'esquisser n'a point changé mes idés sur les bienséances de la polémique.

Eh bien! non, M. le comte! il n'est pas dangereux que le peuple soit instruit. Il seroit fort à souhaiter qu'il le fût davantage; et s'il l'étoit davantage, savez-vous ce qui arriveroit? Notre

discussion finiroit là, car vous n'auriez jamais trouvé un libraire pour acheter votre livre, un maire de village pour adopter votre méthode, et un ministre pour la payer.

Comme j'écris, moi, dans la sincérité de mon cœur, j'éprouve ici la nécessité d'une explication. En admettant l'avantage incontestable d'une bonne méthode d'enseignement pour le peuple, je persiste à croire que l'instruction utile a de certaines bornes; qu'elle doit être proportionnée aux états, aux besoins, à la position sociale des individus; et qu'il n'est pas indipensable au bonheur d'une nation que tous les écoliers auxquels elle procure le bienfait des études primaires, deviennent autant d'hommes capables de l'éclairer à tour de rôle dans la tribune des académies ou dans celle des conseils. Si j'en juge par les philanthropes que j'ai eu l'avantage de rencontrer, ces messieurs ne se passent pas des choses essentielles à la vie; et dans le cas où nous amènerions un peuple entier à ne s'occupper que de philanthropie spéculative, nous aurions bien l'âge d'or de la civilisation, mais nous n'aurions pas de souliers. Rousseau, dans un de ces élans de sensibilité profonde qui caractérisent son âme énergique et tendre, regrettoit de n'avoir pas été le valet de-chambre de Fénélon; mais un homme raisonnable ne désirera jamais un valet-de-cham-

bre comme Rousseau. D'ailleurs vous êtes de l'Institut, M. le comte; et si tout le monde pouvoit disputer de savoir avec l'Institut, je vous le demande !..... C'est cependant un de ces événemens auxquels il faudroit se préparer, pour peu que la société se perfectionnât. Cela s'avance même beaucoup.

Oserois-je vous dire ce que vous avez voulu dire, et ce que je pense comme vous ? c'est qu'*il y a un degré d'instruction auquel il est avantageux que tous les hommes parviennent, et que plus cette instruction nécessaire est également répartie entre les classes et les individus, plus la société est parfaite.*

Tout le monde admet cette proposition; mais en vérité, nous regarderions le résultat auquel vous aspirez comme un inconvénient, que ce n'est pas l'enseignement mutuel qui nous le feroit craindre. Les partisans les plus sincères des *progrès de l'ignorance* n'inventeront jamais rien de mieux; et si nous parlons de cette méthode avec un profond dégoût, nous en parlons du moins avec une rare impartialité; car elle ne peut faire que des esclaves. Or, on sait que les royalistes de Paris ne s'en passent pas plus que les républicains de Rome, d'Athènes et de Lacédémone.

Vous l'avez dit textuellement vous-même,

vous l'avez dit p. 98, monsieur le comte, qu'avec une somme donnée, la génération des pauvres pourroit être élevée de telle manière, qu'il n'existeroit nulle part *un être inférieur à un autre*. En souscrivant à cette hypothèse bizarre, qui soumet au mécanisme d'une pédagogie impassible tous les développemens de l'intelligence humaine, il faut rendre grâces au despotisme de nous révéler si ingénûment ses secrets. Partout où il n'y a point d'*inférieur*, je présume qu'il n'y a point de *supérieur*; partout où il n'y a ni *inférieur* ni *supérieur* dans le peuple, c'est-à-dire ni classe ni hiérarchie dans l'Etat, il ne peut y avoir qu'un tyran. Réduisons, d'après cela, l'enseignement mutuel à sa véritable expression. Tout le monde a entendu parler de cette nation arriérée sur les nations, où les pères compriment, à l'exemple de leurs pères, la tête des enfans nouveaux nés dans un appareil barbare, pour conserver en eux le type immémorial et la conformation classique des magots: comme l'instrument est le même pour tous, tous les visages présentent les mêmes lignes, les mêmes surfaces, les mêmes angles, et à peu près la même physionomie. *Il n'y a point d'être qui diffère sensiblement d'un autre*; et ce moule hideux, appliqué à l'esprit, au jugement, au génie, c'est l'enseignement mutuel.

Je n'ai pas dissimulé cependant (et quel intérêt aurois-je à dissimuler la vérité?) que la méthode de Bell et Lancastre, toute défectueuse qu'elle est, reste susceptible de quelques applications dans toutes les hypothèses où ne peut se faire l'application de la méthode ordinaire. Je l'ai admise comme institution supplémentaire dans les cas encore trop nombreux où commence à manquer le bienfait de l'instruction publique. Un bon gouvernement doit l'instruction à tous ; mais s'il est des positions sociales ou précaires ou imprévues, qui se dérobent à sa tendre vigilance, il est à désirer que les hommes puissent alors suppléer entre eux à sa protection absente, et pourvoir aux besoins les plus indispensables de l'éducation, par ce mécanisme que la nature leur a enseigné comme aux animaux. Telle était même, à ce qu'il paroît, la seule intention de M. de Laborde, quand il apporta en France le *Plan d'éducation pour les enfans* PAUVRES. C'étoit bien aux enfans PAUVRES qu'il le destinoit, c'est-à-dire aux enfans que des difficultés insurmontables empêchent de participer à l'enseignement commun, et de recevoir l'instruction perfectionnée. Il n'étoit pas question encore de tirer de cette méthode d'exception une méthode absolue, et de la substituer exclusivement, sous peine d'ignorance et de barba-

rie, aux méthodes consacrées par l'usage et par l'autorité des grands siècles. Comment s'est opérée cette révolution d'idées! Il n'y a rien de plus facile à comprendre : l'enseignement mutuel appliqué à l'institution publique a révélé dès les premiers essais une puissance de désorganisation et d'anéantissement, et comme il s'est trouvé sous ce rapport dans une parfaite harmonie avec la plupart des élémens préparés depuis quelque temps pour la dissolution de l'état social en Europe, et qu'on appelle, par une dérision bien insolente, des *idées nationales*, on s'est empressé d'en faire une *éducation nationale*. Quelles *idées nationales*, quelle *éducation nationale!* et dans dix ans, QUELLE NATION!

La discussion des objections postiches de M. de Laborde m'a mené si loin, qu'il me reste à peine de la place pour énoncer les objections que j'ai promises, sauf à leur donner enfin, dans un article suivant, le développement nécessaire, si les lecteurs de bonne foi pensent qu'elles en ont besoin. Il est de la vérité de se démontrer elle-même.

1.° L'éducation primaire est la préparation de la vie sociale.

2.° L'éducation primaire est la préparation de la vie privée.

Si elle n'est pas conforme à la première, si

elle exerce, par exemple, les jeunes citoyens d'une monarchie aux institutions de la démocratie pure, elle est subversive du gouvernement et de l'ordre établi. Elle est monstrueuse en politique.

Si elle n'est pas conforme à la seconde, si elle substitue, par exemple, à la pudeur de l'enfance et à la politesse française, une émulation tracassière et orageuse; si elle remplace par des exercices turbulens et presque belliqueux, les combats ingénieux de l'esprit adouci par l'étude, elle est funeste au caractère de la nation. Elle est monstrueuse en morale.

Je ne ferai pas aux partisans de l'enseignement mutuel l'injure de penser que leur intelligence a besoin d'être convaincue par des applications particulières.

Si toutefois M. le comte de Laborde peut répondre à ces deux propositions d'une manière satisfaisante, il n'en résultera pas que l'enseignement mutuel ait un adversaire de moins; il y aura seulement deux objections de moins contre l'enseignement mutuel, et il en restera dix mille.

Le Génie de la Révolution considéré dans l'éducation, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'instruction publique depuis* 1789 *jusqu'à nos jours.*

J'ai pris mon parti. J'ai passé condamnation avec les *libéraux* sur le chapitre de l'ignorance, quoiqu'il y eût cent quatre-vingt-deux fautes de langue dans les trente-quatre lignes du brevet d'ignorant qu'ils m'ont fait l'honneur de m'expédier. Je suis presque disposé à faire la même concession aux *ministériels*, qui n'en savent pas si long que les *libéraux*. Il s'en faut de beaucoup. Je conviens qu'il n'y a, hors des brochures et des journaux de ces messieurs, ni esprit, ni érudition, ni goût; et s'ils daignent me permettre une allusion un peu monarchique, mais qui va fort bien à la matière, je déclare que si la grâce et la politesse avoient disparu de la terre, c'est dans leurs écrits qu'il faudroit les chercher. Je voudrois seulement qu'ils essayassent d'être plus conséquens pour être plus justes, et qu'ils fissent de bonne foi dans nos imperfections la part du système d'enseignement que la génération actuelle a subi. Quoique *ultras* et *voltigeurs*, nous ne datons pas tous du siècle de Louis XIV, et il s'est élevé il y a vingt-cinq ou trente ans un peuple nouveau qui n'avoit pas toutes ses aises pour apprendre à

lire. Pendant que ces libéraux si pleins d'eux-mêmes et si dédaigneux pour nous, profitoient du rapide progrès des lumières sous le gouvernement éclairé du comité de salut public, et jouissoient des douceurs d'une parfaite indépendance sous l'autorité paternelle de Buonaparte, la plupart d'entre nous, enfans rebutés de la mère comune, demandoient aux déserts les plus reculés un asile qu'ils trouvèrent rarement; un grand nombre d'autres végétoient dans les prisons, où les bienfaits de l'instruction ne pénètrent pas tous les jours. Les plus heureux, légalement dépouillés de leur fortune, et repoussés des emplois presque aussi soigneusement qu'aujourd'hui, n'avoient guère de facilité pour se former à la puissance de dialectique et à l'éclatante abondance de faconde qui brillent dans les pamphlets éminemment scientifiques des *hommes nationaux* par excellence. Les circonstances étoient bien rudes, et je connois tels membres de l'Institut même, qui y auroient perdu leur latin. Remarquez que je ne dis pas *tous*. J'ai mes raisons pour cela.

Cependant je n'ai pas encore parlé de toutes les difficultés qui s'opposoient au perfectionnement des *hommes monarchiques*, et qui les tiennent si loin en arrière sur la marche précipitée du siècle. Il y en a une qui sollicite en leur fa-

veur

veur les égards d'une indulgence libérale. C'est qu'à l'époque où nous cherchions l'instruction, il n'y avoit point d'instruction, pas une société, pas un établissement, pas une idée qui eût l'instruction pour objet. Les lumières triomphoient, il n'y a pas de doute, mais personne ne s'en apercevoit sous le vaste éteignoir qui couvroit la France entière. Nous avions le bonheur de sacrifier à la raison et aux muses, comme les Romains sacrifioient *aux dieux inconnus*. Que dis-je? Le rare privilége du savoir encourut la persécution qui s'attachoit à tous les priviléges. Le latin, étonné d'être suspect, s'enfuit un beau matin du dernier de nos colléges sur les pas du dernier de nos régens, et l'esprit, devenu crime d'état, fut puni de mort avec une exactitude si scrupuleuse sur les révolutionnaires eux-mêmes, que j'en sens quelquefois un peu de honte pour ceux qui ont survécu à cette épreuve.

Heureusement, voici un judicieux écrivain qui arrive pour justifier de sa fidélité aux préjugés classiques de nos pères, une génération infortunée qui n'a connu des progrès du siècle, dans la science sociale, que la conscription, les prisons et l'échafaud. L'auteur de l'important ouvrage que j'annonce a eu la courageuse patience de recueillir, en trois volumes in-8.°, tous les monumens que le génie révolutionnaire a con-

sacrés en passant à l'éducation du peuple; son ouvrage offre par conséquent des matériaux inappréciables pour l'histoire de l'esprit humain, dans laquelle il faut compter pour beaucoup l'histoire de nos erreurs et de nos folies. Il seroit impossible de garder tout-à-fait son sérieux en pénétrant dans cet immense répertoire d'extravagances, et c'est pour un autre article que je dois réserver des considérations plus graves sur l'influence de l'éducation nationale depuis la révolution. La convention, il faut en convenir, OUI, LA CONVENTION ELLE-MÊME, avoit son côté ridicule, ses histrions et ses bacchanales.

Pour trouver dans la convention la velléité d'une pensée littéraire, et celle-ci est bien négative, il faut remonter jusqu'au rapport de Barrère *sur la nécessité de révolutionner* la langue. L'orateur se plaint d'être né dans un pays où l'on ne pouvoit se passer *d'un certain ramage* pour être reçu en bonne compagnie. Il désire de le voir disparoître *avec les hochets d'une cour perverse;* et il étoit difficile, à la vérité, que ce *ramage* soutînt long-temps la concurrence des hurlemens épouvantables qui retentissoient alors dans nos assemblées publiques. Par bonheur, c'en étoit fait, et *l'orgueil même d'un accent pur et sonore n'existoit plus.* Il étoit réservé au citoyen Barrère d'inventer et de proscrire l'aristocratie de la prononciation.

Sous une législation qui tenoit l'accent pour suspect, les idiomes étoient nécessairement coupables. Barrère déclara le Provençal modéré, le Savoyard fédéraliste, et le Bas-Breton contre-révolutionnaire. Cette dénonciation est consignée dans un discours iroquois, qui fut traduit, par les ordres de la convention, dans toutes les langues européennes, si ce n'est en françois. Ce qu'on ne croiroit pas, si l'on n'étoit pas réduit à tout croire quand il s'agit de ce temps-là, c'est qu'il finissoit par proposer la suppression de la langue italienne dans l'île de Corse. Je n'ai pas vu le décret; mais s'il fut conforme aux conclusions du rapporteur, on dut éprouver quelque embarras pour le mettre à exécution. Ce qu'il y a de certain, c'est que la langue italienne subsiste.

Cependant cette idée extraordinaire excita une belle émulation dans l'assemblée. La borne du délire et de l'ignorance ne parut pas atteinte au citoyen Grégoire; il la franchit. Après avoir reconnu que l'instruction est le besoin de tous, et cet étrange orateur en offroit une preuve incontestable, il propose à la convention « *de* » *faire filtrer cette instruction dans tous les* » *rameaux de l'ordre social, et comme tous les* » *genres de connoissances sont liés, d'en ou-* » *vrir toutes les sources.* » Il ne connoît pas de

meilleur moyen de *faire filtrer* l'instruction *dans des rameaux,* et d'ouvrir *toutes les sources des genres de connoissances*, que de révolutionner la langue. Il s'étonne que les provinces supprimées par décret conservent encore des patois inconstitutionnels, et que la loi qui a effacé les démarcations géographiques n'ait pas étendu son effet jusqu'aux dialectes. A quoi servoit-il d'imprimer dans les bulletins qu'il n'y avoit plus de Gascogne et plus de Normandie, quand l'idiome fortement accentué et la prosodie pétulante de certains habitans des rives de la Garonne, quand la diction niaise et traînante des enfans du vieux pays de Sapience, révéloient tous les jours à l'oreille effrayée l'obstination d'un accent réfractaire et séditieux ? « Cependant, continue le » citoyen Grégoire, on peut *uniformer* le lan-» gage d'une grande nation..... Il est d'autant » plus urgent d'*uniformer* les idiomes, que leur » disparité a souvent contrarié les opérations » des représentans dans les départemens....... » Il est vrai que cette unité d'idiome, *qui est une partie intégrante de la révolution,* n'est pas extrêmement facile à obtenir, et particulièrement de nos frères du Midi, dont on connoît la tenacité; mais s'il étoit vrai que la patrie n'exigeât plus deux qu'un seul sacrifice, le sacrifice d'une habitude héréditaire et féodale offensante

pour l'égalité, celui d'un accent aigu qu'ils attachent illégalement à l'*e* muet, et qui paroît être un signe de ralliement convenu entre les habitans de ces vastes contrées !.... Que dis-je, s'écrie M. Grégoire ! Ah ! ne leur faisons pas l'injure de penser qu'ils repousseront aucune idée utile à la patrie ! Ils ont abjuré et combattu le fédéralisme politique ; ils combattront avec la même énergie le fédéralisme de l'orthographe et de la syntaxe. Ainsi furent déjouées, le 10 prairial an II, l'opposition effrontée de l'*è* ouvert, et la conspiration plus oblique et plus compliquée de l'accent circonflexe. Le discours de M. Grégoire fut lu avec attendrissement et sans faute dans les sociétés populaires de Pesenas et de Brive-la-Gaillarde. Le projet de décret étoit ainsi conçu bien textuellement, et l'on peut m'en croire. Quelle imagination oseroit tenter d'ajouter quelque chose à ces incroyables extravagances ?....

« Le comité d'instruction publique présen-
» tera un rapport sur les moyens d'exécution
» *pour* une NOUVELLE grammaire, et un vo-
» cabulaire NOUVEAU de la langue françoise.
» Il présentera des vues sur les changemens qui
» en faciliteront l'étude, et lui donneront le
» caractère qui convient à la langue de la li-
» berté. »

Qui croiroit cependant qu'il y avoit naguère

dans l'académie française un M. Grégoire, actuellement député *présomptif* aux élections du département de l'Isère, que des calomniateurs affectent de confondre avec *Grégoire* de la convention nationale? On ne sauroit pousser plus loin la méchanceté. *Grégoire est mort*, cela est connu. Quand à M. Grégoire, il n'y a que la perversité la plus noire qui puisse supposer qu'un libéral tel que lui ait cherché à faire prévaloir contre des patois essentiellement *nationaux* le privilége *oligarchique* du beau langage. M. Grégoire était évêque de Blois, où l'on prononce à merveille, et les libéraux sont trop désintéressés pour se servir des avantages que donne le hasard. Si quelqu'un en doute encore en Dauphiné, on m'en dira des nouvelles à la prochaine session.

D'ailleurs, le *Grégoire* de la convention nationale a protesté d'avance contre tout faux emploi qu'on pourra faire de son nom, dans la fameuse séance où, après avoir invoqué la question préalable sur toutes les figures de rhétorique, il emporta d'emblée la suppresion des synonymes. Il n'épargna, dans un amendement de bienveillance extrêmement connu, que ceux de *monarchie* et de *crime*, et de *révolution* et de *vertu*. Or, je crois fermement que M. Grégoire porte trop loin le synonyme de *révolution*, pour accepter une fraction de pouvoir et de représen-

tation sous un gouvernement où le synonyme de *crime* seroit compté pour quelque chose. Il est vrai qu'il pourroit s'y tromper, et que la part de ce synonyme est presque aussi nulle que s'il n'avoit pas été compris dans l'amendement.

J'ai dit qu'il étoit impossible de parler sérieusement de cette période de l'éducation. Elle m'a servi du moins de transition entre les articles nécessairement un peu sévères que j'ai commencé à consacrer à l'éducation nationale, qui est le dernier refuge de la morale nationale, et peut-être le dernier garant des destinées du monde. Ces articles me conduiront à la solution de ceux qu'il a fallu accorder à l'enseignement mutuel, puisque l'enseignement mutuel est aussi un système, et qu'il trouve enfin des gens d'esprit pour le défendre. Comme je n'avois allégué, en rendant compte de l'ouvrage de M. de Laborde, que deux aphorismes sans développemens; comme l'auteur de la réponse insérée dernièrement dans la *Renommée* me concède *tous les principes*, et ne me dispute que des conséquences malheureusement trop faciles à déduire de *tous les faits;* comme cet écrivain, qui m'est inconnu, mais que je crois exercé à la polémique des honnêtes gens, fait preuve d'une logique et d'une politesse auxquelles les zélateurs de l'enseignement mutuel ne nous ont pas accoutumés; comme il

imparfaits, car il n'étoit pas de la nature de son esprit d'achever un poëme de longue haleine. Tout ce qui est connu de lui en ce genre jusqu'à ce jour, c'est un dithyrambe en vers anglois, adressé à MADAME, qui prouve un talent pur et des sentimens purs. Heureux l'écrivain qui a assuré à une réputation honorable la garantie d'un beau caractère, et dont on pourra dire, comme du chevalier Croft, qu'il fut un savant homme et un honnête homme!

Le Tilleul de Claude Morel.

Il y a de longues années que je traversai par hasard une petite ville dont le nom étoit alors presque ignoré hors de la province où elle est située; elle n'avoit rien en effet qui pût occuper l'attention d'un voyageur : ni édifices, ni monumens, ni spectacles, ni académies, ni institutions remarquables, ni établissemens utiles. Sa principale promenade, circonscrite dans un espace de vingt-cinq ou trente pas, recevoit à peine l'ombrage d'une douzaine de vieux tilleuls à demi calcinés par le temps. L'un d'eux surtout, qui paroissoit fort antérieur à tous les autres, ne se couronnoit plus que de quelques touffes de feuilles éparses, qu'on auroit cru empruntées à un arbre du voisinage, tant leur verdure contrastoit avec la stérilité du reste de ses branches desséchées. La sève, déjà tarie dans tous ses canaux, avoit cessé d'entretenir la souplesse de ses bras immenses; et on les entendoit crier au moindre souffle de l'air, comme s'ils étoient près de céder tout-à-fait à leur propre poids, et de joncher la terre de leurs débris. Seulement, dans une des profondes cavités du tronc, fleurissoient quelques arbustes épineux dont le vent lui avoit porté les semences, et qui ornoit sa vétusté solennelle de la fraîcheur de leurs jeunes rameaux, de manière à donner à sa base l'aspect d'un autel rustique ou d'une tombe chargée d'offrandes. A six pieds de distance, un certain nombre de pieux

inégaux, disposés en cercle et unis entre eux par une corde grossière d'écorce ou de jonc, en défendoient l'approche aux passans; et cette simple barrière avoit été respectée par les jeux mêmes des enfans, qui ont pour excuse l'ignorance des chôses du monde et l'abandon des prémiers plaisirs, quoiqu'elle ne fût protégée que par une tradition qui étoit venue jusqu'à eux de génération en génération, sans que le respect qu'elle inspiroit se fût jamais altéré; car dans ces jours dont nous sommes si loin, le respect des aïeux étoit une espèce de religion. L'objet de ce culte populaire étoit expliqué dans une inscription tracée sur une plaque de fer battu suspendue à la hauteur d'un homme, et dont ma mémoire peu fidèle a du moins exactement conservé le sens:

Si votre piété me décerne un tombeau,
N'entassez pas pour moi le porphyre et le marbre;
Amis, votre vainqueur me pendit à cet arbre:
Pourriez-vous m'élever un monument plus beau?

Cette épithaphe, dont la pensée est digne de Simonide, avoit été consacrée à la mémoire de Claude Morel, dit *le Prince*, qui commandoit la ville d'Arbois, vers la fin du seizième siècle, contre les troupes de M. de Biron, et qui mourut en martyr, pour avoir défendu sa patrie en héros. Le conquérant, touché de tant de malheur et de tant de vertu, anoblit sa famille, et honora ce monument que la révolution a détruit. Mais

l'exemple d'un grand dévouement n'est jamais entièrement perdu pour la postérité : moins de deux cents ans après, Arbois produisit Charles Pichegru, le Fabricius, l'Epaminondas, le Phocion de notre histoire, le défenseur de la monarchie, l'effroi des tyrans, l'orgueil et l'amour du peuple; qui vécut, qui combattit, qui mourut pour la France, et qui n'a point de monument, pas même l'instrument du supplice ignoré qu'il a subi dans un cachot, loin des regards de tous les hommes.

En effet, Pichegru fut privé de la dernière consolation d'un grand homme qui succombe, du sentiment que la postérité honoreroit un jour la fosse où il alloit être jeté par ses assassins, et qu'en attendant une réparation plus ou moins tardive, les larmes de la reconnoissance et de l'amitié pourroient du moins quelquefois couler furtivement sur ses cendres. Jamais peut-être la religion ne devoit consacrer son dernier asile par ses prières; jamais un cœur lié au sien par les affections de la nature ou par la sympathie des sentimens n'y viendroit exhaler ses regrets; jamais le moindre indice ne le feroit remarquer du voyageur, à moins qu'une tendresse courageuse, dirigée par le hasard, ne parvînt à reconnoître enfin ses restes à l'empreinte des tortures. C'est ainsi qu'il tomba sous la hache d'un bourreau, sous l'épée d'un janissaire ou sous le lacet d'un mameluck, obsédé d'un pressentiment plus

douloureux que les angoisses de l'agonie, car il devina sans doute la calomnie qui poursuivroit bientôt sa mémoire; il entendit retentir d'avance cette lâche accusation de suicide, prétexte banal des meurtriers puissans qui ne supposent pas qu'un piége peut être trop grossier pour la crédulité des hommes, et qui se trompent rarement. Il savoit trop que le tyrannie ne manqueroit ni de faussaires à gages pour attester le forfait dont elle voudroit flétrir sa renommée, ni de prêtres sacriléges pour le maudire dans la chaire de vérité, ni d'écrivains imposteurs pour le consigner dans l'histoire; et il voyoit Buonaparte, absous par la diffamation de son cadavre, s'élever tout sanglant de ce dernier degré à la puissance royale.

Il mourut, et avec lui toutes les espérances prochaines de la liberté, toutes les ressources probables de la monarchie. Il mourut en se rappelant avec amertume, avec envie, le tilleul de Claude Morel, si révéré de son pays, si cher à ses premières années, et la publicité glorieuse d'un dévouement qui étoit l'exemple et la leçon de sa vie entière. Il mourut sans rien attendre de l'avenir, qui sembloit alors inexorablement fixé; sans léguer à personne l'honneur de faire valoir ses titres à la reconnoissance nationale, après le rétablissement de la dynastie légitime dont il croyoit emporter le deuil; sans penser surtout que cette mission fût réservée à un jeune homme

très-obscur, dont il avoit aimé, dont il avoit protégé l'enfance, mais dont le sort lui étoit inconnu, quoiqu'il habitât depuis long-temps sous les murailles d'un cachot voisin. O mon noble ami, pardonnez si la demande d'un hommage solennel à votre mémoire ne sort pas d'une bouche plus digne de vous célébrer! Vous n'ignorez pas du moins qu'elle ne pouvoit être inspirée par un cœur plus pénetré de vos qualités sublimes, et plus fidèle à vos sentimens. Dans quelque lieu que reposent vos mânes, qu'ils se consolent enfin d'un oubli trop prolongé, mais qui ne les affligera plus! Votre nom pourroit-il retentir en vain dans ces jours d'expiation publique, où la France s'empresse de racheter, par le culte des victimes, le malheur d'avoir fléchi sous les assassins? J'irai un jour, je reverrai votre ville natale, j'y retrouverrai le tilleul de Claude Morel, honoré, comme autrefois, par les respects d'un peuple pieux et sensible; et non loin de ce simple monument, le simple monument de Pichegru; car la religion des devoirs et des souvenirs nous a été rendue avec nos princes, et ils ont rapporté de leur exil les anciennes vertus nationales, comme autant de dieux domestiques.

FIN.



Continuation.

Si quelqu'un pouvoit douter de l'influence de l'éducation sur l'esprit national, et c'est à l'examen de cette question que se réduisent toutes les discussions franches qui ont pour objet les nouvelles méthodes d'enseignement, il suffiroit de lui rappeler l'ascendant qu'ont certainement exercé sur la révolution les deux grandes corporations enseignantes qui l'ont précédée, la compagnie de Jésus et l'Oratoire; l'une, remarquable par une tendance ouverte à la domination, l'autre, par un penchant aussi peu déguisé à l'indépendance; la première, ambitieuse par principes, marchant d'un pas hardi vers le pouvoir, et préparant sans mystère l'époque où elle seroit maîtresse de se substituer aux institutions établies; la seconde, *libérale* par système, plus sévère dans sa doctrine, plus libre dans sa pratique, et dont la tactique plus sourde ne dirigeoit encore contre ces institutions que les atteintes d'une opposition mesurée; toutes deux justement célèbres par les grands talens qu'elles avoient produits, par les grands services qu'elles avoient rendus à l'instruction et à l'État, et semblables en ce point peut-être, qu'également mal disposées pour les gouvernemens existans, que la première vouloit

remplacer, que la seconde vouloit détruire, elles leur faisoient des ennemis au lieu de leur préparer des soutiens. C'est en effet de l'esprit combiné de ces deux sociétés, c'est-à-dire d'un mélange d'intolérance tyrannique et d'indépendance frondeuse, que semble s'être formé l'esprit de la révolution. Déjà l'une étoit tombée, il est vrai, mais en laissant derrière elle tous les élémens qu'elle avoit créés, et par lesquels elle pouvoit se renouveler un jour sous une autre forme. Les résultats ne furent sans doute pas ceux qu'elle avoit attendus, mais ils n'en furent pas moins son ouvrage. Il n'y a personne qui n'avoue qu'une longue habitude d'idées contractées dès l'enfance influe plus ou moins avec le temps sur la génération qui est soumise; et comme il n'y eut rien de moins françois dès-lors que l'éducation françoise, il n'y avoit rien de plus propre à faire changer de face à la France en quelques générations. Les particularités même de cette résolution purent se prévoir, jusqu'à un certain point, par la nature de leurs causes.

On entend par l'éducation nationale, l'institution du citoyen, suivant l'état auquel il est destiné, le pays qu'il habite et le gouvernement sous lequel il est appelé à vivre. Je ne conçois

pas du moins de bon système d'instruction sans les modifications qu'exige la variété des climats, des mœurs et des lois, même dans l'ordre de civilisation le plus perfectionné. Le choix de l'éducation ne seroit indifférent que dans un état de *cosmopolitisme* avoué ou toléré par la société; en tout autre cas, un plan d'éducation arbitraire, applicable sans distinction de temps et de pays, est le rêve d'un mauvais spéculateur ou le roman d'un homme d'esprit sans jugement. Il ne seroit pas plus absurde de substituer à notre culture accoutumée celle des végétaux les plus étrangers à notre sol, et réciproquement, que d'emprunter à d'autres peuples, divers d'organisation et de caractère, les bases de leur éducation nationale.

Pour que l'éducation d'un citoyen soit saine et utile, il faut qu'elle soit naturelle, qu'elle sorte d'elle-même des autres institutions, et qu'elle concoure à leur conservation, comme celles-ci contribuent à la sienne. Chaque pays porte, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses coutumes et sa législation, comme les arbres qui l'ombragent, comme les productions qui l'enrichissent; voilà pourquoi les étrangers entendent généralement si mal les intérêts et la politique des peuples dans les affaires desquels il leur ar-

rive de s'immiscer, surtout quand ils sont nés sous un régime différent, et que leur esprit s'est exercé, dès l'enfance, sur des principes opposés. Ce n'est ni le talent ni le génie, ce n'est même quelquefois ni la raison ni la vertu qui leur manquent, c'est la première éducation, c'est le sentiment presque inné du caractère, des mœurs et des affections de la patrie.

Voilà, je crois, des principes si clairs, qu'ils n'auroient pas besoin d'être soutenus par des exemples; mais qu'on cherche à se rendre compte, si l'on veut, de l'effet qu'auroit produit l'éducation de Sparte dans une monarchie ordinaire, ou même dans une république, qui n'auroit pas été Sparte; qu'on essaie de transporter, par la pensée, les méthodes d'instruction des anciens chez les modernes, celles de l'Orient dans le Nord, celles des peuples civilisés de l'Europe au milieu des tribus du Nouveau-Monde, et pour rapprocher ces suppositions de l'État dans lequel nous vivons, qu'on applique, autant que cela est possible, l'enseignement du Portique et de l'Académie à nos colléges et à nos universités, il y aura de quoi exciter la dérision de tous les bons esprits. Cela sera inouï, extravagant, inexplicable; personne ne le comprendra, et cependant tout le monde l'a vu,

tout le monde l'a éprouvé; cette éducation a été celle du siècle qui a fait la révolution ou qui l'a laissé faire, et ce vice, je le répète, est la cause incontestable de tous nos malheurs. François, nous n'avions pas reçu une éducation françoise; citoyens d'une monarchie, nous n'avions pas reçu une éducation monarchique; soit inadvertance, soit préjugé, soit ignorance et présomption, on nous avoit formés, comme à dessein, pour un ordre de choses dans lequel nous n'étions pas nés, pour un but qui ne pouvoit jamais se présenter à notre esprit, pour une destination politique que nous nous sommes donnée à la fin, non qu'elle convînt à nos mœurs et à notre caractère, mais parce qu'on l'avoit rendue plus ou moins nécessaire à tous. De quoi retentissoit en effet depuis long-temps la chaire de l'instruction, sinon des exemples déplacés et dangereux de quelques républiques et de quelques héros des temps passés, dont nous ne pouvions nous rapprocher que par des parodies indécentes et cruelles? La jeunesse françoise n'étoit-elle pas exercée pour un combat, et nourrie, comme Achille, de la moelle des lions? La révolution étoit inévitable sans doute, puisqu'il n'y a point de peuple qui n'en ait subi à son tour; elle étoit utile peut-être, puisqu'il n'y a d'inévitable que ce qui sert à quelque

chose dans les vues éternelles de la Providence; mais son expansion incalculable est le résultat de la mauvaise éducation de deux ou trois générations successives, et cette révolution terrible auroit porté des coups moins sûrs et moins irréparables à l'ordre social, si elle n'étoit sortie toute armée de la tête des maîtres du monde scolastique, comme Pallas de celle de Jupiter.

Cette idée est si loin d'être un paradoxe, qu'elle s'applique également bien à toutes les époques de l'histoire où il est arrivé à un peuple de recevoir une éducation mal appropriée à ses mœurs, ce qui a dû se rencontrer souvent à la suite de ces grandes catastrophes sociales qu'on entoure de tant de renommée, le renouvellement des dynasties, la réforme des religions, et surtout les conquêtes. Par exemple, il étoit tout simple qu'à la suite de la révolution de Luther, l'éducation des pays catholiques dirigeât les esprits vers les grands souvenirs de dévoûment religieux et de fidélité aux pratiques anciennes. Toutes les études se ressentirent de l'effort immense que faisoit l'Eglise pour se conserver dans la pureté de ses traditions contre les entreprises des réformateurs, et cette tendance de la piété publique, sans cesse augmentée par le zèle des prêcheurs, par les persécutions et par les haines mutuelles des partis, passa plus forte et plus en-

trainante dans la génération nouvelle. Ce fut l'éducation qui aigrit, qui exaspéra l'esprit national, qui le porta hors de toutes ses limites, et qui enfanta les sanglantes tragédies de la ligue. L'anarchie de la régence produisit dans l'enseignement une révolution totalement opposée. Elle favorisa le développement des fausses théories, le succès des paradoxes, la dépravation des mœurs, la déviation des esprits, l'introduction d'une foule de systèmes et d'institutions que le vœu de la nation n'appeloit point, mais qu'autorisoit la confusion universelle des idées. Le François, presque dépouillé du sentiment national dont il s'étoit enorgueilli sous une longue et glorieuse suite de Rois françois, se réfugia dans les souvenirs de l'antiquité, et se prêta sans effort au projet bizarre des dépositaires de l'instruction, en accueillant une éducation historique fondée sur des idées et des affections propres à d'autres temps, à d'autres lieux, à d'autres gouvernemens, à d'autres hommes. On reçut l'éducation, c'est-à-dire la vie sociale, au nom des Grecs et des Romains, qui n'avoient rien de commun avec nous; on ne pensa point que la plupart de ces actions éclatantes dont leurs annales ont perpétué le souvenir, incompatibles avec la morale perfectionnée des sociétés modernes, ne sont aux yeux de la raison et de l'hu-

manité, que des crimes détestables; personne ne s'avisa, dans ces écoles innocemment pernicieuses d'erreur et de folie, d'une observation qui auroit remédié à tout, si elle n'avoit été trop simple peut-être pour ce temps de raffinement; c'est que le jugement qu'on doit porter des choses n'est pas nécessairement le même dans tous les pays et selon toutes les circonstances; que l'histoire croit pouvoir excuser, qu'elle approuve quelquefois des actions étranges qui ne seront jamais approuvées par la morale; et que, sous la plus modérée des législations actuelles, certains des demi-dieux de nos colléges auroient été justement livrés à la claie ou à l'échafaud. Si l'éducation n'est pas ici cause nécessaire, peut-on nier au moins qu'elle ait concouru à l'effet des causes inconnues de la révolution, par l'influence qu'elle a exercée sur les hommes qui l'ont faite? Aveugle enthousiasme, fausse et malheureuse imitation qui a rappelé trop souvent le *popularisme* anarchique des Gracques, la criminelle ambition de César, le désespoir de Caton, le parricide de Brutus, et qui a fait briller si peu d'éclairs de leurs vertus!

Je ne me suis pas dissimulé que cette discussion me mèneroit fort loin, et qu'elle paroîtroit d'autant plus longue à un grand nombre de lecteurs, qu'elle touche à des intérêts très-austères,

et

et qu'on ne parviendroit pas facilement à la rendre légère et piquante, sans nuire à la liberté des raisonnemens et à la solidité des moyens. J'ai passé cependant sur cet inconvénient, parce que j'ai plus de prétentions à être utile qu'à plaire, et que la juste sollicitude des pères de famille, censeurs naturels de la génération qui s'élève, implore de promptes lumières sur le régime universitaire, parce qu'elle attend surtout avec impatience une appréciation sincère et impartiale de ces méthodes d'enseignement primaire qu'on essaie de rendre nationales, et dont l'esprit de la nation triomphera sans doute avant qu'elles triomphent de lui. J'ai déjà prévenu toute fausse interprétation de mes motifs, en déclarant que ceux qui me déterminoient étoient étrangers à toutes les considérations d'opinion, considérations probablement fort graves, mais auxquelles je ne me crois pas obligé à accorder plus d'importance que le gouvernement lui-même. C'est comme ami des lettres outragées par des innovations barbares, c'est comme citoyen de cette noble France que des charlatans d'outremer, trop bien secondés sur le continent, cherchent à déshonorer aux yeux de la postérité, c'est pour imprimer au moins le sceau d'une opposition franche aux succès du charlatanisme protégé, que je poursuivrai jusqu'au bout l'exa-

men de cette question, qui n'auroit jamais dû être une question au 19e siècle. Il arrivera ce qu'il pourra du reste, pourvu que l'honneur de la littérature et des sciences soit sauvé chez nous comme celui des armes. En attendant, je supplie le lecteur de vouloir bien me suivre avec indulgence à travers les interruptions forcées et les transitions languissantes que m'imposent la forme et la dimension obligée de nos articles : son intelligence pourvoira sans peine à des applications qu'il seroit fastidieux de rappeler.

Continuation.

S'IL est quelques lecteurs qui daignent s'occuper encore des premiers intérêts d'une société mourante de dépravation et de décrépitude qu'on a pu sauver un moment, ils se rappelleront sans doute ce que j'ai dit, dans mes articles précédens, des systèmes d'enseignement qui présidèrent à la révolution européenne, systèmes absurdes et déplorables qui font la honte de la nation, comme ils ont fait son malheur; mais si cette éducation fut mal entendue, si elle fut dangereuse dans son esprit, combien ne le fut-elle pas davantage par son application indiscrète à tous les états et à tous les individus ? Les législateurs de quelques républiques ont consacré en principe la communauté de l'éducation entre tous les citoyens indistinctement; mais il ne s'agissoit, dans leur système, que de l'éducation primaire, de l'éducation gymnastique, de celle qui forme l'homme physique et l'homme social dans ses rapports ordinaires avec ses semblables et non pas de l'éducation indéfinie de l'homme très-perfectionné, qui ne met aucune borne à la recherche et au développement de ses connoissances. On s'est persuadé, depuis quelques temps, que la société tendoit à un état de perfectibilité qui résultera du concours de toutes

les facultés individuelles parvenues à leur plus haut degré possible ; erreur funeste, quoique ridicule. Le but de la société, ce n'est pas le perfectionnement général et illimité des facultés et des lumières, car une société qui seroit arrivée à ce point, ne subsisteroit pas un seul jour ; c'est le balancement de ces facultés précieuses, réparties dans de justes proportions entre toutes les classes, et selon le besoin de chacun, de manière à ne nuire, par une fausse appropriation de l'instruction commune, ni à la société ni aux personnes. Le plus grand malheur auquel un homme puisse être exposé est de recevoir une éducation qui n'est pas appropriée à son état ou à sa destination sociale ; et quand le nombre des hommes qu'un faux système d'éducation a placés dans cette hypothèse est multiplié jusqu'à un certain point, la subversion de la société est inévitable.

En effet, l'émulation qui conserve et qui fait prospérer les sociétés, n'a rien de commun avec cette fatale impatience d'avancement qui est devenue une des maladies les plus incurables de notre esprit. Chez un peuple qui se perfectionne réellement, toutes les classes tendent plus ou moins vers leur apogée d'amélioration relative. Chez un peuple qui se corrompt, chez un peu-

ple qui va se perdre, toutes les classes tendent vers un changement quelconque, parce que tout le monde est mal. Le désir du mieux dans son état est un sentiment naturel et utile. Le désir de quitter son état pour un état plus élevé, est l'écueil de l'ordre social ; et ce sentiment funeste ne peut pas manquer à l'homme qui a reçu une éducation étrangère à son état. Il résulte de cette ambition insensée, que toutes les professions s'avilissent, que tous les emplois sont mal remplis, parce qu'il n'y a personne qui ne s'en occupe avec dégoût, tant qu'il voit des honneurs, des places, une fortune et une carrière au-delà. Ce n'est plus au *potier* que le *potier* porte envie, comme au temps du bon Hésiode ; c'est à l'homme heureux en apparence, qu'une chance fortuite a placé un degré plus haut ; ce n'est point le besoin de valoir mieux pour son propre bonheur et pour celui de la chose publique, c'est un besoin irrésistible de paroître davantage. Demandez au partisan le plus exagéré de L'ÉGALITÉ ce qu'il entendoit en dernière analyse par ce mot mystique dont l'application a coûté tant de sang vainement répandu. Il vous répondra au moins implicitement, que L'ÉGALITÉ EST LE DROIT DE DEVENIR CE QU'ON N'ÉTOIT PAS, D'OUBLIER CE QU'ON

ÉTOIT, ET DE NE RECONNOÎTRE DE SUPÉRIEURS NULLE PART. Quant aux inférieurs, les sectateurs de l'égalité n'ont jamais renoncé à en avoir, et c'est même ce qui explique l'enthousiasme des dernières classes, pour lesquelles il étoit d'une importance extrême, dans cet état de choses, d'avoir au moins un pas à faire. Tout se ressentit à l'instant de ce premier mouvement; car il étoit de sa nature de s'étendre du rang le plus bas de la société au rang le plus élevé, par une suite de permutations qui résultoient nécessairement les unes des autres. L'escalade fut d'autant plus facile, que chacun dédaignoit le rang qu'il occupoit, et étoit certain de trouver au-dessus de lui une place délaissée par un autre ambitieux, jaloux d'une autre conquête. Ainsi tout fut déplacé, et rien ne fut replacé convenablement qu'autant que cela plût au hasard. C'est au milieu du désordre de ces conditions confuses, du délire de cette saturnale insensée où presque chacun a pris un masque, un travestissement, un caractère opposé à ses inclinations, à ses facultés naturelles, que se trouvera placé le législateur qui entreprendra de reconstituer la France, et de lui rendre des mœurs et des lois françoises. C'est donc par l'institution d'un système raisonnable d'éducation que doit

commencer la réforme des abus honteux qu'un système absurde d'éducation a produits, et que le règne de Buonaparte n'a fait que modifier, parce que Buonaparte n'a pas eu le temps de les détruire.

Ce grand homme avoit reçu du mauvais génie qui l'inspiroit, un instinct trop parfait et trop sûr de tous les moyens qu'on peut faire concourir au changement de l'esprit national, pour négliger ceux qui sortent d'une éducation nationale mal entendue, et pour ne pas saisir avec empressement l'occasion facile de se livrer les générations futures en imposant aux François un système d'instruction conforme à ses vues. Il falloit que les François cessassent d'être François, oubliassent toutes les traditions de la patrie, tout le respect des ancêtres, toutes les affections qui lient les enfans à la famille et les habitans à la cité. Instrumens passifs d'une gloire qui devoit dévorer les nations ou les soumettre au joug d'une nouvelle dynastie, il falloit que leur caractère reçût l'impression qu'il plairoit au conquérant de leur donner, et que toutes leurs pensées se concentrassent dans une pensée exclusive qui résidoit en lui. Maître de tous les ressorts du corps social, parce qu'il avoit voulu l'être, il lui fut aisé de faire agir ce ressort important, et de substituer l'éducation toute guerrière des villa-

ges croates ou des hordes caucasiennes, à l'éducation généreuse d'une nation éclairée et sensible. Le peu d'espace qu'il daigna laisser dans ses institutions aux études libérales, et, pour se servir d'une admirable expression des anciens, aux lettres HUMAINES, fut tellement subordonné à l'étude des sciences exactes et militaires, qu'une défense absolue de s'y livrer n'auroit pas eu d'autres conséquences. La France se couvrit de séminaires armés où s'élevoit l'espoir d'un nouveau Sésostris, c'est-à-dire, une foule innombrable de jeunes gens braves et impétueux, formés, pour ainsi dire dès le berceau, aux mœurs et aux passions du soldat; séparés pour jamais peut-être de leur famille, de leurs amis naturels et de leur terre natale; continuellement distraits par des études âpres et sévères, par des exercices menaçans et des jeux cruels, de tous les arts qui ornent l'esprit et qui agrandissent l'âme, de tous les sentimens qui charment et qui attendrissent le cœur, et dévoués, par la funeste prévoyance d'un ambitieux, à affermir, au prix de leur vie son scandaleux pouvoir sur les débris irréparables de la société et des constitutions européennes.

Tous les plans de Buonaparte furent détruits par la force infaillible des choses, c'est-à-dire par la seule opposition possible dont il n'ait jamais su calculer les effets; le rênes mêmes de l'ins-

truction qu'il avoit si habilement organisée, échappoient à sa main désarmée. La génération qu'il nourrissoit avec tant de soin de l'espoir de subjuguer le monde, incapable d'aucune autre occupation que la guerre, d'aucune autre ambition que celle des conquêtes, liée seulement à son char par le prestige de la victoire et de la renommée, devoit nécessairement l'abandonner dès que les conditions d'un pacte social plus régulier et d'une paix plus assurée lui prescriroient le repos; et réagissant sur la patrie de tout le pouvoir qu'elle ne pouvoit plus exercer sur l'étranger, qui sait si elle auroit vu autre chose, dans le reste de la population, qu'une masse immense de serfs soumis à ses caprices et livrés à sa cupidité! Ainsi, sous le gouvernement de Buonaparte et sous cette dynastie que la révolution avoit conquise, la France, vaincue par ses enfans, si accoutumés à vaincre, seroit tombée sous le joug de l'oligarchie militaire, à moins que Buonaparte lui-même, trop tard désabusé pour notre repos, de ses inutiles espérances, n'eût senti la nécessité de rétablir l'éducation sur d'autres bases, et de faire rentrer l'esprit national dans ses bornes naturelles; mais comment y seroit-il parvenu, et de quelle manière auroit-il assoupi tous les élémens dont il avoit excité la funeste fermentation? C'est ce problème qui

est proposé aujourd'hui à l'expérience des sages et à la sollicitude des gouvernemens. L'avenir nous apprendra s'il n'étoit qu'un homme qui fût capable de le résoudre. Il n'est personne qui ne connoisse l'importance d'une éducation nationale appropriée aux mœurs nationales; il n'est personne qui n'en ait plus ou moins remarqué les effets sous l'influence des partis ou sous celle du pouvoir, et qui n'ait deviné le projet d'une féodalité militaire dans ces écoles tumultueuses, dans ces accadémies soldatesques, d'où les muses effrayées étoient prêtes à s'enfuir à tout moment avec la politesse et les mœurs. Aujourd'hui, la France n'est plus une armée en guerre avec le monde, et son organisation sociale doit se coordonner à la force universelle des institutions européennes. Il lui faut sans doute des soldats pour la défendre, et pour maintenir de siècle en siècle, les titres qu'elle s'est acquis à l'admiration des peuples. Il lui faut des orateurs pour protéger ses intérêts contre les prétentions du despotisme et contre les usurpations de la démocratie; mais une nation n'est pas exclusivement dans une caserne ou dans un club; elle est aussi dans le parquet des juges, dans le bureau des administrateurs, dans le comptoir des négocians, dans l'atelier des artistes, sous le chaume des cultivateurs qui nourrissent l'État, sur la paille

du savant obscur et modeste qui, au lieu d'improviser pour l'Institut, médite pour la postérité. L'éducation militaire, l'éducation tribunitienne sont entrées dans nos mœurs avec la guerre perpétuelle et le système représentatif; mais ce sont là des méthodes d'éducation spéciale qui ne se rattachent qu'accessoirement à l'éducation nationale, si la France est encore en France; si elle est à Spafield ou à Sainte-Hélène, la question est changée.

N'oublions pas que l'éducation, qui est la sauvegarde des enfans et le devoir des pères, est aussi la base la plus essentielle des lois. Les législateurs anciens, qui ont fondé quelquefois des gouvernemens durables, n'en ont jamais jugé autrement. Il n'y a point de peuples méchans dans l'étroite acceptation de ce mot : il n'y a que des peuples mal élevés.

L'admissibilité d'une méthode d'enseignement dépend donc de la manière la plus absolue de son appropriation au gouvernement et aux mœurs. Il seroit injuste de dire qu'un système d'éducation est mauvais en soi, car il n'y a point de système d'éducation connu qui n'ait trouvé son application à un système analogue de législation. Ce qu'il faut examiner, c'est en quoi cette application, convenable ou dangereuse, peut modifier en bien ou en mal l'ordre général des institutions et

l'esprit national. Ainsi je n'aurois attaqué ni les camps de Spartiates qu'avoit formés Saint-Just sous le gouvernement du comité de salut public, ni les écoles martiales de Buonaparte sous le régime impérial ; je pense, au contraire, qu'il n'y avoit rien de plus conséquent ; mais, par la même raison, je ne saurois adopter, sous une législation qui consacre la puissance paternelle et sous une Charte qui reconnoît la puissance royale, un système d'éducation contradictoire et destructeur. Le principe établi étant reçu sans contestation par mes adversaires, il ne me reste plus qu'à en développer les conséquences dans un quatrième et dernier article, où je démontrerai à tous ceux de mes lecteurs qui ne se refusent pas à une démonstration évidente, et qui cherchent de bonne foi la vérité, que l'enseignement mutuel est MONSTRUEUX EN MORALE ET EN POLITIQUE. Je ne mets qu'une réserve à cet axiome. C'est l'hypothèse où l'on n'auroit en vue, dans l'établissement de l'enseignement mutuel, que l'établissement prochain d'une démocratie pure, car il seroit alors merveilleusement entendu. Quand les enfans de cette génération seront des hommes, l'éducation qu'on leur donne sera le gouvernement : cela est inévitable.

Dernières considérations sur l'Enseignement mutuel.

J'AI annoncé que je donnerois peu de place, dans ce dernier article, à la discussion des prétendus avantages de la méthode de Lancastre, considérée comme plus expéditive, comme plus économique, et comme plus simple dans son mécanisme. Ces considérations sont en effet les dernières auxquelles on doive s'attacher, quand il s'agit d'instruction; et un système d'instruction ne se livre pas au rabais, comme *une partie de fournitures*. Il seroit, par exemple, beaucoup plus simple encore, beaucoup plus économique et beaucoup plus expéditif, de supprimer l'éducation tout-à-fait; et cette mesure, comparée avec l'institution qu'on essaie de naturaliser en France, auroit un immense avantage : elle ne produiroit qu'un mal négatif. Ce n'est pas le *non-savoir* qui perd les peuples, c'est le *mal-savoir ;* et une science présomptueuse, fondée sur le mensonge, est mille fois plus pernicieuse qu'une ignorance absolue.

Ce que j'ai appris d'ailleurs de ce mécanisme si admirablement perfectionné, et ce que j'ai obtenu d'en voir, ne m'a pas fait concevoir pour lui une grande admiration : j'ai trouvé toutes ces merveilles chez des peuples à demi sauvages,

qui seroient fort étonnés qu'on s'enorgueillît, dans la partie la plus civilisée de l'Europe, de l'art de tracer des caractères sur le sable avec un stylet de bois, ou d'en barbouiller l'ardoise avec une pierre blanche. Il nous étoit réservé d'imprimer ce mouvement honteux de rétrogradation au mécanisme ingénieux de l'écriture usuelle, qui n'a sans doute pas prévalu, sans motif, depuis quelques siècles qu'elle est en usage.

Les chefs de la routine de Lancastre n'ont pas absolument méconnu le danger de cette comparaison : ils ont admis comme *supplémentaire* l'écriture perfectionnée ; ce qui fait que pour savoir écrire avec une plume sur du papier, il faut, dans les écoles d'enseignement mutuel, apprendre à écrire deux fois. J'aurois honte de recueillir de semblables niaiseries, si elles n'étoient consacrées tous les jours dans des établissemens publics, et soumises, *de par le Roi*, à l'approbation presque forcée de ces pasteurs de peuples qui composent, sous le bon vouloir des ministres, les conseils des départemens.

A supposer que le temps consacré à cette double instruction reste encore infiniment moindre que celui qu'exigeoit l'ancienne méthode, et il est fort permis d'en douter, je ne vois pas ce qu'on gagneroit à cette accélération d'études, qui seroit au contraire l'accident le plus funeste

qu'on pût redouter pour une génération. Je sais que nous vivons dans le siècle des machines, et qu'on est parvenu à tarir, dans la plupart des pays civilisés, toutes les sources de l'industrie, en substituant à la main de l'homme d'ingénieux artifices qui en épargnent l'usage; progrès déplorables de notre intelligence, qui a favorisé le développement du luxe et de la corruption aux dépens du travail et de la misère; mais il est trop cruel de soumettre les idées morales elles-mêmes à ce dangereux mécanisme, et l'enseignement mutuel n'est autre chose qu'une machine appliquée à l'institution de l'homme social. Je conçois qu'on épargne le temps, quand il s'agit de reproduire avec rapidité, pour satisfaire à l'impatience exigeante de la foule, ou pour prévenir à propos la concurrence d'un émule, les ouvrages des métiers utiles ou les vaines et brillantes frivolités des arts d'imitation; mais quand c'est une âme qu'il s'agit de former, un citoyen qu'il faut donner à l'Etat, une créature noble et sensible dont l'humanité peut un jour réclamer le dévoûment, est-ce au nom des lumières dont vous vous êtes institués si plaisamment les protecteurs, que vous refuserez quelques jours, quelques heures d'éducation à l'enfance? Et vous ne voyez pas que vos doctrines si fières et si stériles, vos combinaisons si pom-

peuses et si étroites, vos manœuvres de caserne si indécemment appropriées à l'âge le plus tendre et le plus doux, ne sont pas de l'éducation ! Je ne sais pas quel est le temps que l'éducation prend sur la vie, selon l'une ou l'autre méthode. Je ne me suis pas occupé de cette comparaison, parce que c'étoit la dernière chose à considérer; mais je vous accorde tout ce qu'il vous plaira d'exiger en faveur de la vôtre. J'admets qu'elle communique tous les élémens de l'instruction primaire comme par enchantement; et que l'autre, aussi lente, aussi difficile que vous voudrez le supposer, ne les laisse échapper qu'à regret. Je veux bien que les années où l'enfance, inutile et incommode aux travaux de la famille, ne peut encore acquérir que des notions et des sentimens, s'écoulent un peu fastidieuses dans les études dont votre admirable génie n'a pas abrégé la durée, et que le développement prématuré de vos petits adeptes insulte à la tardive intelligence de nos pauvres enfans; cependant, je ne puis m'empêcher de penser, en reconnoissant tout cela sur votre parole, que l'instruction primaire ne se compose pas seulement du souvenir de quelques figures qu'on appelle des lettres ou des chiffres, et de la facilité de les copier, mais d'une foule d'idées qui ne s'acquièrent, qui ne se combinent, qui ne s'affermissent qu'avec le

le temps. Vous ne savez donc pas, ou vous feignez de ne pas savoir, que l'institution morale est au moins aussi nécessaire à la société que l'institution littéraire, et que, pour le pauvre, ces deux institutions sont inséparables? Vous oubliez que cet espace déjà trop court qu'il est obligé de donner à l'éducation primaire, est le seul de toute sa vie où il entendra parler avec méthode et avec autorité de ses devoirs envers Dieu, envers sa famille et sa patrie, et les hommes en général! Vous regardez comme des jours perdus (inconcevable distraction de votre esprit, que votre raison s'empressera de désavouer) les jours précieux, les jours inestimables, où il contracte, avec des idées et des connoissances utiles, l'habitude d'un travail réglé, d'une attention, d'une diligence, d'une exactitude, qui deviendront le besoin, et qui feront le bonheur de son avenir; vertus innocentes et simples, si importantes à cultiver, que dans la distribution des récompenses scholaires, elles s'assimilent aux talens. Vous vous flattez d'avoir adouci la sécheresse de ses premières études, en les remplaçant par des jeux, et vous ne songez pas que les travaux plus sévères auxquels il est appelé par sa destinée, n'auront plus cette forme séduisante qui trompe sa jeune imagination! Pour que l'éducation de l'homme soit saine, je vous le répè-

te, il faut qu'elle ressemble à sa vie; et rien ne ressemble moins à la vie de l'homme, et surtout à celle du pauvre, qu'une suite de jeux et de succès. Vous avez justement blâmé l'éducation des grands, à qui l'on apprenoit que tous les hommes étoient faits pour eux; sur quelle base raisonnable fonderez-vous, dans la société actuelle, une éducation dont l'objet paroît être de faire croire aux pauvres qu'ils ne dépendent de personne ?

Voyez avec quelle admirable harmonie l'éducation primaire s'approprioit à l'ordre politique, à l'ordre moral de la société dont elle étoit la clef ou la préparation. Sorti de la maison de son père, l'enfant n'échappoit point à l'autorité paternelle; il la trouvoit représentée dans un maître d'autant plus zélé pour cette famille d'adoption, qu'il appartenoit ordinairement à la classe des ecclésiastiques, et que son affection pouvoit se donner toute entière à ses élèves, sans être distraite par une affection plus naturelle et plus tendre. Son autorité, tempérée de douceur et de justice, offroit l'emblême des autorités successives, qui se saisissent de l'homme dans tous les âges et sous tous les gouvernemens. Cette institution, modelée sur la famille, étoit le modèle de l'Etat; et l'adolescent, effrayé de l'abîme qu'une manie délirante d'innovation creuse

entre lui et le gouvernement, n'étoit pas obligé de refaire son éducation pour devenir citoyen. Que dis-je? les bancs de l'école lui avoient déjà présenté l'image de la cité, et les hiérarchies nécessaires qui se retrouvent dans toutes les polices sociales. Le droit d'aînesse, également emprunté de la famille, également reconnu dans la législation, étoit figuré dans l'enseignement par le droit de l'intelligence et des succès; genre de privilége qui n'a rien de choquant pour les idées libérales, mais qui offense encore les idées anarchiques, toujours prêtes à se révolter contre toutes les suprématies pour se refuser à tous les devoirs. C'étoit trop peu que l'égalité des droits du mérite dans l'éducation; c'étoit trop peu que cette égalité, à peine suspendue, et jamais troublée par une décoration de quelques jours, ou une place de quelques semaines, faveurs innocentes qui n'étoient qu'un engagement de plus à bien faire, il falloit à la révolution d'autres gages dans l'instruction : elle réclamoit à la fois cette mobilité continuelle dans les rangs, cette concurrence infatigable dans les ambitions, ce besoin insatiable de changement qui met les générations futures à la merci de tous les séditieux, et cette discipline méthodique, cette soumission servile, ces mouvemens compassés et obéissans qui les mettent à la merci de tous les tyrans.

Ainsi fut organisé l'enseignement mutuel; et on osa proposer, ou osa prescrire peut-être à une nation éclairée, comme méthode exclusive d'instruction primaire, une méthode qui faisoit abstraction des droits du père, des droits du souverain, de ceux de la morale et de Dieu, qui déshéritoit l'enfant des plus doux sentimens de la vie, et qui lui refusoit jusqu'aux touchans souvenirs que nous avons gardés de nos maîtres! Dans l'enseignement mutuel, le maître est un machiniste impassible qui agit sur des machines impassibles, et qui se paie en vanité parce qu'il ne peut être payé en affection. Les élèves sont encore plus malheureux entre eux : comme le succès de chacun dépend de la honte de tous, leurs exercices ne sont que les combats d'une rivalité offensante, et leurs triomphes, que le prix d'une vivacité indiscrète de paroles et d'une effronterie avisée. Ainsi la gloire de ces pauvres petites créatures, qu'on destine à étendre la renommée de nos mœurs et de notre politesse, consiste à interrompre sans égards un interlocuteur mal instruit; et l'éducation perfectionnée de nos anglomanes est parvenue à consacrer dans le sanctuaire de l'étude ce qui auroit révolté, il y a cent ans, la délicatesse du paysan le plus grossier. Ces dernières conquêtes du charlatanisme philosophique et libéral me sont plus

pénibles que les autres ; et je lui pardonnerois volontiers d'avoir détruit la fleur de tous nos autres sentimens, s'il avoit daigné laisser la pudeur aux enfans.

On m'a dit avec beaucoup de raison, et il résulte de mes principes, que l'éducation, qui doit se modifier avec les institutions, changera nécessairement de forme sous une forme nouvelle de gouvernement ; mais cet argument me reste contre une éducation inconciliable avec les autres élémens de la société. Oui, l'éducation d'une monarchie constitutionnelle différera beaucoup de l'éducation d'une monarchie absolue ; mais elle ne sera pas moins éloignée de l'éducation anarchique d'une république impossible, et c'est celle-là qu'on nous propose. On me dira peut-être que le ministère en veut, et que l'Institut l'approuve ; mais une volonté du ministère, une approbation de l'Institut, ce ne sont pas des raisons. Jamais on n'a innové une méthode d'éducation sans but. Ainsi, je conçois à merveille que les jansénistes aient élevé des philosophes, les athées des régicides, les encyclopédistes des doctrinaires, les illuminés des séides, et Buonaparte des soldats ; mais l'idée de persuader aux chefs d'une dynastie qu'ils sont intéressés à protéger une génération de démocrates, et à nourrir au

brouet noir un peuple destiné à vivre sous des rois, passe la borne de toutes les bienséances; c'est une plaisanterie trop leste pour être tolérée dans la licence de la gaîté la plus familière; et quand elle s'adresse à des personnages que les convenances sociales devroient mettre à l'abri de ces libertés, elle rentre dans la classe des impertinences les plus déplacées.

On voit que mon observation ne repose ici que sur les formes, et que si j'attaque l'enseignement mutuel, c'est parce que l'enseignement mutuel, qui n'est point en harmonie, qui est au contraire en opposition diamétrale avec nos institutions, ne semble appuyer sur elles que pour insulter à leur foiblesse. Une âme forte subit, quand elle y est obligée, le joug d'une nécessité pénible; mais tant qu'elle peut protester contre elle, on ne la voit point s'abaisser à l'admettre, sous l'apparence de quelques suffrages honorables surpris à la crédulité. Quand l'enseignement mutuel nous sera offert concurremment avec la démocratie pure, dont il est la préparation sensible, je l'admettrai comme une institution très-naturellement déduite de l'institution sociale; mais je n'aurois pas droit de rendre justice alors à son heureuse influence, si je m'étois trompé sur le parti qu'on se propose d'en tirer aujourd'hui.

On voit que je suis de bonne foi, et je le prouverai quand je n'aurai plus d'objections contre l'enseignement mutuel. Je déclare d'avance que je n'en ai presque plus contre la démocratie pure : c'est un gouvernement presque aussi désirable qu'un autre pour un peuple qui n'en a point.

L'article suivant écrit en forme de lettre adressée au rédacteur du Journal des Débats, est le complément des observations de M. CH. NODIER *sur l'enseignement mutuel.*

JE suis indécis par nature, inquiet par tempérament, inconstant par habitude et par raison. Toutes les impressions m'affectent, tous les événemens me modifient, toutes les révolutions font de moi un homme nouveau; ma philosophie est de n'avoir d'opinion fixe qu'entre deux courriers. Je suis imperturbable pendant quarante-huit heures quand le journal manque, c'est-à-dire, les lendemains de grande fête. Un pont coupé, qui retarda la poste cinq jours, m'a procuré le mérite d'une fidélité de dix-huit heures. Depuis que je me connois, j'ai toujours logé en face d'un clocher. Il n'y a point de position plus avantageuse pour un observateur, quand cet intéressant monument est orné d'un drapeau et muni d'une girouette. Vous connoissez d'un-coup d'œil le vent qui souffle, la cause qui triomphe et l'heure qu'il est. Si vous avez le bonheur de joindre à cela la possession d'un thermomètre, d'un baromètre et d'un almanach, vous pouvez aller à tout; vous avez le mobilier d'un homme d'état.

Si j'avois été plus ambitieux ou plus imposé, je serois parvenu comme un autre, car je me suis

trouvé au niveau de l'esprit public toutes les fois qu'on en a fait un ; mais j'ai le malheur de n'être pas sans scrupule sur les engagemens de l'homme en place, et je crains de me donner dans le monde le ridicule d'une opinion ; c'est ce qui m'a déterminé à acheter les miennes toutes faites, sauf à les mettre au rebut quand la mode passe. Je me suis établi pour cela à Paris, où l'on sait la veille ce qui arrivera le lendemain quand on a la confiance des faiseurs, et où l'on est au moins bien sûr de savoir le lendemain d'assez bonne heure ce qui n'est pas arrivé la veille quand on n'est qu'amateur en politique, ce qui donne toujours une avance considérable sur le siècle.

Je loge chez le propriétaire d'un petit cabinet littéraire dont j'abandonne rarement le matin le vestibule en plein vent. Du plus loin que je vois arriver le facteur avec son chapeau triangulaire, son frac galonné et son portefeuille de cuir verni, je cherche à lire dans ses regards ce qu'il faut que je pense jusqu'au soir, et je me compose soigneusement sur sa physionomie semi-officielle. Cependant, tout en l'observant, je romps peu à peu le pli encore humide des feuilles nouvellement sorties de la presse, en commençant par celles qui sont accoutumées à prendre l'initiative des coups d'Etat. Je les lis, comme on dit, toutes saignantes.

Tout cela étoit fort bon du temps de Buonaparte, où les journalistes n'avoient pas deux manières de voir les choses : ils étoient d'un optimisme inaltérable. Maintenant, ma position devient de plus en plus embarrassante. Les uns disent *oui*, les autres disent *non* ; il leur arrive même de temps en temps de dire *oui* et *non*, et vous êtes tout étonné de vous trouver, à la fin d'un feuilleton d'un sentiment diamétralement opposé à celui que vous vous étiez arrangé à l'article *Paris*. Permettez-moi de vous donner un exemple de ces perplexités qui me font perdre beaucoup de momens précieux, parce que je passe à comparer les opinions le temps que j'emploierois à m'affermir sur les principes.

Il y a un mois ou deux que je fus obligé de prendre une espèce de résolution. Il s'agissoit de la première éducation de mon fils. Tout le monde parloit de l'*enseignement mutuel*, et j'étois enchanté de l'idée que le petit bon homme, qui ne savoit ni A ni B, pût devenir comme un autre, professeur à la minute, une centaine de fois par semaine. Mes connoissances m'en avoient fait compliment, et je jouissois de ce triomphe prématuré, quand un numéro de votre journal tomba entre mes mains. J'y lus dans un article de M. Charles Nodier que l'*enseignement mutuel* étoit une des mille absurdités dont les charlatans de

civilisation font usage pour étonner les sots, et comme un article du journal m'a toujours paru une autorité décisive, je menai mon fils aux écoles chrétiennes, où il est vrai de dire qu'on enseigne à peu près la même chose qu'à l'école de Lancastre, plus, l'amour de Dieu et du prochain.

J'en étois là quand le feuilleton du 13 octobre est venu m'apprendre que tout adversaire de *l'enseignement mutuel* étoit un champion de *l'ignorance*, un *propagateur de fausses terreurs*, un *instrument de l'esprit de parti*, un *agent de menées sourdes* et *de petites résistances*, un homme d'un *esprit routinier*, d'une *stupide obstination* et d'un *fanatisme étroit*; que les écoles à la Lancastre sont le grand ressort, la maîtresse roue de la machine sociale; que nous leur devons déjà l'avancement sensible de la raison humaine en l'an de grâce 1817; que la France ne pourroit s'enorgueillir sans elles, ni de cette cohue de jeunes rimeurs qui se disputent tous les mois les médailles de nos huit cents académies, ni de cette noire fourmillière de petits avocats de génie qui pullulent au parquet, et dont l'éloquence enfantine a fait tressaillir de douleur dans sa tombe féodale les mânes jaloux de d'Aguesseau; ni de ces merveilleux écoliers de mathématiques dont les leçons ont manqué malheureusement à Lagrange et à d'A-

lembert. Il ne faut pas parler de Newton. Et qu'allions-nous devenir, grand Dieu ! si un bon Quaker d'Albion ne s'étoit pas subitement avisé de substituer l'ardoise au papier, la craie à la plume, et une démocratie d'enfans turbulens à l'autorité tutélaire d'un maître aimant et aimé ? La barbarie, qui menaçoit d'aller toujours en augmentant, nous auroit peut-être fait retrograder jusqu'au siècle de Louis XIV. Voilà de ces extrémités qu'on ne peut considérer sans frémir, quand on a le bonheur de posséder l'*enseignement mutuel*, le *chien savant*, les *soupers de Momus* et le *cheval gastronome !*

Je faisois ces réflexions en entrant chez l'instituteur de mon fils, car vous sentez bien que mon fils ne pouvoit pas demeurer aux écoles chrétiennes, après le feuilleton du 13 octobre. Je me contentai, pour expliquer ma démarche, de présenter le journal tout ouvert au vieux frère qui étoit venu me recevoir, et d'attendre avec un sentiment de supériorité bien doux, mais dont je cherchois à modérer l'expression (car il ne faut mortifier personne) l'effet que sa lecture alloit produire. Après l'avoir parcouru assez rapidement, il embrassa pour la dernière fois mon fils qui le mouilloit de ses larmes. Je fus un peu ému ; mais la pitié entroit pour le moins autant dans mon émotion que la sensibilité. Depuis

que j'ai lu le feuilleton du 13 octobre, je ne vois plus sans éprouver un retour pénible de mépris sur la condition de l'homme, ces bipèdes infortunés qui n'ont pas joui du bienfait de l'*enseignement mutuel*, et qui croupissent dans l'ignorance profonde dont quatre ou cinq entrepreneurs de perfectibilité viennent de tirer le siècle. Je dirai plus : je ne peux m'empêcher de plaindre ces écrivains laborieux, ces professeurs pleins de zèle et de patience, qui se croyent un peu d'instruction parce qu'ils avoient passé leur vie à apprendre, et qui se trouvent tout à coup classés dans l'échelle de la civilisation quelque part au dessous du polype. Je me rapprochai donc de l'instituteur de mon fils d'un air propre à le rassurer, et je lui insinuai poliment que personne n'étoit répréhensible de n'avoir pas anticipé sur une découverte. « Hélas! » me répondit-il avec cette onction animée et cependant avec cette humilité douce qui caractérise *la stupide obstination* et le *fanatisme étroit* des *ignorantins*, « je suis plus coupable » que vous ne pensez; car je savois ce qu'on » vient d'inventer avant qu'il en fût question. » *L'enseignement mutuel*, loin d'être le complément d'une civilisation perfectionnée, est » le simple essai d'une civilisation qui commence. Il n'y a point de société qui ne l'ait

» pratiqué à son origine. Le savant Brerewood,
» qui écrivoit dans la première moitié du dix-
» septième siècle, le fait remonter à Sésostris.
» Plutarque le décrit avec la plus grande exac-
» titude dans la vie de Lycurgue. Celui-ci l'a-
» voit probablement tiré de l'Orient, où il est
» encore en usage dans les tribus proscrites de
» l'Inde, qui, de temps immémorial, n'ont
» point eu d'autre moyen de perpétuer le nom-
» bre extrêmement circonscrit d'idées qu'il
» peut admettre. Le docteur Bell racontoit
» naïvement que la pensée lui en avoit été sug-
» gérée par une troupe d'enfans bohémiens.
» Leibnitz en approuvoit l'usage pour les mai-
» sons de charité, et pour les maisons de force.
» Notre vieux Duret, l'auteur prolixe, mais es-
» timable, du *Trésor des Langues*, et, d'a-
» près lui, Wilkins et Harris, disent qu'il en
» existe quelque trace parmi les castors, les
» abeilles, les fourmis et les pies. Personne
» n'ignore que M. Dupont de Nemours en a
» fait honneur aux corbeaux. Cela nous mène-
» roit, comme vous voyez, un peu plus loin
» que Sésostris. Au reste, *l'enseignement mu-*
» *tuel* n'étoit pas une nouveauté en France.
» C'est le seul que puissent se procurer les *cré-*
» *tins* des Alpes, et les *cagous* des Pyrénées,
» et il est juste d'avouer que, de toutes les mé-

» thodes d'enseignement, c'est la plus conve-
» nable pour certaines classes d'hommes dont
» des circonstances accidentelles, qui sont tou-
» tefois susceptibles de se perpétuer, ont altéré
» les organes et lésé l'intelligence. Elle n'est pas
» moins applicable aux sociétés transitoires,
» qui ont le malheur de manquer d'institutions
» et de patrie, et que je ne désignerai pas au-
» trement. Chez un peuple civilisé, qui est un
» peu corrompu, je crains que le très-petit
» nombre de personnes qui en ont le secret
» n'en attendent un autre avantage. Je ne vous
» dirai pas celui que peut promettre à certain
» système philosophique, et même philanthro-
» pique, une méthode qui retire de l'éduca-
» tion Dieu et la morale, pour substituer les
» faits sensibles aux croyances et aux affections
» du premier âge, et dont le premier effet est
» d'effacer du monde social toutes les autorités
» qui reposent sur des besoins ou sur des affec-
» tions, pour mettre à leur place les petits suc-
» cès de l'intrigue, et les émulations tracassiè-
» res de la vanité; mais, sous ce rapport, je
» vous le répète, l'institution doit remplir les
» espérances qu'on a fondées sur elle. Il y a
» moins à compter sur les résultats de son in-
» fluence littéraire. Je n'ose pas vous promettre
» que la charrue, déjà si négligée, doive être

» abandonnée de sitôt, pour la profession de
» grand homme, par une génération d'orateurs
» et de poètes. Jusqu'ici, du moins, cette hy-
» pothèse est si peu fondée en expérience, que
» les adversaires de la méthode ont posé le con-
» traire en fait, et qu'ils demandent inutilement
» pour toute réponse le nom des hommes dis-
» tingués qu'elle a formés depuis près d'un siè-
» cle et demi. Au reste, nous pouvons atten-
» dre, grâces au ciel, et l'Institut n'est pas
» pressé de se recruter dans les casernes classi-
» ques de Lancastre. Quand un maître de pen-
» sion paresseux ou systématique ne se seroit
» jamais avisé d'enrégimenter ses écoliers pour
» leur faire porter la science par des caporaux
» d'études, ou plus instruits que le reste, ou
» moins doués de cette timidité délicate, de
» cette aimable pudeur qui fait le premier char-
» me des enfans, nous n'en serions pas moins
» la nation la plus imposante de l'Europe par
» les merveilles de notre littérature; nous n'en
» posséderions pas moins les *Essais* et *les Fa-*
» *bles; l'Esprit des Lois* et la *Législation*
» *primitive:* les *Etudes de la Nature* et le *Gé-*
» *nie du Christianisme;* la *Henriade* et *l'His-*
» *toire naturelle; le Cid* et *les Templiers; le*
» *Misanthrope, la Métromanie* et *les Deux*
» *Gendres.*

» *Gendres*. Je n'ai pas entendu dire que l'E-
» cosse et la Pologne, qui jouissent depuis long-
» temps de l'*enseignement mutuel*, en fussent
» là; vous voyez, continua-t-il en souriant,
» que nous avons deux ou trois raisons assez
» péremptoires de repousser, jusqu'a nouvel
» ordre, le reproche d'ignorance et de fanatis-
» me, au nom de Varron, de Cicéron, de
» Quintilien, de Locke, de Fénélon, de Beau-
» zée, du président de Brosses et de Dumarsais,
» et que ces autorités ne sont ni plus stupides,
» ni moins imposantes que celle des mendians
» d'Ecosse, des Parias, des Bohémiens, des
» jongleurs et des Albinos. »

Après avoir terminé ce discours pervers, le vieil instituteur me salua pour aller veiller dans sa classe au soin de ses élèves, et me laissa rempli d'indignation pour *les menées sourdes*, les *trames ténébreuses* et les *petites résistances de l'esprit routinier*. Cependant j'ai cru devoir vous faire part de ses argumens bons ou mauvais, parce qu'il importe beaucoup aux gens qui pensent comme moi d'apprendre ce qu'il faut penser. D'ailleurs, vous avez inséré les articles de M. Nodier, et les honnêtetés littéraires que ces articles lui ont attirées. Les opinions sont donc en présence, et je ne saurai quelle est précisément la mienne que lorsque vous aurez bien

voulu vous arrêter à une des deux. Comme l'*enseignement mutuel* doit s'appliquer à tout, il n'y a pas de mal à l'appliquer aussi aux journaux, car les journalistes eux-mêmes peuvent apprendre quelque chose entr'eux..... la politesse, par exemple.

J'ai l'honneur, etc.

GIRASOL.

Syllabaire classique, ou Nouveau Traité élémentaire de lecture françoise; par M. de Malvin-Cazal.

Quand Molière parodia d'une manière si plaisante, dans *le Bourgeois gentilhomme*, les démonstrations des grammairiens, il obéit à l'instinct du poète comique, qui saisit dans tous les états le côté ridicule des idées et des choses pour égayer le spectateur, et il n'est pas possible de nier que la leçon du maître de langue ne soit fort amusante en scène, quoiqu'il n'y ait rien de plus raisonnable, et même de plus essentiel dans un cours de prononciation et de lecture; mais il seroit très-malheureux de ne pas pouvoir parler du mécanisme du langage, et de ne pas oser en décrire les élémens, par la seule raison que Molière y a trouvé de quoi rire. Je fais cette remarque en passant, parce qu'elle me paroît donner l'explication naturelle d'une particularité assez singulière. La langue françoise est à peu près, de toutes les langues européennes, celle dont la prononciation est le moins fixée; et quoique la prononciation d'une langue qu'on doit parler toute sa vie soit bien certainement une des parties les plus essentielles des premières études, il n'y a point de pays où l'on s'occupe moins qu'en France de la régulariser. Les gens de let-

tres eux-mêmes affectent de se soucier très-peu des difficultés grammaticales, et des questions de prosodie qui ne peuvent se résoudre que par l'analyse mécanique. Il est même reçu parmi eux, presque généralement, qu'un homme qui sait par quelle opération les lettres se forment, et en quoi le son articulé diffère du son purement vocal, est une espèce de pédant. Devrions-nous à Molière le malheur très-réel de n'avoir ni un dictionnaire ni un alphabet? Et ce résultat seroit-il bien extraordinaire dans un pays où les plaisanteries ont tant d'avantage sur les vérités, et où la mauvaise foi n'a besoin que d'une marotte pour triompher de la raison? C'est peut-être pousser les choses un peu loin; mais il faut bien trouver une cause au discrédit de la grammaire dans notre littérature, qui repose pourtant sur la grammaire, comme toutes les littératures du monde.

Comme il est naturel à l'esprit de l'homme de chercher le raffinement dans les connoissances dont il est le moins sûr, et que son orgueil ne se dérobe à la honte d'ignorer des notions très-communes qu'en s'égarant dans un ordre de notions très-élevé, c'est sans doute à l'injuste mépris qu'inspire chez nous la connoissance précieuse et inestimable du mécanisme des langues, qu'est dû le succès de cette science si vantée qui

a mis des abstractions inaccessibles à la place des faits les plus simples et les plus palpables, de cette vaine et fastueuse métaphysique qui s'est intitulée *idéologie*, ou *Grammaire générale*, ou *philosophie des langues*, mais qui ne peut ni se nommer, ni se définir ; de cette alchimie des grammairiens transcendans, qui a si bien servi la mauvaise morale et la mauvaise politique. Il est très-remarquable que les Grecs et les Latins, qui étoient au moins aussi perfectionnés que nous en civilisation, et qui connoissoient admirablement le mécanisme de leur langue, n'aient jamais eu un seul de ces graves anatomistes de l'intelligence humaine, qui dissèquent la pensée tout exprès pour en faire hommage à la matière, et que cette espèce étrange se soit élevée tout à coup dans une nation qui méprise souverainement le mécanisme de la parole, parmi des gens qui rougiroient d'en avoir étudié les premiers élémens. Il n'y a rien d'aussi commun que ces dissertateurs de coteries philosophiques qui n'ont pas une idée juste sur la grammaire particulière, et qui argüent de la Grammaire générale contre Dieu.

M. de Malvin, qui consacre depuis long-temps ses soins avec un extrême succès à l'éducation élémentaire, quoiqu'il soit très-capable de se rendre utile dans un genre d'instruction plus

relevé et plus profitable a ceux qui l'exercent, a eu le courage de braver le dédain qui accueille presque toujours, dans une certaine région de la société, les choses qui ne sont que raisonnables. Il a bien voulu descendre jusqu'aux premiers rudimens de l'étude la plus vulgaire, de *l'Art de Lire*, pour nous offrir un livre important, un livre indispensable, qui cependant nous avoit en quelque sorte manqué jusqu'ici, car on ne peut regarder les *syllabaires* antérieurs à celui de M. de Malvin, que comme des ébauches bien imparfaites, et par conséquent bien insuffisantes. Il étoit tout simple qu'un genre de travail aussi mal apprécié n'eût pas tenté l'ambition de certains savans qui placent le talent à gros intérêts, et qui ne parcourent leur carrière que parce qu'elle mène plus ou moins vite à la réputation et à la fortune. Il falloit, pour l'exécuter, la résignation d'un homme instruit qui est décidé à être utile, indépendamment de toute espérance et de toute spéculation. C'est une chose digne de remarque dans tous les temps, mais très-extraordinaire dans le nôtre, que le zèle d'un littérateur distingué qui écrit avec élégance sur beaucoup de matières, qui pourroit obtenir, en se jouant, un de ces succès arrangés avec lesquels on se fait maintenant ce qu'on appelle de *la gloire*, et qui préfère à

cet avantage facile le mérite obscur de bien faire. Il y a dans ce dévouement quelque chose de naïf et de respectable qui rappelle la noble école des Rollin, des Coffin, des Lebeau, et qui fait honte à la superbe ostentation de nos institutions modernes. Ce qui en rapproche surtout l'ouvrage de M. de Malvin, c'est le soin, la sollicitude, j'allois dire la conscience avec laquelle il est traité. L'auteur a rejeté tout ce qui seroit trop scientifique pour les études primaires, quoiqu'il n'y ait rien de plus aisé que de charger un *syllabaire* d'un étalage immense d'érudition ; mais il n'a rien négligé, rien omis d'essentiel, même dans l'ordre des notions les plus élémentaires. Ses leçons offrent successivement, et à commencer par notre alphabet usuel, tout ce qu'il faut savoir sur les différentes valeurs des lettres ; sur les valeurs de convention qui résultent de leur assemblage, sur les règles de la prononciation françoise, et sur les exceptions ; elles réunissent avec la plus grande exactitude tous les sons, toutes les articulations, toutes les syllabes, toutes les combinaisons simples ou compliquées de la langue, et elles contiennent tous les principes d'une excellente prosodie, de manière à former un cours peut-être complet que nous ne possédions pas encore. Enfin, après avoir passé de l'alphabet à *l'épellation* des syllabes, de la lec-

ture des mots isolés à la lecture des mots réunis, de *la proposition* ou de *la phrase ;* parvenu à la période, au discours, à la lecture soutenue, l'auteur a composé ses derniers chapitres de maximes morales et religieuses, de traits intéressans de l'histoire, d'observations des sciences faciles à comprendre et à retenir, de dialogues, de conseils, de préceptes de conduite et d'anecdotes instructives. Il résulte de tout cela un ouvrage qui ne sera peut-être pas mis à l'usage de telle ou telle école philosophique, renouvelée de telle ou telle nation dont nous n'avons ni la religion, ni le gouvernement, ni les mœurs, mais qui aura l'aveu des bons instituteurs et des bons parens qui veulent former des enfans bien nés aux bonnes études et aux bons sentimens. Pour cette classe respectable qui n'a malheureusement ni parti, ni journaux, ni académies, et qui n'en aura jamais, le livre de M. de Malvin mérite de devenir classique; il lui assure la reconnoissance des honnêtes gens, qui est plus honorable, en tout état de cause, que les brevets d'immortalité de certaines propagandes. Un livre sage, écrit dans un but d'utilité, est une bonne action.

Dictionnaire François de Gattel.

On nous accuse quelquefois de laisser vieillir les livres avant d'en occuper le public. Pourquoi les livres qu'on fait maintenant vieillissent-ils si vite? En voici un pour lequel on ne me fera pas le même reproche, car je parle aujourd'hui d'une édition qu'on annonçoit hier. Il est vrai que ce n'est pas la première; et, ce qui pourroit étonner si on ne savoit pas à quoi s'en tenir sur le succès des dictionnaires, c'est qu'il y en ait eu plus d'une.

En général, on n'attache pas beaucoup de prix au talent d'écrire un dictionnaire. On est très-persuadé que ce mérite se borne à recueillir des mots et à les remettre dans l'ordre convenu, avec une petite phrase de définition qui n'a pas besoin d'être claire, et une petite phrase d'exemple qui n'a pas besoin d'être françoise. C'est comme cela que l'Académie en agissoit, et c'est une grande autorité.

M. Gattel a fait à lui seul un dictionnaire qui est tout aussi mauvais que celui de l'Académie. C'est ce dictionnaire qu'on réimprime, parce que, bons ou mauvais, il faut des dictionnaires; mais il n'y auroit pas de mal que les dictionnaires fussent meilleurs.

Quand l'annonce a paru, je lisois le diction-

naire de M. Gattel, non que le dictionnaire de M. Gattel soit lisible, mais parce qu'il est meilleur à lire que presque tout ce qu'on a publié depuis trois mois. Je le lisois la plume à la main, selon mon usage, et je désire de tout mon cœur que l'éditeur puisse tirer parti de mes apostilles. Je prends la liberté de lui en offrir un douzaine et demie pour échantillon.

« *Allumette*, subst. fém. Petit brin de bois » soufré par les deux bouts. »

Il y a des allumettes faites de carton, de brin de chanvre, de chaume de graminées. Il y en a qui ne sont soufrées que par un bout; il y en a même qui ne sont pas soufrées et qui sont beaucoup moins commodes; mais il ne faut pas disputer pour si peu de chose.

« *Amiante*, subst. masc. Matière minérale » dont on fait de la toile incombustible. »

Il ne faut pas que nos neveux se persuadent, d'après cela, qu'il y avoit en France, en l'an de grâce de 1814, une manufacture de toile d'amiante dont on faisoit des linges qui résistoient à l'incendie. M. Gattel vouloit dire, « dont on » prétend qu'il a été fait de la toile incombus- » tible. » Il n'est pas certain que l'amiante soit absolument inaltérable au feu, et il est moins certain encore que ce soit un substantif masculin, car il est toujours féminin dans l'usage.

« *Anachronisme*, subst. masc. Faute qui » consiste à placer un fait dans un siècle où il » n'étoit pas encore arrivé. »

Et si c'étoit d'un homme qu'il s'agît, et non pas d'un fait, et si c'étoit dans un siècle postérieur à celui où ce fait a pu arriver et où cet homme a pu naître, comment nommeroit-on cette faute ?

« *Anagramme*, subst. fém. Petite produc- » tion où l'on trouve dans le nom de quel- » qu'un, en retournant les lettres de ce nom, » un sens bon ou mauvais. »

Et si c'étoit dans un mot qui ne fût pas le nom de quelqu'un, comment appelleroit-on cette petite production?

Quant au sens bon ou mauvais, il paroît effectivement indispensable qu'il soit l'un des deux.

« *Apepsie*, subst. masc. Maladie qui con- » siste à ne point digérer. »

D'abord, c'est un substantif féminin; ensuite, le défaut de cette phrase *consiste à n'être pas françoise*.

« *Aphte*, subst. masc. Tout mal qui naît dans la bouche. »

Demandez à un dentiste.

« *Approchant*, adv. et prépos. »

Phrase d'exemple : *Il est approchant de huit heures*.

Je ne sais pas quelle heure il est ; mais *approchant de* est un solécisme, et il faut éviter les solécismes dans les dictionnaires.

« *Bague*, subst. fém. Anneau d'or ou d'argent. »

De platine, de vermeil, de bronze, d'acier, de plomb, de laiton, de toutes les espèces de métaux. Jusqu'à Marius, les bagues des Romains furent en fer.

« Où il y a quelque pierre ou diamant enchâssé. »

Pierre, diamant, perle, insecte, fleur, miniature, relique, cheveux, portrait, le plus souvent rien de tout cela ; et si la bague étoit un sceau, comme celle dont Jezabel marqua l'empreinte sur l'ordre qu'elle envoyoit de tuer Naboth, ce n'en seroit pas moins une bague.

« *Barbare*, adject. 2 genr. »

Phrase d'exemple : *Les Iroquois parlent une langue fort barbare.*

Les Iroquois n'ont encore ni athénées, ni académies, ni journaux, ni dictionnaires ; mais ils ont des orateurs, des poètes, et une langue qu'on s'accorde à trouver forte et même harmonieuse. La nôtre leur paroît fort barbare.

« *Barthélemy*, subst. masc. Nom d'homme. »

Cette classe de mots grossiroit considérablement les dictionnaires.

« *Battologie*, subst. fém. Superfluité de paroles, *répétition inutile de la même chose.* »

Inutile, première battologie; *de la même chose*, seconde battologie. Cela s'appelle joindre l'exemple au précepte.

« *Bigamie*, subst. fém. Mariage avec deux » personnes en même temps. Etat de ceux qui » ont épousé successivement deux femmes. »

Phrase d'exemple : « *La bigamie dans le* » *premier sens est un crime; dans le second,* » *elle ne l'est pas.* »

Il faudroit : *La bigamie est crime;* ou bien, *Elle n'en est pas un*, pour parler correctement. Pour parler raisonnablement, il ne faudroit rien de tout cela. Ces deux espèces de bigamie sont des crimes suivant les temps et les lieux. La tétragamie est permise en Turquie; la polygamie indéfinie étoit permise aux rois de l'Orient, témoin le sage Salomon. A l'inverse, la bigamie des secondes noces, qu'il faudroit appeler *deutérogamie* ou *néogamie*, a été défendue chez des peuples scrupuleux. On promet à la langue françoise de devenir universelle; il ne faut pas restreindre la partie morale de ses définitions à ce qui est reçu dans la coutume d'un bailliage.

« *Bilboquet*, subst. masc. Morceau de bois » creusé en rond par les deux bouts. »

Mon bilboquet, dont je me souviens très-bien, avoit une extrémité pointue. M. Gattel ajoute : *Avec une corde au milieu de laquelle il y a une balle.* Je garantis que la balle est au bout de la corde, et non au milieu; il ne faut pas laisser de doutes à la postérité sur des matières de cette importance.

« *Bique*, subst. fém. Il ne se dit tout au plus » que dans quelques départemens éloignés de » la capitale. »

Il se dit dans le département de l'Aisne, qui est très-voisin de la capitale; car le vers suivant, qui n'est pas trop mal,

La bique alloit remplir sa traînante mamelle,

est d'un poète de Château-Thierry.

« *Charançon*, subst. masc. Petit scarabée » ovipare qui est un grand destructeur de nos » blés. »

Il ne faut pas conclure de là qu'il y ait des scarabées vivipares.

« *Clinquanter*, v. act. Ce mot n'est pas dans l'Académie. »

Quant à la chose, c'est une autre affaire; mais le mot ne vaut pas mieux que la chose, et il falloit le laisser où il étoit.

« *Cloporte*, subst. masc. Sorte d'insecte à » plusieurs pieds. »

On ne connoît encore aucun insecte qui n'ait qu'un pied.

« *Frêle*, subst. fém. En quelques endroits, » demoiselle, jeune fille. »

Ce n'est ni dans Racine, ni dans Molière, ni même dans La Fontaine. J'aime à croire que ce n'est nulle part, sinon par exception. En tout cas, c'est une homonymie fort impertinente.

« *Mimiambe*, ad. 2 genr. Vers ïambique » obscène. »

Littéralement, vers des mimes, et il est vrai qu'on lit dans Ovide :

Scribere si fas est imitantes turpia mimos.

Mais les vers de Laberius et de Publius-Syrus ne sont point obscènes. L'archimime qui déclamoit aux funérailles ne se permettoit pas de vers obscènes. Platon prenoit plaisir aux *mimiambes* de Sophron de Syracuse, et *obscène* est de trop dans la définition, qui n'est pas complète d'ailleurs.

« *Pélican*, subst. masc. Oiseau aquatique » qui retire de son estomac avec son bec les » alimens qu'il a pris pour en nourrir ses » petits. »

J'ai vu des gens bien embarrassés de s'expliquer comment un oiseau pouvoit tirer quelque chose de son estomac avec son bec. C'est d'une poche membraneuse et extensible placée au-dessous de son bec qu'il retire le produit de sa

pêche, et non pas *les alimens qu'il a pris;* car il ne se nourrit pas plus en déposant le poisson dans cette poche, qu'un braconnier en mettant le gibier dans son sac de chasse.

De pareilles définitions (et il est inutile de multiplier les exemples) sont très-ridicules sous le rapport littéraire, et très-nuisibles sous le rapport technique. Il vaudroit beaucoup mieux laisser l'ignorance à ses lecteurs que de mettre l'erreur à sa place. On n'exige pas qu'un vocabulaire soit scientifique; mais il doit être à la hauteur des sciences, et ne pas opposer à leurs progrès des notions fausses et absurdes. Ouvrez cependant tout autre dictionnaire au hasard, car celui-ci n'est ni meilleur ni pire que les autres, et vous verrez les belles choses qu'il vous apprendra sur ce qui intéresse de plus près la curiosité de l'homme, sa gloire, et même son bonheur. Quand le premier livre classique d'une nation, quand les élémens de son langage sont rédigés de cette manière, que veut-on que les étrangers pensent du reste?

On nous promet, depuis long-temps, un dictionnaire qui sera excellent, si l'on juge de cet ouvrage par les talens rares et éprouvés du savant qui s'en occupe (1). Ce dictionnaire fera cer-

(1) M. Boissonade.

tainement oublier tous les nôtres, et il n'y a rien de plus juste; je conviens cependant qu'il seroit moins juste d'envelopper dans un mépris absolu et sans restriction tous les anciens lexicographes, parce qu'ils n'ont réussi qu'à demi dans une entreprise plus hasardeuse et plus pénible qu'on ne pense. En général, il faut, pour la composition d'un dictionnaire, cette ferme volonté d'être utile qui se passe de la perspective des succès flatteurs, et qui sait braver le dégoût des travaux les plus insipides pour arriver à son but. Or, cette résolution presque héroïque mérite déjà beaucoup de reconnoissance, par cela même qu'elle avoit peu de gloire à attendre, et qu'il est raisonnable de payer en estime à un écrivain laborieux ce qu'il n'a pu tenter d'obtenir en admiration. Ajoutez à cela qu'il ne faut pas médiocrement d'esprit pour produire un ouvrage médiocre dans une science mal faite, et toutes les grammaires propres en sont là.

Dictionnaire de la Langue françoise, par M. Gattel.

Mon premier article sur ce dictionnaire a excité de vives réclamations parmi les gens prévenus, mais fort estimables d'ailleurs, qui en ont fait leur guide en lexicologie. Ils soutiennent que M. Gattel n'est pas plus malheureux en définitions que l'Académie elle-même, comme si c'étoit cela que j'eusse voulu mettre en question; et ils prétendent que j'ai usé de mauvaise foi en cherchant péniblement dans un gros livre une douzaine de phrases absurdes comme on en trouveroit partout : je ne serois pas en peine d'en citer douze cents au lieu de douze; mais le succès de mon entreprise ne prouveroit rien contre le dictionnaire de M. Gattel à l'avantage des autres. C'est réellement un livre très-facile et très-plaisant à faire, que l'*Examen critique des dictionnaires*, ou *les Définitions des définitions*. On croiroit que les vocabulistes ont pris à tâche, dans ces compilations immenses, d'épuiser toutes les formules dont il est possible d'habiller une sottise. A la vérité, les dictionnaires ont peu de lecteurs, et ces archives nécessaires de la littérature sont négligées en raison justement inverse de leur importance. Nous sommes cependant si fiers de notre langue et de son universalité, que

je me suis toujours étonné de l'indifférence avec laquelle nous feuilletons ses fastes les plus précieux : et c'est peut-être la faute des académies spéciales qui ont été chargées de les recueillir. Il n'est pas entré une seule idée raisonnable dans la tête d'un homme de sens, qui n'ait été compromise ou perdue par une société d'élite assemblée *ad hoc* et en vertu de privilége.

Un de mes prédécesseurs au *Journal des Débats*, où il cachoit sous la dernière lettre de l'alphabet grec un des premiers noms de notre littérature, avoit accoutumé ses lecteurs à ces recherches de critique verbale que sa plume savoit rendre aussi piquantes qu'instructives. J'ai le malheur de lutter, dans tout ce que j'écris, avec des souvenirs dangereux, mais sur lesquels je prends volontiers l'initiative, parce qu'il ne m'en coûte rien d'avouer mes maîtres. Je suis d'ailleurs un peu plus à mon aise dans cette partie de mon héritage; je connois mieux le pays, et une vieille habitude me fait trouver du charme à le parcourir, tout sauvage qu'il est : c'est ce qui m'a porté à le racheter, au prix même de ce qu'il y avoit de plus brillant dans le reste de mes domaines; je reviens avec plaisir à des études aimées, et qui ne seront peut-être pas sans fruit. J'essaie, par exemple, aujourd'hui de répondre par quelques nouvelles citations prises au hasard

dans le commencement de l'ouvrage de M. Gattel, aux critiques qui m'ont reproché d'avoir choisi les premières avec une maligne sollicitude, et qui ont inféré de mon long silence que j'avois épuisé la matière. Je répète d'ailleurs, et avant tout, ce que je disois alors, que ce n'est point contre le dictionnaire de M. Gattel, en particulier, qu'il s'agit de susciter un nouveau *bellum grammaticale*, mais contre tous les dictionnaires de notre langue qui ne valent ni plus ni moins, quoiqu'ils supposent tous des vues d'utilité fort recommandables et une patience fort rare; et comme il est très-dur de blesser la sensibilité d'un homme modestement laborieux qui a échoué dans des travaux incroyables par condescendance pour des routines anciennes, je me félicite de n'avoir pas affaire à une gloire vivante. Les dictionnaires sont des livres si indispensables, que le plus mauvais dictionnaire du monde survit presque nécessairement à son auteur. Je ne parle pas du dictionnaire de l'Académie. On sait bien que l'Académie est immortelle.

Après avoir rendu justice aux bonnes intentions, aux curieuses recherches et aux labeurs infatigables de nos lexicographes; après avoir payé un juste tribut d'estime et de reconnoissance à la mémoire de M. Gattel, entr'autres, jetons encore quelques regards sur son livre, et

voyons si l'Aristarque des dictionnaires n'y trouveroit pas à toutes les pages des définitions qui contiennent presqu'autant d'erreurs que de mots.

« *Angustié, ée,* adj. Il ne se dit que d'un » chemin. » Il ne se dit pas, si ce n'est dans le patois de l'écolier limousin.

« *Annoncer,* v. a. Les curés *annoncent* les » fêtes; les comédiens, leurs pièces; les minis- » tres protestans, leurs cérémonies. » Cette gradation ne paroît pas orthodoxe.

« *Api,* s. m. Un étranger a envie de savoir à quoi peut se reconnoître l'espèce de pomme que nous appelons *api.* M. Gattel lui répond que c'est *une sorte de pomme fort connue.* Cela est vrai.

« *Bec,* s. m., partie dure et ordinairement » pointue qui sert à l'oiseau à manger et à se » défendre. » Les serres d'un oiseau de proie sont une partie dure et ordinairement pointue, sans laquelle les oiseaux de proie auroient beaucoup de peine à manger et à se défendre. Il y avoit moyen de mieux définir un *bec*, ne fût-ce qu'en le désignant comme une *sorte de bouche fort connue.*

« *Caméléopard,* s. m. Plusieurs naturalistes pensent que cet animal est le même que la giraffe. » Il n'y a certainement pas un naturaliste qui en doute.

« *Chienner*, a. v. Faire des chiens. Il ne se « dit que des chiennes. » On concevroit très-difficilement qu'il pût se dire d'un autre animal.

« *Cicle*, s. m. L'Académie écrit cycle. » Entendons-nous. L'orthographe naturelle est *sicle*, s'il s'agit de peindre la prononciation. L'orthographe étymologique seroit *kucle*, qui n'auroit point de rapport avec la prononciation actuelle. Entre deux orthographes barbares, la plus fidèle est celle de l'Académie qui reproduit au moins l'un des élémens de la première syllabe du mot. Je suis fort éloigné de désirer qu'on rapporte absolument notre orthographe à l'étymologie ; mais l'étymologie sera notre seul guide dans les questions douteuses, tant que nous n'aurons pas une orthographe raisonnable. Si l'on me répond à cela que nous n'aurons jamais d'orthographe raisonnable, j'en conviendrai volontiers; mais notre langue aura une héritière, et il est juste de penser à ses hoirs. L'orthographe italienne, par exemple, est beaucoup plus parfaite que l'orthographe latine. Si l'on me répond encore que la littérature latine a mieux valu que la littérature italienne, ou qu'elle n'a pas valu moins avec une orthographe moins parfaite, j'en conviendrai également; mais les Latins n'avoient non plus ni dictionnaires, ni académies, et il faudra me passer l'*argumentum commune*. Je dis la même

chose de tous les mots tirés du grec qui commencent par la même syllabe, et que M. Gattel accompagne de la même observation.

« *Cyathe*, s. m. Ancienne mesure romaine » qui contenoit autant de vin qu'on en peut boi- » re d'un trait. » C'est selon la soif et le tempérament. Le *cyathe* n'étoit que la douzième partie du septier, et cela n'auroit contenté ni Hercule ni Alexandre. Auguste buvoit deux *cyathes* d'un coup, et Athénée introduit, dans les *déipnosophistes*, un homme qui en boit dix. « Garçon, apportez une tasse, et versez-y les » *cyathes* de ceux qu'on honore et qu'on ai- » me : quatre pour les convives, trois pour » l'Amour, et puis un pour la dernière victoire » d'Antigone. Arrêtez ! il en faut encore un » pour le jeune Démétrius. Donnez-en un pour » Vénus, et c'est assez. » Voilà qui est bien pour un ivrogne; mais les poètes en faisoient presque autant, au dire d'Horace :

Qui Musas amat impares
Ternos ter cyathos attonitus petet
Vates.

Od. 19. lib. III.

Les amans du temps de Martial buvoient autant de *cyathes* qu'il y avoit de lettres au nom de leurs maîtresses, et c'est par une raison du

même genre que le lyrique veut qu'on boive neuf coups aux neuf Muses. Autrement, les courtisans de Clio se seroient enivrés bien plus tard que ceux de Melpomène. Quant à ceux de Terpsichore, c'étoient des musiciens.

« *Elision*, s. f. Dans les vers latins, l'élision » se fait non-seulement sur les voyelles et les » diphtongues, mais encore sur la lettre *m*. » L'élision ne se fait sur la lettre *m* en latin, que parce que la lettre *m* finale y est toujours une voyelle, qui est, à dire vrai, nasale. Il ne falloit donc pas faire cette distinction, ou il falloit l'expliquer.

« *Espatule*, s. f. » François comme *esquelette*.

« *Etat* (*faire*). Je *fais* beaucoup d'*état* de » M. votre frère. *Je fais état* qu'il y a plus de » cent mille âmes à Lyon. » Dans la première de ces phrases d'exemple, *je fais état* est un archaïsme qui ne me paroît pas fort important à renouveler. Dans la seconde, c'est une locution de Lyon qui passe pour vicieuse à Paris.

« *Fougère*, s. f. Plante qui sert à faire le verre » et vingt autres choses, du pain en Auvergne, du vernis en Chine, à chauffer les fours en Saxe, à laver le linge dans quelques parties du nord de l'Angleterre. Laissez ce fatras de

propriétés aux naturalistes, aux économistes, et surtout aux monographes. Définissez les choses par des caractères *sensibles* et *distinctifs*.

« *Gribouri*, s. m. Scarabée. » Ce n'est point un scarabée « qui a la figure d'un très-petit han-» neton », qui n'a point la figure d'un hanneton « et qui ronge les racines les plus tendres, » et le *gribouri* ne ronge point de racines. On demande d'ailleurs ce que fait là le *gribouri*.

Cette discussion me rappelle qu'un enfant à l'éducation duquel je prends de l'intérêt, me lisoit l'autre jour une petite pièce de prose poétique de sa composition, dont voici le début : « Sacré Permesse, noble et poétique asile des » chastes Sœurs. . . . » N'allons pas plus loin, interrompis-je à l'instant. Le Permesse est une rivière qui arrose la demeure des Muses, et qui leur est consacrée ; mais une rivière ne peut se qualifier d'asile ou de demeure que par rapport aux nymphes et surtout aux poissons. Cette licence vous seroit tout au plus permise si vous parliez des sirènes. Il est aussi difficile de prendre en défaut un poète en prose qu'un autre. Celui-ci ne fit que courir à sa bibliothèque, et je fus forcé de lire dans le dictionnaire de Restaut, dans celui de M. Boiste, et, qui le croirait ! dans celui de l'Académie, cette défi-

nition hétéroclite : « *Permesse*. s. m. La demeure des Muses. » Je me souvins alors qu'un de nos poètes avoit écrit naguère :

Dans les sentiers étroits du raboteux Permesse.

Il en faisoit une montagne, et cé sont les dictionnaires qui l'ont trompé. Les lexicographes ne sauroient avoir trop d'égards pour les gens de lettres qui ne connoissent pas la géographie.

Dictionnaire universel de la langue françoise, avec le latin et les étymologies; par M. Boiste.

M. de Volney a fort bien dit : *Le premier livre d'une nation est le dictionnaire de sa langue*; et M. de Bonald, avec sa profondeur ordinaire : *L'éducation de l'homme doit finir par des pensées.* Il en est de l'investigation des langues comme de celle de tous les arts. On n'y parvient qu'à l'aide des instrumens qui y sont propres; et les instrumens des langues, ce sont les mots. Il faut donc faire compliment aux Italiens de leur dictionnaire de la *Crusca*, aux Anglais de celui de Johnson, et aux Allemands de celui d'Adelung.

Notre dictionnaire de l'Académie françoise ne peut être comparé en aucune manière à ces excellens ouvrages; et quand elle sera parvenue à l'*enrichir* de tous les néologismes du barreau et de la tribune, quand elle y aura recousu tous les lambeaux du vocabulaire de la révolution, quand elle y aura surtout appliqué la prétendue orthographe de Voltaire et d'autres innovations de cette force, on peut juger de ce qu'il deviendra. Heureusement, nous n'en sommes pas là, et on a quelque raison de penser, dans ce siècle où l'on est pressé de finir de tout, excepté

du dictionnaire, que l'Académie et peut-être la langue elle-même finiront avant lui.

En attendant, il faut se contenter du mieux relatif; et le mieux relatif, c'est le dictionnaire de M. Boiste, ouvrage immense qui mérite toute notre reconnoissance et tous nos éloges. C'est là seulement que se trouvent réunis, avec de bonnes définitions et de bonnes autorités, tous les élémens de la langue, dans toutes leurs acceptions; et M. Boiste ne s'est pas borné, comme l'Académie, à la langue sociale : son plan, infiniment plus vaste, embrasse toutes les langues spéciales, toutes les nomenclatures savantes. Il est allé plus loin, il y a rattaché les synonymes, les homonymes, les paronymes, les tropes, la mythologie, la géographie, la biographie, la versification, les rimes, toutes les difficultés de la grammaire, de la ponctuation et de la prosodie. Les deux volumes de M. Boiste sont donc l'Encyclopédie de la langue, et un des ouvrages les plus utiles qu'on ait jamais publiés en françois. Ils peuvent même tenir lieu d'une bibliothèque entière aux gens du monde et aux gens de lettres dont l'érudition ne se compose que de mots; et c'est garantir à cette cinquième édition un débit qui rendra bientôt la sixième indispensable.

Après avoir payé à M. Boiste un tribut d'élo-

ges que méritent bien ses intéressans et pénibles travaux, il faut faire la part de la critique, qui est toujours immense quand il s'agit d'un livre de faits où il n'y a pas une ligne, pas un mot qui ne puisse appeler un examen particulier. Je déclare toutefois que je ne suis déterminé dans cette seconde partie de ma tâche, que par le désir d'indiquer à M. Boiste des moyens d'amélioration et de perfectionnement dont son livre est infiniment susceptible, et qui en feront définitivement un des plus précieux monumens de la lexicographie, si l'auteur a le courage de se livrer à une revision scrupuleuse et de l'exercer par lui-même, sans rien abandonner aux copistes. Je sais que ce genre d'observations n'offre pas beaucoup d'attrait au lecteur, mais on me pardonnera sans doute quelques détails de critique verbale un peu aride, si l'on considère qu'il s'agit ici du premier des intérêts nationaux après les intérêts moraux et politiques, de l'intérêt de la langue.

D'abord, tout en reconnoissant l'importance des nomenclatures scientifiques, je ne sais pas jusqu'à quel point il est convenable d'introduire la langue des méthodes dans le dictionnaire de la langue usuelle. Cette pratique me semble offrir un grand nombre d'inconvéniens. Elle surcharge, elle grossit le vocabulaire au delà de

toute proportion d'une foule de mots qui doivent rester inutiles et indifférens aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des lecteurs, et qui sont à peu près superflus pour le reste, car on ne peut pas supposer que personne s'avise d'apprendre la nomenclature d'une science dans le dictionnaire de M. Boiste, et ceux qui connoissent déjà cette nomenclature n'auront pas besoin de le consulter. Dans le cas d'une difficulté imprévue, ils savent où elle se trouve. En second lieu, ces nomenclatures sont des choses variables, surtout en France où les naturalistes, qui laissent depuis long-temps à l'Allemagne l'initiative des découvertes, se montrent du moins fort jaloux de créer des mots ; et il en est probablement de même pour les autres méthodes. Troisièmement, ces expressions si multipliées changent souvent de valeur ou d'acceptions suivant le caprice du dénominateur ; or, comme le droit de donner des noms appartient dans les sciences à quiconque décrit des espèces nouvelles ou les range dans un nouvel ordre, il n'y a pas de raison pour que le dictionnaire soit jamais complet ; et celui de M. Boiste, qui est le plus riche en ce genre, est cependant bien loin, comme on peut croire, d'avoir pourvu à tout.

Qui oseroit se flatter d'un pareil succès dans

la langue la plus mobile et la plus sujette à se renouveler, celle des découvertes? Je me suis assuré qu'il lui manque dans la seule lettre *A* plus de soixante mots de la moindre des nomenclatures, et il n'y a pas grand mal à cela; car, je le repète, les acquéreurs du dictionnaire ne s'en soucient pas, ou savent les chercher ailleurs. Enfin ces mots, qui sont de l'hébreu pour le copiste et pour l'imprimeur, sont plus sujets que tous autres à changer de forme en passant de la nomenclature spéciale dans les dictionnaires; et comme tous les dictionnaires se copient à perpétuité les uns les autres; comme M. Boiste lui-même n'a été dirigé, par exemple pour la nomenclature de l'histoire naturelle, que par le dictionnaire de Valmont de Bomare ou celui de Déterville, dans lesquels il étoit fondé à chercher des dénominations justes; comme son dictionnaire va exercer désormais une autorité que lui assure bien sa supériorité relative, il résultera de ces modifications autant de mots nouveaux qui n'auront ni étymologie ni sens, et qui n'appartiendront réellement à aucune langue. C'est ainsi que je retrouve à la cinquième édition de l'ouvrage de M. Boiste beaucoup de ces barbarismes d'emprunt que j'avois notés à la première, et en faveur desquels on peut déjà faire valoir le bénéfice de la prescription : *em-*

pis pour *upis*, *glotrupe* au lieu de *géotrupe*, *herecherche* où il faudroit *hétérocère*, s'il y falloit quelque chose de tout cela. Voici un exemple complexe, car il y a faute dans l'énonciation verbale d'après Bomare, et faute dans la définition d'après Spallanzani. « *Tardigrade*, » *tardifère*, insecte aquatique, très-lent, res» suscite. Il est évident qu'il faut lire *tardigrade rotifère*, nom d'un animalcule infusoire, et non pas d'un *insecte*; qui habite non les *eaux*, mais les sédimens des eaux pluviales, et qui se ranime plutôt qu'il ne ressuscite; cette dernière expression supposant la cessation totale et absolue, et non la suspension accidentelle de la vie. C'est pour éviter ces mauvais paronymes que M. Boiste sentira la nécessité de remonter aux sources, et de se faire assister dans la correction des épreuves par des amis versés dans différentes études; car un lexicographe ne peut pas avoir l'*omniscience*; et la science que M. Boiste a déployée paroîtra certainement fort supérieure aux facultés ordinaires de l'homme, dans un pays qui attend inutilement depuis deux siècles un dictionnaire supportable, des efforts réunis de quarante gens de lettres, multipliés par dix générations.

Cependant, comme le défaut de définition est encore plus grave que les simples fautes d'orthographe

d'orthographe propre, parce qu'il induit en erreur sur la nature même des choses le lecteur qui vient y former son opinion, j'en donnerai quelques exemples. M. Boiste definit l'*attelabe* (je ne sais d'après quelle définition) un coléoptère aquatique à tête de sauterelle, à corps d'araignée. L'*attelabe* n'est pas aquatique, et il n'y a point de coléoptère au monde à qui cette définition puisse convenir. « Les *calyges* sont des insectes adhérens au bouclier. » Ce ne sont pas des insectes, mais des crustacées parasites qui vivent sur différens poissons. « Le *cedonulli* est une très-belle came marbrée. » Les cames sont bivalves, et le *cedo-nulli* est univalve. C'est un cône de Linné, un cornet de d'Argenville, un rouleau ou limaçon operculé d'Adanson. « La connille est un grand poisson à coquille, bon à manger. » Mais il n'y a point de poisson à coquille. « Le *dryops* est un insecte aquatique. » Cependant son nom grec indique un insecte silvain, et son nom grec a raison. « La *gélinotte* est une jeune poule, ou bien c'est un oiseau métis de perdrix rouge et de perdrix grise. » La jeune poule s'appelle *géline*, et la *gélinotte* n'est pas un oiseau métis; c'est une espèce très-distincte. « Le *mille-pieds* est un *cloporte* ou un *iule*, et habite l'Amérique. « Le *mille-pieds* n'est ni un *cloporte*, ni un *iule*, et on sait qu'il

s'en trouve dans toutes les parties du monde. « La *mitte* est un *scarabée* très-petit. » et il n'y a aucun rapport entre une *mitte* et un *scarabée*. «Les *mollusques* sont des vers imparfaits.» Cependant M. Cuvier, qui se connoît en *mollusques*, les a placés à la tête des animaux invertébrés, parce que leur organisation interne est plus compliquée que celle des autres, et que cette complication détermine la priorité relative parmi les corps organisés. « Le *phiseter* est » un poisson énorme qui donne l'ambre gris.» Il n'est pas sûr que le *phiseter*, qu'il faut écrire *physeter* par respect pour l'étymologie, donne l'ambre gris. Il est moins sûr que ce *poisson énorme* soit un poisson, car ce seroit certainement un cétacée; mais ce qui paroît très-sûr, c'est que Pantagruel tua un monstreux *physeter* auprès de l'île Farouche. C'est la seule autorité que je connoisse à ce mot.

On conçoit que ces méprises ne sont pas sans danger. Il y en a qui produisent une étrange confusion de nomenclatures. Par exemple, l'imprimeur a dérobé un mot à la littérature pour en faire cadeau à l'*helmintologie*. Il appelle *rhopatique* une sorte de ver qui tient dans le dictionnaire la place d'une espèce de vers surnommé *rhopalique*, parce que les mots dont il est composé vont en croissant d'une syllabe, et

qu'en les écrivant les uns au dessous des autres on lui donne la forme d'une massue. Il y en a un dans Ausone :

Spes Deus æternæ stationis conciliator.

Ce n'est pas sur une nomenclature en particulier, ce n'est pas sur les langues spéciales seulement que porte cette défectuosité assez fâcheuse, mais très-réparable ; l'étourderie du copiste ou la légèreté du prote a laissé échapper de pareilles erreurs dans plusieurs autres catégories de mots. Ainsi l'on trouve au mot *citta*, qui n'est françois dans aucun sens, la définition du *pica*, qui est un appétit dépravé. Le joli mot *primsault* de Montaigne est défiguré dans celui de *princault* qui ne signifie rien. *Siliginosité* qui est un latinisme très-peu usité pour exprimer la qualité farineuse du blé, se trouve écrit *siligmosité* parce que le scribe fatigué a négligé de mettre les points sur les *i*. La définition du commentateur ou *scholiaste* est placée à la suite du mot *scoliaste* sans *h*, qui ne désigne étymologiquement que l'auteur d'une chanson à boire. Nos jeunes auteurs de vaudevilles peuvent se faire appeler *scoliastes* comme *Anacréon* ; mais il n'est pas certain qu'ils aient jamais des *scholiastes* comme lui.

Cette erreur n'est à la vérité sensible qu'aux yeux : il y en a de plus sérieuses, celles qui peu-

vent tromper l'esprit. Ainsi, M. Boiste veut rejeter *agriculteur*, parce que le second élément, *culteur*, n'est pas françois ; mais *agri* ne l'est pas non plus que je sache, et il n'y a pas moins de six mille mots françois dans le même cas, c'est-à-dire composés d'élémens qui ne le sont point. De ce nombre est même le mot *agricole*, que M. Boiste veut substituer au mot *agriculteur*, comme si *culteur* ne valoit pas *cole*. Ce ne peut être ici qu'une distraction.

Plus loin, nous apprendrons que la *cédille* est une virgule qui adoucit le *c* ; mais une *cédille* n'est pas une virgule, et une *cédille* n'adoucit pas le *c*, elle le métamorphose, elle lui donne une valeur de convention qui n'a aucun rapport avec sa valeur propre. Il est permis de se tromper sur l'histoire naturelle dans le dictionnaire de la langue ; mais si la science de la langue doit être respectée quelque part, c'est dans son dictionnaire.

Peut-on établir en définition, que le mot *dramatique* se dit d'un discours très-éloquent ? *Dramatique* se dit d'un discours dans lequel un mouvement *dramatique* est heureusement introduit, ce qui est extrêmement rare. L'oraison funèbre de Marc-Aurèle a été placé par Thomas dans un cadre fort *dramatique*, mais ce n'est pas là ce qui constitue l'éloquence. Ces deux idées n'ont point de rapport.

« *Messie*, le Christ promis », est une définition juive. Le *Messie* des Chrétiens est le Christ arrivé.

« *Partant*, adverbe employé dans la prati- » que », n'est pas une définition de poète. Dans ce vers de La Fontaine :

Plus d'amour, *partant* plus de joie,

ce terme appartient, si je ne me trompe, à un autre dictionnaire qu'à celui de la chicane.

Mais, qu'entend M. Boiste sur le mot *rabbin*, quand il nous prévient que ce mot *rabbin* fait *rabbi* au vocatif ? Est-ce que les cas se déclinent en françois autrement que par l'article ?

Je ne finirai pas sans faire à M. Boiste un reproche qui le flattera peut-être. Je suis désespéré qu'il soit si riche, et qu'il ne nous ait pas fait grâce d'un des mots ridicules et barbares que la néologie a inventés, surtout depuis un demi-siècle. Je lui accorderois volontiers *mégalanthropogénésie*, puisque cette admirable science a une efficacité prouvée aujourd'hui par cette immense cohue d'enfans précoces, et de marmots raisonneurs qui menacent de régenter l'Univers du fond des Universités : mais que veut-il que nous fassions d'*inconstitutionalité*, ou pourquoi ne nous donne-t-il pas en même temps *transsubstantiationalité*, qui a au moins l'avantage de faire à lui tout seul, un vers de cinq pieds ?

Ne devroit-il pas laisser *admiromane* à Rétif, *inamusable* à Dorat, qui étoit fort *inamusant*, et *tonrelontonton* à Benserade, qui ne se doutoit certainement pas que *tonrelontonton* prît jamais place au dictionnaire en qualité de substantif masculin. Dans tous les cas, *tonrelontonton* ne méritoit pas un privilége exclusif, et il ne falloit oublier alors ni *mirliton*, qui est bien plus joli, ni *mirontonton*, qui est bien plus connu.

Malgré toutes ces imperfections que j'ai cru devoir signaler, parce qu'elles mettront M. Boiste sur la voie de toutes celles qui s'y rapportent, j'ai dit et je persiste à dire que son dictionnaire est un ouvrage inappréciable et qu'il n'est pas difficile de réparer ce qu'il offre de défectueux. Il faut pour cela que M. Boiste se décide à sacrifier ses nomenclatures techniques, ou bien qu'il se livre à un travail plus scrupuleux et plus approfondi pour les conduire au degré de perfection dont elles sont suceptibles : qu'il revoie avec soin ses définitions, surtout dans les nomenclatures, s'il les conserve, et qu'il les collationne sur les traités spéciaux de chaque science; car dans la langue usuelle, ce sont les gens de lettres qui font autorité, mais dans la langue scientifique ce sont les savans : qu'il rejette enfin cette effrayante quantité de mots néologiques dont le luxe honteux déshonore son ouvrage, et

qu'il s'en tienne pour les termes nouveaux à ceux qui ont en leur faveur, la nécessité, l'étymologie, ou même le caprice de l'usage, pourvu qu'ils soient consacrés par l'emploi qu'en a fait un classique ou un écrivain considéré.

Avec ces précautions, le dictionnaire de M. Boiste, qui, dans son état actuel, est déjà indispensable à toutes les personnes qui s'occupent de la langue françoise, deviendroit tout ce qu'il peut-être, et ce fastidieux article ne seroit pas tout-à-fait inutile, s'il influoit un peu sur un pareil résultat. Voilà pour me justifier aux yeux du lecteur. Quant à M. Boiste, il doit voir ici une preuve du vif intérêt que je prends à ses succès, et de l'attention avec laquelle j'ai lu son dictionnaire, ce qui n'est vraiment pas un petit éloge pour un dictionnaire.

Cours pratique et théorique de langue latine, ou *Méthode prénotionnelle;* par M. LEMARE.

TOUTES ces langues qui servent depuis le commencement des sociétés à entretenir les rapports des hommes; qui, tour à tour, enrichies des chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence, survivent au corps politique lui-même qu'elles ont animé, se perpétuent ensuite de générations en générations par les merveilles qu'elles ont produites, et vont, après des siècles, exciter l'admiration et l'enthousiasme de la dernière postérité, ce ne sont point les grammairiens et les philosophes qui les ont faites, c'est l'usage du peuple, usage qui n'est réglé par aucune méthode, assujéti à aucun système, et qui prend souvent plaisir à se soustraire, dans ses caprices, aux règles les plus naturelles. Il y a plus : ces philosophes, ces grammairiens qui expliquent tous les mystères de la composition des langues comme s'ils avoient assisté à leur création, qui savent comment les mots se sont formés, comment ils se sont mis en harmonie avec l'esprit de la langue dans laquelle ils étoient introduits, et qui parlent des développemens et des progrès du langage avec le dédain qu'inspire un artifice grossier dont on a découvert les instrumens, non seulement ils n'ont point fait de langue,

mais il leur est à jamais interdit d'en faire.

On est depuis long-temps d'accord sur la possibilité de créer une langue factice, sans exceptions, sans anomalies, strictement exacte, régulière et simple, et par conséquent éminemment philosophique, éminemment scientifique, éminemment appropriée à des peuples parfaits, comme ils le seront tous dans quelques années d'ici; mais l'autorité de toutes les académies réunies ne décidera jamais les hommes à s'en servir. Chose étrange! le jargon barbare de ces peuples polaires dont il s'agit aujourd'hui d'aller explorer les tristes climats, deviendroit plutôt classique d'un bout de l'Europe à l'autre, que la langue *caractéristique* de l'Encyclopédie. Mais du moins, me dira-t-on, les lumières que l'analyse grammaticale a répandues sur les langues doivent en simplifier l'étude, et si nous ne leur sommes pas redevables d'une langue nouvelle, digne interprète des connoissances de ce siècle, elles serviront à rendre plus facile et plus général l'usage des langues anciennes? Hélas! non : ce sont de vieux méthodistes tout barbares, des Isidore de Séville, des Donat, des Ramus, des Despautère, dont les livres, hérissés de bévues grammaticales et d'absurdités pédantesques, sont livrés depuis plus d'un siècle au mépris des moindres écoliers, qui ont formé ces brillantes générations

de savans et de beaux esprits par qui les lettres latines ont refleuri avec tant d'éclat en Europe. Les Grouchy, les Guerente, les Etienne, les Bellenden, les Buchanan, les Muret, n'avoient pas été initiés par de plus habiles maîtres aux secrets du style des anciens; et long-temps après, ces routines surannées faisoient encore la base de l'enseignement dans les colléges, où les premiers principes de la latinité furent donnés aux Santeuil, aux Dupérier, aux Rapin, aux Vanière, aux Rollin, aux Le Beau, aux Brottier, aux d'Olivet; les méthodes étoient détestables, mais les résultats étoient merveilleux. On a peine à croire qu'on ait pu enseigner le latin par ces procédés; mais on convient qu'il n'a jamais été enseigné avec plus de succès qu'au temps où ces procédés étoient seuls en usage. A peine Locke a déposé son *Essai sur l'Entendement* aux portes du grand siècle (ce sont les expressions de M. Lemare, et ce grand siècle, ce n'est ni le siècle de Périclès, ni celui d'Auguste, ni celui de Léon X, ni celui de Louis XIV; c'est celui de la philosophie, du magnétisme et des pantins); à peine, dis-je, Locke a-t-il été suivi dans la lumineuse carrière qu'il a tracée à l'intelligence, que le champ de l'étude devient pauvre et stérile. Les plus grands hommes qui aient jamais illustré une science bravent l'anathème

anti-philosophique dont Molière avoit frappé la grammaire; la métaphysique descend des sublimes hauteurs où elle s'étoit cachée jusqu'alors pour analyser des mots : des systèmes pleins d'ordre et de clarté qui n'ont de défaut que d'embrasser une trop grande quantité de notions étrangères à la partie usuelle des études classiques, succèdent à l'insipide fatras de l'école; une foule d'institutions rivales d'ambition et de gloire prodiguent au monde étonné toutes ces richesses de l'instruction, qui descendoient avec tant de lenteur et de parcimonie de la chaire des universités, et qui de là se répandoient sur la France entière. Tout prospère enfin dans la spéculation, et tout périclite dans la pratique. L'époque où il est devenu si facile d'apprendre a marqué chez nous le déclin des lettres latines. Nous dira-t-on quelle fatalité en est cause? Celle peut-être qui est attachée à tous les progrès de la perfectibilité sociale. Il y a un sceau indélébile d'impuissance et de vanité marquée sur toutes les entreprises de l'homme. L'édifice n'est pas plutôt sorti de ses fondemens qu'on ne s'entend plus.

On sent bien que ceci n'est pas une critique; ce ne peut être qu'une observation : ces méthodes, dont l'avantage le plus spécieux est d'être faciles et expéditives, n'en sont probablement que moins propres à l'objet de l'enseignement :

il n'est personne du moins qui n'ait éprouvé que ce sont les notions lentement et péniblement acquises qui se conservent, et que celles qu'on a saisies en un moment n'ont souvent qu'un moment de durée. Elles flattent la vanité des instituteurs et des parens, parce qu'en fournissant le moyen d'apprendre vite, elles permettent d'apprendre beaucoup; et qu'au défaut de l'instruction solide qui ne s'obtient qu'avec un long travail et une infatigable patience, elles donnent ce vernis superficiel mais brillant d'*omniscience* qui caractérise une partie de la génération actuelle, apparence fugitive que l'âge efface en passant, et qui ne laisse voir à la place d'un Pic de la Mirandole de quinze ans, qu'un ignorant de trente; mais si elles sont inutiles ou abusives dans leur application à l'instruction primaire, elles méritent les plus grands égards sous d'autrés rapports. Elles rectifient les idées acquises, leur font prendre de l'ordre et de la consistance, débrouillent le vague des connoissances mal digérées, et prêtent à l'intelligence un fil secourable qui la dirige dans le labyrinthe de la science. En un mot, les méthodes pour apprendre sont extrêmement profitables à ceux qui ont appris : elles sont indispensables surtout à ceux qui ont appris imparfaitement, et qui ne peuvent tirer parti de ce qu'ils savent parce que la paresse ou

l'inaptitude de leur esprit ne leur a pas permis de se faire d'eux-mêmes une méthode de savoir, précieux résultat des bonnes études. On ne peut trop les recommander aux instituteurs qui, en général, n'ont pas besoin de savoir davantage pour enseigner, mais de savoir mieux pour enseigner avec succès : elles conviennent enfin plus ou moins à tous les âges, en finissant par celui pour lequel elles sont faites.

Je n'ai pas besoin de dire que la méthode de M. Lemare se distingue parmi toutes ces méthodes; son nom lui seul est une bonne caution pour un livre. Ses premiers travaux ont fixé sa place entre nos meilleurs grammairiens. Il a beaucoup produit, et toujours de manière à ajouter à sa réputation. Cette méthode prénotionnelle, qui repose sur une idée très-ingénieuse, mais très-simple, ce qui est le propre des idées ingénieuses, est faite pour l'augmenter encore. Comme je me réserve de l'examiner en détail, en rendant compte de l'application que le savant et respectable directeur du lycée d'Odessa se propose d'en faire dans cet établissement, je me bornerai aujourd'hui à quelques légères observations de critique dont je suis d'ailleurs bien aise de me débarrasser.

M. Lemare me paroît compromettre la gravité de l'idéologie par quelques épigrammes d'un

goût peu châtié, qui ne contrastent pas agréablement avec le ton généralement noble et sérieux de ses ouvrages, et qui font grimacer d'un rire fâcheux la face vénérable de la grammaire. Ce genre de composition peut être fleuri; mais il ne doit pas être égayé. Le défaut dont je parle est devenu plus rare, si je ne me trompe, dans les dernières productions de M. Lemare; mais on y en trouve encore quelques traces qu'il seroit bon de faire disparoître d'une nouvelle édition. Ainsi l'auteur appelle quelque part *des bibliothèques alexandrisées*, celles qui ont été consumées par les flammes, comme celles d'Alexandrie. Ce néologisme n'a aucune des conditions qui rendent un néologisme nécessaire, et il est fort médiocrement plaisant. La revue des grammairiens, depuis Despautère jusqu'à nos jours, pouvoit être intéressante et instructive. Elle est sèche, incomplète, et d'un ton tranchant et gourmé, qui est celui de l'école idéologique, mais qui n'est certainement pas celui de la politesse. Ce qu'il y a de pis, c'est que les observations de l'auteur ne sont pas toujours justes. En voici une preuve. Il traite avec le dernier mépris les éditions des classiques *cum notis variorum*, jusqu'à celle de M. Achaintre, inclusivement, et il leur applique ce vers d'Ovide :

Verba ferens doctis insidiosa notis.

« parce qu'expliquer du latin par du latin, c'est » montrer l'inconnu par l'inconnu, et parodier » le texte. A des livres latins, ajoute-t-il, il » faut des notes *en langue maternelle.* » Notre savant grammairien est parti ici d'une erreur palpable : c'est que ces éditions étoient faites pour les personnes qui apprennent le latin, tandis qu'elles sont faites pour les personnes qui le savent, mais qui ne possèdent pas (et c'est probablement le grand nombre) toutes les richesses de la langue poétique, toutes les notions de faits et de mœurs que la lecture des classiques latins suppose. Quel homme peut se flatter d'avoir entendu Plaute, Perse et Martial sans notes? Quant à *la langue maternelle*, il faudroit qu'il y eût une *langue maternelle* propre à toutes les nations, pour que des notes en *langue maternelle* convinssent à tous les lecteurs d'un classique; et si les notes des *variorum* étoient toutes écrites dans la *langue maternelle* de l'annotateur, dans l'anglois de Jean Bond, dans le hollandois de Grotius, dans le flamand de Juste Lipse, dans l'italien de Scaliger, dans le françois de Saumaise, où trouveroit-on l'érudition polyglote nécessaire pour les comprendre? Cette collection seroit le Babel de la littérature, un amas de livres inutiles et ridicules. Je suis très-convaincu, au contraire, que pour un classique latin il faut

des notes latines, parce qu'un classique appartient à toutes les nations, et que le latin est jusqu'ici le seul moyen de communication que toutes les nations aient entr'elles. Quand l'Institut aura fait une langue universelle, on verra.

L'examen des différentes méthodes d'enseignement, qui sert d'introduction à cet ouvrage, se termine au procédé nouveau en France, auquel le vulgaire, dit M. Lemare, attache on ne sait pourquoi, le nom de Lancastre. Or, il est évident que ce chapitre qui n'a qu'une page, est, de tous les chapitres du *Cours théorique et pratique*, celui qui a le plus embarrassé l'auteur. Soit qu'il l'ait placé entre sa conscience et des bienséances importantes à ménager pour réussir, soit pour tout autre motif, M. Lemare a trouvé bon d'exprimer son jugement avec une ambiguité qui n'est guère grammaticale. Ce n'est pas qu'il hésite à regarder le procédé comme BEL et BON, et à rendre justice à L'ILLUSTRE et SAGE société qui le dirige. « Mais pourquoi » éveiller, s'écrie-t-il, pourquoi exciter dans de » jeunes âmes le désir funeste de la primauté, » l'y établir comme en permanence, et provo- » quer le spectacle de cet éternel déplacement » si peu conforme au sentiment de bienveillance » qui doit unir des camarades ? » Et pourquoi approuver, répondra-t-on, pourquoi qualifier de

de BEL et BON un procédé dans lequel vous condamnez précisément ce qui le distingue des autres? « Qu'on y prenne garde, continue M. Lemare, ce levier soulève également toutes » sortes de masses : l'enseignement mutuel peut » être aussi bien l'organe de l'erreur que de la » vérité. Hâtez-vous de refaire les méthodes » avant d'oser l'appliquer ! » Et la petite note du bas nous annonce que M. Lemare rentre chez lui pour appliquer le BEL et BON procédé de l'enseignement mutuel.

Je l'avouerai, cette manière de raisonner me paroît tout-à-fait contraire à l'exactitude philosophique. Je n'ai pas fort à me louer de l'enseignement mutuel, mais je ne lui garde point de rancune, et je suis fâché de le voir si vite réduit à des éloges obliques qui ne sont que des attaques déguisées. Tant qu'il n'a eu pour adversaires que de bonnes gens, qui ne rougissent pas d'être un peu arriérés sur le siècle, je n'ai pas douté de ses progrès, et je l'ai attendu avec le *vulgaire* à la prochaine régénération du monde; mais puisque les philosophes s'en mêlent, il faut bien qu'il y ait quelque petite chose à dire. Quoi qu'il en soit, voilà le gant jeté encore une fois, et ce n'est plus au nom de la religion, des mœurs et du sens commun; c'est au nom de la métaphysique, de l'idéologie et de Condillac, ce qui

mérite un peu plus de considération. *Ecce autem nova turba atque rixa.*

Gia nel campo moresco ogni guerriero
E per grand' ira è per grand' odio, matto.

Je suis, grâce au ciel, hors de la mêlée. Le reste du débat se passera dans le camp d'Agramant.

Manuel des Amateurs de la Langue françoise ; par M. A. Boniface et par plusieurs gens de lettres.

Les langues sont en général si mal faites, leurs règles sont sujettes à tant d'exceptions, leurs élémens les plus essentiels sont modifiés par tant de caprices, qu'il ne faut pas s'étonner de trouver si petit le nombre des gens qui parlent correctement. L'exactitude absolue du langage ne seroit pas une chose rare dans une langue exacte formée sur des principes fixes, et telle que Leibnitz l'a proposée ; mais dans le désordre de nos règles, dans l'embarras de nos systèmes contradictoires, dans la confusion inextricable de notre grammmaire générale et de nos syntaxes propres, la pureté du discours et la correction du style s'acquièrent plus communément par l'habitude du bon usage et la fréquentation des sociétés éclairées que par l'esprit d'analyse et de méthode. La science de bien dire est de toutes nos sciences celle dans laquelle il entre le plus de routine, et il en sera de même tant que les langues seront lentement et successivement créées par la nécessité, au lieu d'être composées simultanément et sur un plan invariable par des académiciens et des philosophes, c'est-à-dire tant que la forme et les instrumens de la civilisation se-

ront ce qu'ils sont aujourd'hui et ce qu'ils ne peuvent pas cesser d'être. Il est de fait que les classiques de toutes les littératures ont péché plus ou moins contre les langues dont ils font la gloire, et cela est plus commun en françois que partout ailleurs, parce que la langue françoise est, à peu de chose près, la moins régulière de toutes celles qui ont une littérature et des classiques. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans les chefs-d'œuvre dont la France s'honore, pour recueillir des exemples de toutes les locutions vicieuses et de toutes les mauvaises façons de parler. Un savant Anglois à qui les délicatesses les plus fugitives de notre grammaire sont aussi familières que les finesses de sa propre langue, M. le chevalier Croft, a même entrepris un immense travail qui repose sur cette idée fondamentale, et dont le résultat incontestablement utile seroit de nous éclairer par les erreurs de nos maîtres. Les fautes des grands écrivains sont d'autant plus dangereuses qu'elles peuvent être facilement converties en autorités, mais elles sont très-bonnes à convertir en leçons.

Le *Manuel des Amateurs de la Langue françoise*, qui a pour objet de rassembler et de résoudre toutes les difficultés de cette langue, à mesure qu'elles se présentent, ou par des exem-

ples empruntés de nos meilleurs écrivains ou par des règles tirées de nos plus excellens lexicographes, est donc une conception aussi heureuse qu'utile. Elle fait honneur au goût et à l'instruction de l'auteur, qui poursuit cette entreprise avec beaucoup de succès et qui ne peut manquer de la voir prospérer tous les jours davantage, s'il y persiste avec le même zèle. M. Boniface a beaucoup d'obligation d'ailleurs aux estimables collaborateurs qu'il s'étoit attachés, et dont le nom est une sorte de garantie pour un livre. Tels sont M. Eloi Johanneau, dont les discussions étymologiques ont toujours de l'intérêt, quel que soit le degré de conviction qui en résulte pour le lecteur, parce que M Johanneau est toujours ingénieux, même quand il s'égare, ou plutôt parce qu'il ne s'égare qu'à force d'imagination et d'esprit; feu M. Domergue, qui fut trop prôné par les savans, trop décrié par les poëtes, et qui avoit sur les langues des vues souvent raisonnables et quelquefois profondes : M. Ballin, M. Chapsal, et surtout M. Lemare, à qui personne ne contestera le premier rang parmi les grammairiens vivans, quoique les ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici ne soient, dit-on, qu'une espèce d'ébauche de ceux qu'il prépare. Il étoit difficile de jeter beaucoup de fleurs dans cette partie importante, mais

sérieuse, des études littéraires, et c'est la première prévention qu'inspire un ouvrage périodique dont elle est l'objet. Les rédacteurs y ont cependant très-habilement pourvu, soit par le choix des questions qui sont presque toujours neuves et instructives, soit par le tour agréable des articles qui offrent une foule de citations heureuses et d'anecdotes piquantes. Il y a quelque chose à dire à certaines solutions, mais la carrière est ouverte à tout le monde, et la polémique est le moyen le plus sûr de s'éclairer quand on y procède de bonne foi, ce qui peut arriver de temps en temps entre gens de lettres.

Une des premières discussions qui tombent sous mes *yeux*, est celle qui a pour objet la liaison de ce vilain pluriel avec les mots qui le précèdent. Un fait que M. Domergue ne savoit pas, c'est que l'Académie étoit réellement fort en peine de savoir comment l'on devoit prononcer *entre quatre yeux*. C'étoit une difficulté à trancher comme le nœud gordien, en abandonnant la phrase au peuple, qui ne lit pas les dictionnaires, et qui prononce comme il peut. Beauzée racontoit que la délibération avoit été prise sur les conclusions de l'abbé Thoulier d'Olivet, bourgeois de Franche-Comté, qui n'a jamais perdu les traditions du pays, et qui décida qu'il falloit dire *entre quatre-z-yeux*; ce qui fut gé-

néralement accueilli par la bonne compagnie, où cette petite locution est, comme on sait, très-commune. Mais l'Académie oublia *mille-z-yeux* dans le dictionnaire : on ne peut pas penser à tout. C'est au même savant que l'Académie eut l'obligation d'une foule de mots du même patois ; c'est ainsi que les archives des langues se rédigent. Quand il fut question d'arrêter la prononciation de ces vers d'Octavien de Saint-Gelais :

> Petit cheval, joli cheval,
> Bon à monter, bon à descendre,
> Quoique moins grand que Bucéphal,
> Tu portes plus grand qu'Alexandre,

certains académiciens insistèrent pour donner au mot *bon* la consonnance du féminin, en le liant à la voyelle suivante par sa finale : l'opinion contraire prévalut, parce que les académiciens qui savoient parler françois se trouvoient, par hasard, en majorité à la séance. Mézeray, qui faisoit les fonctions de secrétaire, ne signa toutefois pas le procès-verbal sans manifester son opposition par une protestation formelle, et sans remarquer que la délibération avoit passé *nonobstant clameur de haro*. Cela ne prouve pas qu'il y eût quelque bonne raison a alléguer pour l'opinion de Mézeray, mais Mézeray étoit Normand.

Parmi les innovations qui se sont introduites

dans notre orthographe depuis un siècle, il y en a peu de plus remarquables que celle qui a en sa faveur l'autorité de Voltaire, autorité qui est au moins aussi nulle en grammaire qu'elle est imposante en littérature. M. Boniface paroît l'avoir adoptée dans tout le cours de son ouvrage, et elle y est appuyée en plusieurs occasions d'argumens spécieux, qui seroient même convaincans s'ils n'étoient pas tirés d'une donnée évidemment fausse, c'est que la prétendue diphtongue *ai*, substituée par Voltaire, d'après Lesclaches et Berain, à la prétendue diphtongue *oi*, peigne mieux que celle-ci le son de l'*é* grave ou de l'*è* ouvert. Je conçois bien qu'une habitude irréfléchie de notre système orthographique, sans égard à la valeur des élémens qu'il emploie, ait fait tomber Voltaire dans cette erreur, et quelques autres après lui; mais il est impossible qu'elle trompe un grammairien de bonne foi. Il n'y a point de grammairien qui ne sache, il y n'y a point d'écolier qui ne sente, en accordant à cette question l'attention d'un moment, que la lettre *a*, suivie de la lettre *i*, ne représente le son simple d'une voyelle indivisible que par convention; qu'il en est de même de la lettre *i* précédée d'un *o*, et que par conséquent la ridicule alliance des deux premières n'est pas mieux appropriée à l'expression de l'*é* grave ou de l'*è*

ouvert, que la ridicule alliance des deux autres. L'ancienne orthographe est absurde; mais l'orthographe de Voltaire, qui ne l'est pas moins, a une absurdité de plus pour elle: c'est la fausse et impuissante prétention de faire beaucoup mieux, par un moyen analogue ou pire. Dumarsais qui avoit étudié cette matière à fond, et qui la possédoit mieux que personne de son temps, terminoit la discussion en proposant d'écrire *Francès* par un *è* grave, si l'on vouloit peindre la prononciation, ou de le laisser comme il étoit, s'il ne s'agissoit que de mettre une orthographe sotte et barbare à la place d'une autre. M. Ballin, qui examine la chose après Dumarsais, et qui n'est pas de son avis, répond que le changement qu'il demande seroit trop considérable, et il le seroit en effet, car il ne s'agiroit de rien moins que de rendre par un signe expressif et pittoresque un son indécomposable que nous avons toujours rendu par deux signes étrangers à sa valeur, et qui n'en peuvent donner l'idée. Mais s'il faut éviter *les changemens considérables* dans l'orthographe, même quand ils y apportent des améliorations notables comme celle-ci, combien ne doit-on pas être empressé de les rejeter quand ils ne réparent rien, et qu'ils ne font qu'embarrasser la langue d'une bizarrerie nouvelle? Si l'on est décidé à réformer, ce

qui est moins dangereux, mais ce qui n'est pas moins illusoire peut-être en grammaire qu'en politique, il faut tailler dans le vif, supprimer tout ce qui est inconvenant, créer tout ce qui est omis, éclaircir tout ce qui est mal interprété, expliquer tout ce qui n'est pas interprété du tout, et refaire l'alphabet, le dictionnaire et la syntaxe : mais c'est l'ouvrage du temps, et non pas celui des doctes désœuvrés qui consacrent leurs innocens loisirs à éplucher des syllabes et à transposer des virgules. Je conçois l'utilité d'une addition bien entendue, d'une restriction faite avec intelligence, d'un amendement partiel enfin de quelque espèce qu'il soit dans un système sagement ordonné qui n'a besoin que d'être complété ou réduit suivant l'exigence des cas; mais une orthographe comme la nôtre, décidément mauvaise dans toutes ses parties, est une espèce de chaos dont quelques amendemens ne peuvent diminuer l'obscurité : c'est ce dont il est impossible de douter quand on a pris la peine de faire le bilan de notre alphabet.

La langue françoise, par exemple, admet trente-cinq émissions de sons, vocales ou articulées, bien distinctes les unes des autres, et au nombre desquelles je ne comprends point celles qui ne sont modifiées que par leur prosodie. Pour représenter ces trente-cinq valeurs positi-

ves, elle a vingt-cinq signes, sur lesquels il y en a huit qui sont nuls, barbares ou de double emploi. Il lui reste donc plus de moitié des sons dont elle fait usage, et qu'elle ne peut figurer que par des combinaisons artificielles, parce qu'ils ne sont pas représentés dans son alphabet. Que faire à cela, sinon se résigner à écrire comme nos aïeux, et à laisser faire les siècles qui détruisent tout pour tout perfectionner, et qui accorderont peut-être à nos neveux une langue philosophique et une orthographe correcte ? Il s'en faut de beaucoup que la nôtre le soit ; mais ses imperfections n'ont pas empêché Racine et Fénélon de composer de fort beaux vers et de fort belle prose, qui rachèteront devant la juste postérité la diphtongue en question, si la postérité intervient dans nos disputes sur la diphtongue. Et quant à messieurs de l'Institut qui se conforment à l'orthographe de Voltaire, s'il faut en croire M. Ballin, je suis très-disposé à leur tenir compte de ce genre de mérite, si c'en est un ; mais je leur souhaite mieux.

L'Académie Françoise. — L'Orthographe de Voltaire.

Plusieurs journaux ont annoncé que l'Académie françoise venoit de prendre une délibération en faveur de l'orthographe de Voltaire, c'est-à-dire probablement que ces messieurs se sont engagés entr'eux à écrire leurs livres selon cette prétendue orthographe, ce qui est fort indifférent au public, et non pas à la faire passer dans le dictionnaire, au moins sans un examen un peu approfondi dont cette étrange innovation vaut la peine.

Tout le monde sait que Voltaire, qui a approché de la perfection dans beaucoup de genres, mais qui avoit la malheureuse prétention de les embrasser tous, est resté dans quelques-uns au-dessous de la médiocrité : c'est ce qui lui est arrivé dans la grammaire (je ne parle ici que de la théorie de la science, car nous avons peu d'écrivains plus corrects, même parmi les *puristes* de profession). C'est d'ailleurs un fort petit malheur, pourvu qu'on ne le fasse pas tirer à conséquence pour la langue, et qu'on ne sanctionne pas de toute l'autorité d'une décision académique, la mauvaise pratique d'orthographe de quelques enthousiastes irréfléchis qui ne savent écrire et penser que sur la parole du maître.

Je ne prétends pas pour cela que l'ancienne orthographe soit bonne. Elle est détestable, car elle représente le son très-simple qu'elle veut exprimer par des signes qui ne le rappellent ni séparément, ni dans leur combinaison. Les lettres *o—i* n'ont jamais offert à l'esprit ni la valeur des sons *ou—a* qu'elles peignent dans le mot *lois*, ni la valeur du son *è* qu'elles peignent dans le mot *françois*; mais il est évident que les lettres *a—i* ne les remplacent que par une convention du même genre; et s'il est vrai que *a—i* ne ressemblent pas plus que *o—i* à la voyelle simple et distincte dont ces lettres usurpent l'usage, la substitution d'une de ces bizarreries à l'autre, chose fort indifférente pour la langue écrite, et singulièrement funeste pour les monumens de la langue imprimée, ne peut s'expliquer que par une des inconcevables légèretés de l'esprit mobile et trop souvent superficiel de Voltaire. Quant au crédit qu'elle a obtenu parmi quelques personnes, il s'explique par l'influence prodigieuse qu'exerçoient de son temps les moindres caprices de ce grand poète. Il est assez remarquable qu'un de nos rois ait inutilement essayé de donner à l'alphabet de la langue françoise quatre lettres essentielles que nous ne remplaçons aujourd'hui que par des combinaisons barbares, et qu'un simple particulier ait eu

l'autorité de rendre populaire une niaiserie grammaticale qu'une grave académie devoit un jour déclarer classique.

Tous les mots écrits par les lettres *oi* se prononçoient *autrefois* comme dans la dernière syllabe de ce dernier mot. On prétend que ce sont les Italiens, dont la cour fut inondée au temps des Médicis, qui, dans l'impossibilité de prononcer cette diphtongue majestueuse, s'avisèrent d'altérer sa mâle harmonie, et de la remplacer par le son grêle d'une voyelle criarde. Cet usage, circonscrit d'abord entre quelques étrangers et des courtisans du dernier ordre, ne gagna pas de long-temps la classe lettrée. Quand Boileau écrivoit qu'Apollon,

Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois;

Quand Racine disoit dans *les Plaideurs:*

Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.
— Comment, c'est un exploit que ma fille lisoit!

il y avoit plusieurs années que ces mots avoient cessé de rimer à Saint-Germain. Cependant il arriva ce qui arrive toujours : la cour donna le ton à la ville, et la ville à la province, où l'on enchérit volontiers sur toutes les sottises de la mode. La diphtongue *oi* n'y fut respectée que dans un petit nombre de mots privilégiés, et je

connois tel *endroit* où ce dernier mot s'est altéré comme *lisoit*, et rime fort bien avec lui.

La valeur de convention des lettres *oi* se divisa donc dès cette époque pour deux acceptions différentes auxquelles ces élémens étoient également impropres, mais que l'usage, souverain régulateur des langues, ne tarda pas à consacrer. Voltaire, qui étoit né au moment où cette petite révolution de la langue parlée devenoit universelle, et qui regretta sans doute de ne pas y avoir pris part, car il aimoit à faire révolution en tout, se promit d'en faire une du moins dans la langue écrite. Fondé sur le double emploi des lettres *oi*, et sans réfléchir que la moitié des signes de notre alphabet ont aussi un double emploi quand ils n'en ont pas plusieurs, sans penser que les lettres *ai* elles-mêmes sont prises en françois pour quatre ou cinq valeurs différentes, il les substitua étourdiment aux anciennes, et cria merveille. Cependant, comme on le voit, sa découverte se bornoit à combiner deux voyelles à la place de deux voyelles, pour représenter une voyelle toute différente, et qui plus est, une voyelle qui existe dans la langue, ce qui fait de cette innovation la chose la plus misérable dont on ne se soit jamais avisé en orthographe.

Dumarsais, qui étoit bien loin d'avoir les mêmes titres que Voltaire, mais qui étoit dans la

théorie de la grammaire ce qu'est Voltaire dans la belle littérature, ne pouvoit pas tomber dans une erreur aussi grossière. En admettant que l'acception nouvelle des lettres *oi* avoit besoin d'un signe spécial, il ne prit pas la peine de le chercher dans des combinaisons parasites. Il s'adressa directement au signe, parce qu'ainsi que je l'ai dit, le signe existoit avec une valeur tout-à-fait identique à la valeur désirée. Il écrivit *francès* comme on écrit *accès*, comme on écrit *succès*, et il y avoit en cela même si peu d'*excès* d'imaginative, que l'on comprend à peine qu'une Académie n'y soit pas arrivée. On conviendra que cette analogie valoit mieux que celle qui a déterminé Voltaire; car, emprunter une mauvaise acception reçue pour en remplacer une autre, ce n'est pas réformer une orthographe, c'est la bouleverser. Il falloit remarquer d'ailleurs que cette extension entraînoit un inconvénient très-grave, celui de faire servir les mêmes signes à exprimer des valeurs très-analogues, qui finiront conséquemment, de toute nécessité, par se confondre. On me pardonnera les exemples, car ce genre de proposition ne s'explique pas autrement. Je viens d'écrire *entraînoit*. Ce mot réunit dans l'orthographe de Voltaire les élémens dont l'analogie l'a décidé sous leur double acception. Or, je demande s'ils se prononcent de la même manière à la

seconde

seconde et à la troisième syllabe? Si quelqu'un est porté à le croire, c'est que son oreille est trompée par ses yeux, et que l'orthographe de Voltaire a appauvri sa langue d'une voyelle. Ceci n'est pas seulement une hypothèse, c'est un fait. Une foule de mots terminés par ces élémens ont changé de consonnance en province et même à Paris, depuis que l'orthographe de Voltaire s'est accréditée. Mieux auroit valu cent fois faire choix de tout autre signe ou de toute autre combinaison; le mécanisme de l'orthographe n'y auroit rien perdu, et l'on auroit évité cette confusion de valeurs qui est bien plus dangereuse que celle à laquelle on vouloit remédier, parce qu'elle porte sur des nuances plus délicates et plus sujettes à se substituer l'une à l'autre dans une prononciation incorrecte.

Au reste, Dumarsais lui-même, qui avoit résolu la question de la seule manière raisonnable, étoit fort loin de désirer pour son innovation la sanction académique. Cet habile grammairien savoit que rien ne s'improvise dans les langues, et que l'usage y exerce une autorité plus impérieuse que le génie, quand celui-ci n'est pas servi par d'autres auxiliaires, la vogue ou le fanatisme. Il se seroit bien gardé d'approuver une innovation si partielle, si minutieuse, si complètement inutile dans une langue

où l'orthographe entière seroit à refaire, comme elle est plus ou moins dans toutes les langues, et il dut sourire quand il vit l'Hercule de l'Académie françoise, tout fier d'avoir enlevé un atome des étables d'Augias. De son côté, l'Académie françoise, où il restoit encore un grand nombre d'hommes qui savoient la langue par principes, abandonna l'orthographe de Voltaire au servile troupeau des imitateurs, et respecta religieusement l'orthographe classique du plus beau des siècles littéraires. Elle ne jugea pas à propos de frapper de réprobation les chefs-d'œuvre de la typographie, et de défigurer les admirables productions des Muses françoises, en détruisant dans plus de mille pages de nos grands poètes, le dernier monument de la rime qui n'y existe désormais que pour les yeux, mais qui, du moins, y conserve le témoignage nécessaire des vicissitudes de la langue parlée; avantage qui prévaudroit de beaucoup sur tous ceux de cette innovation puérile, si elle en avoit réellement quelqu'un.

Les bons imprimeurs continueront donc à imprimer Racine, Boileau, Molière et La Fontaine, comme ils ont écrit. Quant à l'Académie, elle est maîtresse d'écrire comme elle voudra ses programmes, ses procès-verbaux, ses mémoires et ses discours. Je serois bien caution que la postérité n'y trouvera pas à redire.

Un Mot sur la nécessité d'écrire les Imparfaits, les Conditionnels des Verbes, et quelques Substantifs, suivant la nouvelle orthographe; par J. A. Barde du Vigan, membre de l'Athénée des Arts et de la Société établie à Paris pour l'amélioration de l'instruction élémentaire. Avec cette épigraphe :

N'est-il pas évident que la prononciation doit être la régulatrice de l'orthographe, lorsque celle-ci a cessé de l'être de la première?

Il n'y a là qu'une chose évidente : c'est qu'on peut être membre de l'athénée des arts et de la société établie à Paris pour l'amélioration de l'instruction élémentaire, sans écrire ni correctement ni clairement le françois. M. Barde a voulu dire que, dans une langue bien faite, la prononciation doit être autant que possible la règle de l'orthographe. C'est ce qu'il n'est pas du tout question de mettre en doute. Si les grammairiens faisoient les langues, elles seroient toutes comme les désirent M. Barde et la Société établie à Paris pour l'amélioration de l'instruction élémentaire. Malheureusement, ces deux grandes autorités n'ont pas prévalu jusqu'ici sur trois autorités dont l'orthographe de toutes les langues subit l'influence, depuis qu'on

s'est avisé d'écrire, l'étymologie, l'analogie et l'usage.

Tout le monde doit savoir en Europe que l'Académie françoise, ou française, a pris une détermination en vertu de laquelle chacun de ses membres écrira désormais comme Voltaire. Cette excellente nouvelle nous a été annoncée par deux ou trois journaux, et les gens qui s'intéressent aux progrès des bonnes lettres ont manifesté une joie unanime de l'un à l'autre pole en apprenant ce nouveau triomphe de la civilisation sur l'ignorance, la barbarie et les préjugés. De leur côté, les ennemis des lumières frémissent sous leurs immenses éteignoirs. Le dernier retranchement de l'erreur et du fanatisme est forcé. Il est décidé, irrévocablement décidé, que les quarante oligarques de la littérature européenne mettront désormais des *a* dans les imparfaits, les conditionnels des verbes, et quelques substantifs, où Racine, Boileau, Molière, Buffon et Montesquieu mettoient des *o*. Il faudroit être aveugle après cela pour nier les progrès du siècle.

Cependant, je dois le dire, l'opinion flottoit encore. Il est si difficile de faire accueillir la vérité !..... On se demandoit si l'Académie du temps de Voltaire, qui n'étoit pas tout-à-fait indépendante de son influence, n'avoit rien entendu

à la question; si les grammairiens qui l'avoient alors résolue négativement, Beauzée, Dumarsais, Condillac, n'entendoient rien à la grammaire; si Domergue, qui a sur eux l'avantage d'avoir écrit depuis l'époque fortunée de la révolution, où s'est manifesté le dernier développement de la raison humaine, et qui haussoit les épaules quand on lui parloit de l'orthographe de Voltaire, étoit entièrement dénué de connoissances grammaticales. On hésitoit, surtout en province, où les routines perdent plus tard et plus difficilement leur empire. M. Barde du Vigan a vu ce qui manquoit à la décision académique, l'autorité d'un grammairien, d'un homme livré par goût ou par profession au soin de combiner les lettres de l'alphabet, et qui a pris la peine de se rendre compte de leurs valeurs. Il s'est précipité avec une feuille d'impression dans la balance de l'Institut, et l'autorité de M. de Voltaire, appuyée de celle de M. Barde du Vigan, sera désormais la règle de la nation en grammaire, comme en saine politique, en bonne morale, en physique et en histoire naturelle.

M. Barde du Vigan ne veut pas même qu'on s'écarte à l'avenir du système orthographique de Voltaire *sans tomber dans un véritable néographisme que le bon sens rejette avec tant de force,* c'est-à-dire dans un nouveau système d'écriture,

car voilà ce que veut dire *néographisme*, et il faut jouer de malheur pour inventer à l'appui de son opinion un barbarisme dont on ne comprend pas les élémens, et qui signifie précisément le contraire de ce qu'on veut dire. Il paroît que l'instruction élémentaire dont M. Barde s'occupe ne remonte pas jusqu'au grec.

On va me demander maintenant ce que démontre M. Barde du Vigan, et quelle raison il allègue en faveur de la nouvelle orthographe contre la vieille orthographe, qu'il appelle *néographisme*. M. Barde du Vigan a découvert que l'ancienne orthographe étoit mauvaise, et nous étions d'accord avec lui sur ce point; il l'a démontré, et sa démonstration est venue tard; il a redit ce qu'on avoit dit, répété ce qu'on avoit répété; il a attesté des exemples anciens comme la langue. Il a demandé pourquoi l'on écrivoit :

Il faut que cet homme *paroisse* à la *paroisse*.
Le tonnelier *perçoit* un tonneau.
Sur dix tonneaux le préposé en *perçoit* un.
Les *François* sous *François* I.er

Hé mon Dieu, nous n'en savons rien, absolument rien; Horace, qui n'en savoit pas plus que nous, disoit déjà :

Si volet usus
Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.

Horace n'a pas dit : *si volet* l'Académie ou M. Barde du Vigan. Et parce que le nom de M. Barde s'écrit comme deux substantifs de la langue, dont l'un appartient à l'histoire littéraire et l'autre à la gastronomie, faut-il en changer l'orthographe ? Au bout du compte, il y a *barde* et *barde*. Il y a des *homographes* qui diffèrent dans la prononciation, comme il y a des *homonymes* qui diffèrent dans le sens. C'est un défaut, sans doute, mais le défaut inévitable de toutes les langues que les hommes ont faites ; et pour avoir l'étourderie de substituer une sottise innovée à une sottise consacrée, il faut être de l'Académie ou avoir bien envie d'en être. Si j'étois de l'Académie, je donnerois ma voix à M. Barde du Vigan.

Je n'entrerai point dans la discussion des motifs. Je les ai abordés, comme on dit, dans une autre occasion, et puis j'aimerois mieux renvoyer le lecteur à un certain M. Dumarsais, qui approfondit la chose dans l'*Encyclopédie méthodique*, et non pas dans *son Encyclopédie méthodique*, expression de M. Barde du Vigan. Heureusement pour Dumarsais, l'*Encyclopédie méthodique* n'est pas toute entière de lui.

« Les partisans de l'ancienne orthographe, à
» l'exemple de Dumarsais (dit M. Barde du Vi-
» gan qui se soucie fort peu de Dumarsais),

» prétendent qu'il falloit plutôt prendre la ré-
» forme de la combinaison *oi* dans l'*è* ouvert,
» parce que, disent-ils, la combinaison *ai* a le
» son de l'*e* fermé dans un grand nombre de fi-
» nales de mots. Nous ne leur permettons d'en
» citer que trois, *gai*, *mai* et *quai*. »

Nous ne leur permettons est un peu dur; mais notre grammairien est de bonne composition. « Il est vrai, ajoute-t-il, qu'on pourroit aussi nous en citer quelques milliers dans les verbes à la première personne du singulier du prétérit défini et du futur. » Toute la dissertation est de la même force en grammaire et en logique.

Au défaut de l'autorité de la raison, M. Barde du Vigan devoit s'appuyer du moins de l'autorité des classiques, qui prévaut dans les langues sur toutes les autorités du monde, observation qui suffit, par parenthèse, pour trancher la question. Ainsi Racine, qui ne s'attendoit guère à être cité à l'appui de l'orthographe de Voltaire, s'y est conformé par anticipation, selon M. Barde du Vigan, en écrivant dans *Andromaque*, scène 1.er de l'acte III :

. . . . Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, seigneur, je la *fuirais*.

Il est très-vrai que cette singulière leçon s'est glissée dans une édition très-peu estimée de Racine; mais elle a paru si hasardée au judicieux

éditeur de 1743 et 1750 qui les a toutes recueillies, qu'on voit qu'il a hésité à la prendre pour autre chose que pour ce qu'elle étoit réellement, c'est-à-dire pour une faute d'impression. Dans ce doute, il l'a marquée du signe interrogatif. Au reste, il ne falloit que collationner cette édition ancienne avec une édition plus nouvelle, pour s'assurer que Racine n'avoit pas eu la prétention d'innover cette orthographe ridicule, puisqu'il a réformé le vers avec plus d'égard à l'exactitude de l'orthographe qu'à la richesse de la rime, et sa dernière leçon est certainement la seule qu'il soit aujourd'hui permis d'attester :

. . . . . Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.

L'autorité de Racine est donc non-seulement très-abusivement alléguée en faveur d'une orthographe qui n'a jamais pu être la sienne ; mais cet exemple prouve précisément le contraire de ce qu'on vouloit prouver, c'est-à dire l'opposition anticipée de Racine à toute espèce d'innovation de ce genre. On ne sauroit être plus malheureux en citations.

La difficulté consiste donc à savoir si, dans la nécessité urgente de réformer l'orthographe où nous placent les progrès incalculables que fait la littérature depuis quelque dixaine d'années, il est

à propos de sacrifier toutes les traditions, toutes les étymologies d'une immense famille de mots, et de mettre au rebut les plus beaux monumens de notre typographie, pour substituer une combinaison insignifiante à une combinaison insignifiante, une convention à une convention; car il ne s'agit pas d'autre chose si on adopte l'orthographe de Voltaire. Je ne dirois pas la même chose de celle de Dumarsais, qui est au moins fondée en raison, mais dont les avantages ne balanceront toutefois jamais les inconvéniens. Il y auroit encore une voie à prendre : ce seroit de charger la société établie à Paris pour l'amélioration de l'instruction élémentaire, de refaire pour la langue françoise un système entier d'orthographe, supérieur à celui de Voltaire, et même à celui de Dumarsais. Cela ne seroit pas difficile; car il n'y a rien de moins difficile que d'appliquer à une science connue des méthodes nouvelles qui ne sont pas trop déraisonnables. Ce qu'il y a de difficile, c'est de leur donner force d'usage.

Je suppose que M. Barde du Vigan a prévu cet obstacle, car il ne parle de rien moins que de faire prescrire son orthographe par quelque bonne loi, ou par quelque bonne ordonnance. « Espérons, dit-il, que les écrivains se rangeront sans effort au parti de la raison et de l'*autorité.* »

Voilà le gros mot lâché. Cependant, j'ai peine à croire que l'autorité se mêle bien sérieusement de cette affaire, et je prendrai la liberté d'écrire les imparfaits, les conditionnels des verbes, les substantifs qui riment avec eux, comme on les a écrits jusqu'à Voltaire, et même depuis....

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne !

Tesoretto della Lingua Toscana, ossia la TRINUZIA, *comedia del Firenzuola, opera conedata di note gramaticali, analitiche e letterarie e d'una scelta de piu vaghi modi del parlar toscano.* Petit Trésor de la langue toscane, ou *le Triple Mariage*, comédie de Firenzuola, accompagnée de notes grammaticales, analytiques et littéraires, et d'un choix des locutions les plus distinguées du langage toscan; par M. BIAGIOLI.

IL seroit bien intéressant pour une langue d'avoir un ouvrage classique qui renfermeroit en lui seul toutes les locutions qui lui sont propres, éclaircies par de bons commentaires; mais on ne conçoit guère la possibilité d'une composition littéraire où seroient renfermés sans effort, sans affectation, sans nuire au plan et même au style, toutes les formes et toutes les exceptions, toutes les règles et toutes les bizarreries, tous les *idiotismes* enfin qui méritent d'être entendus, et qui valent la peine d'être recueillis. Les anciens citoient quelques livres écrits avec une pureté extrême; mais ils n'ont jamais pensé que leurs auteurs se fussent prescrit le devoir bizarre de ne laisser échapper aucune des beautés caractéristiques de leur langue, et ce seroit en effet une étrange et difficile entreprise. Les érudits savent

bien qu'il faut chercher de certains atticismes très-rares dans Isocrate, et des raffinemens fort recherchés de l'urbanité latine dans le livre d'ailleurs extrêmement méprisable qu'on attribue à Pétrone. *Les Provinciales* sont le monument le plus remarquable de notre littérature, par une multitude de tours familiers, élégans ou élevés, qui sont devenus classiques, et c'est ce qui a fait survivre l'importance littéraire de cet admirable ouvrage, aux questions d'une haute importance morale sur lesquelles il a été écrit. Ce qui consacre les grandes renommées dans les beaux-arts, ce n'est pas l'objet, c'est la forme.

Le but des académies, qui n'a pas été bien déterminé jusqu'ici, devoit être précisément celui du lexicographe judicieux qui constate les richesses des langues, et qui les fixe pour l'avenir; mais il est rare qu'une académie vaille un homme de sens, et on peut douter que l'Université d'Oxford eût jamais fait le *Dictionnaire* de Johnson.

C'est une invention assez heureuse pour l'enseignement des langues que celle du vocabuliste qui fait passer en revue tous les mots et toutes les locutions dans un plan méthodique, comme le *Janua linguarum* de Comenius, ou, ce qui est plus commun encore, dans un dialogue très-familier qui n'a ni action ni dénouement, mais

qui s'applique aux scènes les plus fréquentes et aux besoins les plus usuels de la vie. On sent qu'il seroit bien autrement ingénieux d'enfermer à dessein toutes les locutions les plus gracieuses, toutes les acceptions les plus fines, et surtout celles qui sont exclusivement propres à la langue dont on fait usage dans un récit agréable ou dans une comédie intéressante. J'ai cité *les Provinciales* pour la langue françoise ; mais quoique la forme épistolaire soit très-familière, elle n'admet peut-être pas exactement toutes ces nuances qui expriment la physionomie, qui composent quelquefois l'esprit d'une langue. La conversation dramatique a toujours une allure plus libre et plus appropriée aux mœurs. Cette idée a été sentie par l'auteur de la *Comédie des Proverbes* (1), Adrien de Monluc, comte de Cramail, qui est parvenu à faire sortir de son action dramatique toutes les expressions proverbiales de la langue. Cet artifice n'est pas tout-à-fait si commun qu'on pourroit le croire, et des écrivains plus distingués l'ont recherché depuis sans le faire présumer par leur titre. Tous les proverbes qui existoient dans la langue françoise au temps de Le Sage se trouvent dans *Gil-Blas*, comme tous ceux de la langue espagnole dans

(1) *La Haye*, *Ulacq*, 1655, in-12.

Don Quichotte. Je crois pouvoir assurer la même chose de Rabelais, qui n'a pas omis d'ailleurs *un seul mot* de la langue, et qui en a fait plus de mille. Je lisois l'autre jour dans la préface d'un roman d'éducation, que l'auteur avoit eu le soin d'y réunir toutes les règles de notre grammaire. Ce seroit une vérification très-fâcheuse à entreprendre.

Firenzuola est un de ces écrivains parfaits à l'égard du style, qui ont porté à un degré extrême la connoissance des délicatesses de leur langue, qui en ont possédé les secrets les plus curieux, les agrémens les plus exquis, et qui ont eu l'avantage d'écrire au moment où elle se fixoit, et l'honneur d'y contribuer. Ses écrits, souvent cités par l'académie de la *Crusca*, sont des modèles achevés de politesse et d'élégance. Ses deux comédies, qui n'ont pas été admises, on ne sait pourquoi, dans la collection de ses ouvrages imprimés en 1723, sont surtout de véritables *trésors* pour l'intelligence des *idiotismes* de la langue toscane, langue réellement distincte de la langue italienne généralement dite, et qui y forme comme une langue particulière, remarquable par son atticisme, son énergie et sa grâce. M. Biagioli, qui professe avec beaucoup de succès, à Paris, la littérature italienne, et dont le talent distingué a déjà enrichi la nôtre

de beaucoup d'ouvrages estimables, a pensé avec raison qu'une édition de ces comédies, accompagnée de notes explicatives, courtes et claires, sur les locutions propres ou *idiotismes* toscans, seroit une espèce de complément très-essentiel aux études qu'il dirige. Ces études ne peuvent être considérées en effet comme entièrement achevées, quel que soit le fruit qu'on en ait retiré, quand on n'a pas acquis par elles le tact, et pour ainsi dire l'instinct des beautés locales qu'on ne peut se rendre propres que par un long séjour dans le pays même, ou du moins par une étude bien spéciale et bien approfondie des classiques. M. Biagioli a donc publié *le Triple Mariage* de Firenzuola dans sa langue, mais en y joignant un commentaire françois plein de choses importantes et curieuses, dont certaines peuvent paroître très-neuves à des Italiens passablement lettrés; et comme il a jugé inutile d'y joindre *i Due Lucidi*, qui sont une imitation des *Menechmes* de Plaute, il s'est contenté d'en extraire, sous le titre de *Modi Scelti della Toscana Favella*, une nombreuse série d'*idiotismes* remarquables que la *Trinuzia* ne lui avoit pas fourni l'occasion de faire connoître. On conçoit l'intérêt d'un pareil ouvrage pour les amateurs de la littérature italienne, et même pour les personnes studieuses qui, sans la cultiver particulièrement,

particulièrement, s'occupent du moins de la grammaire et de la lexicologie générales.

Il s'en faut de beaucoup que la *Trinuzia,* qui parut, je crois, en 1551, soit une comédie recommandable sous le rapport de l'art comme sous celui du style. M. Biagioli, qui joint un goût très-pur à une grande instruction, l'apprécie en ce sens à sa juste valeur, et se défend sagement de l'emphase déplacée des commentateurs ordinaires qui admirent outre toute mesure les beautés de leurs auteurs, et qui justifient contre toute raison leurs défauts les plus ridicules. Cette judicieuse dispensation d'éloge et de blâme, qui est la principale qualité des critiques et leur qualité la plus rare, ne peut que faire augurer très-avantageusement de la grande édition du Dante qui l'occupe depuis longtemps, et qui est attendue avec d'autant plus d'impatience dans la république des lettres, que cet auteur souvent expliqué est peut-être de tous les classiques celui que ses compatriotes eux-mêmes connoissoient le moins. La *Trinuzia,* disois-je, n'est point une bonne comédie; c'est même tout le contraire, et elle peut servir de preuves à cet ancien axiome littéraire, que *c'est le style qui fait vivre,* puisqu'elle est arrivée jusqu'à nous. Elle se compose en grande partie des grossières *mystifications* qu'on fait subir à un doc-

teur balourd, auprès duquel les Jocrisses les plus ineptes de nos plus mauvaises parades seroient des aigles de science et des modèles de bon goût. Il s'appelle *Rovina* (ruine), et on le surnomme *Rovina delle leggi* (la ruine des lois.) Il dit que *Rovina* est un mot latin qui se décline *rovina, rovinae*, et son interlocuteur répond que, puisque ce nom se *décrine*, il doit appartenir à un cheval. Voilà l'esprit de Firenzuola, et c'est aujourd'hui celui de beaucoup d'autres; mais un avantage que Firenzuola avoit sur eux, c'est de savoir écrire, et de prêter à des idées souvent communes et quelquefois plates les formes les plus élégantes de son admirable langue. Il y a là une espèce de compensation dont les auteurs de nos petits théâtres sont extrêmement avares.

Les travaux connus de M. Biagioli sont garans du mérite de celui-ci. La pureté de son jugement, la variété de ses études, la connoissance profonde qu'il a des deux langues et des deux littératures, sont autant de garans de l'utilité de ce dernier ouvrage, qu'il a intitulé, sans rien promettre de trop : *Le Petit Trésor de la langue toscane;* non seulement en effet ce titre caractérise très-bien les belles locutions de Firenzuola, mais il donne une idée juste du mérite des notes de M. Biagioli qui renferment

plus de choses qu'une foule de gros livres et de lourdes compilations.

Comme je veux cependant donner quelque place à la critique, et que le *Tesoretto*, qui a été favorisé d'un grand nombre de souscriptions, et qui est susceptible d'un grand débit, ne doit pas attendre long-temps une seconde édition, je joindrai ici une remarque qui n'a peut-être pas échappé au tact de l'auteur dans toutes ses applications, mais qui peut en recevoir de nouvelles. Il est très-difficile de commenter pour une langue étrangère un auteur dont on est le compatriote, et dont on parle la langue usuellement depuis l'enfance. Une multitude de locutions très-familières, et qui le sont au point qu'on les croit par habitude familières à tout le monde, appartiennent souvent cependant à un usage local, quelquefois très-circonscrit, et deviennent inintelligibles partout ailleurs. Une multitude de locutions très-singulières, à l'origine desquelles il est difficile de remonter, sont au contraire communes à plusieurs langues, et n'ont besoin de commmentaire nulle part. M. Biagioli se croit obligé, par exemple, à expliquer *uomo doppio* (homme double) par *homme faux, dissimulé, qui joue deux personnages*. Ces équivalens ne sont pas plus clairs que la traduction littérale. Horace disoit déjà de son temps : *Du-*

plex Ulysses, et cette figure se trouve non-seulement dans les langues engendrées du latin, mais dans beaucoup d'autres. *Fare il diavolo* (faire le diable) se passe également bien d'explication en français. On dit d'un homme qu'*il fait le diable*, pour désigner un genre d'expédient qui n'a point de nom honnête. Le docteur Rovina, fatigué d'un mauvais raisonnement, s'écrie : *Tu faresti invergiliar Pazzilio*, pour *impazzar Vergilio* (tu ferois perdre la tête à Virgile.) Cette méprise burlesque d'un babillard étourdi, dont la langue se trompe, n'a rien de nouveau dans notre littérature; elle y est au contraire multipliée à l'excès, surtout chez nos anciens auteurs. Un des ivrognes de Rabelais se donne pour *prestre macé* (pour *maistre passé*, reprend-il) en beuverie. A la défaite des géans, Epistemon a *la coupe testée* (*la teste coupée*) d'un éclat de pierre. Tabourot a rempli de pareils exemples un chapitre de ses *Bigarrures;* ces curiosités ont effectivement besoin d'une note, mais elles ne sont ni bien utiles, ni bien piquantes. Il y a au contraire certains passages de la *Trinuzia* qui me paroissent très-difficiles à entendre, et que M. Biagioli a négligés, certainement par la seule raison qu'il les entendoit trop bien. C'est la seule chose que je trouve à désirer dans son livre, mais c'est probablement ma faute.

Essais sur Démosthènes et son Eloquence.

Ces *Essais sur Démosthènes* ont été composés en 1810, non loin de la patrie de Démosthènes, c'est-à-dire dans un pays fertile en grandes inspirations et favorable au développement des grandes pensées. Il n'est donc pas étonnant que leur auteur se soit abandonné outre mesure au prestige des noms illustres et des talens élevés dès le commencement de son ouvrage, et qu'il ait usé sans ménagement du privilége ordinaire des traducteurs qui ne manquent jamais de trouver dans leur modèle le type de toutes les perfections. On en jugera par le portrait de Démosthènes dont le génie étoit encore relevé, s'il faut l'en croire, par la morale de Socrate et de Platon ; de Démosthènes « qui ne voyoit que deux biens sur la terre, » la gloire et la vertu, ou plutôt qui n'en » voyoit qu'un : car à ses yeux la gloire étoit » le prix nécessaire de la vertu ; de Démos- » thènes enfin, qui ne se laissa jamais éblouir ; » ni par les prospérités, ni par les grandeurs, » ni par les trésors ». Ce trait paroît un peu fort à ceux qui ont lu l'histoire. Elle attribue à Démosthènes une morale moins âpre, un désintéressement moins inflexible, et je crois qu'elle permet de supposer même qu'il a *phi-*

lippisé quelquefois comme la Pythie. Les orateurs modernes sont si éloignés de Démosthènes sous un certain rapport, qu'il seroit dangereux pour l'art d'exagérer en tout point cette comparaison accablante. Le fier adversaire de Philippe étoit d'ailleurs un homme d'un caractère peu noble, versatile, avide, sujet à dire le pour et le contre, à recevoir de l'argent de toutes mains, et qui mit sa morale aux gages du grand roi, quand celui-ci voulut l'acheter. J'en conclus qu'il ne faut décourager personne.

Cet ouvrage se compose d'une préface qui annonce un écrivain accoutumé à réfléchir sur le génie de la langue grecque, et fait pour sentir vivement les beautés des chefs-d'œuvre qu'elle a produits; d'une traduction de trois harangues prononcées pour la cité d'Olinthe que Philippe vouloit envahir, et de considérations générales sur l'éloquence de Démosthènes, et particulièrement sur ses Olynthiaques.

Si le plus haut degré de perfection auquel le traducteur puisse atteindre consistoit dans une fidélité sévère et correcte, je suis porté à croire que la traduction nouvelle seroit distinguée parmi toutes les autres; mais je doute qu'on lui accorde un mérite plus brillant et peut-être aussi essentiel, ce naturel facile qui dissimule l'art, qui fait oublier le travail, et

qui prête à la copie quelque chose de la franchise et de l'originalité du modèle. L'écrivain, asservi avec une exactitude trop scrupuleuse à l'auteur qu'il transportoit dans notre langue, s'est efforcé de conserver jusqu'à la coupe de ses phrases, jusqu'au mouvement de ses tours, jusqu'à la construction mécanique de ses périodes ; et le françois n'ayant pas les mêmes moyens que le grec pour unir tous les élémens des periodes très-étendues, il en résulte souvent dans la traduction des tournures embarrassées qui ne nuisent pas absolument à la clarté, mais qui détruisent le nombre, qui choquent l'harmonie, et qui fatiguent l'attention. Je conviens que ce défaut paroîtra moins grave aux hellénistes, et surtout aux hellénistes qui enseignent, et qui exigent qu'aucun mot de l'original ne soit omis par le traducteur. Il est possible cependant de pousser cette recherche trop loin, jusqu'au néologisme par exemple, quand l'expression propre se refuse à l'esprit, ou manque réellement à la langue dans laquelle on écrit, et ce défaut est peut-être le pire de tous, parce qu'il indique une impuissance qui prévient défavorablement le lecteur. C'est ainsi que, dans la première Olynthiaque, Démosthènes exprime la crainte que Philippe n'*incrimine* l'absence des Athéniens, et le traducteur souligne ce

mot hasardé qu'il valoit mieux ne pas écrire. Quand on s'est fait une idée claire du génie d'un tel orateur, et qu'on a saisi jusqu'à un certain point tout le secret de son éloquence, il faut se garder bien soigneusement de lui parler ce jargon du barreau, qui n'est intelligible qu'au barreau. Il n'y a rien qui diffère plus essentiellement du style de Démosthènes que celui de nos avocats.

Les modernes se sont accordés avec les anciens sur les défauts du style de Démosthènes. On convient que ses plaisanteries lourdes et forcées n'auroient de grâce en aucune langue, et on a peine à croire que certains de ces mots trouvés dans lesquels il a quelquefois si bien réussi, mais qui pêchent trop souvent par la violence de l'allusion ou par la bizarrerie de la figure, n'aient pas choqué l'auditoire le plus favorable. C'est la moindre difficulté d'ailleurs que présente une traduction de Démosthènes : il est plus aisé d'éviter ses imperfections que d'atteindre à ses beautés, et la raison en est aussi bien exprimée que bien sentie dans ce passage d'un excellent article de la *biographie universelle* : « Démosthènes se rapproche de nos » grands écrivains en un point remarquable, » dit l'ingénieux auteur. Il suit, il enchaîne sa » pensée par la coupe et par le mouvement,

» beaucoup plus que par ces liaisons artifi-
» cielles d'un usage si commun chez les anciens,
» et souvent si embarrassantes pour les tra-
» ducteurs ; mais le mouvement est encore
» plus difficile à saisir. Comment un traducteur
» pourroit-il partager la verve continue et sui-
» vre la vitesse de Démosthènes ? Il est im-
» possible d'être si violemment emporté par
» les passions d'un autre » : et c'est ainsi que la copie la plus fidèle, tracée par l'helléniste le plus exact, et où le rapport de l'expression avec le sens est le plus ponctuellement conservé, peut manquer toutefois son but, et ne donner qu'une idée très-imparfaite du modèle qu'elle représente. Otez à Démosthènes ce mouvement inimitable de la période oratoire qui est le caractère distinctif de son style, vous lui ôtez sa véhémence qui est le caractère distinctif de son éloquence et de son génie; vous ne me montrez plus Démosthènes, et plus vous avez redoublé d'efforts pour l'imiter, plus vous vous êtes éloigné de lui. Privé de cette puissance d'action, de cette verve animée, de cette chaleur entraînante qui lui ont donné tant d'empire sur les hommes, Démosthènes, réduit à sa dialectique, n'est plus qu'un raisonneur habile et pressant. Voilà ce qu'en fait le traducteur, mais la nature en avoit fait un dieu.

L'auteur des *Essais sur Démosthènes* n'a pas dû se dissimuler cette difficulté; il a essayé de la résoudre, et il s'y est pris d'une manière qui mérite au moins de grands encouragemens. Il ne lui manque peut-être qu'une chose pour réussir, c'est de se pénétrer de l'esprit de notre langue comme il est pénétré de l'esprit de la langue grecque, et de devenir familier avec théorie des traductions comme il paroît l'être avec celle de l'éloquence dont il examine souvent les moyens sous des rapports très-neufs et très-lumineux. Les beautés poétiques et oratoires ne se calquent point; elles ne se reproduisent pas nécessairement par l'expression littérale par la figuration matérielle de la phrase, par l'appropriation spéciale du mot. Cette exactitude expresse seroit tout au plus le mérite du calcographe qui copie cependant d'une manière bien plus passive que le traducteur; et que seroit toutefois une gravure d'après un excellent maître où l'on retrouveroit les moindres linéamens de sa composition, s'il y manquoit son génie? Un excellent traducteur seroit l'homme qui, connoissant également bien toutes les délicatesses de la langue qu'il traduit, et toutes les ressources de la sienne, pourroit se soutenir constamment à la hauteur des pensées de son modèle. Voilà pourquoi les excellens traducteurs

sont excessivement rares, et les traductions parfaites, peut-être impossibles. C'est l'opinion d'un critique du premier ordre qui l'a souvent exposée dans le journal des *Débats* d'une manière aussi brillante que solide, et qui l'a appuyée de raisonnemens auxquels je ne pourrois rien ajouter.

J'ai dit qu'il manquoit peu de chose d'ailleurs au nouveau traducteur de Démosthènes, parce que je regarde comme peu de chose ce que l'âge, la réflexion et l'étude peuvent donner, quand il ne s'agit que de vouloir. Je citerois dans la première Olynthiaque le tableau des envahissemens de Philippe ; dans la seconde, celui de la misère des Macédoniens ; dans la troisième, celui des beaux siècles de la Grèce, qui me paroissent remarquables par le nerf du style, et qui traduisent assez bien l'éloquence de Démosthènes, à cette élégance attique près que la vigueur même de Démosthènes n'exclut pas tout-à-fait, et qui est malheureusement trop négligée dans ces *Essais*. Nous vivons dans un siècle sévère à force de raffinemens, et au gré duquel l'érudition ne dispense plus de bien écrire.

Les Considérations sur Démosthènes se divisent en deux espèces : la première contient les considérations générales qui s'adressent au plus grand nombre des lecteurs, c'est-à-dire,

à ceux qui ne savent pas le grec ; et la seconde, les considérations particulières qui s'adressent aux lecteurs les plus difficiles à contenter, c'est-à-dire à ceux qui croient le savoir. Les opinions du traducteur y sont motivées par des citations choisies dans les meilleurs classiques, et par des témoignages empruntés aux meilleurs scholiastes. On lit avec intérêt ces observations de critique verbale qui renferment quelques aperçus piquans, et qui annoncent dans l'auteur un esprit d'investigation et d'analyse beaucoup plus rare aujourd'hui que les qualités du style. Le texte original a été revu par un jeune Grec très-familier avec le grec ancien, et qui se croit certain de sa correction. L'ouvrage tel qu'il est donne le désir du mieux, mais il prouve du zèle, de l'instruction, du talent ; il conciliera l'estime des lecteurs les plus difficiles, et, dans ce genre de littérature, nous n'avons pas le droit de l'être.

Commentaire sur les meilleurs ouvrages de la Langue françoise, pour en accompagner toutes les éditions, et spécialement les deux collections de M. P. Didot l'aîné; par M. le chevalier Croft, baronnet anglois.

« Il y a plus affaire à interpréter les interpré-
» tations, disoit Montaigne, qu'à interpréter
» les choses, et plus de livres sur les livres que
» sur aultre subject; nous ne faisons que nous
» entregloser. Tout fourmille de commentai-
» res; d'aucteurs, il en est grand'cherté. »

Montaigne ne feroit pas le même reproche à notre siècle. Il n'y a pas grand'cherté d'auteurs; mais quoique les auteurs de notre temps aient souvent besoin de commentaires, les commentaires ne fourmillent plus. Les scholiastes sont comme ces plantes parasites, qui ne s'attachent qu'à des arbres vigoureux ou à des fortes murailles. Il leur faut un appui robuste.

La plupart des lecteurs ne comprennent guère l'utilité d'un commentaire sur les meilleurs ouvrages de la langue françoise. Il y a cent ans, par exemple, qu'on lit le *Petit Carême de Massillon* sans interprétation et sans gloses, et je doute qu'on ait attendu qu'il fût commenté pour y prendre plaisir. Ce qui paroît toutefois d'une petite importance pour nous, augmentera beau-

coup d'intérêt à mesure que notre langue perdra en vieillissant la tradition des classiques, et changera de nature pour faire place à son tour à une langue nouvelle. Cette époque d'anéantissement est le règne des peseurs de diphtongues et des disséqueurs de syllabes. C'est pour cela que Lucien, qui ne se piquoit pas d'être poli avec les grammairiens, les compare à ces insectes qui ne se mettent que dans les marchandises avariées.

M. le chevalier Croft a été doué par la nature de l'organe le plus exquis des commentateurs. Livré dès sa jeunesse aux études lexicologiques et à la critique verbale, collaborateur de Johnson dans la composition de son beau dictionnaire, et connu dans la littérature françoise même par des curieuses recherches sur la ponctuation d'Horace, il s'est fait remarquer dans ses différens travaux par une délicatesse, ou plutôt par un raffinement de perspicacité si rare qu'il n'a de nom dans aucune langue. M. le chevalier Croft peut se dire hautement l'Epicure de la syntaxe, et le Leibnitz du rudiment ; il a trouvé l'atome, la monade grammaticale ; et ses yeux, parvenus à ce dégré de sensibilité et de perfectionnement qui est une véritable infirmité, ne peuvent plus s'exercer que sur des monades et des atomes. Tout ce que voit M. le che-

valier Croft n'existe que pour lui, et les incrédules en tirent cette conséquence, que tout ce qu'il voit n'existe pas nécessairement comme il le voit ou comme il croit le voir.

Une des idées dans lesquelles le savant commentateur abonde le plus, c'est une prétendue théorie des *consonnances* que je ne me flatte pas de faire comprendre à mes lecteurs sans quelques développemens. Tout le monde a remarqué avant M. le chevalier Croft une figure de mots qui est très-commune dans la conversation, et qu'on pourroit bien appeler *consonnance*, si elle méritoit d'avoir un nom, celle qui consiste à jouer sur la syllabe caractéristique d'une phrase, et à la reproduire à peu de distance. Champfort a dit quelque part : « Quand on est arrivé » à trente ans, il faut que le cœur se *brise* ou » qu'il se *bronze*. » Il est évident que ces deux verbes ne sont pas pris au hasard, et que leur homophonie donne une singulière vivacité à l'expression. Madame de la Popelinière s'étoit fait peindre en *Hébé*. Mademoiselle Arnould engagea M. de la Popelinière à se faire peindre en *hébêté*. Mettez un synonyme à la place de ce dernier mot, et vous prêterez à mademoiselle Arnould une grossièreté gratuite, parce que tout le sel de sa plaisanterie résulte d'une *consonnance*.

Je connois trois autres espèces de *consonnances* qui méritent d'être remarquées. La première est celle que l'esprit recherche dans le style apophtegmatique ou proverbial, soit parce qu'elle donne à l'adage le plus populaire un air antique qui ne manque pas de solennité, soit parce que la répétition du son amuse l'oreille et fixe la mémoire. C'est probablement de là que nous vient la rime, qui est une *consonnance* à intervalles mesurés.

La seconde se trouve dans le style descriptif où l'emploi des onomatopées pittoresques doit amener nécessairement un concours fréquent de sons analogues :

Luctantes ventos, tempestatesque sonoras....

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.....

L'essieu crie, et se rompt.

Il est peut-être impossible de peindre les frémissemens du feuillage, les bruissemens de la bruyère, le tumulte du torrent, du tonnerre et de la tempête, sans répéter malgré soi ces lettres imitatives qui ont été empruntées à la nature même, et qui se multiplient dans tous les élémens de la phrase descriptive. De cette espèce de *consonnances*, résulte l'harmonie propre, qui est une des principales beautés des langues, et qui n'est jamais condamnable que lorsqu'elle pêche par l'affectation ou par l'excès.

Ainsi

Ainsi, on a reproché à Racine d'avoir dit :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?

parce que la multiplicité des lettres sifflantes s'y fait sentir d'une manière qui indique la recherche. Ce défaut, que les Grecs appeloient *sigmatisme*, étoit déjà celui d'Euripide.

La troisième *consonnance*, qui se rapproche beaucoup plus de celle de M. le chevalier Croft, est cette *consonnance* artificielle des initiales, dont il nous reste deux ou trois exemples dans les vieux recueils de poésies macaroniques, laborieux chefs-d'œuvre de quelques poètes sans goût et de quelques solitaires désœuvrés. De ce genre est le poëme de Jean Léon, publié sous le nom de *Placentius Poeta*, sous le titre de *Pugna Porcorum*, et dont tous les mots commençoient par la lettre P (1). Le moine Hugbald avoit dédié à Charles-le-Chauve un ouvrage à la louange des têtes rasées, qui étoit composé de 136 vers, dont tous les mots commençoient par la lettre C (2). Christianius Pierius s'est prescrit la même difficulté dans son *Carmen cothurniatum, catastrophicumque, cruciatus cædemque cruentam contumeliosamque continens*, im-

(1) *Manuel du Libraire*, de Jacq. Ch. Brunet. T. 3, pag. 60.

(2) Panzer, *Annal. typograph.*, tom. 2, p. 144.

primé à Francfort en 1576, in-8.° (1). Cet auteur avoit déjà donné, six ans auparavant, à Tubingue, un poëme acrostiche sur la lettre M, intitulé : *Maximilianeïda major Maximiliano multipotenti mancipata* (2). Le bonhomme Tabourot, qui s'est amusé à recueillir la plupart de ces pauvretés dans son recueil des *Bigarrures*, ajouteroit quelque chose encore à cette énumération, et le théâtre des Variétés est en fonds pour la compléter :

Ton tuteur te tenta, tu tentas ton tuteur;
Tes traits trop tentatifs tentoient ton tentateur. ..

Ciel ! si ceci se sait, ses soins sont sans succès.

Voilà ce qu'on appelle des *consonnances*; mais on peut présumer qu'il n'en sera jamais fait mention dans un commentaire des classiques.

Passons aux *consonnances* de M. le chevalier, et prenons au hasard le premier passage de Massillon, où il lui plaira d'en trouver. Voici le texte : « Je sais que l'impie prospère quelque-» fois, qu'il paroit élevé comme le cèdre du » Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une » gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de » lui-même. Mais attendez! » Voici le commentaire : « On voit dans ce numéro les *c* et

(1) Freytag, *Adparat litter.*, tom. 2, p. 933-939.
(2) *Ibid.*

» les *s* de *sais, cèdre, semble* et *ciel,* qui vont
» avec l'*s* d'*insulter*, comme le *g*, *l*, d'*orgueil-*
» *leuse*, nous offre la même combinaison de
» lettres que le mot *gloire*. Croira-t-on que
» ce soit le hasard qui ait offert ces *consonnan-*
» *ces* à Massillon ? » Je réponds que si ce n'est pas le hasard qui a offert ces *consonnances* à Massillon, je ne sais pas ce que c'est, et que je m'en soucie d'autant moins que je n'avois jamais remarqué les *consonnances*. M. le chevalier ajoute : « Je risquerai de dire que presque cha-
» que passage élevé, soit en poésie, soit en
» prose, qui contient le mot *insulter*, offre
» en même temps des *consonnances*. » Et moi, j'irai bien plus loin, car je gagerai sans rien risquer qu'il n'y a pas en françois une seule phrase de dix mots où le mot *insulter* soit contenu, et qui n'offre une des *consonnances* de M. le chevalier, c'est-à-dire un *S* ou un *T* bien sonores, et quelquefois davantage; car ce sont des lettres fort communes. La découverte de M. Croft seroit très-spécieuse s'il s'agissoit des cinq cents caractères et des quatre-vingt mille combinaisons des Chinois; mais que peut-elle signifier sur un alphabet de vingt-quatre lettres, dont quinze tout au plus ont une valeur bien déterminée, et se renouvellent à tout moment dans le discours? Ce qui seroit difficile, c'est qu'une phrase de

plusieurs lignes ne présentât la même syllabe caractéristique ou la même initiale qu'une fois, et il faudroit bien chercher pour trouver une phrase pareille. Ce seroit vraiment une découverte.

Supposons cependant avec M. le chevalier que l'oreille a choisi l'adjectif *véritable* pour le substantif *élévation* dans un certain passage de Massillon, parce que l'adjectif et le substantif consonnent par un *v*. Je demande ce que la langue et la littérature gagneront à ce nouvel aperçu, et ce qu'en feront les érudits de profession eux-mêmes qui tirent parti de tout? Cela ne nous apprendra pas à rechercher la *consonnance*, puisque, de l'aveu de M. le chevalier, elle ne fait pas beauté. Cela ne nous apprendra pas à éviter la *consonnance*, puisque, de l'avis de M. le chevalier, elle ne fait pas faute. Il n'y a donc rien de plus inutile, et l'étude de ce secret équivoque n'est qu'une docte puérilité. Un homme du mérite de l'illustre ami de Johnson contracte envers la république des lettres le devoir de mieux employer son temps.

A cela près, c'est-à-dire sauf quelques idées qui me paroissent fausses, et dont j'ai voulu donner un échantillon, le livre de M. Croft est digne du suffrage des lecteurs difficiles. Je n'ai pas dissimulé que la plupart des observations

dont il se compose sont d'une finesse, et, si j'ose le dire, d'une ténuité qui les soustrait à la critique ordinaire; mais elles n'en méritent que mieux l'attention des hommes studieux et instruits. On éprouve en les lisant quelque chose du sentiment d'un amateur des sciences naturelles qui n'a jamais fait usage du microscope, et qui se trouve initié tout-à-coup à la connoissance des infiniment petits. Le style a ce caractère particulier d'être clair, quoique diffus, et intelligible, quoique technique. Il a un mérite plus rare encore dans les ouvrages de ce genre; celui de plaire en instruisant, et de soutenir l'attention jusqu'au bout sur les mêmes objets, à travers une foule de digressions qui semblent l'en détourner sans cesse. M. le chevalier Croft n'écrit pas seulement avec sa doctrine, il écrit avec son imagination, avec son cœur, avec une foule de souvenirs qui attachent toujours, qui charment quelquefois; et on sent, en suivant le cours de ses effusions prolixes et de ses savantes causeries, que, de tout ce qu'il a montré à son lecteur, il n'y a rien qui vaille mieux que lui.

Je ne me flatte pas que cet extrait trouve grâce devant la sévérité pointilleuse du commentateur de Massillon. Il faudroit être bien heureux pour ne pas donner prise à la critique aux yeux du grammairien difficile qui a eu la

force de compter trois cent vingt-neuf fautes de langue dans le chef-d'œuvre du plus pur de nos prosateurs. Si cependant M. le chevalier Croft me trouve sévère à son égard, il conviendra du moins que je ne fais qu'user du droit de représailles, et qu'il a de son côté les torts d'une agression dont je ne saurois deviner le motif. C'est bien de moi, je ne puis pas me le dissimuler, que M. le chevalier dit, à propos d'une pensée de Pascal qui ressemble un peu à une pensée de Montaigne. « J'ai découvert il y a quelques années » ces obligations qu'un grand homme avoit à un » autre, et l'auteur d'une brochure populaire en » a publié quelques-unes d'après mes notes. » Il est très-vrai que je suis auteur des *Questions de littérature légale*, où j'ai cru découvrir, entr'autres choses, *les obligations qu'un grand homme avoit à un autre*, sans attacher toutefois beaucoup d'importance à cette prétendue découverte, qui ne suppose qu'une lecture successive de Montaigne et de Pascal. Il est très-vrai encore que, depuis la publication de ma brochure, les excellens critiques qui en ont rendu compte dans le Journal des *Débats* et dans le *Moniteur*, m'ont fait sentir que le reproche de plagiat que j'adressois à Pascal étoit au moins basardé, et qu'il n'y avoit presque pas lieu de douter que ces pensées dérobées ne fussent de simples maté-

riaux destinés à être mis en œuvre sous une autre forme. Il est très-vrai enfin que je voudrois attacher plus de prix à ce rapprochement que M. le chevalier daigne appeler une découverte, et qui pourroit bien n'être qu'une bévue, pour avoir plus de plaisir à lui en faire hommage, mais que je ne puis me décider à lui en faire restitution, parce que je n'ai vu de ma vie les notes dont il parle, et parce que je suis positivement certain que cette bagatelle pédantesque ne fait pas partie des mille choses instructives et curieuses que j'ai apprises de lui.

Quant à la qualification de *Brochure populaire* que mon livre subit du haut d'un volume de 462 pages, elle est peut-être un peu fière, mais elle ne seroit pas injuste, à l'épithète près, que je ne comprends dans aucun sens : si elle se rapporte à mon style, elle n'est pas du tout polie; si elle se rapporte à mon succès, elle l'est trop.

P. Virgilii Maronis Culex. Le Moucheron, poëme de Virgile, traduit en vers françois, enrichi du texte latin du cardinal Bembo, et de son dialogue à Hercule Strozzi; suivi des imitations poétiques de Pannindo, Spencer et Woss, accompagnées des Commentaires de Jos. Scaliger, Burmann et Heyne; avec le *Culex probabiliter restitutus* de ce dernier, et des notes du traducteur éditeur; par M. le comte de VALORI, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

IL est assez reconnu que le *Culex* n'est pas entièrement de Virgile, pour qu'on ne s'étonne pas de l'inégalité du style qu'on y a remarquée de tout temps, et qui en a fait porter des jugemens si divers. Dans un siècle où il est certain qu'il étoit moins altéré qu'aujourd'hui, Martial ne le considéroit que comme un *essai grossier* du chantre d'Enée :

Protinùs Italiam concepit, et arma virumque
Qui modo vix culicem fleverat ore rudi.

On sait que le poète ou les poètes y ont admis tous les genres, depuis le plus simple au plus élevé. L'arrivée du pasteur au mont Cythéron, la peinture du troupeau, celle du lieu où se passe la scène, ont le coloris des Bucoliques; la description du reptile rappelle les serpens de Lao-

coon ; la prosopopée du moucheron appartient à la même famille d'idées poétiques que la descente d'Enée aux Enfers. Il étoit impossible que des nuances si tranchées, opposées les unes aux autres dans l'espace de quatre cents vers, produisissent entr'elles un ensemble harmonieux et agréable pour l'esprit. Ce défaut d'harmonie dans l'ensemble est aussi, selon moi, le plus grand défaut du *Culex*, et celui qui contrarie le plus l'idée que je me suis faite du goût et de la raison de Virgile, même au temps de ses premiers essais. C'est probablement cependant cette variété de tons, extrêmement favorable aux poètes les moins exercés, qui lui a procuré des traducteurs dans tous les temps et dans tous les pays. M. de Valori rapporte trois de ses traductions à la suite de la sienne : la *Zenzara* de l'abbé François Biacca, surnommé, en sa qualité de berger arcadien, Pannindo Ibichense ; *the Gnat*, du fameux Edmon Spencer, en vers anglois, et *Die Mucke*, de Jean-Henri Woss, en vers allemands. On sait que notre abbé de Marolles, le plus infatigable et le plus illisible des traducteurs, avoit eu aussi la cruelle témérité de rimer le *Culex*. Cette parodie barbare, perdue maintenant dans son rare volume des *Catalecta*, fournit à M. de Valori quelques passages destinés à égayer la sévérité des discussions

philologiques. Ce qu'ils ont de plus singulier, c'est que le bon abbé de Marolles n'a pas eu la prétention d'en faire une traduction burlesque.

La traduction de M. de Valori peut se passer, sous tous les rapports, d'un pareil objet de comparaison; elle justifie la réputation que l'auteur s'est acquise par des morceaux de poésie très-distingués, dont la plupart ont eu pour objet de consacrer des événemens chers aux bons François, et des sentimens que tous les honnêtes gens partagent. Son style n'est pas sans défauts, et il n'y a pas de mal à cela; car M. de Valori est jeune encore, et il est de certains défauts dont l'absence totale est de mauvais augure dans un jeune poëte. Si le luxe extraordinaire des descriptions, si la profusion quelquefois fastidieuse des détails mythologiques, si la recherche pénible et tourmentée de l'expression, n'est pas une preuve suffisante contre l'authenticité du *Culex*, il en résulte que le plus parfait des poëtes anciens, celui qui avant l'âge de maturité a été le plus exempt de taches et d'inégalités dans ses moindres ouvrages reconnus, avoit débuté aussi de manière sans doute à donner de grandes espérances, mais non pas à défier totalement la critique. J'aime à croire qu'il n'y a point de poëte au monde à qui ce rapprochement puisse paroître sévère; mais Dieu sait s'il n'en est pas

qui voudroient être loués autrement! Je ne parle pas de ceux qui joignent au talent d'écrire des connoissances acquises, moins brillantes et non pas moins précieuses. En général, les hommes qui savent beaucoup ont d'excellentes raisons pour être modestes.

Un de ces défauts, qui est sans doute inhérent à notre versification, et dont M. Delille est bien loin d'être exempt, c'est la nécessité souvent déterminée par la rime de doubler les vers de l'original pour les rendre. Ainsi, dès son début, M. de Valori est obligé d'employer douze vers à en traduire sept; et comme ces vers sont fort bien, et n'ont presque rien de trop, c'est évidemment à la langue qu'il faut s'en prendre. Cependant, si cette petite imperfection a valu la peine d'être remarquée quelque part, c'est surtout dans la traduction du *Culex*, où le poète n'est déjà que trop abondant, et où l'esprit sent qu'il auroit à tout moment besoin d'être renfermé dans de justes bornes. Je reprocherai encore à M. de Valori de s'abandonner trop complaisamment à l'inspiration poétique, même quand il cesse de parler le langage de la poésie. Les observations d'un scholiaste ne peuvent plus admettre l'élévation de l'ode et le désordre du dithyrambe. La sécheresse est à éviter partout, même dans les notes d'un grammairien qui analyse des mots;

mais s'il y a un excès plus à craindre, c'est celui du style fleuri dans un sujet sévère. Le mouvement du discours et la prétention du trait sont de véritables contre-sens dans une discussion philologique. Elle s'accommoderoit mieux d'une nudité absolue. Rollin est un modèle admirable en ce genre. Il sait être abondant, facile et doux, sans avoir l'air d'être orné. Il y a aussi quelques incorrections dans la prose, et même dans les vers, qui sont beaucoup plus soignés :

. . . . La source limpide
D'où Castalie *échappe* avec un flot rapide.

On ne dit pas qu'une fontaine *échappe* d'une source.

Avant l'âge où Cérès dans leur besoin extrême
Ne leur eût présenté l'épi de Triptolême.

Ce dernier membre de la phrase n'est pas lié grammaticalement avec le premier. Je ne parle pas de quelques libertés, pour ne pas dire quelques hardiesses, parce que je n'en vois point qui nuisent au sens, et qu'en général, tous les détails difficiles sont rendus avec un mérite que la difficulté rend encore plus remarquable. Dans l'embarras du choix, je citerai cette description du serpent qui est, au jugement de Heyne, un des passages authentiques de l'original :

A peine le pasteur sous la voûte d'un chêne
Se fut-il endormi non loin de la fontaine,

Ignorant quel péril l'attend dans ce séjour,
Qu'un reptile en ce *lieu*, vers le *milieu* du jour....
Glisse et fait onduler ses écailles bruyantes.
L'air brûle autour de lui. Le serpent monstrueux
Se roule et se déroule en orbes tortueux.
Son œil lance de loin des éclairs; il se dresse;
Son corps sur le limon s'agite avec souplesse,
Dans sa gorge enflammée il vibre un triple dard, etc.

Je ferai observer dans le huitième de ces vers un bel artifice de facture, cette césure hardie et pittoresque après la neuvième syllabe, au dessus de laquelle le serpent semble se dresser en sifflant :

Et se
Sublimi cervice rapit (1).

C'est ainsi qu'il faut traduire les poètes. Les trois premiers vers qui tiennent la place de six beaux vers de l'original laissent beaucoup plus à désirer, et à tel point que je m'étonne que le goût de M. de Valori s'en soit contenté. Vir-

---

(1) Le fameux texte de Pithou, dans l'inappréciable édition des *Epigrammata et Poematia vetera*, *Paris*, 1590, *in*-12, porte une leçon différente, mais également pittoresque. Il est à désirer que M. le comte de Valori recueille ces précieuses variantes dans l'édition qui suivra celle-ci. Le *Culex* a si peu d'étendue, qu'on ne risque pas de trop surcharger le volume en mettant sa concordance tout entière sous les yeux du lecteur.

gile, car ici ce ne peut être que Virgile, à soin d'insister non seulement sur la beauté du lieu, mais sur la confiance du pasteur que nulle inquiétude ne retient, sur l'abandon avec lequel il se livre au sommeil, sur la douceur du sommeil même dont il est saisi tout-à-coup, parce que ces détails préparent le lecteur à sentir plus vivement l'impression d'un contraste terrible, celle que produit l'apparition subite du monstre ; et ce qu'il y a de surprenant, c'est que M. de Valori a oublié ces circonstances dans sa traduction en prose, qui est faite avec assez d'exactitude, comme dans sa traduction en vers : « Dès » que le pasteur se fut étendu au bord de la » fontaine sous l'épais ombrage, et que le som- » meil eut fermé sa paupière, ignorant quel pé- » ril l'attendoit en ce lieu, etc. » Qui croiroit que ces deux lignes si dénuées de chaleur et de coloris sont destinées à rendre les vers suivans :

Pastor, ut ad fontem densa requievit in umbra,
Mitem concepit projectus membra soporem,
Anxius insidiis nullis ; sed lentus in herbis
Securo pressos somno mandaverat artus ;
Stratus humi dulcem carpebat corde quietem :
Ni fors incertos jussisset ducere casus.

A part le premier et le dernier vers, il ne faut rien chercher de tout cela dans les deux versions.

Que sont devenus, je le demande à M. de

Valori, le *lentus in herbis* qui est si Virgilien, le *mitem soporem*, l'*anxius nullis insidiis*, le *securo somno*, et toutes ces redondances si heureusement imaginées qui reposent si agréablement l'esprit, qui le tiennent plongé dans un calme si doux, qui font valoir l'effet si effrayant et d'ailleurs si habilement gradué de cette transition inattendue ?

Nam solitum volvens ad tempus tractibus iisdem
Immanis vario maculatus corpore serpens, etc.

Je ne suis pas très-disposé à chercher dans les ouvrages des poëtes les beautés qu'ils n'ont pas eu l'intention d'y mettre; mais il y a certainement un merveilleux sentiment poétique dans la combinaison de cette belle période où l'imagination, éveillée tour à tour par ces circonstances qui se succèdent suivant l'ordre de la sensation, *volvens*, *immanis*, *maculatus*, s'arrête enfin glacée de terreur au nom du reptile qui la termine. Tout est là dedans, le mouvement ondoyant de l'herbe agitée circulairement qui révèle la présence d'un ennemi, et puis sa dimension formidable, et puis l'horrible couleur de ses écailles, et puis le serpent même qui, sans doute, est déjà près d'atteindre sa proie. Ces beautés n'ont pas été exprimées par le traducteur italien, mais Spencer s'est bien gardé de les omettre. Dans son poëme les six vers de Virgile occupent une octave, et

le nom du serpent est comme suspendu sur le premier hémistiche du second vers de l'octave suivante. Au reste, M. de Valori nous doit compte de tout ce qu'il ne nous a pas donné : il n'a point de prétexte pour nous refuser de beaux vers de plus. Ceux qu'il a déposés dans ce volume, et les curieuses recherches dont il les a accompagnés, lui assurent à double titre une place dans la bibliothèque des gens de goût, comme érudit et comme poète. Cette édition, qui pourroit bien être plus correcte, se recommande toutefois par l'élégance des caractères, et surtout par un charmant dessin que l'auteur doit à l'amitié de M. Girodet, et qui feroit seul le succès d'un livre. Virgile conviendroit lui-même que ses paysages ne peuvent pas être mieux traduits.

Epigrammes

Epigrammes de Martial, traduction nouvelle et complète; par feu E.-T. SIMON, ancien bibliothécaire du tribunat, professeur de belles-lettres à l'Académie de Besançon.

DE toutes les questions littéraires d'une grande importance qui ont été approfondies dans le *Journal des Débats*, et qui ont concouru, par la manière dont elles y sont traitées, à lui assurer la supériorité dont il jouit parmi les feuilles publiques (mon insuffisance me donne le droit de lui rendre ce témoignage); de toutes les heureuses discussions de critique et de philologie qui ont occupé les loisirs tranquilles de nos lecteurs, il n'en est aucune qui ait été soutenue avec plus d'éclat que celle qui a rapport aux traductions. Je ne reviendrai pas sur un système auquel M. Dussault a lié son nom pour toujours, et que l'opinion de ce littérateur recommande d'une manière trop éclatante pour que mes foibles efforts puissent rien ajouter à son crédit. Je regarde la question comme jugée, et je ne la considère que sous l'aspect particulier qu'elle vient de me présenter. Etoit-il possible, étoit-il utile, étoit-il convenable de traduire Martial?

Je ne ferai pas valoir, comme une objection suffisante contre les nouvelles traductions de Martial, les traductions antérieures. Il est fort

indifférent qu'un prêtre de Rouen, nommé Hercule Grisel, et un prêtre de Paris, probablement tout aussi accommodant sur les bienséances de son ministère, se soient avisés de travestir en lourde prose, et en vers plus lourds encore, les légères plaisanteries du poète de Bilbilis. Ce n'étoit pas une raison de ne plus le traduire ; ou plutôt il paroissoit plus juste et plus raisonnable de le traduire, pour racheter l'outrage fait à sa mémoire par l'abbé de Marolles dans cette traduction indigeste et illisible que le savant Ménage appeloit ingénieusement : *Les Epigrammes contre Martial.* La traduction *des plus beaux endroits* de Martial, par le bon homme Dufour de la Crépelière, médecin assez distingué de son temps, pour qui Apollon n'auroit jamais dû être que le dieu de la médecine, et celle du président Nicolle, qui n'avoit aussi traduit que *les beaux endroits*, n'étoient pas non plus fort décourageantes. Il falloit seulement se demander pourquoi la Crépelière et Nicolle, et certains de leurs prédécesseurs qui sont beaucoup plus connus; Rapin, Ronsard, Dubellay, Clément Marot, notre Martial françois, n'avoient pas traduit Martial tout entier, si ce n'est parce que Martial tout entier ne pouvoit pas être traduit dans une langue décente, et qu'une grande partie de ses épigrammes sont d'ailleurs sans aucun intérêt dans une langue moderne.

Martial lui-même a distingué ses épigrammes en trois classes, selon le degré de mérite qu'elles peuvent offrir au lecteur : les bonnes, les médiocres et les mauvaises, qui sont en majorité, du propre aveu de l'auteur, peu récusable en cette matière. En appliquant cette division aux bonnes elles-mêmes, c'est-à-dire à la plus petite fraction de son petit livre, nous y trouverons trois espèces d'épigrammes : celles qui ont rapport à des mœurs locales, à des circonstances particulières de temps et de costume, dont la tradition se dérobe à toutes les recherches des érudits, à des monumens qui n'existent plus, ou dont l'existence n'a jamais occupé les savans. Celles-là étoient à peu près impossibles à traduire : et que peut gagner l'intelligence d'une nation à ce qu'elles soient traduites? La seconde espèce se compose des épigrammes obscènes, qui sont en général assez piquantes, mais dont la grossièreté révolteroit la délicatesse des Muses françoises. Celles-là ne devoient pas se traduire. Il falloit les laisser au latin qui, *dans ses mots, brave l'honnêteté*. La troisième espèce enfin, étoit la seule qui pût justifier les soins d'un traducteur, mais elle était traduite en détail. Il n'y a pas un joli trait de Martial qui n'ait été transporté dix fois dans la poésie françoise, et souvent avec un

agrément qu'on ne trouve pas au même degré dans l'original.

M. Simon a remédié, jusqu'à un certain point, à l'inconvénient que présentoient les premières, en accompagnant sa traduction de notes très-développées, qui sont quelquefois curieuses, mais d'une bien mince utilité, si ce n'est pour l'intelligence de Martial. Quant aux épigrammes obscènes, persuadé que la grossièreté du langage ne peut plus être sauvée dans une traduction en prose, par cet heureux choix de mots et par cette élégance de tours que Juste-Lipse appelle quelque part *puritas impuritatis*, il a essayé de jeter une gaze légère sur les images trop nues de son modèle, en substituant aux expressions indécentes du poète, des circonlocutions figurées propres à adoucir les formes cyniques du texte. Il n'a pas pensé, selon moi, en entreprenant ce travail, peu satisfaisant d'ailleurs pour la pudeur qu'il outrage avec plus d'égards, mais qu'il outrage encore, qu'il y avoit souvent à perdre le tout aux moindres modifications dans ce petit genre de littérature, où l'effet dépend d'une nuance et une nuance d'un mot. Il arrive presque toujours que le trait de l'épigramme obscène est dans le mot que M. Simon a délicatement évité, et dont le sel affadi a disparu sous les précau-

tions scrupuleuses de sa périphrase. Isaac Vossius avoit fait cette observation à l'égard de Catulle : *Hic sola obscœnitas facit epigramma.* Aussi je ne vois pas que les traductions de Catulle aient eu plus de succès en françois que celles de Pétrone et de Martial. La décence des peuples modernes, épurés par le christianisme, repousse invinciblement ces débauches de l'esprit qui, chez les anciens, ne nuisoient pas même à la considération de l'écrivain. Verus, qu'Antonin avoit associé à l'empire, appeloit Martial du nom du chaste Virgile, et un patricien, célèbre par ses richesses, lui consacra une statue.

Après ces observations qui portent sur le genre de l'ouvrage même, et non pas sur le travail de M. Simon, auquel je n'ai que des éloges à donner, je dois rendre une justice complète au goût qui a présidé à ses observations, au zèle qui a animé ses recherches. Si le mérite d'un texte parfaitement pur, d'une traduction élégante, qui ne manque de fidélité en quelques passages qu'autant que le respect des mœurs publiques a rendu ce défaut inévitable; si des éclaircissemens qui ont dû coûter beaucoup de peine à recueillir, et qui suppléeront désormais à tous les commentaires; si le soin avec lequel M. Simon a réuni toutes les imitations de Martial

faites en vers françois, à la suite de chacun des livres dont elles sont tirées ; si cette richesse d'ornemens qu'il a portée jusqu'au luxe, et qui est telle qu'un énorme volume de 504 pages ne contient jusqu'ici que le tiers de son édition ; si tous ces avantages n'assuroient à la nouvelle traduction de Martial une place distinguée dans les grandes bibliothèques, j'aurois accordé moins de développement à la critique, et les services littéraires de M. Simon, qui a terminé, il y a peu de temps, une vie honorablement consacrée à l'enseignement, m'auroient imposé plus de réserve ; mais j'ai dû regarder son succès comme certain, et indiquer les motifs qui feroient craindre aux gens de goût et aux honnêtes gens qu'un pareil genre de traduction devînt populaire. M. Simon, qui étoit non-seulement un écrivain pur et un excellent humaniste, mais encore un honnête homme, n'auroit pas été étranger à ces considérations.

La divina Comedia di Dante Alighieri, col Commento di G. Biagioli.

Homère marque le passage des siècles héroïques aux siècles classiques. Le Dante a marqué celui des siècles romanesques aux siècles romantiques, et à la restauration des lettres. Le premier a tout créé jusqu'à ses dieux. Le second a trouvé une religion établie, dont il a mêlé les inspirations avec celle de la poésie ancienne. Quand le Dante a paru, la société brisée par les guerres civiles paroissoit près de périr. Au siècle d'Homère, au contraire, elle étoit surtout belle de jeunesse et d'espérance. Les pensées d'Homère devoient avoir un caractère simple et magnifique à la fois comme les institutions des premiers peuples, celles du Dante une expression énergique et douloureuse comme l'agonie des peuples finis. Ces deux hommes sont les termes d'un cercle merveilleux dans lequel tous les secrets de la civilisation sont enfermés. Il y a en eux une révélation effrayante de toutes les facultés de l'homme depuis son origine jusqu'à sa fin. L'un est à la tête des anciens jours et invente l'Olympe; l'autre préside au perfectionnement des modernes, et il décrit l'Enfer.

On dira sans doute qu'il a décrit aussi le *Purgatoire* et le *Paradis*, mais il n'y a guère que les

érudits et les curieux qui le sachent. Ces poëmes ne sont, pour le grand nombre des lecteurs, que la surabondance des inventions d'une imagination puissante, qui se précipite dans ses rêves et qui multiplie les difficultés pour les vaincre. La grande conception du Dante, c'est l'*Enfer*; et dans l'*Enfer* même, ce sont quelques épisodes touchans ou terribles. Voilà ce qui le fera vivre à jamais. Le vague mystique, les brillans enchantemens qu'il a su répandre dans quelques-uns de ses autres tableaux, n'auroient peut-être pas suffi pour les amener jusqu'à nous. Le poète se trouvoit dans un âge de pathétique et de terreur, et il fut pathétique et terrible. Soutenu, exalté depuis par l'habitude de vivre dans la région des âges ressuscités, il considère l'éternité du chrétien sous tous ses aspects; mais ce qu'il a le mieux compris, le mieux exprimé, ce sont les misères, les douleurs de son avenir, et je ne sais si les priviléges du génie vont plus loin. Il est possible que le sentiment d'un bonheur achevé lui soit interdit.

Il y a un passage de Schiller qui feroit croire qu'il n'étoit pas de cette opinion; et cependant, si quelqu'un a bien compris le Dante, ce doit être Schiller. Un des brigands de sa tragédie des *Voleurs*, cherchant un supplice pour un parricide, se plaint que la vie soit si riche en joies, si

pauvre en tourmens, et que l'Enfer, comme il le conçoit, ne suffise pas au châtiment du monstre qu'il va lui dévouer, quand le ciel est si plein de délices qui passent toutes les idées de l'homme ; mais il est évident que c'est ici le mot d'un démon qui s'empare d'un damné. Il n'appartient à aucune langue humaine.

Le poëme du Dante a toujours offert de grandes difficultés aux commentateurs. On a établi pour lui des chaires publiques d'interprétations ; et parmi les Italiens les plus consommés dans la littérature de leur langue, il y en a un grand nombre qui ne l'entendent pas tout entier. L'obstacle qu'il oppose à leur intelligence n'est pas dans l'ensemble du sujet ; il n'y en a point de plus simple. Il n'est pas dans sa contexture et dans son ordonnance ; jamais division ne s'est présentée aussi naturellement que celle qui a pour objet l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. Il n'est pas dans le sens mystérieux de la composition ; car il importe fort peu que Virgile et Béatrix soient ou ne soient pas des figures allégoriques dans le système épique du Dante, qui n'embrasse qu'une longue suite d'épisodes où ces personnages restent secondaires. Il n'est pas dans les caractères et les passions, puisque le poète est le seul héros de son épopée, et qu'il parcourt les vastes domaines de l'éternité comme un voya-

geur presque indifférent, qui ne fait que sourire ou s'attendrir en passant sur la destinée de ses amis, mais pour qui ce tableau n'est qu'un spectacle, même quand il le contemple avec la femme qu'il a aimée. Il n'est pas non plus dans cette topographie si bizarre et si compliquée, qui a exercé tant de crayons, qui a inspiré tant de talens, qui a peut-être échauffé le génie de Michel-Ange, si analogue à celui du Dante; invention étrange, qu'on appelleroit dans nos langues perfectionnées la statistique de l'autre monde. Il est dans les élémens même du langage, dans le génie d'un idiome nouveau, éminemment poétique, et dont tous les peuples actuels ont perdu le secret; ce phénomène est très-facile à expliquer pour ceux qui conçoivent qu'il n'y a point de langue épique chez les peuples avancés en civilisation, où l'âge de l'imagination a fait place à l'âge du raisonnement.

Ainsi ce n'est qu'au commencement des temps historiques, et quand l'histoire elle-même n'a pas encore été écrite, qu'on trouve l'épopée, car l'épopée n'est que l'histoire des temps merveilleux. Moïse, Homère et le Dante semblent sortir du chaos, tant il reste peu de monumens derrière eux! S'il est d'autres poëmes épiques à citer dans des âges plus raffinés de la société, ils ont le caractère d'une création secondaire, et on éprouve

en les admirant qu'ils ne sont qu'une imitation heureuse de la création du genie. L'*Enéide* même est un poëme grec, un poëme qui respire partout l'influence des conceptions d'Homère. On est porté à croire que si Homère n'avoit point existé, il seroit possible que Virgile n'eût point écrit, ou qu'il se fût borné à faire chanter des bergers et à décrire les travaux de l'agriculture. Quelque grand que soit Virgile, il lui manque la solennité de ce vieux chantre d'Ilion qui semble contemporain de ses dieux. Quand Virgile parle de Troie, ce ne sont pas seulement les ombres de Priam, d'Hector et d'Enée qu'il évoque de la poussière, celle d'Homère y est aussi, et plane sur ses tableaux avec une incomparable majesté. Le poète primitif, dans une littérature qui devient classique, brille de tout l'éclat que réfléchit sa postérité littéraire. La lumière qui s'échappe de lui se répète plus ou moins dans ses successeurs, mais c'est lui qui l'a faite.

Une nouvelle épopée est donc le résultat du renouvellement de tout un système social, avec toutes les opinions et toutes les mœurs. Une épopée sur une histoire usée qui a fatigué la plume de fer des *annalistes* et des compilateurs, est la conception la plus fausse qu'on puisse imaginer, et cela est si vrai qu'elle trahit jusqu'aux efforts du talent. Sans partager pour le Tasse la sévérité

de Boileau, sans exagérer les jugemens rigoureux que les critiques les plus désintéressés ont portés sur la *Henriade*, en admirant dans la *Henriade* et la *Jérusalem* ce que ces beaux ouvrages ont de réellement admirable, il est impossible d'y méconnoître l'impuissance du poète. Elle est marquée à toutes les pages. Il sait bien élever un temple, mais il lui manque des divinités : il lui est arrivé ce qui arriva au temps de Galère : la poésie est une mythologie, une religion entière, et les dieux n'y sont plus.

Il y a quelques exceptions à faire à ce principe, mais elles le confirment. Je suis très disposé à reconnoître que Milton et Klopstock sont de grands poètes épiques ; mais le premier est né dans un âge de révolution où le langage et la littérature tendoient à se renouveler ; le second a écrit dans une langue déjà ancienne, mais à laquelle des circonstances particulières qui seroient trop longues à déduire ici, avoient conservé son indépendance et son originalité ; tous deux, pénétrés de l'idée vraie que le domaine de l'épopée historique étoit désormais stérile, se sont élancés dans l'espace immense de l'épopée mystique, qui étoit dans leur langue une création toute nouvelle. La révélation de cette ressource merveilleuse étoit en eux l'instinct d'un profond génie. Il n'y avoit à faire que ce qu'ils ont fait, mais il l'ont deviné.

Qu'on juge maintenant combien étoient immenses les avantages du Dante ! Il réunit par une faveur inconcevable de position ceux de tous ses prédécesseurs et de tous les écrivains du même ordre qui le suivront jusqu'a la fin des siècles; il arriva, comme l'auteur de l'*Iliade*, au commencement d'une société qui appartenoit encore presque toute entière aux temps barbares, et chez laquelle la langue poétique se formoit à peine : il vécut comme celui du *Paradis Perdu* parmi ces grands orages politiques qui éprouvent les forces de l'âme, qui les agrandissent, qui développent le génie avec les passions qui l'alimentent ; et les passions sont quelquefois tout le génie. Admirateur des classiques dont peu d'hommes alors connoissoient les ouvrages, il eut cependant, comme Milton et Klopstock, l'heureuse idée de quitter la route de Virgile dans laquelle son siècle ne l'auroit point suivi, ou plutôt d'entraîner Virgile dans la sienne, et de lui faire visiter des Enfers qu'Enée n'avoit point parcourus. Enfin il fut presque toujours proscrit et malheureux, et le malheur est une muse.

Cette complication dans la situation du Dante, l'obscurité d'un temps historique très-orageux, mais très-mal connu, le vague d'une langue, la témérité d'une poésie dans leur enfance, la fierté

d'une imagination qui se fait ses règles à elle-même, et qui, dans un moment où tout paroîtroit neuf, dédaigne de peindre un autre monde que celui qu'elle a inventé, tout contribue à rendre la *Divine comédie* impossible à interpréter quand on n'a pas saisi tout son esprit et qu'on ne s'est pas familiarisé avec le poète par une longue étude; mais ce qui rend la difficulté presque insurmontable, c'est cette foule d'allusions à des choses et à des hommes dont nous n'aurions conservé aucune notion si la poésie, inspirée par la haine, n'avoit pas usurpé pour eux les priviléges de l'histoire. En effet, le Dante ne visite pas les enfers le rameau d'or à la main; il y entre avec le fouet de Némésis. Animé d'un sentiment profond de vengeance contre ses persécuteurs et les oppresseurs de son pays, il les traîne devant le tribunal de l'avenir dont il prévient les arrêts. Quelquefois même, par une fiction effrayante de hardiesse, il les y fait comparoître tout vivans, et il trouve parmi les damnés des hommes qui passent pour habiter encore la terre, parce que des esprits infernaux s'y sont revêtus de leur simulacre. On sent combien il est difficile pour le scholiaste de diriger le lecteur au milieu des ténèbres de cette histoire, de cette poétique, de cette langue, si nouvelles pour lui; combien même il entreprendroit vainement de

les toutes dissiper, et de n'abandonner aucune question sans l'éclaircir dans le fond et dans la forme. Aussi, de tous les poëtes, le Dante a été le plus souvent, le plus verbeusement, le plus infructueusement commenté, et au bout de cinq siècles qui se sont écoulés depuis la composition de son sublime ouvrage, le commentaire de M. Biagioli étoit encore un ouvrage à faire.

J'ajoute avec plaisir qu'il a rempli, selon moi, les grandes espérances que la réputation distinguée de M. Biagioli, comme grammairien et comme homme de lettres, avoit permis de fonder sur son travail; et qu'il justifie hautement tous les genres de succès qu'il a obtenus, soit qu'il les ait recueillis dans le suffrage des gens de goût, soit qu'il les doive à la munificence d'un gouvernement éclairé, qui adopte et qui récompense tous les talens.

La Cirnéide, poëme épique en douze chants; par LUCIEN BUONAPARTE, prince de Canino.

VOICI de toutes les épopées qui ont paru depuis l'heureux triomphe de l'enseignement mutuel (et il n'y en avoit pas moins de trois cent soixante-sept à la dernière foire de Leipsick), celle qui offre le rapport le plus frappant avec *l'Enéide*. Les titres de ces deux poëmes riment très-richement.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que *la Cirnéide? La Cirnéide* est l'histoire épique de l'île de Corse, qui s'appeloit *Cirnos*, et d'un Isolier, *dont Mainfroi chérissoit la prouesse.* Les muses n'avoient daigné nous transmettre sur Isolier que cette particularité, qu'on pouvoit même regarder comme non avenue dans la république des lettres; elle étoit consignée au huitième chant du *Charlemagne* de M. le prince de Canino, et tout le monde n'a pas lu *Charlemagne* jusqu'au huitième chant.

On y auroit vu que Charles Martel aborda *lui-même* en Corse, et pour un tyran de ce temps-là, c'est un procédé fort poli. En trois jours il remporta trois victoires sur les Maures :

Martel les atteignit aux mers cirnésiennes,
Sur l'onde sans repos les *martelant* trois jours.

Boileau

Boileau a dit :

Et de son lourd *marteau*, *martelant* le bons sens;

mais il croyoit parodier Chapelain.

Isolier étoit fils du chef corse ou *cirnésien* (si M. le prince de Canino savoit les élémens de la construction grecque, il diroit *cirnien*) qui avoit reçu Charles Martel à son arrivée dans l'île. Après le départ de Charles Martel, tout avoit changé de face. Les Africains s'apercevant qu'il n'étoit plus *lui-même* en Corse, et qu'on ne les *marteloit* plus, s'établirent de nouveau sur les côtes; ce qui force Isolier à lutter contre eux pendant près de douze mille vers. C'est bien long.

Heureusement, si l'attention du lecteur n'est pas soutenue par l'intérêt propre de l'action, le personnage d'Isolier a tout ce qu'il faut pour la fixer. Ce n'est pas qu'il réunisse les agrémens romanesques du vulgaire des héros; il a soixante hivers, et ne brille plus que de l'espoir de sa race; mais quelle race, grands dieux! l'Europe vous en dira des nouvelles.

Imaginez-vous qu'Isolier étoit le chef de la famille des Buonaparte, qui règne de temps immémorial sur la Corse, comme tout le monde sait. Les Buonaparte sont même de vieux amis des Carlovingiens et des Capétiens, et les petits

démêlés qui sont survenus depuis entre leurs dynasties sont des querelles sans importance, très-susceptibles d'être arrangées à l'amiable. Il y a long-temps que je m'en doutois. C'est peut-être là le secret de M. Bignon.

Cependant, la famille d'Isolier fut chassée de la Corse par les factions, malgré tous les efforts de la famille de Charlemagne pour la maintenir. Elle se retira à *Florence*, où elle *florit* pendant plusieurs siècles. Cet heureux jeu de mots est de M. le prince de Canino. Je ne sais quelle considération la décida à changer de nom. Le nouveau nom des Isolier signifioit les hommes du *bon parti*, c'est à-dire du parti de l'Eglise et des institutions anciennes. C'est une de ces acceptions qui, en venant de là jusqu'ici,

Ont un peu changé sur la route.

L'Académie des belles-lettres doit savoir gré à M. le prince de Canino de son étymologie. Elle ne s'en aviseroit pas.

Isolier se décide à attaquer les Maures, et s'avance entouré de ses paladins *cirniens* ou *cirnésiens*.

Palure, Hercine, Ital, près du noble vieillard,
Sont ornés des honneurs de la chevalerie.

Mais ce n'est pas tout. Isolier, qui a orné des honneurs de la chevalerie *Palure*, *Hercine*,

Ital, se soumet lui-même à une consécration plus solennelle; car tout respire ici le christianisme et la légitimité; il faut bien les trouver quelque part :

Un aigle couronné d'un double diadême,
Vers la sphère des cieux dirigeant son essor,
Une lyre étoilée, un champ d'abeilles d'or,
Sont du pieux drapeau le prophétique emblême.

Ce quatrain ne dépareroit pas les *centuries* de Nostradamus, même sous le rapport poétique; mais comme il y a toujours quelque chose de vague dans les prophéties, l'interprète seroit embarrassé au moins sur un hémistiche. Il comprendroit *l'aigle couronné, le double diadême,* et *le champ d'abeilles. La lyre étoilée,* c'est autre chose; et je veux lui épargner le soin de chercher le mot de cette énigme. Quand Buonaparte eut partagé l'Europe presqu'entière en réalité, et le monde entier en espérance, entre ses frères et ses lieutenans, M. le prince de Canino, qui ne s'étoit pas trouvé à temps opportun à la loterie des royaumes sublunaires, réclama, pour sa part, la première constellation vacante : le sort lui donna *la lyre*, pour laquelle il n'avoit pas d'ailleurs de vocation bien déterminée, et compléta ainsi *le prophétique emblême* des armoiries de sa famille : *Sic itur ad astra.*

Il seroit superflu de porter, comme on dit,

le flambeau de la critique sur toutes les parties de cette composition. Supérieure au *Charlemagne* de M. le prince de Canino, elle prouve qu'il est encore capable de perfectionner son style, si les soins de sa principauté le lui permettent, et qu'un travail obstiné pourroit le rendre digne un jour de reprendre place parmi les académiciens: Parmi les poètes, c'est fini :

Cet oracle est plus sûr que celui de Mosol

qui prédit au vieux chef d'Ajaccio toutes ses destinées futures, et qui oublia de lui prédire qu'un de ses descendans feroit des poëmes détestables. On ne sauroit penser à tout.

A quoi serviroient d'ailleurs des critiques de détail, avec un écrivain qui s'obstine dans ses défauts les plus grossiers, en raison de leur évidence et de l'unanimité des observations qu'ils lui ont attirées? Il n'y a pas un écolier en France qui ne sache très-bien que le genre de versification le plus libre et le plus négligé n'autorise pas le concours immédiat d'un vers masculin, par exemple, avec un vers masculin qui ne rime point; et comme ce précepte n'est pas du nombre de ceux que le caprice et l'arbitraire ont seuls introduits, comme il est sensiblement indiqué par l'harmonie et par le goût, on ne persiste pas à le violer deux ou trois mille fois en

deux ou trois volumes, sans faire preuve d'une organisation tout-à-fait anti-poétique. Voici un exemple que je n'ai pas choisi, quoiqu'il ait quelque chose d'aussi prophétique au moins que la prédiction de Mosol :

Si l'un de vous, dit-il. . . . .
A l'ennemi du Christ prête un hommage inique,
Ce jour sera le jour de l'abandon du ciel.
L'oracle s'accomplit : un chef cirnésien,
Vivare, sur nous tous attire la ruine.

Ces quatre lignes se suivent immédiatement dans la *Cirnéide*, et cette barbare ineuphonie de quatre lignes sans rime, se renouvelle exactement de six en six vers, c'est-à-dire au commencement et à la fin de chaque strophe : alors, il étoit beaucoup plus simple d'écrire en prose; et si les poëmes de M. le prince de Canino nous autorisent à lui contester quelque genre de talent, ce n'est pas celui-là ; bien au contraire.

Je me reprocherois cependant de laisser sans compensation le sévère jugement que j'ai porté de son livre. On doit la vérité aux princes, et j'aurois fait mon devoir avec la même intégrité dans les états de M. le prince de Canino, où je doute fort toutefois que la liberté de la presse soit en pleine vigueur. Mais j'ai déjà reconnu que son style avoit gagné quelque chose dans ce nouveau poëme : l'habitude de *desserrer* in-

cessamment des vers lui a fait acquérir, jusqu'à un certain point, cette partie du *métier* qui consiste à exprimer avec une sorte d'élégance des détails peu dignes d'être ornés; et comme M. le prince de Canino n'est pas assez poète pour choisir, ces détails sont extrêmement nombreux. Enfin, il se trouve tel mouvement dans son poëme, qui, sans justifier tout-à-fait la hardiesse de l'entreprise, peut la faire excuser un instant. Si la nature n'a pas doué M. le comte de Canino du talent nécessaire pour chanter noblement les exploits de sa famille, un épisode très-bien placé dans la bouche de Mosol, prouve qu'il en seroit moins indigne si la sensibilité faisoit toujours le génie : c'est la strophe où, après avoir passé en revue les trophées du conquérant qui doit illustrer un jour la race d'Isolier, le devin, parvenu à l'inévitable péripétie de tant de fortune et de tant de gloire, aperçoit tout à coup son héros délaissé, trahi par le sort des armes,

Et seul sur un rocher aux limites du monde.

L'exécution de cette pensée ne répond pas au bonheur de l'inspiration; mais la critique a perdu le droit d'être difficile avec un frère qui pleure. Les développemens que l'auteur a tirés de ce sentiment, et qui sont de nature à toucher

tous les cœurs, ne manqueront jamais leur effet sur le cœur de ces enthousiastes gothiques, de ces partisans exagérés du dévouement, de la fidélité, de toutes les idées vraiment libérales, qu'on appelle des *ultras* depuis qu'on ne les appelle plus des *honnêtes gens*. Ceux-là peuvent regarder l'exil et la captivité d'un homme comme le résultat nécessaire des révolutions de l'Europe, comme le gage nécessaire de sa tranquillité; mais ils désapprouveroient hautement, si elles leur étoient démontrées, des cruautés illégales et même des rigueurs inutiles, employées dans le but d'aggraver le sort de quelques individus sans intérêt pour la société.

Le Paradis perdu, traduction nouvelle et complète en vers françois; par J. V. A. Delatour de Pernes.

Il y a quelques années qu'un fabuliste innocent qui rimoit presque *incognito* de petits apologues dans le goût de La Fontaine, s'avisa tout à coup de l'existence de ce pauvre auteur, et la révéla dans sa préface aux lecteurs étonnés. « Il m'est » revenu, dit-il, qu'un certain M. de La Fon- » taine a fait des fables avant moi; mais je n'en » ai pas eu connoissance du temps où je com- » posois, et si je me suis rencontré avec lui en » quelque chose, il ne peut s'en prendre qu'à une » certaine parenté de génie qu'on n'est pas maî- » tre de dissimuler ». La Fontaine ne réclama point.

M. Delatour de Pernes n'est pas si naïf. Il savoit qu'il existe plusieurs traductions du *Paradis perdu.* Il convient que toutes ont leur mérite particulier. Il a lu avec plaisir celle de Racine le fils et de Dupré Saint-Maur, qui lui ouvrit les portes de l'Académie françoise, ce qui ne veut pas dire que Dupré Saint-Maur ouvrit les portes à Racine, mais que la traduction ouvrit les portes à Dupré Saint-Maur. Il a lu aussi celle de Rolli, en vers italiens, et puis celle de Beaulaton et de Jacques Delille, en vers

françois. Je ne connois pas Beaulaton, mais j'ai entendu parler de Jacques Delille, et si j'avois été à la place de M. Delatour de Pernes, je n'aurois pas traduit le *Paradis perdu* après lui.

Il est vrai que M. Delatour de Pernes s'interdit toute critique à l'égard de Delille et Beaulaton, et ce procédé bénévole devroit le mettre à l'abri de la nôtre. Il saisit même cette occasion de payer un hommage public et sincère au Virgile françois (je crois que ce n'est pas Beaulaton), et de lui témoigner le respect que mérite son âge, ses infirmités et ses vertus. Delille, qui est malheureusement depuis long-temps exempt d'infirmités, doit être fort sensible à l'intérêt de M. Delatour de Pernes. Au reste, s'il a peu de choses à gagner à ses vœux, il a furieusement à perdre à sa concurrence. On en jugera par ce début :

Chante, Muse, du ciel habitante immortelle,
De l'homme envers son Dieu l'offense originelle,
L'arbre et fruit défendus, par qui lui, tous ses fils,
Aux douleurs, à la mort, furent assujétis.

Le mot *originelle* transporté du style ascétique dans la poésie est une véritable conquète. Le troisième vers est étonnant de hardiesse. On ne s'étoit jamais douté de l'*arbre défendu*. *Par qui lui, tous ses fils*, n'est pas très-élégant; mais il est impossible d'être plus précis.

D'Oreb et de Sinaï le sommet retiré
Entendit un berger, etc.

Que dire de ces deux montagnes qui n'ont qu'un sommet? On sait ce que c'est qu'un *sommet retiré*. Quant au sommet qui entend, ce n'est qu'une prosopopée. Les figures les plus audacieuses paroissent toutes naturelles dans un tel langage. Je ne parle pas de *Sinaï* en deux syllabes, car il est démontré que le vers ne perdroit rien à en avoir treize. Le poète poursuit. Il demande à la Muse

Comment le chaos indigeste
Fit éclore la terre et le globe céleste.

Chaos indigeste, *indigestaque moles ;* voilà comment il faut voler les anciens.

Une visible nuit de son pâle flambeau
Eclaire au lieu des feux cet horrible caveau.

Milton avoit pensé aux *ténèbres visibles ;* mais il ne leur avoit pas donné de *pâle flambeau.* Si le langage poétique va toujours en se perfectionnant, ce qui paroît infaillible, c'en est fait des classiques. Le génie des traducteurs les tuera.

L'espoir consolateur n'est pas dans les enfers.

Quelle vérité ! Dante avoit dit :

Lassat' ogni speranza, voi ch'entrate.

« Laissez toute espérance, vous qui entrez ! »

On conviendra que le vers de M. Delatour de Pernes est beaucoup plus simple.

Le ciel est éloigné du lieu qui les resserre
Trois fois plus qu'il ne l'est du centre de la terre.
Ah! dans leur lieu natal ils étaient plus heureux!

Encore un de ces traits qui surprennent par le naturel de la pensée, et par la franchise de l'expression. Ils étoient mieux au ciel qu'en enfer; cela paroît si probable; que l'esprit se prête d'abord à cette idée. Quant à la mesure des distances, elle est dans Milton; mais Milton ne l'a pas exprimée dans ce style. On sent que les vers de l'auteur sont du siècle de la poésie, et que ceux du traducteur sont du siècle de la statistique.

Après cela vient le portrait de Satan et de Béelzébuth,

Jouet comme ses pairs d'un fleuve et rhombe ardens.

Il n'y a malheureusement point de note pour ce vers dont le sens est très-profond. Tout le monde sait que les discours de Satan à Béelzébuth, et de Béelzébut à Satan sont fort longs; mais, M. Delatour de Pernes, qui a enchéri partout sur l'original, est parvenu à les rendre interminables. C'est une combinaison très-ingénieuse et très-imitative, qui peut donner au lecteur quelque idée de l'éternité des peines. Enfin, Satan s'écrie:

Mon lustre s'est éteint!

Ce qui signifie, *ma gloire est éclipsée !* mais le poète a préféré l'autre version, parce qu'il en résulte un certain jeu d'expressions très-piquant, et que *l'extinction du lustre* caractérise mieux l'ange des ténèbres.

Béelzébut prend la liberté de faire quelques observations à son chef :

Le Très-Haut, lui dit-il, est grand et bien à *craindre*,
Puisque dans ce combat lui seul a pu nous *vaincre*.

Voltaire appeloit la poésie une œuvre du Démon. Celui-ci n'est pas fort sur la rime.

Un feu vif éclatoit
Sur le front de Satan qui sur l'onde flottoit,
Tandis que de son corps la gigantesque masse
De plusieurs perches seule y remplissoit l'espace.

On conçoit qu'une *gigantesque masse* occupe dans l'onde la place de plusieurs *perches*, car la plus belle *perche* du monde n'en tient pas beaucoup ; mais celle dont il est question ici n'est pas un poisson d'eau douce. M. de Pernes a la bonté de nous apprendre que c'est une mesure de longueurs usitée dans la ci-devant Normandie, et qui correspond à la cent soixantième partie de l'acre. M. Delille ne parle ni d'acres ni de perches : il évalue la longueur du prince des rebelles en stades, mot noble et sonore qui est intelligible partout, comme en Normandie.

Après cela Satan s'avance sur l'infernal rivage :

Sur son immense dos pendoit un bouclier,
Large, rond; fabriqué d'un divin acier.

Je n'oserois pas dire que cet acier fût divin en effet, puisqu'il est à l'usage du Diable ; mais c'est du moins de l'acier comme on n'en a jamais vu en poésie, de l'*acier* en trois syllabes. Milton compare ce bouclier à la lune, et voici comment M. Delatour de Pernes rend cette belle image :

Phébé paroissoit telle au Toscan Galilée,
Quand, vers la fin du jour d'un télescope aidée,
Sa vue, où dans Fésol, ou bien dans Vandarno,
En son disque cherchoit quelque globe nouveau.

Ce qui veut dire littéralement que *la vue de Phébé aidée d'un télescope, cherchoit vers la fin du jour un nouveau globe dans le disque de Vandarno.* Qu'il me soit permis de citer le passage de M. Delille. Je n'userai qu'une fois de la facilité de ce rapprochement perfide :

Son large dos soutient un bouclier immense,
Orbe prodigieux dont le vaste contour
Semble l'astre des nuits, quand du haut d'une tour,
Ou du sommet des monts, l'œil aidé par le verre
S'étonne d'y trouver l'image de la terre,
Ces gouffres, ces rochers, ces fleuves, ces volcans,
Qu'un long tube montroit au Newton des Toscans.

Sa lance est dans sa main ; le pin que la Norwège,
Pour l'empire des mers a nourri dans la neige,
Près de l'arme terrible est à peine un roseau.
Sur elle de son corps appuyant le fardeau,
Il marche, non pas tel qu'au haut de l'Empirée
Superbe, il s'élançoit dans la plaine azurée.

. . . .
. . . .

Vers le lac enflammé lentement il arrive,
Se pose sur sa lance, et debout sur la rive,
Contemple ses guerriers de frayeur éperdus ;
Et sur le lac en feu tristement étendus.

Ces admirables vers ne sont pas exempts de taches, mais il est donné à peu de personnes de les refaire. M. Delatour de Pernes continue :

Potentats, l'ornement du céleste séjour
Qui vous est interdit sans espoir de retour.

Remarquez que le céleste séjour est interdit aux potentats qui en sont l'ornement. C'en est donc fait,

Il ne leur reste plus
Que de vaincre avec gloire ou d'être confondus.

Et après cela, on croiroit qu'il ne reste plus à l'auteur que de *finir*, mais il est au premier chant. Quant à moi, critique obscur et timide, je n'irai pas plus loin et je n'en dirai pas la raison. Un autre rappellera

L'Hinnon, depuis nommé la Gehenne ou Tiphet,
Dont les vallons obscurs ont un temple secret.

Je ne parlerai pas de ces vallons qui ont un temple. Je passerai sous silence l'obscène Chémos,

Esprit infâme et sale,
Qui depuis l'Alphatic jusque vers Eleac,
D'Aroër à Nebo, dans les murs d'Hesebon,
Infesta de Sidma, etc.

Je ne révélerai point les mystères de ces esprits

Dont la substance fine
Peut vêtir à leur gré la nature androgyne.....
Dont les membres manquans d'os et de cartilages,
Ne sont pas réunis par de secrets jambages.

Je me garderai bien de décrire Dagon

Jusqu'à la ceinture homme et par le bas poisson,
Monstre qui fit trembler Accaron, Ascalon,
Rimon.....

J'ajouterai seulement pour ceux qui seroient encore tenté de traduire le *Paradis perdu :*

Cessons de disputer de génie à nos risques et périls avec Delille et Milton, et même avec Beaulaton. Ou bien, si un ascendant invincible nous force à accoupler des lignes qui riment ensemble, et qui de temps en temps ne riment point, faisons-en part à nos enfans, à nos proches, à nos amis, s'il y en a, mais ne les imprimons pas. Il n'y a rien de plus aisé que de se former une petite réputation dans un petit

cercle, moyennant qu'on ait une jolie femme, ou une bonne table, ou tous les deux. L'intimité est indulgente, le public est exigeant. Il ne tient aucun compte des intentions. Il ne s'informe ni des qualités du cœur d'un poète, ni des détails de sa vie privée. Ce qu'il lui faut absolument, c'est de l'esprit, de l'imagination, du style. Voilà pourquoi son goût est si rarement content; mais on pense bien au goût du public quand on fait un livre !

La

La Panhypocrisiade, ou *le Spectacle infernal du seizième siècle*, comédie épique ; par NÉPOMUCÈNE LEMERCIER, membre de l'Institut de France.

Incedo per ignes. La scène se passe en Enfer. Ce n'est pas dans l'Enfer de l'Odyssée ; ce n'est pas dans celui de l'Enéide ; ce n'est pas dans celui du Dante ; ce n'est pas dans celui de Milton : c'est dans l'Enfer de M. Lemercier. Voici l'Iliade, l'Enéide, la Divine Comédie de la perfectibilité, voici le beau idéal de l'Institut ! Le siècle des lumières a conçu et produit le grand œuvre que les siècles de barbarie avoient inutilement ébauché. Cédez, Grecs ! cédez, Romains ! Je vais vous raconter une épopée qui n'eut jamais de pareille, et qui n'en aura jamais, quand les âges classiques se succéderoient de mois en mois, jusqu'à la consommation des temps.

La Panhypocrisiade n'est pas un de ces ouvrages dont la politique elle-même ait le droit de nous distraire. L'auteur, qui a le don de prophétie comme tous les poètes, nous a prédit que son poëme seroit imprimé plus de vingt fois dans le siècle. Un poëme philosophique, politique, épique, dramatique, et un peu cynique, qui s'imprime plus de vingt fois, exerce nécessaire-

ment sur la société une influence très-importante. Les nouvelles civilisations s'élèvent encore, jusqu'à nouvel ordre, sous l'influence des anciennes muses; et comme il paroît que nous recommençons, le poëme de M. Lemercier étoit un accident inévitable au bout d'une révolution consommée. Il participe aussi de toutes les bizarreries de notre situation : il ressemble à ces monumens d'une époque intermédiaire entre le raffinement des peuples usés et la grossièreté des peuples barbares, qui manquent également de l'inspiration du génie et de l'aveu du goût. Ce ne sont plus ces chants primitifs qui entraînoient les rochers, qui soumettoient les bêtes féroces : elle n'est pas féroce, l'Académie.

Cette digression me faisoit oublier mon analyse. Cependant, il n'y a pas de temps à perdre pour se faire comprendre, quand on doit rendre compte d'un pareil ouvrage. Le poète a entrepris de chanter une fête que se donnent les démons; car il est souvent fête au manoir infernal, et depuis une trentaine d'années on s'en aperçoit sur la terre. Les diables se réjouissent dans leur comète, ils s'y réjouissent même à notre manière: fatigués des tragédies du Tartare, ils se donnent la comédie, et toujours à nos dépens; c'est M. Lemercier qui l'a faite.

Sur un mince clinquant, de sanglante couleur,

L'œil, en lettres de feu, lit: *La Charlequinade ;*
Ou l'Orgueil couronné par un siècle malade.

Après que l'œil, *en lettres de feu,* a lu cette affiche extraordinaire, il se fixe sur un *nébuleux rideau,* où l'on voit *mille portraits, mille divinités,* des *masques,* des *cieux,* des *trônes,* des *olympes,* et des *chaos qui ressemblent à autant de soleils.* C'est peu : on y voit Bolus et Mithra, le doux Oromase et le triste Arimane, la grande Isis avec son bœuf, son crocodile et son chien. On y voit même je ne sais combien de génies, d'esprits et d'ombres, et comme tout cela n'est pas dénué de génie et d'esprit, il n'y manque que l'ombre du sens commun.

Les spectateurs ne sont pas moins extraordinaires que le spectacle. Ce sont les grands du sombre empire qui cachent, sous des *manteaux étoilés,* leurs dos meurtris de coups, leurs queues, leurs ailes et leurs griffes dorées ; discrétion dont on ne devine pas le motif, car, entre diables, ce n'est pas la peine de se gêner, et les griffes sont de costume. Les diablesses *arrogantes,* qui accompagnent ces messieurs, ont des *crêtes élégantes* et des *aigrettes de feu.* Ces pauvres diablesses sèchent d'envie et brûlent de dépit, quand une de leurs rivales

Déroule plus d'émail sur sa croupe traînante,

ou que ses cheveux sont tressés, avec plus d'art,

de *jolis petis serpens verts*. C'est bien le cas de dire : Où diable la jalousie va-t-elle se nicher?

Enfin la toile se lève, et le prologue commence. Les interlocuteurs sont *la Terre* et *Copernic*, qui lui démontre qu'elle fait la roue, et que le soleil est son essieu ; après quoi il se retire pour la laisser causer un bout de temps avec l'*Espace* et *l'Eternité :* et, tout inconcevable qu'il est, ce prologue fait un plaisir du diable aux enfers, où l'on se réjouit à bon marché, à cause du peu d'habitude.

Maintenant, lecteur, nous arrivons au chant second de la comédie épique, qui n'en a que seize, et nous vous prions de ne pas y chercher l'unité d'action. L'épopée romantique ne connoît pas ces unités-là. Ce que vous pouvez désirer, c'est une idée suivie, un système poétique, un but moral *ou autre*, et cela seroit bon si vous étiez guidé, comme dans l'autre Enfer, par le Dante ou par Virgile. Je ne puis vous offrir qu'un membre de l'Institut de France, et je vous conseille de le prendre comme l'Institut et la perfectibilité nous l'ont fait, à moins que vous n'aimiez mieux rétrograder vers Chapelain, et même vers Ronsard et du Bartas. Ils avoient du bon.

Ce deuxième chant n'est pas piquant ; l'auteur suit le précepte ancien : *Non fumum ex ful-*

gore, etc. Les interlocuteurs sont Bonivet, Marot, une ombre, une image, le connétable de Bourbon, la Conscience, une fourmi et la Mort. Il n'y a rien de plus naturel, rien de plus simple; de bons esprits se seroient choqués de cet amalgame incroyable, à la représentation d'un mystère, au quatorzième siècle; mais nous sommes au dix-neuvième, et la littérature marche.

Le troisième chant est occupé par le récit dialogué des événemens de Pavie. Les Vents ouvrent la scène; la Trémouille cause avec la Mort; la Honte et la Peur dissertent avec le duc d'Alençon; le cheval de François I.er pérore comme l'âne de Balaam. Les vautours et les corbeaux se mêlent à la conversation, en criant : *à la proie, à la proie*, ce qui est probablement de l'harmonie imitative. Le Soleil, sans prendre beaucoup d'intérêt à la chose, termine cet acte par un galimathias digne du reste, que les démons couvrent d'un applaudissement redoublé dans son cours.

> Les démons, plus qu'humains, hors du point où nous sommes,
> Sont mieux saisis du beau que ne le sont les hommes.

Je leur en fais mon compliment; mais j'avoue que de pareils plaisirs nuisent considérablement à l'idée que je me faisois de l'Enfer. Le chantre de la *Charlequinade* a enchéri sur le terrible

chantre d'Ugolin. Il a inventé des voluptés qui font pâlir ses supplices.

Après cela, il est clair que la progression devenoit difficile. Aussi, l'attention, à peine occupée par quelques entretiens familiers de *l'Honneur avec la Politique*, et de *François I.er* avec *le Chagrin*, qui est un rude raisonneur, ne se réveille qu'à l'insurrection des diables qui sifflent au parterre. Cette scène est peinte de main de maître; elle sent l'auteur sifflé d'une lieue, et rappelle le *quorum pars magna fui*. Le Dante avoit mis ses persécuteurs en Enfer; M. Lemercier y a mis son parterre tout entier. Il y a mis la Critique à *mille cols*, à *mille mains*, à *mille fronts*, sans penser qu'un monstre qui a *mille cols* et *mille fronts*, devoit avoir au moins *deux mille mains*; mais la critique du parterre ne se sert pas de ses mains. Il y a mis la Grammaire, *sèche harpie qui revomit la syntaxe*. On ne sauroit croire combien la grammaire est méprisée à l'Institut. Il y a mis *un abîme blessé sur la croupe qui fesse au vol un griffon de qui l'ongle d'airain vient d'arracher le crin d'un grand âne pelé*. Cela est textuel. Il y a mis jusqu'à de grands farfadets

Qui sont de queue à bec transformés en sifflets;

et il y a bien de quoi. Je crains que cette méta-

morphose n'ait été oubliée par Callot. C'est vraiment le cauchemar d'un auteur tombé.

Je passe rapidement sur les chants suivans, parce que l'auteur n'a pas usé de l'immense liberté qu'il s'étoit donnée ; et qu'avec la facilité de faire parler tous les substantifs d'une langue, il a eu la modération de ramener en scène ces figures monotones de *l'honneur*, de *la politique*, de *la vertu*, de *la conscience* et de *la mort*, qui fatiguent, par leur extrême simplicité, l'esprit accoutumé à son allure originale. Le chant onzième se relève un peu par le dialogue d'un *phoque* avec la *Méditerranée*. L'action est d'ailleurs animée par une bataille navale et une inondation superbe, qui sera nécessairement réclamée par le machiniste des *jeux gymniques* : mais elle est là, et elle y restera. La bataille finie, la *Méditerranée* reste en scène, et soutient une conversation très-raisonnable avec la *Métempsychose*. Ensuite, on passe aux coteaux de Meudon, où la *Raison* visite *Rabelais*; et si elle avoit eu la même politesse pour l'auteur la veille de l'impression de son livre, nous n'aurions pas l'avantage de présenter la *Panhypocrisiade* aux siècles futurs, comme un des monumens les plus curieux du perfectionnement d'une nation éminemment éclairée.

Le treizième chant a un caractère qui le dis-

tingue. C'est une petite excursion dans l'école de Pétrone, un croquis de l'Arétin, cousu aux grands tableaux d'Homère. L'époux de la belle Féronnière, qui se croit quelques motifs de n'être pas content de François I.er, va étourdir ses chagrins chez des filles aimables où l'entraîne l'*ivresse.* Il revient un peu tard au lit de son épouse adultère, mais il n'y revient pas seul. Il est suivi d'une nymphe chantée par le savant Fracastor, et dont le nom grec lui-même ne se prononce pas en bonne compagnie. Tout cela est raconté avec une décence proportionnée au sujet.

Comme nous approchons de la fin, les acteurs se multiplient. C'est *Chrysophis*, ou le *dragon d'or; Magnégine*, ou la *divinité de l'aimant;* la *Louange* et *Soliman*, *Charles-Quint* et la *Vérité; Pythagore, Attila, Tibère* et *Christophe-Colomb; saint Bernard, saint Augustin, Thémis*, un *moine jéronymite* et le *muphti.* Tout cela produit une péripétie sensible, qui amène merveilleusement le dénouement de la comédie épique. *Charles-Quint*, malade, subit un triste discours de la *Tristesse*, qui tueroit un empereur bien portant. Il fait célébrer ses obsèques à l'avance, par une impatience bien naturelle au héros d'une telle épopée. *Les démons, en habits sacerdotaux, chan-*

tent la messe mortuaire, et le grand homme survit de si peu à son enterrement, qu'il y a tout au plus de quoi faire envie à l'immortalité de son poète.

Le drame est fini. La toile tombe; le parterre, qui est bien moins unanime que celui des François et de l'Odéon, se divise en deux partis, l'un opposé, l'autre favorable à *Mimopeste,* non habilement choisi, qui signifie *funeste aux comédiens et à l'art dramatique.* Je regrette sincèrement que ce ne soit pas celui du véritable auteur. Je ne cherche pas des torts à M. Lemercier.

Mais ce n'est pas tout. L'anarchie arrive à son tour, comme le spectre de Don Juan, et précipite le théâtre dans l'abîme. L'anarchie a son beau côté. Seulement, contre son usage, elle est venue un peu tard. Elle pouvoit nous faire grâce de quatre cents pages.

C'est étonnant! me direz-vous! c'est impossible; cela n'a point de nom et point de sens! — Eh bien! oui; et c'étoit cela que je voulois démontrer; mais voici qui est incomparablement plus extraordinaire; je le dirai cependant, parce qu'on en tirera une induction utile. C'est que l'esprit, le talent, l'imagination, le génie, égarés par de faux principes, jetés dans une fausse route, ne produisent plus que des monstres.

C'est le produit infaillible de notre fausse perfectibilité sociale; et ce prétendu poëme en est la preuve.

Il y a dans *la Panhypocrisiade* tout ce qu'il falloit de ridicule pour gâter toutes les épopées de tous les siècles, et à côté de cela, tout ce qu'il falloit d'inspiration pour fonder une grande réputation littéraire. Ce chaos monstrueux de vers étonnés de se rencontrer ensemble, rappelle de temps en temps ce que le goût a de plus pur, ce que la verve a de plus vigoureux. Tel hémistiche, tel vers, telle période, ne seroient pas désavoués par les grands maîtres. C'est quelquefois Rabelais, Aristophane, Lucien, Milton, *membra disjecti poetæ,* à travers le fatras indigeste d'un parodiste de Chapelain. Ouvrez le livre à la page 40, lisez le dialogue fort inégal, mais fort remarquable de *la Fourmi* et de *la Mort,* et défendez-vous du plaisir que vous éprouverez, car vous vous détromperiez si vous lisiez une page de plus. Vous avez retrouvé l'auteur d'*Agamemnon,* et l'on peut se contenter à moins. Une page de plus, et vous aurez beau le chercher, vous serez réduit a dire, comme le bon abbé de Chaulieu :

C'est quelqu'un de l'Académie.

Antigone, de M. P. S. Ballanche.

Chaque fois qu'il se présente un poëme en prose, ou, pour mieux dire, un ouvrage en prose poétique que l'auteur a dessein de faire passer pour un poëme, il se présente en même temps une foule de questions importantes à traiter, qui ont été traitées cent fois depuis le *Télémaque* jusqu'à nos jours, et dont la solution est encore à venir. Qu'est-ce qu'un poëme en prose, et jusqu'à quel point la versification est-elle nécessaire à la poésie? Quelles sont les limites respectives de la poésie et de la prose? Quelles sont les conditions de temps et de lieu indispensables pour la composition d'une épopée? Peut-on supposer que certains peuples ne sont pas organisés pour l'épopée, que certaines formes de gouvernement s'y opposent, que certaines langues s'y refusent? Peut-on dire que les François n'ont pas une tête épique; et si ce reproche insignifiant n'est fondé sur aucun argument, sur aucune conjecture ou physiologique ou morale, faut-il conclure que ce qui leur manque, c'est un système de versification, de poésie, de langage, de civilisation peut-être, approprié au genre épique et aux idées de l'épopée? Ce seroit le sujet d'une dissertation fort longue, et, selon moi, fort inutile comme toutes les recherches

que l'homme fait sur ses facultés quand elles n'ont pas son amélioration morale pour objet. Sans donner au développement de ces vieilles questions plus d'importance qu'elles n'en méritent, je les considérerai seulement en passant sous quelques rapports qui me paroissent un peu plus nouveaux que le reste.

Il ne s'agit pas de savoir aujourd'hui si la langue françoise a jamais été propre à l'épopée, ce qui est au moins fort douteux, puisque nous ne pouvons rien citer en ce genre, après deux ou trois siècles de tentatives nombreuses, mais plus ou moins impuissantes, qui souffre la moindre comparaison avec les ouvrages des classiques anciens ou étrangers, et, s'il faut le dire, avec leurs ouvrages les plus médiocres. La question se réduit maintenant pour nous à des termes beaucoup plus simples, et se décide comme d'elle-même par une conséquence naturelle, déduite de la plus claire analogie. Tous les âges d'une littérature conviennent-ils également à la composition de l'épopée? L'expérience des siècles répond que non; et il n'est pas malaisé de connoître que notre littérature est sortie des âges épiques, peut-être depuis long-temps; qu'elle entreprendroit inutilement de rétrograder sur le passé, et qu'elle ne doit plus prétendre à créer, si voisine de sa décadence,

les merveilles qui ont été refusées à sa jeunesse.

De tous les genres de poésie, l'épopée est celui qui exige le plus de solennité dans le langage; et au-delà d'une certaine époque des langues, celle qui sépare leur formation de leur dernier perfectionnement, toute cette solennité s'évanouit. Une fois que l'âge classique d'une nation est passé, il n'y faut plus chercher le sublime en rien, et cet âge classique ne se renouvelle jamais. Il y a des exemples multipliés de chefs-d'œuvre qui ont été produits dans l'enfance des arts, et qui sont devenus des modèles. On n'en trouveroit point dans leur vieillesse. La littérature des Grecs a paru renaître sous les Ptolémées; et cependant l'*Alexandra* de Lycophron est tout ce que pût opposer la nouvelle école à l'Iliade d'Homère. La littérature des Latins s'est prolongée sous les empereurs; mais qui oseroit nommer Stace et même Lucain à côté de Virgile? L'adolescence d'une littérature est marquée par l'inspiration, sa maturité par le goût. L'une est éclatante de génie, l'autre admirable de perfection; la première s'enorgueillit d'un Homère, la seconde d'un Virgile, quelques nations plus heureuses d'un Homère et d'un Virgile, formés tour à tour pour leur gloire comme l'Italie qui a eu le chantre de la *Jérusalem* après celui de l'*enfer*. Il n'y en a pas une qui se soit

enrichie d'un bon poëme à sa décadence. L'effort du génie consiste alors à varier quelques formes, à inventer quelques moyens, à modifier quelques phrases dans leur mécanisme, quelques mots dans leur acception, à faire dans la langue où l'on écrit une langue nouvelle qui en use les dernières ressources, et qui en révèle l'agonie, si l'on peut parler ainsi. Quand un écrivain dont vous estimerez le talent vous dira des choses que vous n'entendrez plus sans peine, quand il ne pourra plus être remarquable par la pensée qu'en tourmentant l'expression, quand il sera obligé d'être original pour se faire lire, et d'être bizarre pour paroître original, concluez hardiment que la langue et la littérature touchent à leur fin, cet écrivain fût-il Sénèque ou Tacite lui-même. C'est une règle sans exception depuis Lucain jusqu'à Césarotti.

On se feroit une singulière idée de la poésie, si l'on croyoit à la possibilité de la poésie dans une langue qui n'est plus jeune, c'est-à-dire qui a passé son âge classique. Il en reste tout au plus quelques tours qui ont perdu leur vivacité, quelques images qui ont perdu leur fraîcheur, des traditions froides, sans énergie et sans grâces. C'est une féerie, une magie tout entière que la poésie : elle demande des cœurs sensibles et confians, des esprits mobiles et crédules, une naï-

veté d'idées et des sentimens qui n'appartiennent qu'à la nature vierge et aux sociétés naissantes. Ajoutez à cela qu'il y a dans une langue qui se forme une foule de mystères pleins de charmes qui étonnent et qui ravissent l'imagination : la pensée a une tout autre couleur, l'expression une tout autre empreinte : les mots eux-mêmes ont leur prestige. Il en est des signes de nos idées comme de ceux qui représentent les valeurs du commerce, et dont la circulation use le type en le polissant. Les saillies les plus vives s'émoussent, les contours les plus prononcés se confondent ou s'effacent, et la monnoie la mieux frappée finit par n'offrir que des effigies incertaines et des exergues inintelligibles. Elle ne se nomme plus elle-même; elle ne dit plus ce qu'elle vaut, et l'on n'en sait quelque chose que par habitude ou par approximation.

Enfin, il est probable que le germe d'une épopée ne se trouvoit pas dans notre histoire, et que les élémens du vrai langage épique ne se trouvoient pas dans notre langage, puisque nous n'avons pas encore d'épopée dans l'acception la plus étendue de ce mot. Si je me suis trompé sur la cause, il faudra la chercher ailleurs, mais l'effet me semble incontestable, et la *Henriade*, qu'on m'opposera sans doute, est plutôt une preuve qu'une exception. Il est impossible au

moins, selon l'opinion la plus générale, d'y voir autre chose qu'une histoire pompeuse racontée en vers harmonieux, mais malheureusement dénuée de tous les enchantemens de la Muse. On l'a comparée à un temple construit d'après les modèles les plus admirables de l'art, mais à un temple désert. Il y manque seulement une divinité.

Fénélon s'étoit bien mieux placé dans l'état de la question. Persuadé que notre histoire n'avoit plus le genre de merveilleux qui convient à l'épopée, et que les idées religieuses des modernes se prêtoient mal à cette espèce de composition, il s'étoit transporté en pensée dans un âge éminemment épique, déjà consacré par les plus belles productions de l'esprit humain, l'Iliade et l'Odyssée. Il avoit rejeté tout-à-fait notre système de versification, ce rhythme grave, mais languissant, solennel, mais monotone, que le talent parvient à faire admirer dans le style dramatique, où il est brisé à tout moment par les accidens du dialogue, mais qu'il auroit bien de la peine à rendre tolérable pendant douze chants éternels dans lesquels six mille distiques réguliers et compassés ramènent continuellement une césure uniforme et une consonnance ennuyeuse. Il sentit qu'il ne lui falloit pour exprimer les idées et les sentimens des Muses antiques

ques dont il devenoit l'interprète, qu'une prose nombreuse, élégante et cadencée, et il atteignit si bien à la perfection des modèles qu'il s'étoit choisis, que son poëme fait naître l'idée d'une traduction littérale de quelque poëme inédit d'Homère. On croiroit que le *Télémaque* est la suite des *Voyages d'Ulysse*, comme son titre l'annonçoit d'abord, et que ce chef-d'œuvre, inconnu des anciens, s'est retrouvé aux ruines d'Athènes. Mais il n'en résulte pas que nous ayons une épopée, ou plutôt il en résulte tout le contraire. *Télémaque* est un sujet grec, traité dans les mœurs grecques, suivant les règles des Grecs, avec leurs images, leurs figures, leur style tout entier. C'est leur mythologie, c'est leur histoire, c'est la nature, c'est la topographie, ce sont les passions de la Grèce ; il n'y a de françois que la langue, et la langue de Fénélon ressemble si fort à la langue grecque, qu'un homme également exercé sur toutes deux pourroit s'y laisser tromper par distraction. Il faut convenir que Fénélon, faisant une épopée grecque, a fourni un argument contre l'épopée françoise, et qu'il a fourni un argument tout aussi puissant contre la versification françoise, en écrivant cette épopée en prose. Je crois même que cet argument subsistera dans toute sa force, tant que nous n'aurons pas une épopée tirée de notre histoire, animée

par le merveilleux de notre religion, et écrite dans la poésie de notre langue. C'est un problème que Voltaire seul auroit pu résoudre dans l'âge avancé de notre littérature, et Voltaire ne l'a pas résolu ; mais il s'en dissimuloit si peu la difficulté, qu'il est très-probable que s'il n'eût pas fait *la Henriade* dans sa jeunesse, il ne l'auroit jamais faite, ou l'auroit faite autrement : il est du moins très-bon qu'il l'ait faite.

On voit que je suppose dans une langue la possibilité d'une poésie qui n'est point dans son esprit, et qui n'a de charme que l'originalité d'une nature étrangère, ou l'imitation parfaite d'une poésie consacrée. C'est l'artifice ordinaire des langues usées, artifice qui agit d'une manière presque certaine sur les cœurs jeunes et sur les esprits irritables, parce qu'il intéresse l'imagination qui est plus facile à séduire que le goût, mais que je ne blâme point d'ailleurs, parce qu'il contribue innocemment à nos jouissances, et qu'il est le seul moyen de les renouveler. Ainsi j'aime, sans m'abandonner tout-à-fait aux illusions de l'enthousiasme, le génie habile et flexible qui a fondu les couleurs de la Bible et les couleurs d'Homère, les peintures énergiques du Dante et de Milton, avec les peintures douces et gracieuses de Virgile et du Tasse, et jusqu'aux inspirations sauvages d'un druide gaulois ou d'un

barde calédonien, avec les inspirations les plus régulières de la Muse classique. Je conviens que Démodocus a l'éloquence liante du vieil orateur de Pylos; Eudore, la force et la piété du fils d'Anchise, Cymodocée, la grâce d'Eve et la tendresse de Didon; Velleda surtout, un caractère qui rappelle nos vieilles traditions, et qui peut-être les efface; mais je regrette que l'auteur ait détruit jusqu'à un certain point l'unité de cette belle composition en prenant son sujet dans un âge mixte. Je regrette qu'il ait pris plaisir à former une mosaïque éblouissante de toutes les richesses des anciens, au lieu de jeter en bronze un monument qui seroit devenu immortel; et tout en admirant le poëte érudit, ingénieux et sensible, je regrette et je comprends qu'il n'ait pas la hardiesse du poëte créateur dans une langue nouvelle. Il imite, parce qu'il a un goût exercé, un goût difficile, et par conséquent timide; mais tout ce qu'il invente feroit regretter qu'il n'eût pas inventé davantage, si nous vivions encore au temps de l'invention épique, et que nous eussions le droit de croire encore l'épopée françoise possible. Si elle avoit pu se faire, il est très-probable du moins que l'auteur des *Martyrs* l'auroit faite. En se réduisant à des *pastiches* pleins de force et de vérité, mais qui

n'en sont pas moins des *pastiches*, il a avoué implicitement que nous n'étions plus capables d'autre chose dans ce genre.

Le nouveau poëme n'est donc pas une de ces productions originales qui font époque chez les nations, et qui fixent à jamais la gloire de leur littérature. Ce n'est pas une épopée nationale : c'est une épopée grecque, conçue et traitée peut-être comme elle l'auroit été par les Grecs dans les beaux âges de leur poésie; et c'est sous ce rapport que je me propose de la considérer. L'importance du sujet et des questions qu'il fait naître excusera sans doute aux yeux du lecteur la longueur de ce préambule à peine achevé dans un article préliminaire : mais j'aurois plus de peine à me justifier aux yeux de l'auteur d'*Antigone*, si j'attendois, pour porter un jugement favorable de son ouvrage, qu'un examen plus approfondi m'eût permis de le motiver. Quel que soit le genre de littérature dans lequel cet ouvrage sera placé par les critiques, il y occupera une place distinguée. C'est une composition très-recommandable, et qui justifie toutes les espérances qu'avoient données les premiers essais de M. Ballanche.

Continuation.

Le pieux dévouement d'Antigone à son père et à ses frères étoit un sujet trop digne des Muses anciennes pour ne pas inspirer plus d'un poëte. Ce sont les rapports de la composition de M. Ballanche avec ses modèles, que je me propose d'examiner aujourd'hui.

Sophocle a fait trois tragédies sur l'histoire d'Œdipe et de sa famille. Dans la première, Œdipe reconnoît le parricide et l'inceste dont il s'est rendu coupable, et il s'arrache les yeux : c'est celle que Voltaire a transportée sur la scène françoise en y brodant par une malheureuse condescendance pour une malheureuse routine, un épisode fort indigne du canevas. Dans la seconde, Œdipe, banni de Thèbes et accompagné de la seule Antigone, arrive à Colonne, bourg d'Athènes, et y disparoît d'une manière merveilleuse en présence de Thésée, après avoir de nouveau maudit ses enfans. Celle-ci a fourni de grandes beautés au pinceau énergique de M. Ducis, et M. Guillard qui est venu après lui, en a judicieusement modifié le dénouement pour la donner au grand Opéra où l'on ne souffriroit peut-être pas la catastrophe de la pièce grecque. La troisième tragédie de Sophocle renferme le complément de l'histoire d'Antigone. Cette mal-

heureuse princesse est condamnée à mourir de faim pour avoir rendu les devoirs de la sépulture à son frère Polynice. Elle s'étrangle avec sa ceinture. Hemon se tue sur son cadavre, et la race des rois de Thèbes est anéantie. On peut supposer que ces trois ouvrages n'étoient eux-mêmes qu'une espèce de suite à deux tragédies d'Eschyle, que nous avons perdues, et qui contenoient la jeunesse d'Œdipe, si l'on en juge par leur titre. L'une étoit intitulée *Laïus*, et l'autre *le Sphinx*. Les anciens n'ignoroient donc point l'art de mettre une épopée entière en action, comme nos voisins les Allemands et les Anglois; mais c'étoit dans une suite de drames divisés selon les principaux objets d'intérêt, et sans violer la moindre unité.

Les sept chefs devant Thèbes, d'Eschyle, et *les Phéniciennes*, d'Euripide, sont deux autres sources où M. Ballanche a dû nécessairement puiser. Le sujet de ces tragédies est le même (celui qui a été illustré par le début de Racine), la guerre de Thèbes terminée par le combat et par la mort des deux frères; mais Euripide ne s'est pas cru obligé de suivre les traditions anciennes, ou plutôt de se conformer aux inventions de Sophocle. Il suppose Jocaste encore vivante, quoique Sophocle la fasse mourir après la découverte de son inceste, et il ne place le

bannissement d'Œdipe qu'après la mort de ses fils : ce qui renverseroit tout le plan d'*Œdipe à Colonne*, où la pitié est excitée au plus haut degré par le malheur d'un Roi que ses propres enfans ont proscrit.

Le premier changement très-remarquable que présente le poëme de M. Ballanche, est celui de l'idéal du Sphinx. Quoiqu'il soit probable que les anciens ont considéré ce monstre comme un être symbolique d'une nature supérieure, l'histoire d'Œdipe n'en fait jamais qu'un animal extraordinaire et terrible qu'il falloit vaincre et tuer. Elle le range dans la même catégorie que l'hydre de Lerne et la chimère de Bellérophon, et Sénèque, qui a mis en récit la scène du Sphinx, n'a pas essayé d'en tirer un autre parti. C'est une scène naturelle, toute dénuée du merveilleux moral qu'il étoit facile de faire sortir de ce singulier emblême. M. Ballanche, au contraire, qui paroît avoir tourné ses principales méditations vers la partie morale des sujets dont il s'occupe, et qui ne néglige jamais de rattacher à son plan tout ce qui tient aux mystères les plus secrets du cœur humain, s'est bien gardé de réduire l'intervention du Sphinx à une action purement matérielle. C'est quelque chose de vague et de solennel qui tient du rêve et de l'apparition. Cette manière de rajeunir un tableau usé n'ap-

partient certainement qu'au génie. Je dois avouer que ce petit épisode m'a fait regretter plus que jamais que *le Sphinx* d'Eschyle ne nous fût point parvenu, ce qui est malheureusement trop vrai si l'auteur d'*Antigone* ne l'a pas trouvé. Je ne crois pas que ce grand poète, qui avoit une imagination sombre et religieuse, ait conçu autrement la scène principale de sa tragédie.

Un changement qui n'est pas moins heureux est celui du lieu et des circonstances de la mort d'Œdipe. Sophocle le faisoit mourir à Colonne, mais il est facile de voir qu'il avoit voulu lier l'intérêt de sa tragédie aux intérêts d'Athènes qui étoit alors en guerre avec Thèbes ; et c'est pour cela qu'il entoure ce tombeau mystérieux d'une puissance secrète qui assure la victoire au peuple qui le conserve. L'autorité de Sophocle, qui est très-grande en poésie, est d'ailleurs tout-à-fait nulle en histoire ; mais je suis bien trompé par ma mémoire si M. Ballanche ne peut pas s'appuyer du témoignage de Pausanias, qui a dû voir le tombeau d'Œdipe dans le voisinage de Thèbes, et non loin d'une route qu'on appeloit encore de son temps *le chemin d'Antigone*, parce qu'on prétendoit que c'étoit là qu'elle avoit passé lorsqu'elle emportoit furtivement le corps de Polynice sur ses épaules, pour le déposer dans sa fosse. Quoi qu'il en soit, s'il est un sujet où il

soit permis au poète d'être infidèle aux traditions reçues, c'est nécessairement quand ces traditions reposent comme celle-ci sur des souvenirs incertains ou fabuleux; c'est surtout quand l'invention qu'il substitue aux conjectures accréditées par le temps les surpasse considérablement en beauté, et celle de M. Ballanche est de ce genre. Dans son poëme, Œdipe meurt sur le sommet du Cythéron, au lieu même où Laïus a péri de sa main; c'est-là qu'Antigone le voit disparoître au milieu d'une tempête; et ainsi s'accomplit la vengeance des dieux dans l'endroit où le crime a été commis. Cette conception, tout-à-la-fois poétique et morale, est très-digne de l'épopée; et, si elle ne repose pas sur des souvenirs classiques, elle est peut-être faite pour devenir classique à son tour. Il est impossible d'abandonner plus heureusement les modèles.

Je ne parle pas de quelques autres différences extrêmement légères, soit dans les détails du siége de Thèbes, soit dans les circonstances de la mort d'Antigone. Les traditions n'étant d'accord ni sur l'un ni sur l'autre de ces faits, et celles qui offroient la plus grande authenticité ayant été enfreintes ouvertement par Stace et par Euripide, M. Ballanche étoit le maître de les présenter sous le point de vue qui convenoit le mieux à son plan. Mais je ne passerai pas sous

silence une innovation d'une tout autre hardiesse, qui influe sur le caractère général de l'ouvrage. L'histoire de la famille d'Œdipe est un grand exemple du pouvoir de cette destinée inflexible que les modernes appellent la fatalité, et qui jouoit un si grand rôle dans la mythologie ancienne; puissance aveugle et cruelle dont les arrêts, déterminés par le seul caprice, violent à tout moment les lois de l'équité et de la morale. L'auteur d'*Antigone* a substitué à cette machine obligée des Grecs une destinée rémunératrice et vengeresse, la juste Némésis qui est un symbole ancien de la Providence; et cette belle idée jette sur toute sa composition une teinte grave et pieuse qui augmente la majesté du sujet, et qui en tempère l'horreur. Dès-lors il n'y a plus d'événemens sans motif, plus de douleurs sans compensation, plus d'infortunes sans espérances; les couleurs de l'Evangile se fondent naturellement avec celles d'Euripide et de Sophocle, et les détails les plus heureux sortent d'eux-mêmes de l'heureuse pensée du poète. C'est ainsi que la mort d'Œdipe sur le Cythéron, qui ne seroit dans un autre système que le résultat d'un concours indifférent et fortuit de circonstances, devient dans celui-ci l'occasion d'un rapprochement mystérieux et terrible. En un mot, il manquoit un dieu à l'histoire d'An-

tigone et M. Ballanche le lui a donné. Imiter ainsi les grands poètes, c'est inventer comme eux.

Il me seroit facile d'amener jusqu'à nous la longue série des ouvrages où Antigone est entrée comme personnage principal ou comme accessoire important; mais il est à remarquer que ce sujet n'avoit pas tenté encore la Muse de l'épopée, et il faut en chercher la raison dans un sentiment très-délicat de la convenance des caractères qui n'a pu échapper à M. Ballanche, quoique M. Ballanche l'ait dédaigné par une raison qui ne m'est pas connue. J'ose croire qu'Antigone n'est pas une héroïne épique, et il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner en soi ce que doit être le caractère du héros.

Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui pensent que l'invention du sujet et des événemens est la première partie de l'épopée. J'assignerois plutôt ce rang à l'invention des caractères, ou plutôt, je ne craindrois pas de dire que c'est un caractère épique qui constitue l'épopée, et qu'il n'y a point de parfaite épopée sans lui. La composition de l'Iliade est une des choses les plus simples du monde, et si cet admirable ouvrage l'emporte sur l'Enéide, c'est que l'Enéide, qui lui est supérieure de beaucoup pour la conception de la fable et pour la perfection des détails,

ne lui est nullement comparable pour les caractères. Il est aussi impossible de prendre un vif intérêt à Enée que de se défendre de l'intérêt qu'inspire Achille, et cela est si vrai, que certains critiques ont témoigné le regret que Turnus ne fût pas le héros de Virgile. La poésie n'est point pareille en ceci aux autres arts d'imitation qui touchent le cœur par l'intermédiaire des sens, comme la musique qui s'adresse à l'ouïe, et les arts du dessin qui parlent aux yeux. Les sens cherchent la perfection, et le cœur la redoute; car il est de sa nature de prendre plaisir à la peinture des passions dont il est tourmenté, et de souffrir impatiemment qu'on en triomphe. Le personnage qui m'attache, ce n'est pas celui qui m'étonne, c'est celui qui me ressemble, au moins en quelques foiblesses dont les héros d'épopée ne doivent pas être plus exempts que les autres. S'il ne tient plus par rien à son espèce, je l'abandonne à sa fatigante supériorité, et je n'use pas mon attention à suivre dans leur succession inutile des événemens dont je prévois toujours le succès. L'impassibilité est au moral de l'homme de ce que l'invulnérabilité est au physique, et je ne connois rien de plus insipide qu'un héros cuirassé d'une armure magique, qui porte des coups assurés à tout le monde, et qui n'a rien à craindre de personne. Je m'en

rapporte là-dessus à ceux qui prennent le plus de plaisir à la lecture de l'Arioste, et qui aimeroient beaucoup mieux toutefois, si j'en juge par mon propre goût, que ses paladins combattissent à armes égales. Le merveilleux mal entendu de cette féerie produit dans son poëme le même effet que la lance d'Argail. Il détruit tous les enchantemens.

La perfection du principal personnage nuit donc essentiellement à la perfection de l'épopée; et ce défaut relatif n'est nulle part aussi sensible que dans l'admirable caractère d'Antigone. Ce modèle de parfaite vertu n'est altéré d'ailleurs ni dans les anciennes traditions ni dans le plan de M. Ballanche par la tache la plus légère. C'est le beau moral le plus achevé, le plus désespérant dont l'imagination de l'homme ait emprunté l'idéal à la nature des Anges; c'est le type le plus pur de la piété, de l'innocence et du dévouement. On conçoit qu'un sujet pareil anime les cantiques touchans des jeunes filles, ou fournisse des traits pleins de tendresse à la romance plaintive : il est également propre à exciter les émotions de la tragédie, où Antigone n'occupe qu'une place secondaire : mais tant de vertus qui n'obtiennent que de nouveaux malheurs pour récompense, tant de vicissitudes qui ne diffèrent cependant que par le degré de la douleur, tant

de calamités sans mélange qui aboutissent à une mort, la plus cruelle de toutes, fatiguent la sensibilité, tourmentent l'âme, et n'inspirent, au lieu des sentimens contrastés et divers de l'épopée, qu'un sentiment uniforme de tristesse. *Antigone* n'est pas, selon moi, une épopée proprement dite : c'est le récit harmonieux d'une grande infortune, supportée avec une sainte et constante résignation ; c'est une plainte du cœur, un chant de soupirs et de larmes, une espèce particulière de poëme qui tient du poëme épique par l'invention du sujet, de l'hymne par l'élévation des pensées, et de l'élégie par la douceur des sentimens ; ou plutôt, il importe fort peu de savoir dans quel genre de littérature les bibliographes de l'avenir feront entrer cet ouvrage : il importe de savoir s'il parviendra à l'avenir, et s'il est doué pour cela du mérite qui fait vivre. J'ai fait pressentir mon opinion sur ce sujet, il il ne me reste qu'à la justifier par quelques citations dans un troisième et dernier article.

Continuation.

Une des plus grandes difficultés qu'offroit au talent le beau sujet d'*Antigone*, résultoit, selon moi, de l'authenticité en quelque sorte religieuse des traditions sur lesquelles il repose, et de la fidélité servile des classiques qui s'accordent dans une narration presqu'unanime et qui semblent défendre par leur exemple le moindre essor à l'imagination, la moindre liberté au génie de leurs successeurs. Nous avons déjà vu que M. Ballanche avoit trouvé le secret inappréciable de donner à sa composition toute entière une nouvelle couleur sans rien changer à l'ordonnance des faits consacrés; mais en substituant un sentiment commun à tous les hommes au merveilleux d'une religion particulière. L'histoire de la famille d'Œdipe est tellement liée au système de la fatalité convertie en dogme qu'elle en étoit pour ainsi dire la preuve, et qu'elle n'avoit été introduite qu'à ce dessein dans les fables grecques. En mettant à la place de cette force aveugle l'action de la justice divine, le poète a tout renouvelé et tout embelli. Les événemens sont absolument les mêmes, et cependant leur récit a un caractère qu'on ne lui connoissoit point. Il excite des sensations qui ont d'autant plus de charmes, il fait briller des vérités qui

ont d'autant plus d'éclat qu'elles paroissoient les unes et les autres étrangères aux inventions des Muses payennes. Le cœur s'étonne de retrouver la Providence des chrétiens planant sur les palais de Thèbes et sur les sommets du Cythéron, et il s'en étonne sans que le jugement s'en offense, parce que cette intervention est aussi naturelle que sublime. Antigone soustraite aux lois inflexibles du destin, à l'empire des dieux physiques, aux illusions brillantes mais stériles d'une théogonie sans mystères, et transportée dans une réligion éminemment tendre, qui enseigne la piété envers les parens, la résignation et l'espérance; Antigone, dis-je, est plutôt une restitution au christianisme qu'un larcin à la mythologie; mais il falloit une sensibilité très-exercée pour saisir le premier cette idée qu'on croiroit si simple, et un goût infiniment judicieux pour l'exécuter sans altérer la plus légère des nuances locales, sans bleser la moindre des convenances du sujet.

Quelque chose qui caractérise cette belle combinaison, et qui n'est propre qu'aux pensées du génie, c'est que toutes les conséquences en sont également heureuses. Elle ne sert pas seulement à tempérer l'amertume générale de la plus désespérante des histoires par ce mélange de tristesse douce qui repose l'âme, et de confiance pieuse

pieuse qui la soutient ; elle prête encore une solennité remarquable à toutes les parties de la composition où elle se fait sentir. Ainsi le Sphinx des anciens n'est qu'un monstre difforme et grossier, dépouillé de tout merveilleux, de toute idéalité, qui propose des logogryphes puérils, indignes de l'intelligence du premier âge, et dont la fabuleuse aventure mérite d'être reléguée avec les fictions les plus absurdes dans la *Bibliothèque des Fées:* celui de l'*Antigone,* au contraire, est un emblême admirable, et ses énigmes, graves et mystérieuses comme la vie, contiennent les leçons les plus imposantes pour l'homme. La mort d'Œdipe est dans les poètes une catastrophe épouvantable, sans nécessité, sans but, sans compensation, comme le reste de ses malheurs. Dans l'ouvrage de M. Ballanche, elle est la solution essentielle des longues épreuves qu'il a subies ; elle tient de l'expiation, du sacrifice et peut-être de l'apothéose. Antigone expirant de faim dans une grotte impénétrable où ses derniers soupirs s'exhalent presque sans être entendus, présente à l'imagination une scène d'angoisses qui brise le cœur; mais placez sur sa bouche le sourire de l'innocence, l'espoir de la vertu dans ses regards, et ouvrez le ciel: vous soutiendrez alors ce spectacle sans douleur, ou plutôt il fera couler de vos yeux les pleurs les plus doux que

vous ayez versés; car Antigone a cessé d'être malheureuse, et toutes ses souffrances sont déjà réparées pour toujours. Je n'ai pas besoin de dire que cette pensée a été, d'ailleurs, pour M. Ballanche, une source presque inépuisable de beautés de style, puisqu'elle a mis à sa disposition toutes les richesses de deux langues poétiques très-différentes, mais si égales en perfection qu'on a peine à choisir entr'elles, et puisqu'elle lui a permis, pour me servir d'une figure qui pourroit être moins ambitieuse et non pas plus exacte, d'attacher à la lyre d'Homère une des cordes de la harpe de David et d'Isaïe.

Un autre inconvénient pour le poète, qui raconte dans une langue moderne des histoires anciennes, et qui, pénétré de l'esprit des anciennes langues et des anciennes mœurs, le fait passer dans ses récits, c'est l'invraisemblance de cette naïveté primitive, de ce coloris d'images, de cette délicatesse de sentiment qui appartiennent à d'autres âges, et que notre goût emoussé par la force et la multitude des impressions n'estime plus que sur la foi de l'antiquité. Nul doute, par exemple, que si un poëme encore récent qui le cède à peine aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, par l'ordre et la beauté de la conception, par la grandeur et la vérité des caractères, par l'abondance et la richesse des images, par la pro-

priété noble, élégante et continue du style, nous fût parvenu avec l'autorité de quinze siècles et d'une langue classique, nul doute, je le répète, que les *Martyrs* n'occupassent dès aujourd'hui, de l'aveu de toutes les nations, un des premiers rangs de l'épopée. Un préjugé invincible s'y oppose parmi les contemporains. Le poète épique est comme le législateur religieux, comme le législateur politique. Il doit être vu à une distance profonde et presque mystérieuse. Nous ne le concevons pas sans la couronne de laurier des prêtres d'Apollon, ou sans le rayon des prophètes, et nous n'aimons à le contempler que derrière les ruines des Empires. C'est pour cela sans doute que la Muse le choisit presque toujours loin des regards des hommes, pauvre, malade, malheureux, dans l'exil, dans les déserts, dans les cachots, ou au milieu des révolutions qui renouvellent tout-à-coup la face des peuples, et qui se précipitent sur l'avenir en dévorant des siècles.

L'auteur d'*Antigone* a évité ce nouvel écueil autant qu'il étoit possible de le faire, et, suivant sa coutume, il est parvenu à tirer une beauté d'une difficulté presque invincible. Son récit est chanté par un poète ancien, le fameux devin Tirésias. Ce vieillard aveugle comme Œdipe, et conduit dans son exil par une autre Antigone,

reçoit l'hospitalité avec sa fille Daphné dans le palais de Priam, peu de temps après le ravissement d'Hélène, et au moment où se prépare dans la Grèce la guerre qui doit éclater sur Troie. C'est dans cette ville destinée à tant de malheurs qu'il raconte les malheurs de la ville d'Amphion et de la race de Labdacus. Ce rapprochement d'un prêtre accablé par l'âge et par la misère, avec le héros dont il dit les revers; la pitié qui l'intéresse à une jeune vierge dont sa propre fille lui rappelle le dévouement et les vertus; le concours singulier de l'époque où l'auteur a placé cette scène avec l'histoire de deux grandes cités, l'une dont les infortunes viennent de finir, l'autre dont les infortunes sont prêtes à commencer; la prescience divine qui fait lire à Tirésias autant de calamités dans l'avenir pour la famille de Priam, qu'il en a vu autrefois dans la famille de Laïus, et qui s'accorde en secret avec la prescience inutile de Cassandre; l'idée de ces grandeurs qui n'existe plus, l'idée de ces grandeurs qui vont s'évanouir, et ce tableau tracé devant une assemblée de rois réservés pour une mort si prochaine et si tragique : voilà, si je ne me trompe, une invention et des circonstances aussi ingénieuses que touchantes, et je ne crains pas de dire que jamais des ressorts plus dramatiques n'avoient été mis en usage dans l'épopée. M. Bal-

lanche a trouvé enfin dans cet artifice déjà si fécond en heureux résultats un moyen très-naturel qui ajoute encore à l'harmonie et à la variété de sa composition, la faculté de faire passer quelquefois la lyre des mains de Tirésias dans celles de Daphné, quand des événemens moins douloureux et des pensées moins austères permettent ou sollicitent des accords plus doux. Cette multitude d'accessoires, toujours en rapport avec le sujet, et qui n'en peuvent jamais détourner l'attention, le préservent cependant de la monotonie si funeste aux narrations épiques, et donnent à celle-ci, je dois le répéter, parce que je ne connois pas de mérite plus rare dans ce genre d'ouvrages, l'intérêt progressif, le mouvement et le jeu d'une longue action théâtrale.

Je m'étois engagé, en finissant mon article précédent, à faire connoître *Antigone* par quelques citations ; mais cet article, écrit dans un temps dont nous sommes déjà éloignés, a été retardé par des circonstances dont il est inutile de rendre compte, et les citations que j'avois promises ne serviroient désormais qu'à rappeler des beautés plus ou moins familières au grand nombre de mes lecteurs, comme la peinture du Sphinx, la mort d'OEdipe sur la montagne, le récit du siége de Thèbes, et l'admirable épisode de Parthénopée. Qu'il me suffise donc de recom-

mander la lecture d'*Antigone* à ceux pour qui ce poëme est encore nouveau, et dont l'âme se complaît dans des pensées élevées et dans des sentimens tendres. Peu d'ouvrages modernes leur promettent des jouissances aussi vives et aussi pures.

L'auteur ne s'étoit proposé aucune allusion : il le dit lui-même dans un épilogue qui honore également son esprit et son caractère, sa modestie et son courage ; mais, comme il étoit naturel que le titre de son poëme ramenât la pensée de tous les lecteurs à des vertus qui rappeloient, qui effaçoient peut-être les vertus imaginaires d'Antigone, et qui justifioient de nos jours l'hyperbole la plus attendrissante de l'imagination des poètes, le rapprochement que M. Ballanche ne cherchoit point, fut saisi par l'opinion publique comme s'il étoit entré dans son plan, et ce jugement étoit le prix le plus flatteur qu'il pût attendre de son ouvrage : « Non, s'écrie-t-il, » ma pensée ne s'est point élevée jusqu'à ces ob- » jets d'un culte filial et douloureux dont on » pourroit croire que j'ai voulu rappeler l'image » à l'aide d'une fiction mensongère. Ah ! ce n'é- » toit pas ainsi qu'il eût fallu peindre de si au- » gustes malheurs et de si hautes vertus ! Néan- » moins, si en retraçant, d'après l'antiquité, l'i- » déal d'une vie de dévouement et de sacrifice,

» j'ai rencontré quelques traits de cette princesse » admirable qui a passé sa première enfance dans » les prisons, et sa première jeunesse dans l'exil, » de cette princesse née pour expier les fautes » des hommes, et pour consoler un grand mo- » narque dans ses peines; de cette princesse » éprouvée par de si étranges infortunes, qu'elles » semblent dépasser les limites des forces hu- » maines; de cette princesse magnanime, enfin, » qui n'a reçu le nom d'Antigone françoise que » parce que ce nom, consacré par la vénération » des siècles et par les merveilles de la poésie, » est devenu celui de la piété filiale elle-même, » alors j'aurai atteint un degré d'estime et de » gloire auquel j'étois bien loin de prétendre. » Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce tribut, et du plus digne de l'auguste héroïne qui en est l'objet, c'est qu'il fut offert au moment où un nouveau Roi de l'énigme venoit disputer à la Providence les destinées de la patrie, pendant que MADAME signaloit sa présence dans le Midi par des traits de courage au-dessus de son sexe, qui manquent à l'idéal d'Antigone, et auxquels rien ne peut-être comparé dans aucune histoire.

Chanter les louanges de la piété filiale, de l'innocence résignée et de l'héroïsme du malheur devant MADAME, avec le dessein avoué de se soustraire aux allusions, c'est une de ces flatteries

naïves et délicates qu'on ne pourroit éviter sans renoncer en même temps à parler de tout ce qui est bon et honorable sur la terre. Heureux les princes dont la modestie a le droit de s'alarmer de tous les hommages que l'on rend à la vertu ! Plus heureux les peuples qui sont destinés à vivre sous de tels princes, quand ils connoissent leur bonheur et quand ils savent en jouir !

Le dix-huitième siècle, poëme en quatre chants; par M. F. Simonin.

Le dix-huitième siècle est un sujet de poëme bien vaste, bien vague et bien triste. Il peut offrir cependant, par le contraste des prétentions de ce siècle avec ce qui restera de lui à la postérité, le sujet d'une satire ou celui d'un chant d'indignation, selon que l'esprit de l'auteur seroit porté à saisir les choses sous leur côté ridicule ou sous leur côté horrible. C'étoit peut-être à cela qu'il falloit s'en tenir, si l'on avoit eu en vue une composition exacte et régulière. A défaut de ce caractère, de cette forme distinctive qui assigne à un ouvrage d'imagination un genre et un nom, nous ne chercherons dans celui-ci que des sentimens et des vers; mais ces vers, d'un tour souvent élégant et animé, quelquefois remarquables par l'inspiration et le mouvement; ces sentimens, toujours pleins de loyauté et de noblesse, méritent une mention particulière aujourd'hui. Quoique les hommes n'aient jamais mieux valu et qu'ils n'aient jamais été plus éclairés, comme on sait, les bonnes choses bien écrites ne se perdent pas encore dans la foule. Cela viendra nécessairement quand les nouvelles méthodes auront mis le génie et la raison à la portée de tout le monde; heureuse époque vers la-

quelle nous avançons d'une manière bien sensible.

En jetant les yeux sur cet immense tableau, on est d'abord frappé d'un rapprochement extraordinaire. Ce siècle *philanthropique* et *libéral*, qui se flatte d'avoir tant fait pour le perfectionnement de l'homme et le bonheur des sociétés, s'est écoulé entre deux conquérans. Il a commencé par CHARLES XII et fini par BUONAPARTE!!! Presque tout le reste a appartenu aux bateleurs, aux sophistes, et puis aux bourreaux dont les sophistes sont les précurseurs accoutumés. Il revendique, à la vérité, de grands progrès dans les sciences, et on ne les conteste pas. Quand le génie des peuples est éteint, il arrive des hommes qui récoltent de petits faits, qui compilent de petites découvertes, qui analysent difficilement de petites inutilités, et qui composent des misérables rognures qu'ils ont ramassées sur la trace des siècles, ce qu'on appelle des systèmes et des méthodes. On se fait en place de sensibilité, en place de goût, une mémoire alphabétique ou synoptique, qui est l'esprit des sots et le savoir des ignorans. Dans les belles époques, dans les jours vraiment glorieux de la civilisation, c'est par leur imagination que les hommes jouissent de l'existence sociale. La nature est pleine de mystères merveilleux, l'âme se nourrit des inspirations les plus élevées, les

prodiges des arts naissent sans effort, empreints de ce sceau d'immortalité que le sentiment et le génie donnent à leurs ouvrages. Tout ce qui existe est, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous le charme des pensées les plus imposantes; tout respire la religion, l'amour, la liberté. Les nations grandes et fortes, belles de jeunesse, de puissance, de sécurité, goûtent avec plénitude le bienfait de la société, car elle est encore un bienfait. Plus tard, ce prestige diminue; ce feu qui animoit, qui vivifioit tout, se refroidit, se raréfie, comme le sang dans les veines épuisées d'un vieillard; la magie des idées ravissantes de l'adolescence disparoît devant une expérience tristement raisonneuse que servent des organes appauvris. Le bonheur de tout sentir avec force fait place à la malheureuse aptitude de tout analyser, de tout décolorer, de tout flétrir. On s'applique avec un soin cruel à user le reste des illusions des foibles, à tourmenter la sensibilité, à désespérer la foi. On s'enorgueillit de réduire cette belle création à un état de nudité hideux; ce n'est plus ce monde rempli d'une divinité bienveillante et tutélaire, cet admirable univers qui révéloit des harmonies si sublimes et si touchantes au génie de Platon, de Fénélon, de Charles Bonnet, de Bernardin de Saint-Pierre. C'est un cadavre inanimé qui épouvante les regards; et

quand on est parvenu à ce point, on se dit savant, parce qu'à force de sécheresse dans le cœur et de pauvreté dans l'imagination, on a pénétré quelques prétendus secrets de la nature que Dieu a laissés dans ses œuvres pour la pâture des petits esprits et des faux sages. Ainsi, le jour de la science est partout la veille de la barbarie; ainsi se vérifie partout la plus vraie et la plus instructive des histoires. L'homme abusé par les instigations d'un esprit de folie, ne s'est pas plutôt nourri du fruit de la science pour devenir semblable à Dieu, que le lieu de délices où il vivoit lui est fermé à jamais, et que son âme navrée connoît qu'elle doit mourir. Voilà la société tout entière.

C'est cette époque de dégénération et de misère que l'auteur de l'ouvrage que j'annonce a entrepris de peindre dans une sorte de dithyrambe en quatre chants, qui mérite des éloges, je le répète, et sous le rapport du sentiment qui l'a inspiré, et sous celui de l'exécution, quoiqu'il n'offre pas, comme on s'en doute bien, l'intérêt de l'unité. Frappé de quelques idées plus habituelles, préoccupé de quelques scènes qu'il a eu le malheur de voir de plus près, M. Simonin consacre deux chants entiers aux dix dernières années de ce siècle, et omet dans le cadre étroit où il a resserré tout le reste, beaucoup

de choses importantes. On conçoit que ce sujet étoit inépuisable, et que, dans une foule innombrable de faits, il a fallu écarter et choisir; mais il y avoit certaines circonstances qu'on ne pouvoit oublier sans nuire un peu à l'ensemble de la composition, à cause de leur liaison immédiate avec les grands événemens qui devoient occuper la fin de ce récit, et laisser au lecteur une profonde impression d'attendrissement et de terreur. Telle étoit l'époque fatale de la régence sous la minorité de Louis XV, dont l'influence irréparable sur les destinées de la nation ne sauroit être contestée. Dans le simple intérêt des arts d'imagination, c'est à elle que remonte l'origine de tous les genres bâtards qui ont infesté notre littérature et dégradé notre goût, la comédie larmoyante, le roman licencieux, l'élégie cynique, et le philosophisme si vain et si téméraire de nos maladroits réformateurs. Dans l'intérêt bien autrement sérieux de la morale publique, ce fut elle qui développa dans le corps social la gangrène incurable, la corruption mortelle qui l'a dévoré, et il étoit digne du sage auteur de montrer comment les mauvaises mœurs préparent toujours le succès des fausses lumières et le retour de la barbarie. De quelque splendeur que jouissent les peuples, quand le lien moral de la société se relâche, on peut pré-

dire hardiment que toutes les parties qu'il assembloit vont se séparer et se fuir, et que la civilisation est perdue. On voudroit aussi dans ce sujet une verve plus soutenue peut-être, et on regrette qu'un si long développement l'ait nécessairement refroidie quelquefois. C'est l'indignation qui fait les bons vers, et l'indignation devoit moins de concessions au siècle. Le poète n'est pas soumis aux égards que la modération prescrit. Il a la fougue, l'abandon, tranchons le mot, la partialité des passions. Il est irritable, exclusif, exagéré. L'*impassibilité* est une vertu d'historien. Qui sait d'ailleurs si l'histoire sera plus indulgente que la poésie pour certains titres de gloire du dix-huitième siècle? C'est elle qui jugera sainement de nos progrès et de nos découvertes par leurs résultats. Qu'importe à l'humanité l'inutile invention des aérostats? Jusqu'à quel point peut-elle se féliciter de l'incroyable multiplication de ces machines qui mettent partout une force insensible et aveugle à la place de l'industrie et des bras de l'homme, et qui interdisent à l'artisan étonné la faculté de vivre du métier qui a nourri ses aïeux; perfectionnement qui fait beaucoup d'honneur sans doute à l'imagination des inventeurs, mais dont l'effet sensible est de diminuer les ressources de la population en raison de son accroissement? Si ces

paratonnerres dont nos villes sont hérissées, provoquent réellement, comme le pensent aujourd'hui tant de physiciens célèbres, les ouragans et les tempêtes qui dévastent nos campagnes d'une manière incomparablement plus fréquente qu'autrefois, étoit-il bien à souhaiter qu'un philosophe américain trouvât le moyen de *ravir la foudre au ciel?* et cette idée morale qui étoit attachée au tonnerre, ne seroit-elle pas elle-même plus à regretter que deux ou trois donjons chancelans dont il achevoit tous les ans la ruine? L'auteur s'arrête par une prédilection dont il n'est pas difficile de pénétrer le motif à une institution pour laquelle du moins je partage sincèrement son enthousiasme : c'est le gouvernement établi par les missions du Paraguai. Il est assez remarquable que la société n'ait montré qu'une fois au monde le modèle de ce gouvernement parfait que les philosophes de bonne foi, les philosophes dignes de ce nom avoient si longtemps rêvé, et que ce gouvernement, qui n'est pas la chimère, l'*Utopie* d'un romancier, ait été fondé par de pauvres moines dans le siècle des lumières. Ce dernier bienfait du christianisme, à la veille du jour où il alloit être *écrasé* par les *sages*, offre avec les lois et les institutions des philosophes de la fin du dix-huitième siècle, un contraste digne de l'attention des *simples*. Je

suis bien trompé s'il ne juge pas une grande question.

Le lecteur me sauroit mauvais gré, sans doute, de terminer cet article sans appuyer d'une seule citation le jugement général que j'ai porté de l'ouvrage de M. Simonin. Voici une description d'Otaïti qui a de la fraîcheur et de la grâce :

Quelle est cette rive inconnue ?
Le ciel y répand ses faveurs ;
Des parfums remplissent la nue,
L'arbre porte à la fois et des fruits et des fleurs.
Là, comme aux beaux âges du monde,
La beauté n'aperçoit son portrait que dans l'onde.
Assise à l'ombre des coteaux,
Cérès n'impose point de pénibles travaux.
Des guirlandes parent sa tête ;
Son temple est un bosquet, son culte est une fête,
Et la moisson pend aux rameaux (1).
L'île entière n'est qu'un bocage,
Le fleuve ne roule point d'or ;
Une cabane est l'héritage,
Et vous, Plaisir, Amour, vous êtes le trésor
Que l'on se transmet d'âge en âge.

Il est inutile de faire observer qu'il s'agit ici d'Otaïti à l'époque de la découverte. Ce joli tableau ne seroit plus ressemblant. Les Européens y ont passé.

(1) L'arbre à pain.

J'en

J'en veux ! je n'en veux pas ! nous en voulons ! ou *la Prévention vaincue par l'Expérience*, poëme dialogué en deux parties ; par QUESNEL, instituteur.

ON a beau s'obstiner dans les vieilles erreurs, et Dieu sait combien j'y ai d'intérêt ! il faut toujours se rendre à l'évidence. J'ai eu le malheur d'attaquer l'enseignement mutuel, sans égard pour les grands génies qui ont fait présent de cette méthode sublime à la France régénérée. Je l'ai trouvé ridicule comme moyen d'instruction, inconvenant et dangereux comme institution nationale ; mais pendant que je le disois et que je le répétois, l'enseignement mutuel a fait comme l'agitation, il a marché. Chacun de ses pas a été marqué par des succès, et l'Europe étonnée contemple, sans les comprendre, les innombrables applications du secret de M. Lancastre, qui a fécondé tous les égoûts de la capitale, qui en a fait pulluler des légions d'orateurs, de publicistes, de philosophes ; qui a résolu enfin le problême de la perfectibilité. Il est probable, en effet, que les connoisseurs s'en tiendront là.

Il manquoit toutefois un triomphe à l'enseignement mutuel. Il n'avoit pas jusqu'ici dérobé à la nature l'avantage privilégié de produire des

poètes. Depuis quelques jours, il n'en fait ni plus ni moins que la nature elle-même, et c'est à lui que nous devons tout récemment le génie de M. Quesnel, dont la nature ne paroît pas s'être mêlée.

L'ouvrage dont le titre décore cet article est d'un genre très-nouveau en littérature. C'est une espèce de drame, qui a une espèce d'action, une espèce d'intrigue, une espèce de nœud, une espèce de dénouement, et, par conséquent, beaucoup de rapport avec une espèce de comédie. Il est vrai que les actes s'appellent des *parties*, les scènes des *entretiens*, et les personnages des *interlocuteurs*. La hardiesse de ces innovations indique assez un de ces esprits impatiens d'activité et de gloire qui ne sauroient se soumettre aux formes reçues, et qui contribuent à imprimer au siècle qui a le bonheur de les produire, l'impulsion du perfectionnement. Je crois l'auteur indépendant, au moins des règles; et si j'osois dire de lui toute mon opinion, il est plus *romantique* dans la composition, et plus *classique* dans les détails. On choisira.

Le premier entretien a lieu entre trois interlocuteurs, le sociétaire, l'instituteur et l'antagoniste. Il commence très-naturellement par *bonjour*. Tout le reste du dialogue est à peu près

aussi simple, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi clair.

L'antagoniste, qui est extraordinairement bon homme, ne sait à quoi s'en tenir

Sur ce qu'il faut penser du mode mutuel,
Que l'on impute à crime au système actuel,

et il vient s'informer de cela auprès du sociétaire et de l'instituteur, qui ne sont guère intéressés dans la question. Il y a cependant un fond de raison dans sa demande, et la conversation des adeptes est très-propre à lui donner une idée juste de la méthode :

Je vois qu'aussi chez vous les sublimes idées
Qui courent par ce temps, prétendent mal fondées
Les raisons qu'on oppose à cette invention,
Qui trouve qu'avant elle en éducation
Tout n'était que chaos, qu'un bizarre assemblage
De règles sans motifs, fruits d'un aveugle usage :
Moyen dont les auteurs, en leur humble vertu,
Voudroient avec Pradon, Racine confondu.

J'avoue que le sociétaire ne juge pas à propos de répondre à cet argument, et le lecteur en devine peut-être la raison. D'ailleurs, une condescendance de pure politesse (car l'enseignement mutuel repose sur l'égalité absolue) le décide à laisser la parole à l'instituteur; mais l'institution n'y gagne rien. Ses progrès sont déjà si avancés, que tout le monde parle le même

langage dans la maison, c'est-à-dire le galimathias pur. Il n'y a d'intelligible, dans le nouveau discours, que l'argument tiré de la protection que le Roi doit avoir accordée aux nouvelles écoles :

Pensez-vous qu'imprudent il favorise en France
Un moyen corrupteur de la flexible enfance,
Et que laissant miner et son autorité
Et le premier lien de la société,
Il rappelle en nos murs la discorde en furie,
Fasse écrouler son trône et perde la patrie?

Répondez à cela si vous l'osez. La critique elle-même n'y sauroit que dire, sinon qu'on ne *mine* pas *un lien*. C'est de la poésie et du françois à la Lancastre. Les rimes sont, en revanche, d'une puissante richesse :

Contre lui ce moyen d'un argument vous frustre.
Il n'en est pas chez nous encore au premier lustre.
Comme on auroit saisi l'heureuse occasion
De l'accuser des maux de l'usurpation,
S'il avoit pris naissance aux jours de nos discordes!
Quel malheur! de son arc on eût triplé les cordes!

Le second entretien se passe entre les personnages précédens, plus une *veuve* qui amène à l'enseignement mutuel un enfant *que frappe un sort inhumain, qui, en le privant d'un père, enlève un époux à sa mère*, c'est-à-dire un

orphelin. La mère en sa tendresse *aisément s'accommode avec le nouveau mode,*

Il l'a suivi six mois, mais *je l'en dus changer;*

et c'est ce qu'on peut faire de mieux quand on a donné à ses enfans des instituteurs qui écrivent le françois de cette force. On conçoit que l'enfant a profité, et son discours le témoigne. C'est toutefois le chef-d'œuvre de l'auteur, qui s'entend mieux à faire parler les écoliers que les maîtres. Le petit bonhomme explique avec une naïveté intéressante les raisons qui lui font désirer de rentrer dans les nouvelles écoles. *Il ne peut lire sans bâiller,*

Et puis il écrit mal sur ce maudit papier,

et puis *il se barbouille d'encre.* Considérations très-décisives pour un père de famille qui se soucie nécessairement fort peu qu'on sache lire, et qu'on s'accoutume à écrire sur du papier. Ce moyen est encore le plus répandu; mais il entre évidemment dans le but de l'institution d'y substituer sa craie et ses ardoises, si elle ne trouve plus expédient de supprimer l'écriture tout-à-fait. C'est alors que les écoles seront bien divertissantes.

Tout cela frappe d'admiration l'antagoniste de l'enseignement mutuel, qui ne perd pas un moment pour aller à l'école, et qui a ses raisons

pour ça. Ensuite la toile tombe, l'orchestre joue un bout de symphonie, et le second acte commence une scène entre le sociétaire et un magister de village, qui me paroît copié du M. *Gothique* des Variétés; ce que je dis toutefois sans intention d'élever contre M. Quesnel une accusation de plagiat. Il y a d'heureuses pensées qui appartiennent au génie dans toutes les carrières, et qui peuvent advenir à un instituteur de la rue Sainte-Avoie, comme à un chansonnier du Panorama. Cette scène est d'ailleurs une simple contre-épreuve de celle du premier acte, et le magister un autre imbécille qui se laisse illuminer avec toute la docilité possible par un autre doctrinaire. L'auteur y a seulement employé quelques argumens qu'il avoit négligés comme à dessein pour fortifier avec égalité toutes les parties de son ouvrage, de sorte que la fin ne prouve pas plus que le commencement; ce qui est un superbe artifice de composition. Par exemple, le sociétaire qui suppose comme admis, suivant l'usage de ces messieurs, un principe qui est l'opposé diamétral du vrai, savoir la supériorité relative de l'enseignement mutuel comme mode matériel d'enseignement, en déduit ce raisonnement magnifique :

Un esprit sans culture, en nos élections
Pourra-t-il échapper à des suggestions

Funestes à l'Etat, non moins que séduisantes,
Et les *croix* maintenant sont-elles suffisantes
Pour distinguer du seing un faux trop ressemblant?

Il est très-plaisant que le sociétaire s'imagine que l'enseignement mutuel a pour objet l'instruction spéciale des hommes à cent écus, sur lesquels repose le système électoral, et qui ne savent que faire leur *croix*. Sous ce rapport, il n'y a rien à dire, et l'enseignement mutuel figurera très-bien comme institution supplémentaire dans le premier acte additionnel à la loi des élections. Il faut bien qu'elle ait le mot pour rire.

J'ai cité quelques vers du poëme de M. Quesnel. On n'est pas fâché de savoir où en est le siècle. Je n'ai pas choisi ces vers. Le lecteur curieux, qui voudra s'assurer de l'existence de l'ouvrage, verra que je n'ai pas été aveuglé par un zèle exagéré ou une admiration de commande dans le compte que j'en ai rendu. Si maintenant la destinée de cet écrit a quelque chose d'obscur pour certains esprits difficiles à contenter, qui veulent savoir la moindre particularité des grands événemens littéraires, je me crois en état de satisfaire à leur impatience. Le poëme de M. Quesnel est effectivement la pièce mentionnée sous je ne sais quel numéro, qui a occasionné une espèce de schisme à l'Institut, lors

de l'examen des discours en vers sur l'enseignement mutuel. On sait maintenant à n'en pas douter que le prix lui auroit été décerné à l'unanimité, si la forme dramatique que l'auteur a si ingénieusement appliquée à son sujet avoit été prescrite ou prévue par le programme. Frustré du prix de son travail par le rigorisme scrupuleux de la commission, on ajoute que M. Quesnel ne s'est consolé de cette injustice que sur la promesse solennelle d'être indemnisé de sa couronne par un fauteuil de moniteur, aussitôt que l'Académie françoise aura définitivement adopté, dans l'ordre et le cérémonial de ses séances publiques, les évolutions à la Lancastre.

La mort de Louis XVI, idylle dans le goût antique ; par M. Tercy.

Il est naturel de s'étonner, au premier abord, que la plus terrible catastrophe des temps modernes ait inspiré si peu de poètes, et surtout de bon poètes, dans un pays où il y a tant de gens qui ont la prétention de l'être. Cela est cependant très-facile à expliquer. La mort de Louis XVI est un événement qui s'est passé sous les yeux de la génération actuelle, et qui a excité un sentiment universel d'horreur, dont l'impression n'a presque rien perdu de sa vivacité. L'idée en est trop récente et trop profonde pour appartenir déjà au domaine des arts qui ont besoin d'un peu d'idéalité dans tous les sujets dont ils s'occupent ; ou plutôt les émotions qu'elle reveille sont si grandes et si puissantes que le génie même n'oseroit pas entreprendre d'y rien ajouter. Ce titre seul, *La Mort de Louis XVI*, fait naître dans un cœur françois toutes les pensées douloureuses que le cœur peut contenir. Le poète, luttant pour ainsi dire avec une poésie de sensations infiniment plus puissante que la sienne, son plus grand mérite est de ne pas refroidir par des artifices inutiles les dispositions du lecteur, et son plus beau triomphe, de le laisser dans l'état d'attendrissement où il l'a placé, en ramenant sa mé-

moire sur l'époque la plus malheureuse de nos malheureuses révolutions. Cet obstacle est si réel, que je ne conçois pas que *la Mort de Louis XVI* puisse être présentée sous une forme plus convenable que celle du simple récit; encore douté-je que la versification la plus pure et la plus élevée produise jamais autant d'effet que la prose naïve, mais déchirante, d'Edgeworth et de Cléry. Le tact infiniment judicieux de M. Tercy lui a fait comprendre toute l'importance de cette difficulté, et son talent l'a vaincue. Au lieu de se livrer à la fougue des inspirations poétiques, et de substituer à l'intérêt propre du sujet un mouvement factice, nécessairement froid, il s'est contenté de réciter en beaux vers des faits qui n'ont pas besoin du prestige de l'imagination. Quand il s'agit de peindre tant de vertus et tant de malheurs, quel effort de l'imagination abandonnée à elle-même pourroit s'élever jusqu'à la vérité?

Le genre du poëme de M. Tercy est tout-à-fait neuf dans notre littérature. Il l'a intitulé: *Idylle dans le goût antique;* et cette définition, un peu vague, ne le caractérise peut-être pas suffisamment. Ce mot a pu signifier effectivement en composition grecque, ou un poëme chanté dans les bois, ou un poëme de peu d'étendue, abstraction faite du genre; c'est dans cette seconde

acception qu'il faut entendre le titre de l'idylle de M. Tercy, qui a peu d'analogue dans la première antiquité, mais qui rappelle, par la solennité du sujet et par la couleur générale du style, le *Messie* de Pope et le *Pollion* de Virgile.

Selon la forme primitive, le poëme de M. Tercy se divise en trois parties : le prologue ou l'exposition, la narration ou le chant, et l'épilogue ou le dénouement. Il introduit d'abord un François proscrit, errant dans les environs de ce temple,

Où Saint-Denis convie
Ces vassaux de la mort qui, Rois pendant leur vie,
Ont subi du destin les rigoureuses lois,

et c'est dans sa bouche qu'il place la narration qui est simple, touchante et animée. La peinture des angoisses du saint Roi a quelque chose d'évangélique qui retrace, autant que ce rapprochement est permis, les épreuves du fils de Dieu dans le jardin des Oliviers; mais enfin il sort victorieux de ce dernier combat ; ses traits resplendissent d'une gloire immortelle; sa voix prononce les paroles de la résignation, et puis celles de la clémence. *Oh! mon Dieu*, s'écrie-t-il, *je pardonne à tous mes ennemis!*

Ces paroles à peine aux célestes parvis
Sur les ailes des vents sont-elles parvenues,
Que les anges du ciel, qui les ont entendues,
Les gravent à l'envi sur le livre d'airain,

Monument éternel de l'éternel destin.
De joie en les gravant leur main tremble et s'agite!
De joie en les lisant leur cœur bat et palpite!
Mais déjà la victime est au pied de la croix :
Alors on entendit une puissante voix,
Forte comme la voix des antiques prophètes,
A son gré soulevant, apaisant les tempêtes,
Une voix qui crioit aux marches de l'autel :
« O fils de saint Louis ! allez, montez au ciel ! »
Tout étoit consommé. . . . .

L'amertume de cette pensée poursuit longtemps le poète, mais il n'exprime ses sentimens que par des images naturelles et douces, qui préparent l'heureuse transition de son épilogue, en tempérant graduellement l'effet qu'il vient de produire sur le lecteur. Il l'atténue, contre l'usage de la poésie, en passant du sens propre au sens figuré, à la faveur de l'emblême le plus simple.

Ce roi vertueux est un lis plein de beauté que l'orage moissonne, et qu'un torrent descendu des montagnes emporte en passant; mais tandis que je parle, continue-t-il,

O divine clarté!
Providence adorable! adorable bonté!
De cet antique lis une tige nouvelle
Aux lieux même où croissoit la tige fraternelle
S'élève triomphante, et de son vert rameau
Ombrage le vallon son antique berceau.
Il ombrage la France, et sa sève féconde
Ne tarira jamais pour le bonheur du Monde!

Je n'ai pas choisi ces vers parmi les vers de M. Tercy ; je les cite parce qu'ils me sont présentés par l'ordre de l'analyse, et sans qu'aucune prédilection m'y détermine. Il me semble toutefois qu'ils offrent un caractère absolument nouveau dans la poésie du dix-neuvième siècle, et qui tient sans doute à l'étude approfondie que l'auteur a faite des classiques anciens. Rien ne ressemble moins au style de certaines écoles modernes que celui de ce petit poëme, où l'on ne trouve aucune de ces bizarres alliances de mots, de ces figures précieuses, de ces antithèses balancées avec une attention puérile, qui enlèvent depuis quinze ans la plupart des couronnes académiques. L'ordonnance en est simple, le style majestueux sans faste, grave sans sécheresse, élégant sans ornemens, et la phrase poétique s'y fait distinguer par une richesse de nombre et par une variété de coupes dont nous avons perdu ou négligé le secret, en nous éloignant des modèles. Quel amateur de la littérature grecque ne s'arrêtera pas à cette belle période,

Mais déjà la victime est au pied de la croix, etc.

si entraînante par le mouvement, si hardie sans cesser d'être naturelle et correcte, où le verbe parcourt presque tous ses temps sans choquer l'esprit, et qui rappelle si bien la construction ho-

mérique ? On assure que M. Tercy s'occupe depuis long-temps d'une grande épopée ; et le petit nombre de vers par lesquels son talent m'est connu, prouvent au moins qu'il s'est occupé avec beaucoup de bonheur du soin difficile d'approprier à la langue françoise les formes de la langue épique, qui paroissent si incompatibles avec notre système de versification. Ce premier succès doit être pour lui le gage de tous les autres. Le genre secondaire dans lequel son patriotisme l'a porté à s'exercer aujourd'hui, ne sauroit même être inutile à sa réputation ; car c'est par des petits poëmes que les plus grands poètes ont commencé la leur. Il s'est prescrit d'ailleurs, par un début très-distingué, le devoir des expiations. Il lui reste à chanter cette reine adorable, cet enfant roi et martyr, cette vertueuse princesse, et ce jeune Condé digne de tous ses aïeux, qui auroient eu des autels chez tous les peuples, et qui ont si long-temps manqué de tombeaux !

La mort et l'apothéose de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France et de Navarre; par M. Tercy.

Il y a un an que M. Tercy dédioit à la mémoire de Louis XVI un poëme remarquable tout à la fois par la grandeur des sentimens, par la noble simplicité de la composition, et par un mouvement de style, par une hardiesse et une variété de tours, par une couleur de poésie et une nature d'images tout-à-fait nouvelles dans notre langue. La témérité de quelques constructions, toujours vives et harmonieuses, mais *insolites* à l'excès, m'avoit un peu effrayé sur l'effet de ce début. Son succès a trompé nos alarmes et passé nos espérances.

L'idylle dans le goût antique, intitulée la Mort de Louis XVI, a réuni les éloges des critiques les plus difficiles, qui se sont accordés à la classer parmi les meilleures productions de notre temps. Une approbation d'un ordre tout autrement relevé a imprimé à ces beaux vers une espèce de consécration. Les journaux ont annoncé que le Souverain Pontife, en décernant à leur auteur le titre de chevalier de l'Éperon, avoit ordonné que son poëme fût déposé parmi les pièces qui doivent servir à la canonisation du saint Roi, et que la poésie, organe accoutumé

des fictions, fût appelée une fois en témoignage de la vérité devant la religion elle-même. Il nous semble que les honneurs littéraires du Capitole ont eu rarement ce caractère, et que la Muse chrétienne a peu remporté d'aussi beaux triomphes.

Encouragé par de tels suffrages, M. Tercy a dû rentrer dans la carrière avec plus de hardiesse : il s'est livré en effet, dans son nouvel ouvrage, à un genre d'inspiration qui lui a permis de s'élever fort au dessus de la narration ordinaire. LA MORT DE LOUIS XVI n'étoit, comme il l'appeloit lui-même, qu'une espèce d'idylle dans le goût antique. On n'y remarquoit qu'un récit harmonieux en vers élégans et purs, parmi lesquels on comptoit de très-beaux vers. LA MORT DE MARIE-ANTOINETTE est une petite épopée du genre le plus noble et de l'élévation la plus soutenue, dont la conception simple mais forte suppose un autre talent que celui de raconter dignement les choses solennelles, celui de composer un plan, et d'y adapter avec art les ressources d'une imagination poétique, nourrie de l'étude des modèles. J'ai dit que ce plan étoit très-simple. Il est facile, en effet d'en donner une idée en peu de mots. Après une invocation qui rappelle son chant funèbre à la mémoire de Louis XVI, le poëte raconte l'histoire des derniers

derniers momens d'une Reine adorable, assassinée à son tour par les mêmes bourreaux, non sans jeter dans cette sombre peinture quelques traits d'un merveilleux vague mais touchant qui en tempère l'horreur, et qui prépare l'esprit par une transition habile au merveilleux de l'apothéose. Dans la nuit qui précède le jour fatal, l'âme de Louis XVI apparoît à sa veuve, comme elle dut lui apparoître réellement; car il n'est point de force humaine qui puisse faire jouir une créature d'une mort si calme et si heureuse, si Dieu ne daignoit lui accorder, par quelque communication particulière, la conviction de son salut. La Reine meurt, le ciel s'ouvre, elle s'élève, elle monte, elle traverse les chœurs des anges, elle retrouve le martyr qui lui a ouvert le chemin, ils paroissent ensemble revêtus de toute la gloire des élus devant le souverain juge, et ils prennent possession de cette gloire éternelle au milieu des concerts de toutes les puissances célestes. Donnez à cette esquisse le coloris du style, et vous aurez une idée de l'ouvrage de M. Tercy.

Je n'ai pas dissimulé que ce genre pouvoit passer pour innové dans notre langue. M. Tercy, en intitulant LA MORT DE LOUIS XVI, *idylle dans le goût antique*, sembloit faire allusion à quelques pièces très-courtes, mais d'un style élevé,

qu'on a comprises sous le nom général d'*idylle*, qui signifie un petit poëme, à défaut de pouvoir les classer autrement ; ainsi, le chant sublime de *Pollion*, qu'on fait entrer dans les Bucoliques, *et qui étoit digne d'être entendu par les consuls*, n'est certainement pas un *entretien de bergers*. Il en est de même du *Messie* de Pope, et d'un petit nombre de productions analogues qui mériteroient une désignation fixe, un rang méthodique en littérature. Certains des poëmes d'*Ossian*, par exemple, y trouveroient nécessairement place, fussent-ils de Macpherson. Mais M. Tercy, qui connoît beaucoup de langues, et qui s'approprie leurs secrets avec beaucoup de discernement et beaucoup de bonheur, doit surtout s'être proposé pour objet de comparaison la partie lyrique de la belle épopée de Klopstock. Les chants de ses anges rappellent bien par les figures, par le mouvement, par je ne sais quelle effusion mystique que la poésie allemande exprime merveilleusement, par l'idéal enfin, et par le mécanisme de la composition, les cantiques de la *Messiade* ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette conquête du talent sur une littérature étrangère se concilie avec des doctrines de la plus grande pureté. On ne peut trop louer, selon moi, l'écrivain sagement hardi qui rapporte tant de richesses

à son pays comme un tribut, et qui lui en fait hommage sans attenter à ses principes littéraires.

Je ne prétends pas, toutefois, que ces essais de M. Tercy, les seuls sur lesquels je puisse juger son talent, soient exempts de taches. Ils en ont trop sans doute relativement à la foible dimension de l'ouvrage, mais il en est quelques-unes qui peuvent être contestées, et que l'auteur regarde probablement comme des beautés d'un genre particulier. Tels sont les enjambemens extraordinaires, les coupes sans exemple qu'il se permet à tout moment, et qui, reproduites avec quelque affectation dans un si petit espace, inquiètent le goût du lecteur, même quand leur multiplicité ne le choque point. Telles sont ces répétitions bibliques, ces redondances du style primitif que Racine même a sobrement hasardées, qui, plus appropriées peut-être aux besoins d'une littérature usée dont la décrépitude invoque toutes les ressources de l'art, ne peuvent pas être employées cependant avec trop d'économie dans un poëme de deux cents vers. Telles sont ces exclamations entassées à la manière du psalmiste et des prophètes, que l'esprit goûte plus difficilement que jamais, parce qu'il a perdu de vue les modèles. Si ce sont là des défauts, ce sont des défauts de système, des défauts relatifs, dans lesquels l'au-

teur est tombé en connoissance de cause, et qui ne préjugent rien contre ce qu'il est capable de faire. La critique en remarquera d'autres. A force d'être élevée, l'expression n'est pas toujours juste : à force d'être savante ou audacieuse, l'inversion n'est pas toujours claire ; à force de rappeler l'antique, la phrase n'est pas toujours correcte, et blesse quelquefois notre logique grammaticale. J'en trouve un exemple dès les premiers vers de l'invocation :

Muse qui, le front ceint de funèbres cyprès,
M'égarois avec toi sous les ombrages frais
Des bois silencieux, etc.

Le verbe *s'égarer*, qui est du nombre de ceux qu'on appelle assez ingénieusement *réfléchis*, ne peut jamais se prendre dans cette position de personnes. Il est confondu ici avec le verbe *égarer*, qui a une acception très-différente. Je ne me serois pas arrêté pourtant à cette difficulté minutieuse, si elle ne m'avoit fourni l'occasion de faire voir, en deux vers et demi, toutes les témérités que l'on reprochera au système de versification adopté par M. Tercy ; suspension sur le pronom qui est très-autorisée en latin, mais qui ne paroît pas agréable en françois ; césure inusitée à la troisième syllabe ; interposition d'une phrase descriptive qui figure et qui caractérise l'objet, mais qui interrompt le sens

au dessus d'une seconde personne de verbe, d'une manière nuisible à l'harmonie, et surtout à la clarté; enjambement enfin du deuxième au troisième vers, que je ne cite que pour l'acquit de la critique, d'abord, parce qu'il n'est pas très-vicieux, et ensuite, parce qu'il est le moins extraordinaire du poëme : voilà ce que ne manqueront pas d'observer une foule de lecteurs dont la délicatesse raffinée ne goûte que des beautés parfaites, et s'offense des irrégularités les plus légères. C'est pour eux, toutefois, que l'on écrit ; et on donneroit au poète une idée fausse de son succès, si on lui dissimuloit le moindre de leurs scrupules. En dernière analyse, il n'est pas douteux qu'il ne se forme en France une nouvelle langue, et surtout une nouvelle langue poétique, à la suite de tant de grandes révolutions politiques et morales, qui ont changé la face de toutes nos institutions. Il est vrai de dire qu'après un long envahissement de l'Europe qui nous a procuré des conquêtes plus durables que celles de l'épée, celles de l'étude et de l'observation, il se prépare chez nous une littérature composée que l'avenir seul jugera, et sur laquelle on ne fonderoit aujourd'hui que des conjectures très-incertaines ; mais il n'est que juste de rendre hommage à de grandes beautés de composition et de sentiment, même dans un ouvrage dont l'exécution laisse-

roit en quelques-unes de ses parties quelque chose à reprendre ou à désirer.

J'ai appuyé de deux vers une critique de deux colonnes. On me pardonnera de justifier mes éloges par une citation. Dans l'embarras du choix, je m'arrête à la dernière page. C'est le moment où Marie-Antoinette, enlevée par les anges, est près de toucher au seuil de sa divine demeure.

Les Séraphins alors font entendre leur voix :
« La voici, disent-ils, la voici qui s'élève
» Pure comme le jour ! belle comme une autre Eve!
» Fraîche comme l'Aurore au souris gracieux ;
» Long-temps elle foula les sentiers épineux,
» Les sentiers de la vie ! Heureuse et consolée,
» Elle vole aujourd'hui loin de cette vallée
» Qu'habitent à jamais et le deuil et les pleurs ;
» Elle revêt des cieux les riantes couleurs :
» Hâtez-vous maintenant, âme sainte et fidèle,
» Accourez à la voix du Dieu qui vous appelle :
» Déjà le trône d'or pour vous est préparé,
» La palme vous attend ! jusqu'à l'autel sacré
» Dirigez votre vol ; sûre de la victoire,
» Entrez et saisissez la couronne de gloire
» Que Dieu vous réservoit de toute éternité,
» Et commencez enfin votre immortalité ! »

Plus prompte mille fois qu'un rayon de lumière,
Marie alors franchit l'adorable barrière
Qui de son créateur la séparoit encor.
Elle entre radieuse ; et, sur la lyre d'or,

Les saints Anges, ravis d'une ineffable joie,
Chantent le convié que le ciel leur envoie.
Ils chantent, et de fleurs parfument le chemin.
Alors on vit la Reine, une palme à la main,
S'avancer et saisir l'immortelle couronne, etc.

A part quelques formes singulières de style auxquelles le lecteur devoit être préparé, à quelques négligences près qui ne méritent pas une discussion rigoureuse, ce morceau est certainement remarquable. J'indiquerai une idée très-belle, et que n'auroit dédaignée ni Milton ni Klopstock; c'est la confession de la foi, entonnée par les Séraphins à l'instant de la glorieuse ascension de Louis XVI et de la Reine : mais ce qui l'emporte selon moi sur tout le reste, c'est la peinture du trouble enchanteur d'une âme délivrée de la vie, lorsqu'incertaine encore de sa destinée future, et partagée entre les regrets qui ont occupé ses dernières pensées et les premières espérances de la résurrection, elle commence à prévoir le bonheur ineffable de retrouver dans le ciel tout ce qu'elle a perdu, et d'y attendre tout ce qu'elle a laissé. Les esprits forts qui ne daignent pas comprendre les félicités du paradis n'avoient peut-être pensé à celle-là.

Je n'ai pas parlé de l'exécution typographique, parce que ce poëme sort des presses de M. Pierre Didot, et qu'un autre éloge seroit un pléonasme.

Choix de Fables de La Fontaine, précédées d'une Notice sur sa vie, et suivies de petits Dialogues propres à faire sentir aux Enfans les règles et les beautés de l'Apologue; par J. C. Jumel.

Madame de Sévigné comparoit le recueil de La Fontaine à un panier de cerises, où l'on choisit d'abord les plus belles, et dans lequel on finit par ne rien laisser. Cette comparaison est spirituelle, mais il faut avouer qu'il reste au fond du panier quelques cerises de mauvaise qualité. Il n'y a point de génie si rare qu'il ne trahisse l'humanité par quelques imperfections.

Voltaire, qui étoit extrêmement sévère avec nos classiques, et qui avoit ses raisons pour cela, n'accordoit à La Fontaine qu'une soixantaine de chefs-d'œuvre; M. Jumel, moins difficile que Voltaire, veut bien en admettre quatre-vingt-un. Je crois qu'on perdroit beaucoup de choses charmantes en réduisant les fables de La Fontaine à quatre vingt-une; mais on ne perdroit aucun des chefs-d'œuvre, pour peu qu'on se connût en chefs-dœuvre, et que l'on sût choisir. Je soupçonne, par exemple, que Voltaire n'auroit pas exclu de son recueil d'élite l'excellente fable intitulée *l'Aigle, la Chatte et la Laie*, modèle parfait de conduite, de narration et de

dialogue; *les Frelons et les Mouches à miel*, allégorie charmante, et dont l'application se renouvelle tous les jours; *le Renard, le Chien et le Fermier*, un de ces apologues où La Fontaine s'est élevé si plaisamment, et toutefois avec tant de noblesse, au plus haut style de l'épopée; *le Songe d'un habitant du Mogol*, morceau exquis, dont l'épilogue renferme les vers les plus achevés, peut-être, qui soient sortis de la plume du poète; *les deux Amis*, enfin, qu'il auroit fallu conserver encore avec soin, si, au lieu de quatre-vingt-un chefs-d'œuvre, le format plus exigu de la collection n'avoit dû en admettre que cinq ou six. Croiroit-on qu'on cherche tout cela inutilement dans le *Choix* de M. Jumel, qui se dit appelé pourtant *à faire sentir aux enfans les règles et les beautés de l'apologue*? M. Jumel a émondé comme le Scythe; il n'élague point, il mutile, et c'est pour lui que La Fontaine semble avoir dit:

Quittez-moi cette serpe, instrument de dommage!

En revanche, M. Jumel a cru devoir imprimer *la Cigale et la Fourmi*, qui est la première des fables de La Fontaine dans l'ordre de numération, mais qui, pour le sujet, le style et les détails, est certainement une des dernières. Il est vrai que c'est une de celles qu'on fait apprendre de bonne heure aux enfans qui n'y peu-

vent puiser, par parenthèse, que des idées assez fausses en morale et en physique; et la raison qui l'a fait recevoir étoit précisément celle qui devoit la faire rejeter, puisqu'il se trouvoit un homme assez hardi pour en rejeter quelques-unes.

M. Jumel s'est bien gardé d'accorder les honneurs de son recueil à la charmante fable intitulée *le Soleil et les Grenouilles*, qui est imitée de Phèdre; mais il est allé chercher à la fin du dernier livre une foible traduction d'une foible allégorie du P. Commire, qui a le même titre, et qui fait allusion à je ne sais quels mécontentemens que la Hollande donnoit à Louis XIV, sujet *très-propre*, comme on voit, *à faire sentir aux enfans les règles et les beautés de l'apologue.*

S'il étoit une fable qu'un goût sévère, mais sain, dût retrancher du *Choix des Fables de La Fontaine* pour la gloire même de son auteur, c'est ce méchant petit apologue du *Singe*, qui est à coup sûr le plus mauvais, je ne dis pas seulement du recueil de La Fontaine, mais de toute la bibliothèque des fabulistes. On sait qu'il finit par ces singuliers vers :

N'attendez rien de bon du peuple imitateur;
Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre,
La pire espèce c'est l'auteur.

Conséquence bien étrange dans la bouche d'un homme qui a passé sa vie à imiter Ésope, Arioste, Bocace, Apulée, et *à faire des livres.* Cependant, on ne peut malheureusement pas douter que le *Singe* ne soit de La Fontaine, mais on peut douter qu'il soit du nombre de ses chefs-d'œuvre, quoiqu'il ait été honoré du choix de M. Jumel.

Quant à *la Ligue des Rats*, qui est, par bonheur une des pièces apocryphes de la première édition posthume, il n'y a que le plus impudent des contrefacteurs qui ait pu glisser ce pitoyable bout rimé parmi les Fables de La Fontaine :

> C'étoit un maître rat,
> Dont la *rateuse* seigneurie
> S'étoit logée en bonne hôtellerie.

Ce mot forgé n'est pas dans le goût du peuple *souriquois*, ni de la gent *trote-menu.* Quiconque, au reste, a un peu d'habitude du rhythme de ce grand poète, ne seroit pas la dupe d'une supposition de ce genre, même quand la fable seroit aussi bonne d'ailleurs qu'elle est plate et mal tournée. Il n'y a point d'autre exemple dans ses ouvrages, de vers de sept et de six syllabes jetés isolément, sans quelque puissant intérêt d'harmonie. Il n'a jamais employé le mot *rates* qui n'est pas françois, quelque besoin qu'il en

eût, et ce mot défigure ici le seul vers passable que l'auteur ait rencontré :

Quelques *rates*, dit-on, répandirent des larmes.

Qui pourroit, enfin, attribuer à La Fontaine des lignes rimées aussi misérables que celles-ci:

Il arrive les sens troublés
Et tous les poumons essoufflés;

. . . .

Chacun met dans son sac un morceau de fromage:
Chacun promet de risquer le paquet?

Je ne connois que la supposition de M. Simien Despréaux, ridiculement célèbre par ses *fables inédites* de La Fontaine, qui l'emporte sur celle-ci en invraisemblance; mais cette dernière est en quelquesorte consacrée par cent-vingt ans de possession *incontestée*, et par cent vingt réimpressions différentes qui ont trompé M. Jumel. En dépit des lecteurs qui ne tolèrent *la Ligue des Rats* dans le recueil de La Fontaine que parce qu'ils ignorent qu'elle n'y a pas été introduite de son vivant, en dépit des commentateurs qui n'ont jamais daigné en parler, peut-être parce qu'ils ne savoient trop qu'en dire, M. Jumel l'a courageusement placée au rang des chefs-d'œuvre.

M. Jumel n'a pas pris beaucoup de peine pour *faire sentir aux enfans les règles et les beautés de l'apologue*. Il s'est contenté de copier bien

éxactement quelques passages de le Batteux et quelques notes de Champfort, de les couper en dialogues, et de les faire débiter par Isidore, Alfred, Hector et Théotime, qui, après s'être complimentés mutuellement sur leur grâce, leur application, leur mémoire et leur intelligence, finissent toujours par renvoyer à leur maître la meilleure partie des éloges, en lui attribuant tout ce qu'il y a d'ingénieux et de piquant dans leur petit commentaire. Je me plais à croire que, s'il avoit trouvé bon de se glisser parmi les interlocuteurs, il auroit la modestie de ne pas recevoir la balle, et de la renvoyer à son tour à Champfort et à le Batteux, dont il n'est pas du tout question dans les dialogues. Il est vrai que le plagiat n'est pas total, et qu'on trouve par-ci par-là des choses que nul commentateur ne s'avisera de réclamer. Tel est le passage suivant, qui fait *sentir* d'une manière très-curieuse et très-neuve *les beautés* de ce vers que La Fontaine étoit bien loin de croire aussi parfait :

Et le drôle eut lappé le tout en un moment.

« Ce vers est très-beau, dit Isidore. On sait ce
» que c'est qu'un *drôle*. *Lappé* dit la chose et
» la manière dont elle se fait. *Le tout*, l'article
» fortifie le mot *tout* ; *en un moment* se pro-
» nonce très-vite. Quelle différence s'il eût mis,

» *le renard eut mangé le tout en un instant !* »
Il est certain que La Fontaine a mieux fait de mettre autrement, et qu'il n'y a point de bons vers ni dans La Fontaine ni ailleurs qui ne soit mieux qu'il ne seroit si on l'eût fait plus mauvais; cela ne souffre point de difficultés.

Poésies diverses ; par Charles Millevoye.

Il est extrêmement rare qu'un homme entré de bonne heure dans la carrière des lettres, puisse tourner hardiment ses regards sur tout le passé, et revoir tous ses essais sans en désavouer aucun. Ce sentiment inné du beau, ce goût précoce qui supplée à l'expérience, ce jugement, pour ainsi dire *instinctif*, sans lequel l'imagination la plus brillante ne seroit qu'un don stérile, sont le témoignage sûr d'une organisation favorisée ; et quand ce phénomène se rencontre dans un écrivain, il ne faut pas chercher d'autre preuve de sa destination.

S'il est un exemple frappant de l'heureuse alliance d'une belle imagination et d'un goût pur dans un âge où l'on ne voit presque jamais ces qualités réunies, c'est celui que nous fournit M. Millevoye. Encore très-loin de cette époque de la vie où le talent mûri par l'étude, et riche de tout ce qu'il a pu acquérir, ne doit plus reculer ses limites, et où les jouissances qu'il produit ont perdu le charme des espérances, M. Millevoye a déjà une réputation ancienne dans notre littérature, parce que ses premiers essais furent déjà dignes d'un talent formé, et tels qu'il pouvoit s'en glorifier toujours. On y remarqua, comme dans tout ce qui est sorti depuis de sa plume,

une correction de style infiniment rare à l'époque où ils parurent, une facilité élégante qui n'annonce pas l'absence du travail, mais qui le fait oublier, une versification qui rassemble à un haut degré toutes les beautés de la phrase poétique, le nombre, l'harmonie, la variété des coupes, la richesse des inversions, mais qui ne leur doit pas tout son mérite, et qui revêt d'ordinaire des pensées d'un bon choix et des conceptions pleines d'agrément. Un seul défaut, parmi tant de précieuses qualités, avoit frappé les yeux de quelques esprits sages, infidèles aux fausses doctrines de leur temps, et dont la raison austère condamnoit sans pitié tous les ornemens déplacés de nouvelles écoles. On craignit que M. Millevoye, séduit par l'attrait des succès faciles, ne payât quelques tributs à la Muse fardée qui usurpoit alors les autels de Racine, et certains vers ambitieux qui se distinguoient de la noble simplicité de tous les autres par ces antithèses heurtées, par ces tours extraordinaires, par ces bizarres mariages de mots que le faux goût avoit mis en vogue, légitimèrent quelque temps cette inquiétude. Heureusement, un critique recommandable entre tous ceux qui exercent ce ministère dans les journaux, par la sagacité de ses vues et par l'impartialité de ses jugemens, effrayé des dangers que sembloit

courir

courir un talent précieux qui ne faisoit que de naître, et pressé du désir de l'arrêter aux premiers pas d'une déviation dangereuse, eut le courage presque unique à cette époque, de condamner avec une espèce d'amertume, dans les vers de M. Millevoye, les choses même qui leur avoient mérité le vain succès de la mode; et ce qui paroîtra plus singulier sans doute dans un temps où la sensibilité des gens de lettres est portée à un tel point d'irritabilité, que la plus légère modification d'un éloge l'offense et la déchire, la sévérité bienveillante du critique ne fut pas perdue pour le poète. M. Millevoye en reconnut la justesse, en apprécia les motifs, et en recueillit le fruit. Il sacrifia sans regret des vers très-brillans qui auroient fait la fortune de la plupart de ses rivaux, et qui avoient peut-être décidé en sa faveur l'opinion de la plupart de ses juges, mais dont son talent naturel et vrai devoit mépriser l'éclat factice. Il porta cette heureuse défiance des fausses beautés jusqu'au scrupule, et dès-lors il n'a cessé de corriger chacun de ses poëmes, d'édition en édition, jusqu'à celle-ci, où la censure la plus clairvoyante ne trouvera pas beaucoup à corriger. Comme la plupart des ouvrages de M. Millevoye sont d'une briéveté qui les soustrait à l'analyse, et comme ses vers seront assez généralement lus pour pou-

voir se passer d'éloges, j'ai cru devoir consacrer une partie de mon article à cette petite anecdote de littérature, parce qu'on ne sauroit trop insister sur les bons exemples, et parce qu'elle prouve d'ailleurs quelque chose de plus rare que l'esprit, c'est-à-dire un très-bon esprit.

Ce recueil de poésies se compose en entier d'ouvrages déjà connus et même souvent publiés, dont la plupart ont mérité le plus éclatant des succès littéraires, la couronne académique; mais M. Millevoye en a usé avec sa jeunesse comme les éditeurs devroient être autorisés à le faire avec celle des auteurs qu'ils publient. Plus sévère pour lui-même que les corps savans qui lui ont tant de fois décerné le prix, non-seulement il n'a rien imprimé dans cette édition nouvelle sans changement et sans corrections, mais il en a retranché tout-à-fait quelques-uns des ouvrages qui lui ont obtenu ses premières palmes, parce que son jugement droit et sûr lui apprenoit que ce qui est très-bon pour les académies ne l'est pas toujours pour la postérité.

Parmi les ouvrages qui paroissent pour la première fois dans cette édition, on remarquera la traduction en vers des quatorzième, vingt-deuxième et vingt-quatrième chants de l'Iliade, et je suis bien trompé si ces trois chants ne font pas désirer le reste. Je connois peu les tentatives

qui ont été faites jusqu'ici en ce genre, mais je sais qu'elles n'ont pas été couronnées d'un entier succès, quelque mérite qu'elles aient prouvé d'ailleurs. Celle de M. Millevoye lui a trop heureusement réussi pour qu'il lui soit permis de ne pas la poursuivre. Il paroît reconnu qu'une bonne traduction de l'Iliade en vers manque toujours à notre littérature, et un bonne traduction de l'Iliade est le principal titre de Pope à la célébrité dont il jouit. Voilà un sujet d'émulation bien fait pour décider M. Millevoye à braver les difficultés d'une grande entreprise qu'on ne poursuit point jusqu'au bout sans être doué de la patiente sécurité du génie, et qu'il est beau d'avoir formée, lors même qu'on y succombe. J'insiste avec d'autant plus de plaisir sur ces remarquables essais, qu'ils me fournissent l'occasion de donner au style de M. Millevoye le seul éloge qui puisse offrir quelque nouveauté. Personne ne lui contestoit le talent d'exprimer les sentimens doux, les idées délicates et gracieuses, les pensées tendres et touchantes avec une perfection rare; mais on s'accordoit aussi à lui reprocher une symétrie un peu froide, une égalité un peu monotone, et il faut convenir qu'il n'avoit jamais fait preuve encore de cette souplesse d'élocution, de cette chaleur de coloris, de cette verve animée, ferme et hardie

22.

dont les fragmens de l'Iliade présentent des exemples nombreux. Il est vrai que trois chants ne sont qu'une foible partie de ce poëme immense dont toutes les parties sont très-caractérisées et très-diverses, mais dans ces trois chants, soit qu'une adroite intelligence ait présidé à leur choix, soit que le hasard seul en ait décidé, M. Millevoye avoit à faire parler tour à tour l'insinuante éloquence de Nestor, la logique fine et spirituelle d'Ulysse, la fougueuse ironie d'Achille, les douleurs d'Hécube, et les supplications de Priam; il devoit passer de l'Olympe à la Terre, de la grotte de Thétis à la tente d'Agamemnon, et peindre successivement des festins et des batailles, la toilette de Junon et les funérailles d'Hector. J'aurai peut-être un jour l'occasion de prouver dans une analyse plus détaillée, qu'il s'est acquitté de cette tâche si difficilement compliquée, avec un bonheur remarquable.

Je ne renverrai pas plus loin cependant l'examen très-rapide d'une théorie de M. Millevoye, qui me paroît trop naturelle et trop judicieuse pour être sujette à contestation. « Les excellens vers, dit-il, que renferme la traduction
» de M. de Rochefort, laissent à regretter que
» tout l'ouvrage ne soit pas écrit d'une manière
» plus soutenue. Seroit-il donc impossible d'in-

» tercaler, dans une version nouvelle, ce que » l'ancienne a de parfait? Un pareil travail » auroit, ce me semble, le double avantage » d'abréger un peu la tâche démesurée du tra- » ducteur, et de garantir d'avance au public le » mérite d'une partie de la traduction. » Il est en effet très-important pour une littérature moderne d'avoir de bonnes traductions des anciens, et fort indifférent que ces traductions soient l'ouvrage d'un seul ou de plusieurs.

Quand un traducteur arrive après plusieurs autres, et qu'il trouve dans les traductions qui ont précédé la sienne, certaines parties qu'il essaieroit inutilement de mieux faire, il ne peut entreprendre d'y suppléer sans inconvénient pour la perfection de son travail, et sans s'exposer à trahir par une délicatesse mal placée les espérances de ses lecteurs. Je répondrois donc très-affirmativement à la question de M. Millevoye, et je lui saurois même gré de s'associer feu M. de Rochefort pour une traduction complète de l'Iliade, si ce collaborateur pouvoit lui offrir beaucoup de vers semblables à ceux qu'il a pris le soin de rapporter. Ainsi, dans l'admirable passage des regrets d'Andromaque, M. de Rochefort lui fait dire :

Je n'ai point recueilli sur ta bouche glacée
Quelque douce parole à moi seule adressée,

Quelques mots consolans dont j'aurois, nuit et jour,
Entretenu ma peine et flatté mon amour.

M. Millevoye traduit de cette manière :

Si du moins mon Hector
M'avoit tendu la main sur les bords de sa couche,
Si j'avois recueilli quelques mots de sa bouche,
Ces mots, ces derniers mots, et les nuits et les jours,
Reviendroient de mes pleurs entretenir le cours.

Ces deux derniers vers sont excellens, mais les autres ont moins de douceur, moins de grâce, et le monosyllabe ineuphonique qui les termine est tout-à-fait opposé à l'harmonie. Voilà une de ces occasions où M. de Rochefort me paroît avoir l'avantage, et dans lesquelles il ne faudroit pas manquer de recourir à lui. Je ne pense pas qu'il puisse résulter de cet assortiment un effet trop disparate dans la couleur; je suis même persuadé que les passages les plus heureusement traduits par M. de Rochefort, que ses vers les plus agréables n'auront pas un air étranger parmi ceux de M. Millevoye, et c'est ce que j'en puis dire de mieux.

Je ne me dissimule pas le danger qu'il y auroit à rendre cette justice à tout autre qu'à M. Millevoye; mais les preuves fréquentes de discernement que cet écrivain a données, me rassurent jusqu'à un certain point sur l'effet de

mes éloges. J'aime à croire qu'il a une trop haute pensée de la gloire littéraire pour ne rien voir au-delà des succès frivoles qu'un journal éphémère constate jusqu'à demain, et pour se contenter de quelques vains suffrages qui ne doivent leur importance qu'à leur publicité; c'est cependant une erreur commune. Nos poètes, avides de jouir, dépensent toute leur renommée dans le présent, et dédaignent l'avenir, seul dispensateur des renommées légitimes. A peine un écolier, enivré de sa gloire de collége, a quitté les bancs de l'école, qu'il aspire aux triomphes académiques. A peine un candidat heureux a ravi le prix à ses concurrens, qu'il ambitionne de le décerner à son tour; parvenu à ce but, il n'en connoît plus d'autre, et il cesse d'avoir l'IMMORTALITÉ pour objet, dès l'instant où il la prend pour devise. M. Millevoye est fait pour s'affranchir de ces routines de la médiocrité. Il est temps qu'il cesse de détailler son talent et ses succès, et qu'il renonce au futile avantage d'occuper souvent pour obtenir le droit d'occuper toujours. On l'accusoit dernièrement dans un journal de ne pas produire assez; c'est un reproche fort honorable, mais extrêmement mal entendu. Il ne s'agit plus pour M. Millevoye de produire beaucoup, mais de produire des choses dignes de sa réputation actuelle, et sur-

tout des espérances qu'il a données. Il reconnoît cinq volumes de vers depuis douze ans, et, s'il avoit été moins sévèrement juste envers ses ouvrages, il en auroit facilement imprimé dix. C'est beaucoup, et il faut tout le mérite de M. Millevoye, pour que ce ne soit pas beaucoup trop. Il n'est heureusement pas dans le cas d'une foule d'auteurs qui auroient à peine assez du reste de leur vie pour corriger les essais de leur jeunesse, ou pour les réparer. Qu'il l'emploie à surpasser les siens; c'est une gloire qui n'est réservée qu'à un très-petit nombre de poetes.

Poésies de S. Edmond Geraud, *suivies de six Romances;* par P. M. Lorrando.

L'élégie et la romance sont de petits poëmes d'un genre assez analogue : la première est ordinairement consacrée à l'expression d'un sentiment triste et doux ; la seconde, au récit d'une aventure touchante qui demande des larmes. Il y a quelques traces de cette dernière dans les idylles des anciens ; mais elle a pris chez nous un caractère particulier. Quant à l'autre, il est malheureux selon moi que la lyre élégante de Tibule et de Properce n'ait eu qu'une seule corde, et se soit refusée, comme celle d'Anacréon, à chanter autre chose que l'Amour. Ce sentiment, qui n'étoit dans les anciennes sociétés qu'un commerce voluptueux, dénué de cette énergie profonde qui en a fait après la religion et la liberté la plus puissante des passions de l'homme, ne fournissoit alors que des peintures pleines de grâce, qui s'adressoient rarement au cœur. C'est encore bien pis parmi quelques modernes qui se sont obstinés à matérialiser l'Amour, à le dégrader, dans des vers délicieux, de l'exaltation sublime qu'il a reçue de la muse de Shakspeare et de Racine, et qui respire dans les admirables romans de Gœthe et de Rousseau. Je rends justice, avec tout le monde, au mécanisme du style, à la déli-

catesse des expressions, à la fraîcheur des images, quand je lis Parny ou Bertin ; mais je n'ai jamais compris ce qu'il y a pour une âme tendre et pour une âme forte, dans ces grossiers triomphes de l'amour physique, derrière lesquels disparoît tout le moral de l'amour. L'institution des sociétés nouvelles, fondée sur de plus hautes idées de la dignité de notre nature, a changé les proportions, et si l'on peut s'exprimer ainsi, la physionomie de nos sentimens. Le néant de la vie étoit, pour les peuples qui nous ont précédés, un avis de jouir; pour nous, il est un sujet de réflexions amères, de regrets douloureux, d'espérances et d'inquiétudes. Telles est la source féconde à laquelle doit puiser maintenant le poète élégiaque, et qui fait de l'élégie un genre absolument neuf pour l'écrivain d'un talent vrai qui saura s'en emparer.

Il est assez indifférent de savoir si la romance nous vient des Arabes par les Espagnols, ou si, indigène à notre climat, elle a pris naissance d'elle-même sur la terre des troubadours. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont laissé en ce genre d'agréables modèles, et que long-temps après eux, elle a inspiré des chants aimables et gracieux à nos vieux poètes, à Bertaut, à Desportes, à Baïf, et surtout à Ronsard, qui a souvent, dans son langage à demi-barbare, l'atti-

cisme d'un écrivain perfectionné. On cite ordinairement comme modèles Florian et Berquin, qui ont tous deux de la mollesse, de la grâce, et même quelque simplicité; mais de leur temps même ils cédoient le premier rang à Moncrif, dont les ingénieuses histoires d'*Alix* et *Alexis*, et de *la Comtesse de Saulx*, vivent dans la mémoire de tout le monde. Fabre d'Eglantine qu'un génie morose et un talent sans souplesse, mais extrêmement énergique, avoient désigné d'avance pour le peintre de mœurs d'un siècle dégradé, et qui seroit devenu l'Aristophane de notre théâtre, si la révolution ne l'avoit entraîné dans ses folies; Fabre d'Eglantine, dis-je, ne bornoit cependant pas tout-à-fait les richesses de sa palette aux couleurs âpres et mordantes de Juvénal; il a excellé dans la romance, et particulièrement dans celle que j'apellerois volontiers la romance rustique, et qui peint, avec une franchise dépouillée d'ornemens, les mœurs et les sentimens du village. Enfin, il n'y a pas un de nos hameaux qui ne possède des romances locales, que la tradition a perpétuées de génération en génération, et que les jeunes filles chantent encore dans les veillées d'hiver, fidèles à l'air, au trait et à la cadence qu'elles apprennent de leurs aïeules.

Ces petits poëmes ont pour la plupart beau-

coup d'intérêt et de charme, et ce qu'il y a de singulier au premier abord, c'est que l'expression poétique n'y manque pas. Quand à la conception du plan, elle est assez peu variée. C'est ordinairement une bergère qui délivre un prisonnier, ou un soldat qui pleure sur l'infidélité de sa maîtresse ou sur les soucis de sa mère. Dans une région d'idées plus élevées et plus favorables à l'inspiration, c'est l'histoire du lutin ou les apparitions du château, sujets merveilleux qui sollicitoient depuis long-temps une lyre plus savante que celle de nos bardes villageois, et qui lui offrent toutes les ressources d'une riche et curieuse mythologie. L'élégie et la romance, considérées sous ce nouvel aspect, étoient des domaines nouveaux dans l'empire de la poésie. Deux palmes classiques fleurissoient pour l'homme ingénieux et sensible qui apprécieroit l'avantage d'être encore né à propos pour les cueillir dans une littérature si avancée, et qui, sagement reservé dans son ambition, prescriroit pour limites à ses prétentions, à son talent, et peut-être à sa gloire, le cadre étroit de deux genres peu relevés. Il y a plusieurs années que la lecture d'une élégie et d'une romance de M. Edmond Geraud, cachées dans un recueil périodique du temps, m'apprit que cet homme pouvoit bien s'être rencontré. L'espérance que je formai alors se réalise complé-

tement aujourd'hui. On suivra M. Edmond Geraud dans sa double carrière; on ne l'y surpassera pas : toutes les élégies, toutes les romances du monde, quelque part qu'on fasse à la perfectibilité, ne feront pas oublier les siennes. Il est déjà parvenu au succès le plus caractéristique, dans le genre de composition auquel il se livre : ses ouvrages sont beaucoup plus connus que son nom; c'est le contraire de la plupart des réputations littéraires. Il débute en quelque sorte par des vers que l'on sait par cœur, et dont il a dédaigné jusqu'ici de partager la célébrité. Le volume que j'annonce n'est donc pas un de ces tributs de la vanité, de l'oisiveté et de l'ennui, qui surchargent tous les ans les tablettes des libraires. C'est un livre destiné à vivre et à prendre, dans la bibliothèque choisie des auteurs françois, une place encore vide. Tout ce qu'il contient n'est cependant pas également bon, également parfait; je m'en rapporte au goût de l'auteur, sur la nécessité de le réduire de quelques pièces dans la seconde édition. J'insiste seulement sur la nécessité de l'augmenter, parce que je la sens bien plus vivement, et que M. Edmond Geraud en a contracté l'obligation envers tous les lecteurs qui goûtent les beaux sentimens et qui jouissent des beaux vers.

Le livre des élégies se fait remarquer par un

ton général de douce mélancolie, et presque toutes sont consacrées à cette espèce de méditation rêveuse, sans but déterminé, qui plaît à l'esprit par le vague même du sujet et des sentimens. Ce ne sont cependant pas celles que je choisirois. J'aime une imagination habile en créations mystérieuses, qui m'égare au milieu des ruines et des vieux monumens, en m'entretenant des histoires du foyer et des superstitions du temps passé; mais je préfère celle qui me ramène sur mes propres affections et sur mes propres souvenirs, qui m'occupe de mes propres malheurs, et qui me fait réfléchir sur la destinée ordinaire de l'homme. Dans les dix-sept élégies de M. Geraud, il y en a trois qui me font une impression profonde : *le jeune Raimond* me peint l'amertume incurable du cœur d'un père et d'une mère au tombeau de leur fils qui s'est précipité dans un abîme en cueillant une rose : il y a ici esprit et sentiment; c'est l'histoire de la vie. *Elmonde* est une jeune femme dont l'époux est allé chercher au-delà des mers une fortune incertaine, dans le seul espoir d'embellir le sort de celle qu'il aime; il a péri dans une tempête, et son Elmonde ne lui survit que pour souffrir; mais je donnerois le prix à la *Chapelle du Rivage*. Séphora est une veuve des environs de Pise, mère de deux fils qui soutiennent sa vieillesse du

produit d'un frêle bateau qui transporte sur les eaux orageuses les voyageurs de ces contrées. Ils sont partis pour Catane, et depuis leur départ, la tempête n'a cessé de bouleverser les ondes. L'époque du retour est déjà passée, et Séphora, au désespoir, s'aventure sur les bords qu'ils doivent parcourir, pour les retrouver, ou pour mourir de la nouvelle de leur perte. Déjà bien avancée dans sa route, elle découvre une chapelle dont un peuple pieux inonde toutes les avenues; c'est celle de Notre-Dame-des-Tempêtes, où les pasteurs des environs viennent chaque printemps prier pour les navigateurs. Il est inutile de dire avec quelle effusion Séphora se joint à leurs vœux. Ils sont enfin exaucés: trente voiles blanchissent l'horizon, s'approchent, parviennent au rivage, et rendent à l'empressement des enfans, des épouses, des vieux parens, les pêcheurs dont l'absence prolongée a causé tant de soucis. Ils sont tous revenus, et les deux fils de Séphora tombent dans les bras de leur mère. L'amour filial, l'amour maternel, les plus doux, les plus naturels des sentimens, et la religion qui les agrandit, qui les attendrit encore; voilà, je le répète, l'élégie des modernes telle qu'elle doit être. Cela vaut bien les tableaux lascifs d'un peintre efféminé dont le crayon profane l'amour.

Il me reste peu de place maintenant pour rendre compte des romances, et cependant je leur accorde une prédilection marquée; car il y a du choix, même dans ce qui est excellent. Au reste, j'en ai prévenu le lecteur; elles peuvent se passer d'un nouveau suffrage: elles ont obtenu le premier de tous, puisqu'elles sont encore nouvelles et déjà populaires. On va les reconnoître à leurs titres. Aucune langue ne possède une romance de féerie supérieure à *Mélusine*. *L'Hermite de Sainte-Avelle*, qu'une musique délicieuse et une voix célèbre ont élevé jusqu'au succès de la mode, que les sentimens doux et les talens modestes obtiennent aussi quelquefois en France par un singulier hasard, est le modèle d'un autre genre. C'est la fraîcheur d'idées d'un siècle poétique; c'est l'heureuse et facile conception d'un troubadour. Quels récits ont un charme plus piquant que le *Damoisel et le Pélerin*, *Inès et Roger*, et *les Fantômes de la Chapelle*? Dans ces dernières compositions, M. Geraud a étendu les attributions de la romance. Il a prouvé qu'elle pouvoit exciter jusqu'à ce sourire de l'âme qui, suivant l'ingénieuse expression de Champfort, rappelle à l'âge mûr la sensation la plus précieuse de la vie, le bonheur d'un enfant heureux de peu de chose. Sous ce rapport surtout, M. Geraud laisse tous ses rivaux bien loin der-

rière

rière lui. Moncrif peint des sentimens simples et tendres avec naïveté. Fabre d'Eglantine a un genre de naïveté plus voisin du trivial, et qui exigeoit une grande délicatesse de goût pour ne pas se confondre avec lui. La naïveté de M. Geraud se distingue par la finesse; elle rappelle quelquefois celle de La Fontaine, qui laisse apercevoir un rapprochement malicieux, et l'évite brusquement en l'abandonnant au lecteur. Il me seroit aisé d'appuyer mon opinion de plusieurs exemples; mais j'ai cité le titre de tant de pièces qu'il faudroit copier tout entières, qu'il ne me reste plus de place pour en extraire quelque chose. Je ne finirai pas cependant sans dire que ce recueil est terminé par six romances de M. Lorrando, qui est l'imitateur et l'ami de l'auteur, et que je trouve très-digne d'être lu à côté de lui. Je n'ai ni le temps ni l'esprit de le mieux louer.

OEuvres complètes de P. Corneille, et *Chefs-d'OEuvre de T. Corneille*, avec les commentaires de VOLTAIRE, *édition de* M. Renouard.

CORNEILLE a joui d'un avantage qui est rarement donné aux grands poètes. Il a été commenté de son vivant par une célèbre Académie. Les *Sentimens* de cette fameuse société *sur le Cid*, passent à juste titre pour un modèle de saine critique. Ce n'est pas que l'Académie françoise, dans le temps où parut *le Cid*, fût supérieure ou même égale en talens à ce qu'elle a été depuis dans les époques les plus fâcheuses, et je n'en excepte aucune; il est certain, au contraire, qu'à part quelques hommes vraiment distingués, elle ne se composoit alors que d'écrivains très-dignes de l'oubli où ils sont tombés depuis; mais il y avoit alors un mouvement général de l'imagination et du goût national vers le beau et le bon, mouvement qui ne s'imprime point arbitrairement à une génération, qui dépend d'un grand concours de circonstances, et qui ne se renouvelle jamais dans l'histoire littéraire d'un peuple. Ces *Sentimens de l'Académie* se sentent à peine du faux goût qui dominoit encore en France au moment où ils furent écrits : inspirés presque en toutes choses par la raison la plus fine et la plus éclairée, ils marquent dans notre

littérature la limite des routines vicieuses et des mauvaises théories; et l'on peut dire sans trop hasarder qu'ils n'ont guère moins influé sur elle que *le Cid* lui-même. La critique de Scudéry méritoit bien peu, à la vérité, d'entrer pour quelque chose dans les observations de l'Académie, et on la croiroit aujourd'hui indigne de réfutation. Elle n'est remarquable que par une emphase tranchante et fanfaronne qui donne une idée très-juste du reste des ouvrages de Scudéry, auxquels son objet l'a fait survivre. Le nom de ce poète matamore ne seroit plus connu que par un vers de Boileau et une jolie plaisanterie de Chapelle, si son déchaînement contre Corneille ne lui avoit pas assuré une autre immortalité. Il a maintenant l'honneur d'être réimprimé à la suite du *Cid*, dont il étoit loin de pressentir la gloire durable, et qu'il comparoit dans son style ridiculement figuré, tantôt *à certains animaux qui sont dans la nature, qui de loin semblent des étoiles, et ne sont que des vermisseaux;* tantôt *à un fantôme ou bien à une couleur qui s'efface en l'air presque aussitôt que le soleil en a fait la riche et trompeuse impression sur la nue.* Ce fantôme a vécu plus long-temps que tous les volumes entassés sous *sa fertile plume*, et c'est à lui seul qu'il a l'obligation, d'ailleurs peu flatteuse, d'être encore nommé quelque-

fois. Il ne s'y attendoit certainement pas.

Les *sentimens de l'Académie sur le Cid* faisoient éprouver la nécessité d'un commentaire général du théâtre de Corneille, écrit sur le même plan et dans le même esprit, quand Voltaire entreprit le sien. Rien ne paroissoit mieux approprié aux besoins de la littérature françoise. C'est Corneille en effet qui a créé l'art dramatique en France tel qu'il nous est parvenu. C'est lui qui a fixé les règles et préparé les voies dans les trois genres, la tragédie, la comédie et le drame lyrique. Personne avant lui n'avoit attaché à des plans bien conçus et faits pour servir de modèles, sous le rapport de la composition, cette autorité de talent qui devient une loi. Quand on pense qu'il ne connoissoit pas encore la règle des vingt-quatre heures lorsqu'il composa *Mélite*, et qu'il fut obligé, jusque dans *le Cid* et dans *Polyeucte*, de sacrifier au goût universel de l'antithèse et des *concetti*, mais en accoutumant peu à peu ses auditeurs aux plus mâles beautés des Muses grecques et latines, on s'étonne de l'impulsion immense qu'il a donnée en si peu de temps à son art. Aucun homme parti de si loin ne s'est élevé aussi haut : il y a deux siècles de perfectionnement entre *Médée* et *Rodogune*. On ne voit pas qu'il en ait été ainsi dans les autres littératures classiques : elles ne peuvent pas

s'enorgueillir, comme nous, d'un poète qui a ouvert la carrière et qui l'a parcourue jusqu'au but. Le théâtre de Corneille tire de cette circonstance un mérite particulier : il offre une foule d'observations curieuses et d'autorités imposantes au philologue et au grammairien. Ce n'est pas seulement un des beaux monumens littéraires de notre langue, c'est un de ses plus précieux monumens historiques. Le commentaire général de ce théâtre étoit donc un ouvrage de la plus grande importance, et on ne sait pourquoi Voltaire a restreint son travail, d'ailleurs si étendu, aux pièces sur lesquelles la réputation de notre grand tragique est fondée. Pour l'intérêt de la littérature françoise, il ne falloit rien négliger. Il y a dans l'essai le plus imparfait et le plus obscur de Corneille, une foule de traits qui auroient servi au tableau progressif de son génie, et en même temps au tableau des conquêtes de la langue, dans cet âge si remarquable d'essor et de développement. Ce reproche n'est pas le seul, comme on sait, qu'il y ait à faire à l'illustre commentateur. Voltaire, qui avoit la prétention de parler de tout magistralement, et qui en avoit souvent le droit, car peu d'hommes ont su autant de choses, Voltaire ne dédaignoit pas de s'occuper de grammaire et de critique verbale, science tout-à-fait étrangère à son genre d'esprit,

aussi bien que l'histoire naturelle, la physique et la chimie, sur lesquelles il a si amplement et si impérieusement déraisonné. Il lui est donc arrivé assez souvent de se tromper en critiquant Corneille, sinon sur des questions de goût dont il étoit juge presque infaillible quand la prévention ne l'aveugloit point, au moins sur des questions de fait qu'il prenoit rarement la peine de considérer, et dont l'examen lui auroit pris trop de temps, dans son système rapide de composition. Il résulte de là que le *Commentaire sur Corneille* est bien loin de remplir en tout l'idée qu'on se fait d'un livre utile, propre à diriger de bonnes études philologiques, et à fixer des notions saines dans la mémoire du lecteur. Il ne seroit même pas sans intérêt, et pour la gloire de Corneille et pour celle de Voltaire, d'en retrancher des hérésies grammaticales quelquefois assez grossières, et malheureusement trop nombreuses, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'inadvertance la plus étrange, si on ne veut pas les attribuer à la mauvaise foi. A cela près, il faut en convenir, ce commentaire a le mérite distinctif de tous les ouvrages de Voltaire, et cette espèce de mérite est rare dans les commentaires : il se fait lire, et presque toujours avec plaisir. Ecrit trop vite pour n'être pas négligé, il laisse souvent désirer le nécessaire, mais l'agréable n'y

manque pas. En un mot, ce n'est pas un commentaire comme un autre; c'est un livre, et un livre amusant. Peut-on s'étonner de son succès en France, où l'on ne pardonne pas à la raison d'être sérieuse, et où l'on ne consent à s'instruire qu'en se divertissant? Il ne suffit pas d'éclairer les François, il faut leur plaire; et les plus habiles scholiastes de l'antiquité, ressuscités et réunis pour commenter Corneille, n'y auroient pas réussi comme Voltaire, qui ne se faisoit de ce grand objet d'étude qu'une simple distraction.

M. A. A. Renouard, qui ne se trompe jamais sur ses spéculations, parce qu'il joint à beaucoup d'expérience beaucoup de tact et beaucoup d'esprit, a donc très-bien fait de réimprimer le commentaire de Voltaire, qui commençoit à se trouver moins fréquemment dans le commerce, et qui contribuera à l'ornement des bibliothèques choisies, tout défectueux qu'il est, tant que nous n'en aurons pas un meilleur, qui pourroit se faire attendre long-temps. Je n'ai pas besoin de dire que son édition de Corneille, imprimée avec autant d'élégance que de correction, et ornée de belles gravures d'après des dessins de Moreau, qui n'avoient point encore paru, est après celle de M. Didot (1796, dix vol. in-4.°), qui est fort rare et fort chère, la plus belle de toutes celles auxquelles le commentaire

de Voltaire est réuni. C'est une recommandation superflue quand il s'agit des entreprises de M. Renouard, qui se recommandent assez d'elles-mêmes, et qui n'ont besoin d'autre garantie que la réputation de l'éditeur, et le succès que les différentes éditions qu'il a publiées jusqu'ici ont toujours obtenu dans le monde littéraire. Si celle-ci laisse quelque chose à regretter, c'est que M. Renouard n'ait pas usé du droit que lui donnoit la considération justement acquise dont il jouit, pour rendre ce commentaire véritablement classique, en émondant hardiment ses parties surabondantes et ses parties vicieuses. Il n'y auroit pas beaucoup à ajouter pour en faire un très-bon livre. Ce qui en constitue l'imperfection, ce n'est pas ce qui y manque, c'est ce qui y est de trop. Ce sont les plaisanteries de mauvais ton, les citations de mauvaise foi, les critiques mal fondées. M. Renouard n'a pas pu se dispenser d'en remarquer quelques-unes, et d'aborder ainsi, mais avec beaucoup de réserve, la contre-partie du commentaire. Malheureusement il s'en est tenu, par un excès presque blâmable de scrupule et de modestie, à ce qui concernoit le matériel de son édition, c'est-à-dire l'exactitude et la correction des textes, et il n'est entré dans certains détails qu'autant qu'il y a été forcé. Personne ne lui reprocheroit d'avoir osé davan-

tage, et les plus fervens admirateurs de Voltaire eux-mêmes lui sauroient peut-être gré d'une réticence qui auroit laissé ignorer au public une des honteuses turpitudes du grand Lama des philosophes. Je ne crois pas qualifier trop sévèrement le fait dont il est question. Croiroit-on que Voltaire, pour ne pas perdre le plaisir de critiquer des vers détestables dans deux chefs-d'œuvre de genres différens, *le Cid* et *le Menteur*, a affecté d'imprimer ces pièces dans son édition sur les exemplaires les plus anciens, et sans égard aux changemens que l'auteur y avoit introduits dans un grand nombre de réimpressions successives? Ainsi Corneille se trouve blâmé dans le commentaire pour des tours incorrects, pour des expressions basses et impropres qui avoient déjà vieilli de son temps, et que son goût lui avoit appris à corriger avant qu'elles fussent remarquées par la critique! Ainsi Voltaire insiste sur une des observations de l'Académie, qui pensoit très-judicieusement, que la scène où Chimène se méprend sur l'issue du combat de Rodrigue et de Don Sanche, ne doit pas être longue pour être vraisemblable, et il feint d'ignorer que dans cette scène, qu'il donne en trente-quatre vers, Corneille en avoit supprimé seize! Ainsi, le commentateur bénévole reproche à Corneille le personnage vraiment parasite

d'un M. Argante de Poitiers, qui ne paroissoit dans *le Menteur* que pour détromper le bonhomme Géronte sur le prétendu mariage de son fils, et il ajoute judicieusement que Géronte auroit pu découvrir aussi bien la fausseté de ce mariage dans un entretien avec quelqu'autre interlocuteur : comme si ce n'étoit pas précisément ce qu'a fait Corneille, et comme s'il étoit question de cet Argante dans les éditions qu'il a revues depuis la première édition de 1644. S'il n'y a pas une insigne perfidie dans cette manière de commenter, il faut convenir qu'il y a au moins une étourderie inconcevable. On peut choisir.

M. Renouard, qui a suivi partout les textes les plus purs, a cependant conservé en *variantes* les vers *corrigés* ou *supprimés* par Corneille, sur lesquels portent les critiques de Voltaire, afin de ne perdre aucune de ses notes. Il a recueilli les meilleures observations de Palissot, qui avoit le goût assez sûr pour en faire souvent d'excellentes. Enfin, je le répète, il y a joint les siennes qui ne peuvent pas être plus instructives, mais qui devroient être moins rares, et c'est-là leur seul défaut. C'est dire assez que cette édition est digne sous tous les rapports, de la préférence des amateurs éclairés.

Hamlet, de Ducis.

Le théâtre anglois a été chez nous un grand sujet de discussions littéraires que M. Schlegel vient de réveiller dans un ouvrage excellent sous certains rapports, mais qui n'est pas irrépréhensible sous le rapport de la doctrine. Shakespeare a eu en France des enthousiastes fanatiques et des détracteurs de mauvaise foi. Toute la question se bornoit cependant à une idée très-simple, et aboutissoit à une solution très-naturelle. Le goût d'un peuple est généralement l'arbitre nécessaire du goût de ses critiques ; il est même vrai que la critique n'a prévalu nulle part sur le goût de la nation, quelque bien fondée qu'elle fût dans ses théories. Il y a mille raisons très-étrangères aux objets dont nous nous occupons, pour que le génie de Shakespeare demeure à jamais en premier ordre dans la littérature du peuple anglois, et pour qu'il ne convienne jamais tel qu'il est à une nation qui n'a point de circonscription fixe, point de limites arrêtées, et qui, n'ayant pas comme l'Angleterre l'avantage d'un sol, n'a pas comme elle l'avantage ou le danger d'un caractère local. Ce n'est pas ce que Voltaire examina dans ses critiques ; il traita Shakespeare comme si Shakespeare avoit dû écrire pour des François, comme si la littérature françoise étoit le type essentiel de toutes les littéra-

tures possibles : il fit plus, il exagéra ce qui prêtoit au ridicule pour des lecteurs françois dans des tragédies angloises que toute la partie éclairée de la nation angloise trouvoit sublimes comme le peuple, et qui jouissoient depuis deux cents ans d'une gloire non contestée. Ses traductions ironiques, souvent copiées dans nos journaux par des critiques fort érudits qui ne savoient pas l'anglois, sont des monumens de mauvaise foi, et montrent jusqu'à quel point la mauvaise foi peut nuire à l'esprit. Voltaire entendoit peu la langue de Shakespeare, mais il l'entendoit assez pour ne pas tomber dans ces ridicules travestissemens d'expression qui prouvent très-peu de probité littéraire. *Hamlet* est peut-être la tragédie qu'il a le plus maltraitée, et c'est à la vérité celle qui s'approprioit le moins à notre théâtre. Elle est cependant le début de M. Ducis, dont le courageux talent vouloit nous enrichir des chefs-d'œuvre de l'Eschyle anglois, qui a souvent approché de ses beautés, qui a évité une partie de ses défauts, et qui a tant de droits à l'estime publique, soit comme homme, soit comme citoyen, soit comme poète, qu'il y a quelque pudeur à ne le pas louer. Je conviens qu'il exerce sur mon opinion une espèce d'empire que je puis avouer; car ce n'est ni celui de la vogue, ni celui de la fortune, ni celui

des grandes places, mais dont je me défie bien davantage. Les vertus privées et civiles peuvent avoir un tel caractère, qu'il faut qu'un homme de bien se défende de la prévention qu'elles lui inspirent, quand il est chargé du ministère de la critique.

Hamlet offroit de grandes difficultés à l'écrivain qui osoit essayer de le transporter sur notre scène. C'est une des compositions les plus compliquées de Shakespeare; c'est, de tous ses ouvrages, celui dont les moyens sont les plus étrangers à notre système dramatique; c'est celui qui tire le plus grand effet de cette couleur locale dont nos poètes ont à peine le droit d'emprunter quelques nuances: tout y porte l'empreinte d'un siècle grand, mais superstitieux et sans culture; l'imagination entraînée, en dépit d'elle-même, vers ces temps reculés, s'abandonne à toutes les illusions, à tous les rêves dont elle est bercée. Le grand ressort de la pièce, celui qui fait tout agir, ne peut pas soutenir l'examen de la raison; mais on est convenu de l'admettre, parce que l'existence en est rendue sensible au spectateur; parce que nos organes, moins difficiles à séduire que notre jugement, ne peuvent démentir le prestige. La tragédie françoise, qui est d'ailleurs tout ce qu'il étoit possible qu'elle fût, est fondée sur un moyen

que le jugement récuse. Hamlet a cru voir son père dans un songe, et cette vision le poursuit quand le sommeil a cessé. Hamlet a la raison dérangée par la douleur; il peut être abusé par un mensonge horrible; et si Gertrude ne nous apprenoit pas le crime, nous aurions le droit d'en douter. Dans la tragédie angloise, ce n'est pas Gertrude qui nous instruit, ce n'est pas le soupçon d'Hamlet qui se communique à nous : c'est une notion claire, irrécusable et terrible. Le spectre s'élève toutes les nuits dans les avenues du palais; il les parcourt en gémissant, et nous assistons nous-mêmes à l'apparition de ce roi assassiné qui demande un vengeur. Voltaire, qui jugeoit si sévèrement Shakespeare, a employé ce moyen avec tous les ménagemens que l'esprit de la nation exigeoit de lui; et s'il ne l'a pas employé heureusement, c'est peut-être même à la timidité de l'innovation qu'il faut s'en prendre. La voix de Ninus est ridicule, parce qu'une voix qui sort de la coulisse n'est pas tragique, quelque chose qu'elle ait à dire, et de quelque manière qu'elle le dise; mais il est impossible de ne pas frémir à l'aspect d'un mort tout chargé de la poudre de son tombeau, qui erre dans les ténèbres en poussant d'affreux sanglots, qui révèle des crimes dont la nature a horreur, et qui appelle

son fils : ce personnage ne fait que paroître un moment ; mais on le voit, on l'entend, on le craint partout ; il jette sur la pièce entière une triste solennité à laquelle tout le reste concourt. Le rôle de Gertrude est déchirant ; la folie d'Hamlet, la plus singulière qu'un poète ait jamais entrepris de peindre, transporte l'âme hors du monde connu. On sent qu'un tel visionnaire doit être en commerce habituel avec les esprits ; la langue même qu'il parle est grave, mystérieuse, et presque sacrée ; c'est un être intermédiaire dont on pressent la mort, parce qu'on n'a jamais rien vu de semblable parmi les hommes. Rien ne peut se comparer enfin au délire d'Ophélie. La situation de cette jeune fille est déjà déchirante quand elle se croit encore heureuse. Le cœur d'Hamlet, usé par la douleur, ne répond au sien qu'avec effort; Hamlet n'aime que son désespoir et ses regrets ; mais Ophélie, privée de son père par la main de son amant, Ophélie qui étoit née pour tant de bonheur, et qu'une âme si sensible rendoit capable de jouir de tout ce qu'il y a de bien dans la vie, obligée de renoncer tout-à-coup au charme de ses espérances ; la pauvre orpheline qui vient, l'esprit troublé, chanter les airs de la joie, et se couronner des fleurs de l'épousée au milieu de la pompe funèbre de son père, est une des

inventions les plus pathétiques de la poésie. Chaque fois qu'Ophélie rit sur le théâtre anglois, tout le monde fond en larmes. Ce contraste cruel ne manque jamais son effet.

La scène des fossoyeurs est une de celles que M. de Voltaire a dévouées à la dérision avec une obstination bien remarquable. Je ne suis pas l'admirateur outré de Shakespeare; je lui tiens compte de son génie sans fermer les yeux sur ses erreurs : je me garde bien de recommander son école aux poètes qui ont le bonheur d'avoir formé leur talent à celle d'Euripide et de Racine; mais je ne vois pas comment on peut nier que cette scène des fossoyeurs soit faite de génie. Elle est peut-être disparate, mais elle est bien conçue en elle-même, et d'une vigueur de pinceau qui va jusqu'au sublime, autant qu'on peut s'en approcher sans noblesse. C'est un Holbein ou un Rembrandt dans la galerie de Michel-Ange.

M. Ducis a fait de tout cela, je le répète, ce qu'il pouvoit en faire, et il falloit tout son mérite pour en faire autant dans une littérature dont l'esprit diffère essentiellement de celui de la littérature angloise. Je remarque comme une belle combinaison le récit de Norceste, mis à la place de la fameuse tragédie qu'Hamlet fait représenter devant sa mère, et que notre public n'auroit jamais tolérée. Imiter de cette manière, c'est

c'est inventer, et M. Ducis a prouvé qu'il n'étoit pas en peine d'inventer quand il le vouloit. Nous lui avons de grandes obligations d'avoir dérobé de pareilles beautés à nos voisins, et de les avoir assorties à notre goût, avec tant d'art que la délicatesse la plus scrupuleuse ne peut pas se refuser à y trouver du plaisir. Il n'a rien épargné pour ne perdre de son modèle que ce qu'il étoit impossible d'en montrer, soit dans les beautés de sentiment, soit dans les beautés de style. Je suis fâché que le parterre ne lui sache pas plus de gré d'avoir lutté d'une manière si forte contre l'admirable monologue d'Hamlet :

To be or not to be, that is the question !

Ce passage produit toujours le plus grand effet sur un auditoire anglois, parce que le peuple anglois est accoutumé à réfléchir sur des sensations profondes ; notre nation est noble, forte, généreuse, prête à agir pour le bien, mais elle n'a pas l'habitude de penser beaucoup, de penser long-temps, et les idées sérieuses n'occupent son attention qu'autant qu'elles sont soutenues par une action dramatique très-intéressante. Le monologue d'Hamlet est le plaidoyer d'un homme ennuyé de la vie, qui se fournit des raisons pour la supporter encore, et ce monologue est sublime pour les hommes de toutes les nations qui

ont senti quelquefois la vie leur peser ; mais il s'adresse à plus de monde à Londres qu'à Paris, et c'est peut-être un bonheur pour nous. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous l'écoutons froidement, et que la belle poésie de M. Ducis et la belle déclamation de Talma ne parviennent point à nous faire applaudir dans ces vers la profonde philosophie de Shakespeare.

La mort... c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être.
Peut-être !... C'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.
Près de ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressans qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siége à son entrée,
Combien de malheureux iroient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau !
Ah ! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le foible agité sur les flots de la vie !
Mais il craint dans ses maux, au-delà du trépas,
Des maux plus grands encore et qu'il ne connoît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage !

Voilà cependant des choses qui sont pathétiques par elles-mêmes, et qui ne doivent rien au prestige d'une situation difficilement amenée, à l'effet d'un coup de théâtre de mélodrame. C'est le

cœur de l'homme dans toute sa tristesse; c'est un de ces sentimens propres aux sociétés modernes qui ont été exprimés depuis avec tant de force par Goëthe, par Schiller, par M. de Châteaubriand surtout, mais que Shakespeare découvroit en quelque sorte, et dans la peinture desquels personne ne l'a surpassé.

La Rançon de Duguesclin; par M. Arnault.

La comédie historique est un genre inconnu des anciens. Les rhéteurs et les gens de goût n'ont jamais regardé la comédie que comme une peinture instructive des mœurs prises dans leur état le plus universel. Un tableau local peut avoir du prix pour une nation en particulier, et servir d'une manière très-curieuse à l'éclaircissement de son histoire, à l'intelligence de son génie et de ses coutumes; mais il ne peut devenir classique pour les nations en général, quelqu'achevé qu'il soit d'ailleurs. La comédie peint les vices, les passions, les ridicules de l'homme, tels qu'ils sont dans tous les temps à quelques légères modifications près; mais elle ne s'attache ni à des exceptions de temps, ni à des exceptions de caractère, sans dévier de ses principes. Un caractère de Plaute diffère très-peu du même caractère traité par Molière, et seroit comique à la Chine, comme à Rome et à Paris, tandis qu'un personnage historique a des formes qui lui sont propres, et que toutes les combinaisons possibles ne parviendroient jamais à reproduire. On voit que ces deux espèces de drames sont essentiellement distinctes, et qu'il n'est pas plus permis de les confondre entr'elles, que de ranger dans la même catégorie le tableau

de genre et le tableau de famille. Ce n'est pas une raison pour bannir la comédie historique, c'en est une pour ne pas la juger d'après les règles de l'autre, qui ne sauroient lui être communes. Elle repose sur une théorie particulière, et jusqu'ici arbitraire encore. La poétique d'un genre ne s'établit dans une nation que lorsqu'il y a produit des chefs-d'œuvre.

Les Anglois et les Allemands ont peut être inventé la comédie historique. Un grand nombre de pièces de Shakespeare sont de véritables histoires sous une forme dramatique. Il n'a fait que mettre en action ce qui étoit en récit, et peindre les effets à côté de leurs causes, en expliquant les événemens par les passions qui les ont produites. Cette manière d'écrire l'histoire est éminemment philosophique ; elle a surtout l'avantage d'être populaire, et d'attacher les grands souvenirs à de grandes émotions. On peut croire que le théâtre historique de Shakespeare a influé plus heureusement sur l'esprit public des Anglois que l'adresse de leur politique.

Le chef-d'œuvre des comédies historiques est le fameux drame de Goëthe, intitulé *Goetz de Berliching*, ou l'*Homme à la main de fer*. Ce Goëtz de Berliching fut le héros d'un siècle héroïque et romanesque, dont l'imagination recherche avec avidité les traditions les plus légères.

C'étoit le temps des guerres civiles de l'Allemagne, celui où la féodalité mourante achevoit sa lutte inutile contre le pouvoir des empereurs, et disputoit au despotisme un reste de liberté dont elle avoit été long-temps la seule garantie. Les châteaux des seigneurs étoient autant de forteresses peuplées d'une foule d'ilotes armés, qui n'attendoient que le signal de leur maître pour porter la dévastation chez ses voisins. Les couvens, destinés dans des siècles plus sages à servir d'asile au malheur, étoient devenus eux-mêmes des espèces de casernes où des moines désœuvrés s'exerçoient aux fureurs de la guerre, et cachoient la cuirasse sous le froc. Les grands avoient contracté, au milieu des démêlés sanglans qui les divisoient, l'habitude de la férocité; et la ruse, rivale presque toujours heureuse du courage, suppléoit pour les foibles aux droits de la force. Le peuple même, tourmenté par ces grandes tempêtes publiques, se formoit un caractère puissant qui impose dans l'histoire, mais qui coûte cher dans la réalité. Il avoit des sentimens exaltés et des passions violentes qui se concilient souvent avec la gloire et jamais avec le bonheur. Sur cette scène agitée planoit une religion rigoureuse, des superstitions austères, des institutions effrayantes. La plus terrible de toutes, le tribunal secret, régnoit à la place de la justice, et

faisoit trembler jusqu'aux rois. Voilà le sujet du drame de Goëthe : il n'a pas négligé un de ces traits, il les a revêtus des couleurs les plus énergiques de son imagination sombre et forte ; il a évoqué un siècle tout entier :

Horrendum, informe, ingens,

et il l'a montré à sa patrie sans rien dissimuler de sa grandeur et de sa difformité.

Je dis ce qu'a fait Goëthe, et je conviens qu'on n'en peut pas faire autant sans génie ; mais le génie a beau faire, quand il n'a pas le choix des moyens, et qu'il est réprimé par les règles. Quand Shakespeare et Goëthe ont eu quelque grande époque de l'histoire à présenter aux yeux, rien ne les a forcés à circonscrire le champ du tableau ; personne n'a été assez hardi pour tracer un cercle autour d'eux, et pour leur défendre de sortir de cette limite étroite, sous peine d'extravagance et de ridicule. Le poète allemand, le poète anglois, embrassent librement tout l'espace qui convient à leur projet ; le lieu s'agrandit, le temps se prolonge avec leur plan ; le siècle qu'ils peignent leur appartient ; le pays qu'ils décrivent est à leur disposition ; la succession de leurs scènes est une longue galerie où les jours, les mois, les années se suivent avec la physionomie qui leur est propre. L'esprit entraîné par ce genre de prestige n'est pas maître de se prévenir contre

son erreur ; il transige sans s'en apercevoir avec l'enchanteur qui l'abuse et qui le ravit. Les événemens se pressent, se multiplient, disparoissent pour faire place à d'autres, sans lui laisser le temps de réfléchir sur leur prodigieuse rapidité; c'est bien un siècle qu'il a parcouru, dont il a suivi toutes les vicissitudes; et quand ce siècle s'abîme dans le passé, au bout de quelques heures d'illusion, fatigué des impressions innombrables et toujours diverses qu'il vient de recevoir, il croit avoir vieilli avec lui.

Je respecte les règles et l'exemple des classiques. Ces règles sont la sauvegarde du goût, et il n'est pas permis de les enfreindre partout où il est possible de les pratiquer ; mais je ne pense pas qu'on puisse, sans y déroger, créer en France le genre de comédie dont je parle. Presque toutes les actions de la vie humaine qui servent d'objet à la comédie, sont très-susceptibles de se réduire au cadre borné des unités. On conçoit très-bien le développement d'un caractère, même dans l'espace de vingt-quatre heures, puisqu'il est préparé par l'avant-scène et admis par une convention tacite entre le spectateur et le poëte ; mais les *mœurs du quatorzième siècle*, par exemple, soumises à cette dimension stricte et incommode, seroient le tour de force de l'esprit, et il n'en résulteroit jamais un effet heureux. Ce

qui détermine le caractère d'un siècle, ce sont de grands traits épars dans sa durée, et dont le rapprochement forcé a quelque chose de disparate et de révoltant. Quand on parle d'un siècle, on donne l'idée d'un espace immense, et la curiosité s'indigne si on ne lui montre qu'un jour. C'est mesurer Atlas avec le thyrse du Pygmée. J'en dis autant du personnage historique qui se dérobe à la loi de l'unité des temps, parce que l'ensemble d'un personnage historique n'est pas tel qu'on puisse le juger sur quelques circonstances données. Il y faut l'épreuve de tous les événemens, celle du temps lui même qui met les hommes dans leur jour véritable, bien mieux que ne pourroient le faire des circonstances combinées à plaisir. Je le répète, la comédie historique est peut-être un genre utile et digne d'être cultivé; mais si l'on a la hardiesse d'établir ce genre chez nous, il ne faut pas être téméraire à demi. Il faut le créer comme les anciens l'eussent fait sans doute, libre de toute gêne, et c'est une entreprise qui demande l'autorité d'un grand talent. Voilà pourquoi l'auteur de la *Rançon de Duguesclin* donnoit de grandes espérances.

Je le dis avec regret, mais je dois le dire: ces espérances n'ont pas été justifiées, parce que le poète qui les auroit justifiées, s'il étoit possible de le faire, s'est trompé sur son sujet et sur la

manière de le présenter. Il a rétréci sa conception sur les formes ordinaires du théâtre; il a rapetissé l'histoire pour la lier aux intrigues banales de nos comédies; au lieu de peindre les mœurs à grands traits dans une action vaste, comme il en étoit très-capable, il les a esquissées timidement dans de petits dialogues qui ne pouvoient avoir ni noblesse ni intérêt. Les usages et les superstitions d'un siècle reculé qui auroient enrichi d'effets très-brillans une composition bien entendue, s'approprient mal à un *imbroglio* sans originalité. Les détails de mœurs sont précisément ce qui a été le plus mal accueilli à cette représentation : c'est peut-être même cette partie de l'ouvrage qui a empêché son succès, ou, si l'on veut, qui a déterminé sa chute, et il n'en est pas moins vrai que la plupart de ces détails étoient sentis avec beaucoup de justesse, et exprimés avec beaucoup d'esprit; mais il manquoit un fond à ce canevas, et c'est à défaut d'un fond heureux qu'il n'a présenté qu'un mélange de nuances mal assorties. Que l'auteur relise Shakespeare dont il paroît avoir fait une grande étude, il sentira bien que si Shakespeare a su rendre si intéressantes des circonstances que notre public a trouvées triviales et puériles, c'est qu'elles n'étoient, pour Shakespeare, qu'un accessoire extrêmement foible dans un tableau im-

mense. C'étoit un coup de pinceau naïf qui faisoit valoir les traits vigoureux, les teintes fortes et sublimes auxquelles il étoit opposé. Les plus beaux génies ont employé ces moyens et souvent avec bonheur; mais aussi avec quelle rare prudence! Dans la Cène de Léonard de Vinci, Judas vient de faire un faux mouvement qui a renversé la salière, et personne ne s'avise de trouver cela ridicule; mais si l'on diminue l'importance du sujet, et qu'on augmente en raison inverse l'importance de ce léger épisode, il n'y aura rien de plus pitoyable.

Cette doctrine littéraire n'est pas trop du genre de celles que l'on est convenu de chercher dans les journaux; il auroit été plus piquant, et surtout il auroit été plus facile de persifler en huit colonnes un écrivain d'un mérite rare, dont l'envie n'a pas oublié les succès. J'ai mieux aimé l'appeler à en préparer d'autres, qu'il sera digne d'obtenir dès qu'il osera moins, ou dès qu'il osera davantage. Le plus sûr est de suivre la voie commune, et de n'avoir pas contre soi les préventions de son siècle. La politesse épurée de notre théâtre, la délicatesse irritable de notre parterre, sont peut-être des obstacles aux progrès de la comédie; mais je crois ces obstacles invincibles aujourd'hui, et je ne m'attends pas à voir jamais accueillir la simplicité des histoires

antiques et des premières mœurs sur une scène accoutumée aux raffinemens élégans des salons. La comédie a ses âges comme tous les arts, et son dernier âge est depuis long-temps arrivé chez nous pour toute la partie instruite de la nation. S'il naissoit un Shakespeare en France, ce grand homme auroit sans doute le bon esprit de se faire le poète du peuple, et il faudroit malheureusement l'attendre au mélodrame.

ŒUVRES DE MADAME DE STAEL.

Corinne. — Delphine.

La librairie de M. Nicolle est un trésor ouvert à toutes les sectes littéraires. Personne ne sert de meilleure grâce les doctrines orthodoxes des classiques, dont il nous offre les collections les plus correctes et les plus soignées. Personne ne seconde mieux, par l'élégance et le luxe des éditions, les progrès de la littérature romantique, qui a tant d'adversaires et tant de succès; car les plaisirs de l'imagination ont cela de particulier, qu'on s'y livre même en les condamnant. Horace lui-même disoit qu'il étoit quelquefois doux de déraisonner, et j'invoque cette autorité classique en faveur des romantiques. Leur extravagance a un charme que je voudrois trouver, que je cherche inutilement dans nos classiques vivans. Cela ne m'empêche pas de sentir toutefois combien Schiller et Shakespeare sont déplacés parmi eux, et quel grand inconvénient il en résulteroit pour les lettres.

Le génie de madame de Staël est digne de nous donner une idée de celui de ces écrivains réprouvés par le goût, immortalisés par le sentiment, qui seront peut-être les classiques d'un peuple à venir. Les libraires qui reproduisent ses ouvrages ne s'exposent donc pas à des chances

dangereuses. Le besoin d'être ému ne diminue pas chez les peuples usés ; il semble, au contraire, qu'en raison de leur abâtardissement, il augmente d'intensité. Plus on s'éloigne du type des sentimens naturels, plus cette image devient présente à la pensée, plus elle prend pour la séduire ou pour l'étonner des formes brillantes ou gigantesques. Ce prestige est le conservateur des sociétés ; c'est lui qui entretient l'instinct de la société, même dans les momens où elle paroît le plus près de se dissoudre. Comme jamais le lieu qui reçut notre berceau n'excite en nous de plus tendres souvenirs que lorsque nous en sommes séparés par des mers et par des déserts, et qu'un exil éternel nous interdit jusqu'à l'espérance de le revoir, les idées jeunes et puissantes de la vie se réveillent dans les corps les plus abattus, les rêveries magiques des premiers âges plaisent aux âges qu'on appelle perfectionnés, et transportent d'une ivresse charmante l'homme le plus fier de sa raison. Dans une tragédie de Schiller, un héros désabusé, qui ne vit plus que de souvenirs, se ranime tout-à-coup au bruit d'un cor éloigné; cette harmonie le *reberce*, comme il dit, dans les songes de sa gloire, et le fait rétrograder en imagination sur les années du désenchantement et de l'ennui. Presque toutes les nations européennes en sont maintenant au même point que

ce guerrier. Elles ont besoin d'entendre des chants de jeunesse, de secouer la poudre du temps, et de se *rebercer* aussi dans les songes de leur bonheur.

Il y a d'ailleurs quelque chose à dire en faveur du genre romantique, lorsqu'il est question du roman. Le nom même du roman indique une composition d'un genre qui n'a pas été prévu par les anciens dans ses attributions actuelles. Les romans des Grecs étoient de simples pastorales, ou des poëmes en prose. On n'ose pas dire ce qu'étoient les romans des Latins. Longus, Héliodore, Tatius, Apulée, Pétrone, ont écrit dans les langues classiques de l'antiquité; mais il ne sont pas classiques; et s'il est permis de se soustraire quelque part à l'influence de la littérature classique, c'est dans les genres étrangers à son domaine, où elle ne pénétreroit que par une extension de privilége tout-à-fait arbitraire. Aristote n'a pas donné les règles du roman; et si le roman avoit des règles classiques, on nous permettroit de ne pas les chercher dans *l'Ane d'or*, ou *le Satyricon* : on devroit même recommander le contraire aux dames.

Une chose qui met le roman hors de toutes les théories classiques, c'est la nature même de cette composition. Le roman est l'expression des mœurs, des caractères, des événemens d'un

siècle ; et les mœurs, les caractères, les événemens d'un siècle ne sont pas réglés par le goût ou le caprice d'un vieux rhéteur. Il y a des principes de goût immuable qui peuvent s'appliquer à tout, mais le goût de l'antiquité n'a pas tout pressenti, tout deviné. On doit croire qu'il approuveroit tout ce qui est conforme au bon sens et à la nature.

On me demandera si les hommes ne sont pas les mêmes toujours et partout, à quelques modifications près, et si ces modifications se font sentir autre part que dans quelques détails de costume et de localité ? On me demandera si Molière est classique autrement que Térence, et si la comédie n'est pas une sorte de roman en action ! Je répondrai que si Molière arrivoit maintenant, on l'accuseroit probablement de pencher vers le genre romantique. Il y a dans le *Tartufe* et ailleurs des scènes d'une grâce inexprimable, que le latin le plus élégant, le plus harmonieux, le plus séduisant, n'auroit pas fait comprendre aux contemporains de Térence. C'est bien autre chose pour les romans, qui reposent presque toujours sur le sentiment que ces scènes expriment, et qui ne font que le montrer sous tous ses aspects. Or, le sentiment dont je parle étoit, à peu de chose près, inconnu des anciens. Si Virgile en a eu quelque révélation,

comme

comme l'admirable épisode de Didon le témoigne, c'est qu'il étoit né dans une condition pauvre, dans un village éloigné de Rome, livré à l'instinct de l'âme la plus tendre et la plus mélancolique que la nature ait jamais formée. A cela près, tout ce que les anciens savoient de l'amour soulève aujourd'hui un cœur délicat. On y cherche des passions; on n'y trouve que de la volupté, et quelle volupté! L'histoire de *Daphnis et Chloé*, que le sage Amyot n'a pas dédaigné de traduire, plaît sans doute par la candeur des caractères et par la naïveté des peintures; mais on sent trop que la vague curiosité de ces enfans n'est pas de la sensibilité, que leur ignorance n'est pas de l'innocence. L'amour n'est pas là. Il date, comme le besoin raisonné de la liberté, comme la destruction de l'esclavage, comme l'amour de l'humanité appliqué à l'institution politique, de la grande époque de notre émancipation morale; et cette transition si manifeste révèle si clairement le passage de la société de l'âge de l'instinct à l'âge du sentiment, que les misères mêmes de notre cœur commencent dès-lors à porter un caractère plus noble, et semblent participer à la rédemption commune. Les effets de cette révolution ne peuvent pas être contestés dans les mœurs. Comment le seroient-ils dans la littérature, si elle est le témoin des mœurs? Aussi

madame de Staël pensoit que les Muses romantiques étoient essentiellement chrétiennes.

Cela n'empêche pas les romans du genre romantique, dont le principal objet est d'émouvoir les passions par des moyens qui manquent rarement leur effet, d'avoir un inconvénient très-grave, et qui doit les rendre très-condamnables aux yeux des hommes sévères. L'exaltation des sentimens les plus nobles est aussi très-funeste à l'intérêt de la société, et il est bon de mettre ordre aux écarts de la sensibilité mal dirigée. Il y a des vertus dangereuses. La peinture naïve d'une affection innocente peut faire du mal quand elle arrive à un cœur encore ignorant des secrets de la vie, et qui ne s'est jamais rendu compte de ses impressions. Mais cela est vrai des romans de tout genre comme des romans du genre romantique. Il n'y en a aucun qui ne doive être écarté avec soin des mains des jeunes gens. Il est incontestable qu'ils y gagneroient sous le rapport moral. Je suis convaincu qu'ils y gagneroient sous le rapport du bonheur. Quelle initiation, grands dieux! à la connoissance du monde, que la lecture des romans; et quand on pense que c'est là le complément obligé de l'éducation de la génération actuelle, que doit-on espérer de celle qui va lui succéder! Si les romans conviennent à quelqu'un, dans le malheureux état de société où

nous sommes parvenus, c'est tout au plus à un certain nombre d'esprits fatigués des émotions communes, que le besoin de s'occuper de sensations nouvelles tourmente incessamment, et qui distraient ainsi fort avantageusement pour les autres le danger de leurs loisirs.

Eh bien ! en admettant la nécessité relative des romans, convenons, puisqu'il le faut, que ceux qui s'adressent à nos sentimens valent mieux que ceux qui ne nous en supposent plus, et que le délire du cœur mérite au moins autant d'indulgence que la dépravation de l'esprit. La *Julie* succéda aux turpitudes de Diderot, de Duclos, de Crébillon le fils. Quand *Delphine* parut, la vogue de *Faublas* n'étoit pas passée.

Le choix du public n'est pas bien arrêté entre *Delphine* et *Corinne*, qui sont deux compositions de nature extrêmement différentes, et qu'on ne peut caractériser par les mêmes noms. *Delphine* est un roman, et le cède à peu de romans sous le rapport de l'invention et des caractères. *Corinne* est une conception plus élevée, mais plus difficile à définir. C'est moins la narration intéressante d'une suite d'aventures vraisemblables, qu'un cadre disposé pour recevoir des descriptions et des tableaux. Je crois savoir comment madame de Staël avoit pu concevoir l'idéal de son héroïne, et même où elle en avoit

pris le modèle ; mais j'ai remarqué que cette héroïne ne plaisoit pas généralement, même aux hommes les plus exaltés, parce qu'elle appartenoit à un type trop élevé de la nature humaine. C'est une femme qu'une femme seule pouvoit inventer ; et l'on a beau admirer les femmes, on ne croit pas à tout. Il me semble donc que le succès de *Corinne* est dû en grande partie au prestige merveilleux de l'exécution, qui ne manque pas à *Delphine*, mais dont *Delphine* pourroit mieux se passer. *Corinne*, poète, est fort imposante ; elle est quelquefois solennelle comme une prêtresse, comme une divinité. *Delphine* est tout simplement une femme, et elle est adorable. Remarquez que madame de Staël a écrit ces deux romans à quelques années de distance, et que c'est par *Delphine* qu'elle a commencé, comme si les malheurs de *Delphine* étoient le dernier tribut de l'amour, et le triomphe de *Corinne* la première indemnité de la gloire.

Il ne peut être question ici de l'analyse de ces deux ouvrages, que la presse reproduit tous les jours, et reproduira toujours. Il n'y sera pas même question du style, qui a déjà donné lieu, dans plusieurs journaux, à des critiques judicieuses et piquantes. L'horreur des idées communes, l'*odi profanum vulgus*, a dû égarer madame de Staël dans ce vague de style qui prête beaucoup

au reproche ; mais ce défaut, si c'en est un, a certainement contribué à la vogue de ses écrits. Les hommes en société sont si peu faits pour les choses positives, qu'ils ne s'attachent à la recherche de la vérité même, que jusqu'au point où cette découverte cesse d'intéresser l'imagination.

Jeanne de France, nouvelle historique; par madame la comtesse de Genlis.

Les romanciers dont Boileau a fait justice avec tant d'esprit dans un dialogue aussi piquant que ses meilleures satires, avoient eu la singulière manie de travestir l'histoire romaine, en faisant descendre ses héros aux aventures les plus ordinaires. Cette bizarrerie presque sacrilége étoit depuis long-temps passée de mode, et le jugement qu'en portoient généralement les personnes d'un bon esprit, sembloit devoir nous préserver de retomber jamais dans un excès analogue, lorsqu'un écrivain, aussi remarquable par la pureté délicate et sévère de son goût que par la richesse et la fécondité de son imagination, manifesta, pour la première fois, le dessein de ressusciter ce genre justement abandonné, en lui prêtant seulement l'autorité d'un talent plus élevé et d'une intelligence plus parfaite des convenances morales. Madame de Genlis ne dépouille point ses personnages de leur caractère historique, et rarement elle les place dans une situation qui blesse ouvertement la vraisemblance; mais elle les fait sortir en quelque sorte de leur vie publique et du grand ordre des événemens sur lesquels ils ont influé, pour les soumettre à l'action des passions communes, et au

mouvement des intrigues obscures qui agitent quelquefois les cours.

L'histoire nous montre les rois dans la pompe du trône, au milieu des grands, des ministres, des ambassadeurs des nations, et entourés de tout le prestige de la puissance et de la gloire. Madame de Genlis nous les fait voir dans les secrets les plus cachés de leur vie particulière, parmi leurs confidens et leurs maîtresses, et tourmentés de toutes ces inquiétudes oisives qui remplissent les jours efféminés des amans. Elle possède au plus haut degré le talent de l'observation, et l'art de peindre la ressemblance, mais elle l'exerce, par je ne sais quelle prédilection, sur les foiblesses du cœur, et sur les imperfections de l'esprit; et comme la finesse de tact et de jugement dont elle est douée, lui permet de saisir avec une précision admirable toutes les vraisemblances d'un caractère, il est bien rare qu'elle expose un grand homme, pendant un volume ou deux, à l'épreuve des conversations de salon et des affaires de boudoir, sans parvenir à en faire un homme tout comme un autre. Je ne dis pas que cette manière de présenter les personnages historiques répugne absolument à la vérité, car les personnages historiques les plus imposans, et les plus austères, appartiennent toujours à l'humanité par quelque chose; mais

elle nuit à une illusion intéressante et peut-être nécessaire, en privant la majesté des souverains de cette apparence d'impassibilité qui n'est déjà que trop compromise aux yeux du vulgaire. On a dit judicieusement qu'il n'y avoit point de héros qui fût un héros pour son valet de chambre, mais les valets de chambre écrivent peu ou n'écrivent pas tout; et madame de Genlis, qui s'est introduite par la seule pénétration de son esprit dans la confidence intime de tant de rois, est un témoin d'autant plus dangereux pour leur mémoire, que ses révélations, qui font les délices d'une foule de lecteurs, iront sans doute encore charmer la postérité. Au reste, il faut convenir qu'elle ne s'est pas dissimulé tout-à-fait cette objection, et qu'elle se défend du sentiment de préférence qui la porte à choisir ses personnages sous le dais et le diadême par l'importance que des noms illustres donnent à une simple fiction littéraire, et par l'intérêt qui en résulte pour la morale. Mais est-il bien sûr qu'une grande renommée historique soit une autorité si plausible pour un roman, et n'y a-t-il pas lieu de redouter au contraire que ce cadre mesquin ne devienne un véritable lit de Procuste, où le moindre compilateur de fades anecdotes aura le droit de mutiler les héros? A force d'y réfléchir, je crois m'être rendu un compte

plus juste du penchant des dames qui écrivent pour ce genre équivoque de composition qui n'a ni l'agrément qu'une imagination libre et spirituelle peut donner à ses inventions, ni la dignité d'une histoire sérieuse, dont la vérité fait le plus bel ornement. L'amour étant leur principale affaire, ce qui est parfaitement conforme d'ailleurs aux vues d'une Providence merveilleuse et aux institutions d'une sage politique, elles souffrent impatiemment tout ce qui s'écarte de l'unique occupation de leur esprit, de l'unique but de leur destinée, et elles y ramènent, autant qu'elles le peuvent, et les hommes et les choses, sans en excepter les événemens les plus graves et les réputations les plus sévères. Elles rentrent ainsi, par une ruse ingénieuse, dans la foible partie de leur universel empire que nos autres passions leur disputent, comme dans une possession injustement envahie, et elles se plaisent à attacher à leur char de triomphe jusqu'aux restes des morts qui les ont méconnues. Pourroient-elles craindre de dégrader un grand homme en le montrant courbé sous un joug qui honore tout à leurs yeux? Comme elles ne connoissent rien de plus parfait que l'amour, elles ne conçoivent rien de plus glorieux que ses triomphes; et je ne serois pas surpris que madame de Genlis, par exemple, sût plus de gré à

Louis XIV de la conquête de la Vallière que de celle de la Franche-Comté.

Ces réflexions très-générales ne s'appliquent pas à tous les sujets. Il y a des hommes bien ou mal doués de la nature, dont l'existence, mi-partie de grandeur et de sensibilité, de vertus sublimes et de foiblesses intéressantes, s'est écoulée dans une succession si égale de hauts faits et de petits sentimens que le récit de leurs aventures n'appartient pas moins au roman qu'à l'histoire. Ainsi, quoique je ne sois pas disposé à croire aux amours des Rois, et que je ne comprenne pas même comment le romanesque de l'amour peut se concilier avec la suprême puissance, je me serois bien gardé de susciter cette difficulté à madame de Genlis à propos de Louis XIV, dont les amours ne sont que trop historiques, et surtout à propos de Henri IV, qu'une longue habitude de la vie privée et des mœurs chevaleresques avoit dû rendre plus accessibles aux affections tendres et passionnées. Pour sentir le besoin d'aimer, et pour jouir purement du bonheur d'être aimé, Henri IV avoit eu un avantage qui manque le plus souvent à l'éducation morale des grands, celui d'être long-temps malheureux; et un Roi qui a conservé des amis dévoués et des maîtresses fidèles à l'époque où tout le monde désespéroit de sa fortune, sera toujours un excel-

tent sujet de roman. Mais je n'ai pu me défendre de quelque inquiétude, je dois l'avouer, quand j'ai vu amener sur la scène, dans un roman où l'amour joue nécessairement un grand rôle, le sage Roi Louis XII, ce bon *Père du Peuple*, dont tous les momens, consacrés au bonheur de ses enfans, laissoient si peu de place aux frivoles loisirs d'une âme inoccupée; et ce sentiment désagréable s'aggrave encore de l'idée de toutes les conséquences que la foule des imitateurs sans bienséance et sans délicatesse peut tirer d'un pareil exemple. Qui nous répondra maintenant que cet empiétement des fictions mondaines sur les souvenirs les plus solennels de la monarchie s'arrêtera du moins à ce règne, qu'une imagination déréglée ne tentera jamais de substituer aussi des myrtes profanes à l'auréole de Louis IX, et que la *Vie des Saints* sera contre les usurpations du roman un asile plus sûr que l'*Histoire de France*?

Après ce que je viens de dire de mes préventions contre le roman historique, madame de Genlis auroit certainement le droit bien acquis de récuser le jugement que je me dispose à porter du sien, s'il lui étoit défavorable; mais je suis organisé de manière que mes systèmes n'influent jamais sur mes sensations, et je ne connois point de théorie littéraire qui vaille la peine

qu'on interdise pour elle une impression agréable à son cœur. Je déclare donc que si *Jeanne de France* n'étoit pas un roman historique, je ne sais comment je m'y serois pris pour balancer par cette critique de compensation qui est le cadre des éloges les plus sincères et les plus flatteurs, le témoignage que je suis obligé de lui rendre. En effet, cet ouvrage réunit au mérite ordinaire des ouvrages de madame de Genlis, le mérite infiniment rare d'une originalité qui n'a rien de forcé, et qui devient de plus en plus précieuse à mesure que les combinaisons de la vie humaine, quelque nombreuses et quelque variées qu'elles soient, vieillissent sous la plume infatigable des romanciers de profession. Madame de Genlis a eu le but éminemment moral d'opposer les perfections solides de l'âme aux avantages éphémères de la beauté, de faire sentir que les liens les plus durables des époux sont ceux que forment la sympathie des caractères et le goût de la vertu; de peindre ce que la reconnoissance peut produire dans un cœur généreux, et de prouver que l'enthousiasme de l'amitié comme celui de la gloire, peut l'emporter quelquefois sur l'amour même.

Louis XII, encore duc d'Orléans, et à peine âgé de quinze ans, a épousé Jeanne de France, fille de Louis XI, qui n'en a que douze. Ce n'est qu'au bout de cinq ans qu'ils sont réunis, mais

le cœur de Jeanne n'a pas attendu si long-temps pour mettre tout son bonheur dans son jeune époux, et celui de Louis, plus précoce encore et plus imprudent, a déjà égaré de belle en belle l'hommage infidèle de ses tendresses. Il est vrai que Jeanne est bien loin d'être jolie : sa taille au dessous de la moyenne est irrégulière sans être défectueuse ; elle a une démarche incertaine et chancelante, en accord avec la langueur habituelle de toute sa personne, et qui paroît moins une infirmité qu'une marque de foiblesse et d'abattement ; mais cette démarche est malheureusement celle d'une boîteuse, et surtout aux yeux d'un mari ; son visage n'a rien de difforme, mais on n'y trouve pas un seul trait agréable ; on ne remarque en elle que de longs cheveux blonds qui feroient l'ornement d'une belle tête, mais qui semblent rendre plus terne encore son excessive pâleur, et de jolies mains qu'elle savoit jolies, parce que son époux les avoit louées, trait délicat et touchant qui embelliroit le portrait d'une femme plus laide que Jeanne de France. Un favorable hasard a permis que Louis ne vît un jour de la duchesse que ses cheveux et ses mains. Ce n'est pas jouer de malheur. Elle arrosoit un rosier sur lequel sa main étoit suspendue, et les tresses de sa chevelure s'étoient liées aux bras épineux de l'arbrisseau : quelque mas-

sif de verdure cachoit officieusement le reste. Louis fut ému, et cette impression se prolongea jusqu'au soir dans un entretien que l'obscurité la plus profonde embellissoit d'illusions charmantes, et qui auroit terminé le roman conjugal, si une de ces vicissitudes auxquelles on ne s'attend que dans les romans, n'étoit pas arrivée à la traverse. Toute la félicité de Jeanne dans le mariage s'est donc bornée à occuper l'époux qu'elle aimoit par-dessus toutes choses dans un moment où il ne faisoit que l'entrevoir, et à lui plaire dans un moment où il ne la voyoit presque pas du tout. Il y a peut-être des ménages encore moins heureux, mais cette situation seroit attendrissante, même dans l'histoire.

On conçoit que l'imagination de madame de Genlis a dû tirer un parti infini de cette idée si neuve dans nos mœurs, et surtout dans nos romans; et on n'exigera pas que je réduise à une sèche analyse de faits un ouvrage qui est particulièrement remarquable par l'heureux enchaînement de ces circonstances naturelles, mais fugitives, que l'analyse ne peut saisir. Il n'y a rien de plus intéressant dans le cœur humain, que la lutte généreuse d'une femme idolâtre de son mari, contre un amour légitime qui n'a point d'espérances, contre une passion vertueuse que la vertu même ne peut guérir; et il n'y a rien de plus sublime que ses

sacrifices. Ce n'est qu'une pensée, mais qu'elle devient riche, quand un esprit ingénieux et sensible la féconde! C'est principalement dans ces détails pleins de finesse et de vérité, qui semblent surpris pour ainsi dire à la pudeur du sentiment, qu'on reconnoît le talent supérieur de madame de Genlis ; c'est en les admirant qu'on regrette surtout qu'elle ait préféré au secret de La Bruyère et de Richardson, que la nature lui avoit appris, un artifice que je blâme et que je ne puis plus haïr. Personne n'a pénétré avec autant d'adresse ces mystères presque imperceptibles du cœur, qui se dérobent si bien à l'observation commune, qu'ils n'ont pas encore de nom; personne ne les a exprimés avec plus d'énergie, de vérité et de grâce; j'en citerois dix exemples, j'en citerai un : Jeanne de France a envoyé un de ses officiers à la cour de Bretagne, pour avoir des nouvelles du duc d'Orléans, alors éperdûment amoureux d'une princesse trop digne de sa jalousie; car Jeanne n'ignore pas que la nature a été aussi prodigue de ses faveurs pour Anne de Bretagne, que rigoureuse pour elle. Dans le dernier tournoi, dit l'écuyer, monseigneur fut légèrement blessé, et la princesse s'évanouit. — Grand Dieu! s'écrie la duchesse d'Orléans, la blessure étoit donc considérable? — Il vient précisément de dire que la blessure étoit légère.

Ce trait me paroît appartenir au sublime de l'amour. Il n'y a qu'un sentiment bien profond qui puisse obliger la plus absolue, la plus personnelle des passions, la jalousie, à s'oublier ainsi elle-même. Quand des beautés de cet ordre-là se trouvent fréquemment dans un livre, on peut affirmer sans danger que ce livre n'est pas médiocre, car la médiocrité n'en a jamais rencontré de pareilles.

J'étois bien loin de chercher à plaisir des imperfections dans l'ouvrage de madame de Genlis. Il en est même que je ne m'aviserois point de remarquer dans un autre écrivain; mais madame de Genlis a une réputation faite, une réputation consacrée, et s'il est permis de le dire sans impolitesse en parlant d'une dame, une réputation si ancienne, qu'elle peut être comptée pour classique. La critique seule des bons écrits peut fournir des observations utiles et des leçons profitables. La mienne ne nuira pas, j'en suis sûr, au roman de madame de Genlis, qui mérite tout son succès, qui mérite un plus grand succès encore, mais qui en auroit beaucoup moins, s'il n'intéressoit que les femmes qui se croient laides, et qui savent que leurs rivales sont jolies.

Louise

Louise de Sénancourt ; par madame de T....., auteur de *Cécile de Renneville* et de *Marie Bolden*.

Les anciens ne connoissoient pas l'amour dont il est question dans nos romans. C'est pour cela qu'ils ont eu peu de romans, et que nous en avons un si grand nombre. L'amour est, de toutes les illusions de la vie, celle dont le charme et le plus général, et l'histoire la plus difficile à épuiser. Tout ce que les langues classiques nous ont laissé de ce genre se réduit à quelques peintures ingénues qui ne nous paroissent qu'indécentes depuis que l'ingénuité ne se trouve plus avec l'amour. Le bon abbé de Bellozane, le sage et grave Amyot, traduisoit innocemment *les Amours de Daphnis et Chloé.* Maintenant qu'on a mis un fard à la nature, et substitué la métaphysique au sentiment, il y a une partie de ce chef-d'œuvre qui est trop claire pour tout le monde; il y en a une autre que personne ne comprend plus. Les Grecs n'auroient pas mieux entendu les langoureuses tendresses des héros de Scudéry, et le jargon épigrammatique des boudoirs de la régence. Ils auroient marqué du sceau d'un ridicule éternel l'inventeur d'un personnage tel que *Werther*. Cependant toutes ces nuances

ont été vraies en fait; elles ont dû être saisies tour à tour par le romancier, qui est un historien de mœurs. Sous ce rapport même, elles offrent un intérêt important à l'observateur, celui de bien caractériser les différens âges de la littérature nationale dont l'esprit est celui de la nation même. Nos premières compositions en ce genre se sentirent de l'influence des temps de chevalerie dont nous étions encore peu éloignés, et desquels la plupart ne sont que des traditions. Elles ont la grandeur et la simplicité d'une époque qui est l'âge héroïque des modernes. On n'y voit pas le raffinement élégant des siècles polis, mais de grandes pensées morales et politiques, qui sont chez tous les peuples la base du bonheur social, la piété, la vaillance, la galanterie, la courtoisie et la loyauté. Quelques-uns de ces mots ont vieilli. Plus tard, les révolutions qui agitèrent la France amenèrent un changement remarquable dans les idées littéraires. Une manie inconcevable pour les souvenirs et pour les renommées antiques se mêla aux vieilles mœurs françoises, et introduisit dans notre littérature cette espèce de roman épique, où quelque dignité et quelque intérêt étoient trop achetés par un défaut absolu de goût, ambitieuse et fausse conception à la faveur de laquelle on put voir les personnages les plus aus-

tères de l'histoire disputer de fadeur avec les bergers du Lignon. Le ridicule ne tarda pas à faire justice de *Brutus galant* et de *Caton dameret*. On ne connoît plus les immenses et fastidieuses amplifications des romanciers de cette école, que par les plaisanteries des satiriques. Bientôt l'élégance recherchée d'une cour brillante et spirituelle fit naître un genre qui eut peu de durée, mais qui ne pouvoit manquer d'être consacré par un ouvrage remarquable dans cette période classique, où tous les talens atteignoient à la fois à leur apogée. La théologie et l'amour étoient les deux idées dominantes du temps, et les subtilités de la polémique religieuse se glissoient jusque dans les affaires de cœur. C'est ce travers d'esprit que La Fontaine appela depuis *préciosité*. On épura, on quintessencia les choses les plus matérielles du monde, on mit le bonheur des ménages à l'abri d'une restriction mentale; et, dans la *Princesse de Clèves*, la pruderie transigea avec l'adultère. L'époque de la régence perfectionna beaucoup ces découvertes. Une cour qui corrompoit la France, et dont l'influence devoit la perdre, excita la verve impure d'une foule de barbouilleurs dissolus, dont les productions sont oubliées aujourd'hui, soit qu'elles deviennent trop foibles pour un peuple éminemment perfectionné, soit que le galima-

tias triple, dont elles sont enveloppées, devienne trop fort pour nos contemporains; enfin Voltaire vint, et ce grand homme, qui ne dédaignoit aucun genre de talent pour faire sa réputation, aucun moyen pour faire sa fortune, et aucune occasion pour faire du mal, n'eut pas de peine à surpasser ses rivaux dans le roman licencieux; mais s'il étoit difficile qu'il fût à son tour surpassé en esprit et en malignité, il pouvoit encore l'être en indécence; car la science sociale ne cesse de s'accroître, et on voit que l'on a beaucoup gagné depuis *Télémaque* : nous sommes arrivés à *Candide*. La société devenoit difficile à peindre, car il y a des mœurs si impudentes, que le peintre en paroît aussi étonnant que le modèle. C'est à cette heureuse impulsion de la perfectibilité que la littérature et la morale sont redevables des *Liaisons dangereuses*. Les romans de la révolution eurent toutefois un caractère plus achevé; car, il faut le dire, les révolutionnaires faisoient aussi des romans à leurs momens perdus. Saint-Just, qui est mort à vingt-six ans, avoit été, comme l'Arétin, le fléau de l'amour et de la pudeur avant de devenir, comme lui, *le fléau des rois*. La plume dont se servit Louvet pour signer l'acte des constitutions de vingt-quatre millions d'hommes, venoit de tracer le récit nauséabonde des

prouesses de Faublas. Un instant avant de prononcer l'arrêt de mort du meilleur des princes et des hommes, la bouche de Camille-Desmoulin dictoit la traduction des infamies de Meursius. Je ne parle pas d'un ouvrage dont le titre seul, qui n'a cependant rien que d'innocent, présente maintenant à l'imagination une idée obscène et impie, comme s'il y avoit en lui quelque secrète révélation de l'enfer. Ce livre, la Providence a permis qu'un homme le conçût et le publiât, pour faire connoître à la postérité l'époque qui l'a produit.

Buonaparte, une fois parvenu au pouvoir suprême, dut aspirer à la restauration des mœurs et des idées vraiment sociales, seule base durable de tous les pouvoirs. Dès-lors on vit le roman, expression ordinaire de la société, changer subitement de nature. La transition étoit presque insensible dans les institutions, parce qu'elle exigeoit beaucoup de ménagement; mais elle s'effectuoit très rapidement dans l'esprit public, et par conséquent dans un genre de littérature qui ne manque jamais d'en représenter exactement les plus légères nuances. Depuis quinze ans, en effet, il ne repose que sur les affections naturelles, les sentimens tendres, les pensées morales et pieuses. Cela se remarque jusque dans les écrits qui sortent de l'école philosophique, tant le besoin

de satisfaire aux goûts du grand nombre a rendu cette couleur indispensable. C'est le résultat essentiel d'une action essentielle, du principe moral qui régit toutes les sociétés ; c'est la marque du retour de l'opinion vers les idées saines et les principes conservateurs. Il faut savoir gré aux romanciers d'avoir donné un asile à la vérité, quand la fausse politique et la fausse philosophie l'ont proscrite. Il est vrai que, de leur côté, l'une et l'autre ne s'enrichissent pas mal aux dépens du roman, et qu'il y a compensation.

Madame de T.... appartient, par ses principes, à cette dernière époque du roman françois, et tout annonce qu'elle y prendra une place distinguée, surtout si elle se pénètre bien du sentiment de sa vocation littéraire, et si elle s'arrête au genre auquel elle paroît appelée par la nature. Les trois ouvrages que je connois d'elle ne se font pas remarquer par la conception des plans; cette partie y est même foible, et presque visiblement sacrifiée aux détails. Les études de mœurs n'y sont pas très-approfondies ; les traits d'observation y sont rares; le style en est souvent négligé. Ce qui assigne un rang honorable à madame de T.... parmi ses nombreux émules, c'est le don de sentir fortement et d'exprimer ce qu'elle sent avec une onction éloquente; c'est la connoissance de certains secrets des cœurs passionnés qu'il est

peut-être aussi difficile de bien définir que de bien peindre ; c'est l'art de toucher sans effort avec un sentiment, avec un mot toujours simple, quelquefois naïf, et qui n'est jamais affecté. Ce genre de mérite est surtout sensible dans *Marie Bolden*, que je regarde d'ailleurs, en toutes ses parties, comme le chef-d'œuvre de l'auteur, et comme une des meilleures productions qui soient sorties de l'école mélancolique, dont Goëthe est le chef. *Louise de Sénancourt* offre un intérêt plus doux, quoique la catastrophe n'en soit pas plus heureuse. Madame de T.... a eu l'intention de prouver, par les fautes et par les malheurs de son héroïne, qu'une éducation à laquelle les lumières de la religion ont manqué, n'est jamais complète sous le rapport de la morale ; et elle a mis cette vérité en action dans une histoire extrêmement touchante. Malheureusement la forme transitoire et décousue du roman épistolaire nuit à l'effet de celui-ci, en surchargeant l'idée principale de digressions et d'incidens qui la compliquent sans utilité. Cependant cette idée est importante, et madame de T... l'a d'ailleurs présentée d'une manière si propre à émouvoir le cœur, à ébranler l'imagination ; les regrets de sa Louise sont si amers, et aboutissent à une expiation si entière

et si douloureuse ; la leçon qui en résulte est si claire et si terrible , que le léger défaut que je viens de remarquer ne laisse presque aucune trace parmi les impressions de la lecture. Ce nouveau roman ne peut donc qu'ajouter à la réputation de l'auteur, et aux espérances que le public a fondées sur ses talens.

Le Vampire, nouvelle traduite de l'anglais de lord BYRON ; par H. FABER.

La fable des *Vampires* est peut-être la plus universelle de nos superstitions. Plus on avance vers l'Orient, plus on la trouve accréditée. Dans de certains pays, elle s'appuie sur l'histoire des tribunaux, sur les témoignages les moins suspects. Elle a partout l'autorité de la tradition. Elle ne manque ni de celle de la théologie, ni de celle de la médecine ; la philosophie même en a parlé, sinon du ton de l'incertitude (car la philosophie moderne ne doute de rien), du moins avec de merveilleuses réticences. Une chose étrange, c'est que les hommes les plus simples, les moins intéressés à tromper, c'est que des hommes naturels, des sauvages qui n'auroient aucun avantage à tirer d'une maladie supposée, confessent le *vampirisme*, et s'accusent avec horreur de ce crime involontaire de leur sommeil. Souvent un malheureux paysan dalmate, affaibli par une longue et morne mélancolie, hâve, décharné, mourant, se résout enfin à mettre un terme à son affreuse infirmité. Armé de la faucille des moissons, il profite de l'absence de ses enfans pour se couper les jarrets. La famille éplorée qui l'a retrouvé baigné dans son sang, le pope qui est venu lui apporter les secours de la religion, s'informent

en tremblant du motif de cette action désespérée. « Vous ne savez pas, leur dit-il ; mais cela est fini. Je n'irai plus troubler le repos des morts, fouiller les fosses des cimetières pour en exhumer les cadavres, ou, ce qui est plus affreux encore, sucer le sang des enfans nouveau-nés dans leur berceau... Seulement, n'oubliez pas, quand vous descendrez mon corps dans sa dernière demeure, de traverser mon cœur avec un pieu, et de me fixer ainsi à la terre de la sépulture. » On le réconcilie, on le bénit. Sa maladie se calme ; enchaîné sur la natte qu'il ne quittera plus que pour passer au tombeau, il cesse de rêver ses excursions nocturnes et ses horribles festins. Ce n'est plus à lui qu'on impute la violation des cercueils ; et quand un enfant à la mamelle, miné par une maladie secrète, voit sa vie s'éteindre sur le sein de sa mère, ce n'est plus lui qu'on accuse d'avoir tari, dans l'accès d'une soif exécrable, le sang de cette pauvre victime. La maladie terrible que je viens de peindre s'appelle en esclavon le *smarra*. Il est probable que c'est la même que nous appelons en français *cochemar*, et l'étymologie ne paroîtroit pas trop forcée, quand l'analogie seroit moins sensible dans les choses. En effet, le *vampirisme* est probablement une combinaison assez naturelle, mais heureusement très-rare du somnambulisme et du *cochemar*. Parmi les in-

fortunés qui sont en proie à cette dernière maladie, il en est beaucoup, au moins parmi ceux que j'ai pu consulter, dont l'accès ressemble à une scène de *vampirisme*. Si l'homme atteint du *cochemar* est somnambule; s'il est libre de sortir à toute heure de sa hutte, comme le morlaque de Narente et de Macarsca, si le hasard ou quelque instinct épouvantable le conduit au milieu de la nuit dans les cimetières, et qu'il y soit rencontré par un passant, par un voyageur, par la veuve ou l'orphelin qui viennent pleurer un époux ou un père, l'histoire du *vampirisme* tout entière est expliquée, et il en est ainsi de tous les préjugés, de toutes les superstitions, de toutes les fables. Il n'y a point d'erreur dans les croyances de l'homme, qui ne soit fille d'une vérité, et cela même a son charme, car les vérités positives n'ont rien de flatteur pour l'imagination. Elle est au contraire si amoureuse du mensonge, qu'elle préfère à la peinture d'une émotion agréable, mais naturelle, une illusion qui épouvante. Cette dernière ressource du cœur humain, fatigué des sentimens ordinaires, c'est ce qu'on appelle le genre *romantique*; poésie étrange, mais très-bien appropriée à l'état moral de la société, aux besoins des générations blasées qui demandent des sensations à tout prix, et qui ne croient pas les payer trop cher du bonheur même des géné-

rations à venir. L'idéal des poètes primitifs et des poètes classiques, leurs élégans imitateurs, étoit placé dans les perfections de notre nature. Celui des poètes romantiques est dans nos misères. Ce n'est pas un défaut de l'art, c'est un effet nécessaire des progrès de notre perfectionnement social. On sait où nous en sommes en politique; en poésie nous en sommes au *cochemar* et aux *vampires*.

En général, les superstitions sont favorables à la poésie. Dans l'hypothèse particulière où nous sommes, elles composent toute la poésie, car il n'y a point d'autre poésie sans religion, et point de religion chez un peuple qui n'ose pas l'avouer dans ses lois.

Quand M. de Châteaubriand produisit *les Martyrs*, qui sont le dernier monument de notre poésie classique, et son premier point de transition vers la poésie d'un autre âge, la religion venoit de se relever de ses ruines, appuyée d'une main puissante et défendue par l'autorité d'un gouvernement qui daignoit être fort contre les atteintes du cynisme révolutionnaire; la religion, plus grande, plus sublime encore des persécutions qu'elle venoit d'essuyer, étoit poétique alors comme au temps du Tasse et de Milton; elle ne craignoit pas d'avouer ses apôtres et ses soldats; elle les nommoit avec orgueil, et la

plume effrontée du libelliste le plus audacieux respectoit la palme des saints et le laurier pieux de la Vendée. Les temps sont changés, et la Muse docile à leurs révolutions est descendue de toutes les hauteurs de l'Olympe et de Sinaï aux horreurs mystérieuses des catacombes. Nous devons nous résigner maintenant à ce genre de drame et d'épopée qui n'a point de modèle dans l'imagination des hommes éveillés. Si, comme l'a dit M. de Bonald, la littérature est toujours l'expression du siècle, il est évident que la littérature de ce siècle-ci ne pouvoit nous conduire qu'à des tombeaux.

Parmi les écrivains dont la littérature romantique s'enorgueillit aujourd'hui, il n'en est point de plus célèbres que lord Byron. Favorisé de tous les dons de la nature et de la fortune, il s'est livré par une prédilection inexplicable à la peinture des idées tristes, à la description des infirmités repoussantes, à l'histoire des malheurs sans remède et sans espérance. Cet instinct du poète romantique est d'autant plus remarquable, qu'il révèle un secret important du cœur humain, le besoin de vivre hors de soi, même avec la certitude d'être plus mal. On comprend bien que la plupart des grands classiques, qui ont été presque toujours les plus malheureux des hommes, aient essayé de se consoler par des fictions char-

mantes ; mais il est surprenant que des hommes doués de toutes les faveurs du sort aient volontairement condamné leur imagination à se repaître d'affreux mensonges. Il semble que notre intelligence et notre ambition ne fassent jamais une conquête que la colère du ciel ne s'empresse de la leur faire expier par un supplice.

Le *Vampire* n'a que soixante pages ; et comme les événemens y sont extrêmement pressés, la longueur de l'analyse seroit d'une disproportion ridicule avec l'exiguité de la brochure. Celle-ci, d'ailleurs, ne peut pas manquer d'être lue. Elle est recommandée par le nom de l'auteur, par la réputation de ses voyages aventureux, de son caractère romanesque, et de son génie. Elle promet aux amateurs de ce genre de littérature les impressions les plus fortes qu'un ouvrage d'esprit puisse exciter, la pitié et la terreur portées jusqu'au déchirement et aux angoisses. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle doit attirer l'attention publique sous le rapport même de la composition. Un ouvrage de lord Byron ne sauroit être indifférent aux justes appréciateurs du talent, à ceux qui le reconnoissent jusque dans ses écarts, et qui l'admirent où ils le trouvent.

J'avouerai qu'il faut faire quelques efforts pour juger du mérite de cette conception à tra-

vers le voile de plomb dont le traducteur l'a couverte, et qu'on n'en jouira qu'en la devinant, à moins qu'une plume digne d'interpréter lord Byron, et qui s'occupe, dit-on, de ce travail, ne répare l'hommage peu flatteur que les presses françoises viennent de lui faire subir. Il est impossible au reste que le traducteur ne soit pas étranger lui-même, et la difficulté d'écrire dans une langue dont on ignore presque les premiers élémens, est un droit sacré à l'indulgence aux yeux d'un peuple poli. Quand M. Faber aura mieux étudié notre littérature et notre grammaire, il saura nécessairement qu'on ne dit pas : *malgré que* le terme de vampire (p. 7), pour *quoique* le terme, etc.; que le cœur sympathise *à* la vertu (p. 12), pour *avec* la vertu; *donner cours* à son imagination (p. 14), pour lui *donner carrière ;* qu'*attribuer* une *distribution* (p. 16), est au moins peu élégant; que *traverser des scènes* de la nature (p. 19), est prosaïque et plat; que des yeux qui parlent *moins que des lèvres* (p. 19), est ridicule, parce que c'est une de ces choses qui ne valent pas la peine d'être dites; qu'*onduleux* (p. 24) n'est pas encore reçu, même dans le patois des néologues; il ne parlera pas de cris *répondus par* un rire amer (p. 31); il n'ajoutera pas, à la ligne suivante, qu'au bruit de ces cris *répondus*, Aubrey *hési-*

ta s'il entreroit, par la simple raison qu'on hésite *à* entrer, et non pas *si* l'on entrera ; il évitera la malheureuse expression des torches qui viennent *fondre* sur lui (p. 33), pour ne pas s'exposer à la risible équivoque du sens propre, qui est toute naturelle dans une phrase ainsi construite; enfin, car on ne peut pas tout critiquer, et je serois à peine à la moitié de ma tâche, le traducteur de lord Byron plus familier avec l'esprit de la langue, et moins prodigue d'adverbes parasites, nous épargnera le luxe fastidieux de ces mots de trois pieds qui allongent à tout moment ses périodes, au grand préjudice du sens et de l'euphonie. En attendant, cette traduction s'épuisera, parce que l'intérêt terrible du sujet, la bizarrerie des situations, l'anxiété de l'effroyable alternative où sir Aubrey se trouve placé, ne laissent pas à l'attention du lecteur le temps de s'arrêter sur les défauts trop nombreux d'un style lâche, embarrassé, incorrect, dont l'incorrection seroit toutefois moins pénible si elle étoit plus énergique, et qu'il fût possible d'y voir le besoin de sacrifier l'exactitude grammaticale à l'expression d'une image ou d'un sentiment. Le *Vampire* épouvantera, de son horrible amour, les songes de toutes les femmes ; et bientôt, sans doute, ce monstre encore exhumé prêtera son masque immobile, sa

voix

voix sépulcrale, *son œil d'un gris mort, qui, lorsqu'il se fixe sur les traits d'une personne, semble ne pas pénétrer au fond des replis du cœur, mais paroît plutôt tomber sur la joue comme un rayon de fer qui pèse sur la peau sans pouvoir la traverser* (p. 10); il offrira, dis-je, tout cet attirail de mélodrame à la Melpomène des boulevards; et quel succès alors ne lui est pas réservé! En attendant, je conseille au traducteur de lord Byron de ne rien négliger pour se rapprocher de son modèle; et je mets une condition à ses succès, celle de savoir deux langues au moins. Cela est presque indispensable pour bien traduire; mais le travail vient à bout de tout, et M. Faber sait peut-être l'ancien adage: *Fit fabricando*, etc.

Œuvres complètes de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, mises en ordre et précédées de la vie de l'auteur, par L. Aimé-Martin.

Il n'y a point de livre qui ait moins besoin d'être annoncé dans les journaux que celui-ci. Tout le recommande : le nom de l'auteur, le nom de l'éditeur, la réputation classique des ouvrages qu'il réunit pour la première fois le mérite extraordinaire de l'exécution. Le libraire n'a dû calculer le nombre du tirage que sur le nombre des bibliothèques ; et il n'y a pas un amateur de livres parmi ceux qui font cas de la piété, de la candeur, des idées libérales et humaines dans toutes leurs applications raisonnables, du bonheur de bien sentir, du talent de bien peindre, de la sensibilité et du génie, qui ne veuille posséder un exemplaire de Bernardin de Saint-Pierre : ceux-là même qui ne partagent pas les opinions systématiques du philosophe, ceux qui le blâmeroient de s'être laissé entraîner trop loin par le charme d'une idée sur laquelle Pythagore fonda toute sa doctrine, rendront encore hommage au poète ; ils remarqueront surtout ce dernier ouvrage conçu, exécuté, presque terminé au milieu de nos désordres publics, fruit des méditations d'un sage, dont l'âme bien-

veillante cherche à se consoler des discordes de la société parmi les éternelles harmonies de la nature. Il est doux de penser que les puissans génies, qui commençoient à régénérer le monde, respectèrent la solitude de Bernardin de Saint-Pierre. Comme les sciences morales et naturelles n'auront peut-être plus d'écrivain tel que lui, les âges de la nouvelle société n'offriront peut-être plus de génération aussi respectueuse pour le talent. Il est impossible de ne pas avouer, quand on se reporte à cette époque désastreuse, que toutes les traditions du bien n'étoient pas du moins effacées. La foule, tout égarée qu'elle étoit, honoroit encore la vertu ; elle l'honoroit en la proscrivant ; elle la tuoit sans l'outrager : c'étoit le siècle d'or des révolutions à venir.

Bernardin de Saint-Pierre, qui a été l'ami de Rousseau, et qui lui ressemble sous beaucoup de rapports, a un charme qui lui est propre. Il aime l'humanité avec la plus franche effusion. Rousseau est un observateur morose autant que sublime, un misanthrope que la société importune ; Bernardin chérit l'homme, malgré ses fautes, malgré ses excès, et rapporte à la société même toutes les harmonies du monde merveilleux au milieu duquel il s'est placé. Cette aptitude singulière à s'approprier à toutes les situations, à tous les sentimens de la vie, a dû con-

tribuer à l'universalité de son succès. La grâce, la fraîcheur, la délicieuse pureté des pensées qui règnent dans ses moindres rêveries, en feront toujours l'aliment le plus doux des âmes qui se plaisent aux tendres émotions. On ne lit pas Bernardin sans s'élever, sans devenir meilleur avec lui; c'est un charme, un enchantement. La nature elle-même s'embellit du talent de son peintre; il semble qu'elle se dépouille sous sa main de tous les voiles que le génie peut lui enlever, pour ne conserver que le dernier de tous, ce voile solennel et mystérieux dont le génie surtout respecte la majestueuse obscurité. Que de sensations inappréciables renfermées dans quelques volumes, et qui voudroit s'en priver lorsqu'il en coûte si peu pour se procurer des jouissances si nobles et si vraies?

Ai-je besoin de dire qu'il ne s'agit pas ici de marquer la place de Bernardin de Saint-Pierre dans notre littérature? M. de Chateaubriand écrivoit, du vivant de Bernardin de Saint-Pierre: *Ce nom est déjà classique*. Bernardin de Saint-Pierre dut être fier de ce jugement qui devançoit celui de la postérité. Accueilli dans ses premiers essais par l'amitié de Rousseau, couronné à la suite d'une longue vie littéraire par le suffrage de M. de Chateaubriand, l'auteur de *Paul et Virginie* brille d'une double gloire entre les

deux prosateurs les plus éloquens dont la France se soit enorgueillie depuis Bossuet. Lorsqu'il est question d'annoncer de tels ouvrages, d'apprécier de tels écrivains, notre condition, à nous journalistes, est réellement déplorable. Nous sommes obligés à nous borner au matériel d'une édition, à vanter le papier, le caractère ou les gravures. Eh bien, sous ce rapport, puisqu'il est le seul qui doive m'occuper, l'édition complète des *Œuvres* de Bernardin de Saint-Pierre, me paroît digne de toute l'attention des amateurs de livres. Elle se reproduira sans doute, et souvent; mais comme tous les matériaux existans ont été à la disposition de l'éditeur, il est difficile de croire qu'elle puisse être jamais plus parfaite.

J'ai dit que le nom de cet éditeur étoit une garantie sûre des soins apportés à l'édition, du discernement et du goût qui y ont présidé. En effet, nous ne lui devons pas compte seulement de la sollicitude avec laquelle il a recueilli, du tact parfait avec lequel il a rapproché et mis en ordre les feuilles éparses du grand et bel ouvrage dont la mort de Bernardin de Saint-Pierre avait prévenu la publication; il y a ajouté d'excellens morceaux de critique, dont les pages élégantes ne déparent point celles de son illustre modèle. Ce n'est pas un bonheur médiocre, en publiant les écrits de l'auteur des *Harmonies*, que de s'en

être trouvé quelqu'une avec lui. Pour appuyer mon sentiment à cet égard, et pour me justifier de tout soupçon de partialité en faveur d'un écrivain que j'aime, je céderai au désir de le citer. J'ouvre le 8ᵉ volume au *Préambule* de M. Aimé-Martin ; il peint l'auteur, recueillant dans sa retraite les matériaux de son dernier ouvrage :

« C'est au moment des grandes calamités que le ciel faisoit peser sur l'Europe, c'est lorsque les bourreaux étoient nos rois, que l'auteur immortel des *Etudes* et de *Paul et Virginie* fuyoit nos villes désolées et se réfugioit au sein d'une solitude champêtre. Méprisant la fortune qu'on n'achète qu'au prix de la vertu, il ne se voyoit point applaudi dans une tribune de factieux, dans un cercle de sybarites ou dans un conciliabule d'athées ; mais d'innocentes victimes le bénissoient à leurs derniers momens, et cherchoient, dans ses pages religieuses, des preuves de leur immortalité. Au lieu d'entendre dans sa retraite des proclamations flétrissantes, et des arrêts de mort, il entendoit les oiseaux célébrer par leurs chants le lever et le coucher du soleil. Il se disoit : « Rien n'est encore perdu. L'astre du jour » ne s'est point écarté de sa route, il féconde nos » champs, il fait fleurir nos prairies, comme si » tous les hommes n'avoient pas cessé d'être » bons. » Assis au bord des ruisseaux, à l'om-

bre des peupliers et des saules, dans son hermitage d'Essonne, ses pensées ne se reposoient que sur de paisibles objets. Tout ce qui frappe nos regards dans les cités nous parle des hommes, de leurs injustices, de leurs crimes, de leurs misères.....; tout ce qui nous environne dans les campagnes nous invite à la vertu, et nous révèle une Providence. Il semble, en contemplant la nature, qu'il n'y ait jamais eu de crime dans le monde. Dans les palais, il ne faut qu'un petit chagrin pour empoisonner la félicité des riches; aux champs, il ne faut qu'un petit bonheur pour consoler les infortunés........ Là, seulement, le sage sait apprécier sa grandeur et sa foiblesse: tantôt à l'aspect des vergers dont il perfectionne les fruits, des graminées que sa main multiplie sur toute la terre, des animaux qu'il dompte et qu'il conduit avec un roseau, il se croit l'être le plus puissant de la nature; tantôt, en contemplant cette paille légère où la Providence plaça le grain qui le nourrit, et qu'un souffle peut anéantir, en voyant les plus vils insectes ronger ses fruits et dévorer ses moissons, il se méprise, et rougit de son abaissement. Mais il lui suffit d'une pensée pour reconnoître sa grandeur, et d'un sentiment pour reconnoître son immortalité. »

Réduire l'homme à son corps, c'est le réduire

à ses sens les plus grossiers; car il y a en lui deux espèces de sens, des organes tout matériels, des facultés toutes divines. « Il semble, dit M. Aimé-Martin, que la présence d'un vieillard ne nous pénètre d'une si profonde émotion, d'un respect si religieux, que parce que notre conscience nous apprend que plus il s'éloigne de nous, plus il s'approche de l'immortalité. Cette vérité ne me sembla jamais plus frappante que la première fois que je vis l'homme illustre dont je publie aujourd'hui les *OEuvres*. On m'avoit conduit sur les bords de l'Oise, dans cette retraite, hélas! où bientôt il devoit terminer sa vie. C'étoit dans une belle soirée d'automne: tout étoit calme autour de moi, la lune jetoit sa lueur tranquille à travers les arbres dépouillés de verdure, un vent doux agitoit les feuilles desséchées, et les chassoit dans la prairie; mais l'émotion dont j'étois pénétré devint encore plus vive, lorsque je vis, sur le penchant de la colline, le vieillard vénérable que j'étois venu chercher. De longs cheveux blancs couvroient ses épaules; la vertu respiroit dans tous ses traits; il y avoit, dans sa physionomie, quelque chose d'idéal et de sublime qui n'appartenoit pas à la terre. Eh quoi! me disois-je, ne seroit-ce là qu'un mortel promis à la tombe? tant de sagesse n'auroit-elle conçu que de vaines espérances, et tant

de vertus n'auroient-elles pour récompense qu'une mort éternelle ? »

On s'apercevra aisément que la pieuse philosophie et la sensibilité expansive de l'auteur des *Etudes* exerçoient quelque influence sur son éditeur, au moment où il a écrit ce *Préambule*. Il existe entre eux, si je ne me trompe, une frappante conformité d'idées et de style. En vérité, personne n'étoit plus digne de recueillir comme un héritage glorieux la charge de publier les dernières *Œuvres* du vieillard d'Essonne, que l'homme à qui l'admiration et la reconnoissance ont inspiré d'aussi belles choses.

Je m'aperçois un peu tard que le plaisir de lire et de copier m'a fait abuser du privilége de citer; mais le lecteur n'y perd rien. D'ailleurs, ce n'étoit pas Bernardin de Saint-Pierre, c'étoit l'édition actuelle qu'il s'agissoit de faire connoître. Une nouvelle et avant dernière livraison des *Œuvres* de Bernardin de Saint-Pierre, qui m'arrive au moment où je finis cet article, et qui renferme beaucoup de pièces inédites, me donneroit matière à des considérations d'un autre genre. Un ouvrage encore inconnu de Bernardin de Saint-Pierre seroit une bonne fortune pour une littérature très-riche; qu'est-ce donc pour la nôtre, au point où elle est arrivée? Quand le cynisme des opinions les plus audacieuses de-

vient ministériellement classique, il est si doux de reporter sa mémoire à la fin de ce dix-huitième siècle, si malheureux en expériences politiques si riche en talens généreux, qui atteste le nom immortel des La Harpe, des Delille, des Ducis, des Bernardin de Saint-Pierre, des Suard, des Fontanes, des Sicard et des Pastoret!

Observations critiques sur l'ouvrage intitulé *le Génie du Christianisme*, par M. de CHATEAUBRIAND, pour faire suite au *Tableau de la Littérature française*; par M. J. de CHÉNIER.

ON se rappelle l'inutile et pompeuse institution des prix décennaux. La classe de littérature de l'Institut, chargée de faire un rapport sur les productions les plus remarquables de la période, remplit le devoir qui lui étoit prescrit avec une exactitude vraiment scrupuleuse. Le *Tableau de la Littérature françoise*, présenté par Chénier au conseil-d'Etat, renferme un compte si détaillé de nos richesses depuis la révolution, qu'il ne faut presque pas d'autres preuves de l'impulsion qu'elle a donnée à l'esprit humain. Jamais les catalogues de la foire de Leipsick n'avoient offert une liste plus nombreuse et plus variée d'auteurs de tous les étages. Il est vrai qu'ils ne jouissoient pas tous d'une égale célébrité; que certains n'étoient pas assez bien connus, que d'autres l'étoient trop pour exciter l'envie, et que la plupart ne devoient l'honneur d'une mention académique qu'au bénéfice de la circonstance. Heureux qui put se trouver alors à la distribution des réputations! Il y en avoit pour tout le monde. Ce long panégyrique du dernier

âge de notre littérature aboutissoit à une conclusion digne de l'exorde. Il finissoit par désigner pour la couronne décennale un livre dont personne ne se souvenoit plus, et que personne, je pense, n'a été tenté de lire depuis. C'étoit un long fatras de philosophie sèche, lourde et froide, intitulé *Catéchisme de Morale*, par Saint-Lambert, dans lequel l'éducation des filles étoit mise sous la direction de Ninon de Lenclos. On peut juger, par l'ouvrage auquel on proposoit de décerner le prix de la littérature élevée, de ceux qui occupoient les rangs secondaires. Presque tous sont aussi célèbres et aussi dignes de l'être. Nous devons, en passant, signaler ce tort de l'opinion publique pour apprendre encore une fois aux hommes éminens à se consoler des grandes injustices contemporaines. Les peuples qui avoient joui en silence de tant de travaux d'autant plus estimables, selon moi, qu'ils étoient plus modestes et plus ignorés, ne sortirent point de leur long sommeil pour joindre leurs applaudissemens à ceux de l'Institut; et la Gloire inattentive au bruit de ces renommés nouvelles, dédaigna de confirmer leur patente par la moindre de ses capricieuses faveurs. Il en est de la république des lettres comme des autres républiques, on ne s'y fait pas scrupule d'être ingrat.

Cependant, il faut l'avouer, car la vérité passe

avant tout, la perspicacité bibliographique du rapporteur s'étoit trouvée en défaut sur deux ouvrages ; c'est peu sans doute pour de si vastes et si minutieuses recherches ; mais enfin ce sont deux omissions, et deux omissions valent la peine d'être réparées pour l'amour de l'exactitude. Il ne s'agissoit que du *Cours de Littérature* de La Harpe, et du *Génie du Christianisme* de M. de Chateaubriand, ouvrages singulièrement obscurs, comme on sait, et dont la notoriété publique n'avoit pu consacrer l'existence aux yeux de la commission. Le dernier avoit fait si peu de bruit dans sa chute, que M. Ginguené, qui en rendoit un compte fort malveillant dans la *Décade*, six semaines après sa publication, s'excusoit d'arriver trop tard pour parler d'un livre oublié. Il est clair, d'après cela, que c'est à l'article de M. Ginguené que le *Génie du Christianisme* doit la prodigieuse célébrité qu'il a obtenue dès-lors, et c'est à quoi l'on ne se seroit pas attendu. Il faut convenir que les livres ont leurs destinées.

Buonaparte fut, dit-on, fort étonné de cette double omission. Il aimoit qu'on fût ponctuel dans les détails, et il ne souffroit pas volontiers les restrictions dans l'obéissance. Il trouva piquant de donner un *pensum* à l'Academie, et

d'en exiger, pour punition de sa réticence, deux volumineux *appendix* à son volumineux plaidoyer. On bouda un peu, et l'expression de cette petite mutinerie se trouve même soulignée quelque part; mais l'ouvrage se fit selon l'usage, et on n'en parleroit plus sans des circonstances opportunes. Le premier rapport, celui qui a pour objet le *Cours* de La Harpe, est imprimé à la suite du *Tableau de la Littérature* de Chénier. On nous donne aujourd'hui le second, avec tous les discours qui ont déterminé les conclusions de la classe.

Comme la postérité est arrivée pour l'ouvrage de M. de Chateaubriand, qui a réuni tous les suffrages désintéressés, qui a été réimprimé dans tous les formats, qui a été traduit dans toutes les langues, et qui a déjà fourni aux arts un chef-d'œuvre immortel comme lui-même, il ne peut pas être question aujourd'hui de revenir sur le *Génie du Christianisme;* il est donc probable que l'éditeur soigneux de nos plaisirs, qui a pris la peine de tirer du magasin d'un épicier *les lambeaux épars de cet ouvrage, échappé comme par miracle à la destruction, et qui a eu le bonheur d'en réunir la totalité,* n'a prétendu appeler l'attention de la critique que sur les juges même d'un livre jugé mainte-

nant en dernier ressort. Le soin qu'il a pris n'aura pas été inutile, car ces *Observations* renferment quelquefois d'excellentes choses. On peut m'en croire d'après les noms des membres de la commission chargée de cet examen. Ils étoient au nombre de sept, l'un, M. Arnault, s'abstint de communiquer ses observations particulières, par la raison qu'elles étoient entièrement conformes à celles du rapporteur, M. le comte Daru; les cinq autres étoient MM. Lacretelle, Morellet, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Sicard et Lemercier. J'ai cru que cette courte nomenclature ne seroit pas indifférente au lecteur; il n'y a personne qui n'attachât beaucoup de prix à savoir les noms des principaux critiques du *Cid*, et à distinguer dans les *Sentimens de l'Académie* ce qui appartient à Conrard de ce qui appartient à Chapelain.

Au reste, le rapprochement que je viens d'établir fait naître une idée singulière et frappante: c'est que *le Génie du Christianisme* a eu les mêmes honneurs que *le Cid*, et qu'il en a été également redevable à ses ennemis. On aimera sans doute à se souvenir de ce mot devenu populaire, *beau comme le Cid*; éclatante protestation de l'opinion publique, qu'on eût voulu égarer alors comme à présent.

Un second article renfermera mes modestes observations sur les *Observations*. Comme elles contiennent quelques passages du *Génie du Christianisme*, celles-ci ont produit un effet tout naturel. Elles m'ont engagé à le relire : si le lecteur en fait autant que moi, il ne se plaindra pas du retard.

Continuation

Continuation.

Il semble que dans l'ordre naturel des matières, les opinions de MM. les membres de la commission chargée de critiquer le *Génie du Christianisme*, devoient précéder le rapport de M. le comte Daru, qui n'est sans doute que l'expression de l'opinion la plus générale. Le caprice du copiste ou de l'éditeur en a décidé autrement. Le volume s'ouvre par ce rapport qui l'annonce d'une manière avantageuse, car il est écrit avec talent et avec goût. L'auteur a dû des concessions à l'esprit dominant de la classe, et il les a faites; mais ses critiques trop nombreuses sont du moins décentes et modérées, et relèvent le prix de ses éloges. C'est cette opinion qui fut partagée par M. Arnault, et d'après laquelle il se crut dispensé d'exprimer un jugement particulier.

L'opinion de M. Lacretelle est singulière par le tour qu'il lui a donné. Elle vaut la peine d'être considérée sous ce rapport. Après avoir établi que le *Génie du Christianisme* « est remar- » quable par le système de tout subordonner » dans les littératures à l'influence de la religion » chrétienne, » ce qui n'est pas exactement vrai, M. Lacretelle, « arrêté par le refus continuel de » son sens intime de se prêter à une telle ma-

» nière de traiter un grand et beau sujet, se » sent entraîné à déplacer le genre de logique » de l'auteur. » Cet effort du sens intime de M. Lacretelle consiste à mettre un partisan de la philosophie moderne à la place d'un chrétien, et à lui faire composer le *génie* de cette philosophie, ou ses *beautés poétiques et morales*. Je garantis que cette idée, dont on conçoit très-bien le but, a paru extraordinairement piquante à M. Lacretelle, et je conviens qu'elle le seroit en effet, s'il avoit pu en tirer parti. Il auroit fallu seulement, pour faire valoir ce paradoxe, être en état de donner aux pages qu'on lui a consacrées quelque chose de l'admirable coloris de M. de Chateaubriand, et ne pas l'étouffer dans quelques périodes maigres et lourdes à la fois, qui prouvent précisément le contraire de ce que l'on vouloit prouver. Ce n'est peut-être pas la faute de M. Lacretelle; c'est celle de sa prétendue philosophie, qui n'est, quoi qu'il en dise, ni poétique, ni morale, et qui n'inspirera jamais rien de pareil à l'*Histoire des Missions* et à l'épisode de René.

M. de Chateaubriand lui-même a certainement la conscience qu'il ne se seroit pas élevé de son propre génie aux beautés qu'on admire dans son ouvrage, s'il n'avoit été soutenu par son sujet dans une région pleine de merveilles.

Les sciences arides de l'homme ne lui enseignent pas de pareils secrets. On parle, au reste, dans ce discours, du *style souvent bizarre* de M. de Chateaubriand, et l'on y trouve *des productions qui marquent une époque à une haute distinction, des ouvrages qui voient leur juste réputation se fixer par des balancemens, une multitude qui bouillonne comme une mer tempêteuse, une auguste communication de la terre avec le ciel, qui est le supplément des lois par la réfrénation intérieure de tout ce qui est mal*, etc., etc., etc. Les *sentimens sur le Cid* n'étoient pas écrits dans ce goût.

La seconde opinion est celle de M. Morellet. Il examine successivement le but et la doctrine de l'auteur, le plan, la composition, le style, et ne fait grâce à rien; car le témoignage qu'il daigne rendre à quelques parties du style n'est qu'une politesse sans conséquence. Cette petite dissertation est traitée dans la manière accoutumée de l'auteur, c'est-à-dire avec une légèreté sardonique qui fait sourire l'esprit, mais qui ne satisfait point la raison. Je ne dirai pas quels motifs me déterminent à ne pas examiner cette partie des *observations* dans ses détails. Il est de certaines critiques qu'on ne peut relever, qu'on ne pourroit même copier sans qu'elles devinssent sous la plume une espèce de personnalité,

et le défaut d'égards de la part d'un écrivain n'autorise personne à en manquer envers lui.

M. le comte Daru a examiné le *Génie du Christianisme* en homme de lettres; M. Lacretelle, avec une logique un peu gauche, M. Morellet, avec un persiflage un peu dur. M. Regnault, qui est venu en quatrième lieu, n'a porté dans cette opération que le tact méticuleux d'un homme de cour. On voit qu'en homme d'esprit, il pardonneroit volontiers à M. de Chateaubriand d'être éloquent et sublime, s'il l'étoit dans les intérêts d'une autre cause. Il ne veut pas qu'on regarde Voltaire comme le chef d'une ligue contre la religion; il ne veut pas qu'on touche à l'Encyclopédie, qui est l'arche des philosophes; il ne veut pas qu'on trouve la moindre chose à redire au dix-huitième siècle, « qui est trop souvent jugé avec ignorance, avec légèreté, avec mauvaise foi, avec ingratitude, avec injustice »; il ne veut pas qu'on s'exprime irrespectueusement sur le compte de la Convention, à l'égard de laquelle nous sommes encore plus ingrats; il ne veut pas qu'on se permette de blâmer cette belle institution du divorce, qu'une femme d'esprit appeloit le sacrement de l'adultère; il ne veut pas qu'on rappelle la violation des tombeaux de Saint-Denis, et qu'on en réimprime le procès-verbal. Il reproche à M. de Chateaubriand d'être

injuste envers son pays, envers François I.er, envers les Médicis (il est probable qu'il faut excepter Léon X), en attribuant au Saint-Siége la civilisation de l'Europe, quoique cette opinion, qui n'est pas exclusivement propre à M. de Chateaubriand, ait été développée dans des ouvrages mêmes d'un tout autre esprit, et particulièrement dans l'*Histoire des Républiques Italiennes* de M. Sismonde Sismondi. Il reproche à M. de Chateaubriand de n'avoir parlé nulle part *de la bienveillance et de la bonté du Monarque qui lui a* PERMIS *la célébrité*; il lui reproche de n'avoir pas adouci l'amertume des souvenirs *par un retour reconnoissant vers le pouvoir régénérateur qui avoit* PERMIS *à l'étendart de la religion de marcher entouré d'hommages*; il lui reproche enfin........ Ce dernier grief est renfermé dans une lacune impénétrable, et dont je ne cherche point à pénétrer le mystère. Je voudrois au contraire que cette réticence se fût étendue plus loin, et que l'éditeur eût eu l'heureuse discrétion d'abandonner à l'oubli ce morceau de littérature qui n'est nullement littéraire; je n'ose dire ce qu'il est. Je me serois moi-même prescrit de le passer sous silence, si je n'y avois vu le motif vrai de l'acharnement avec lequel certains critiques se déchaînent journellement contre M. de Chateaubriand, sous le prétexte de la lit-

térature et du goût. M. le comte Regnault leur avoit donné un bel exemple. Il est impossible d'aborder plus naïvement la question.

M. l'abbé Sicard commence par être très-sévère, sans doute pour acquérir le droit d'être complètement juste. Il relève, avec un soin minutieux et trop minutieux, les expressions irrégulières, incorrectes ou hasardées que M. de Chateaubriand a corrigées pour la plupart dans des éditions postérieures. Un grammairien devoit être scrupuleux sur la syntaxe. M. Sicard a trouvé dans le *Génie du Christianisme* une dixaine de phrases mal sonnantes ; encore est-il vrai de dire que sur ces fautes il y en a trois ou quatre qui ne peuvent être attribuées qu'à l'imprimeur, et deux ou trois qui ne sont pas des fautes à l'analyse, quoi qu'en dise la grammaire. Le reste de son discours est plein des appréciations les plus saines, les plus franches, les plus indépendantes, et par conséquent des éloges les plus profondément sentis.

« Rien n'est beau, dit M. l'abbé Sicard, com-
» me *l'Histoire des Missions dans les Indes :*
» rien n'est parfait comme le récit qu'en fait
» M. de Chateaubriand. Le morceau des mis-
» sions, ainsi que cet autre où l'auteur raconte
» l'histoire des bienfaits du christianisme, et
» les services rendus par les ministres de cette

» sainte religion, sont des modèles où la criti-
» que la plus sévère, et même la plus maligne,
» ne trouve rien à reprendre; et quand l'auteur
» n'auroit composé que ce sublime récit; quand
» on voudroit supprimer et les deux ravissans
» épisodes de RENÉ et D'ATALA, et celui des
» mystères, et celui des migrations des oiseaux,
» et celui du divorce, et celui des lois, et celui
» de Bossuet, et celui de l'existence de Dieu, et
» celui de la Providence, etc., quel écrivain
» pris dans l'époque décennale, pourroit-on lui
» comparer? C'est ici qu'on peut appliquer le
» texte du décret qui décerne un prix à l'ouvra-
» ge qui réunira *au plus haut degré, la nou-*
» *veauté des idées, le talent de la composi-*
» *tion, et l'élégance du style;* et c'est, il faut
» en convenir, ce qui a fait la grande fortune de
» ce bel ouvrage. »

« . . . . Quelle noblesse dans les
» images! quelle force de logique quand il (l'au-
» teur) compare la religion qu'il défend avec
» celle dont il dévoile la misérable inutilité, l'in-
» fâme corruption! Eh! qui jamais a réuni, à
» un plus haut degré, et les belles pensées, et les
» sentimens généreux, et toutes les ressources
» d'un style qui n'est jamais ni au dessous, ni au
» dessus de tout ce qu'il décrit. Il sera à jamais
» le livre de tous les âges, cet ouvrage qui ren-

» pages, où l'auteur développe des sentimens
» naturels. Or, ce livre ne me paroît bon que
» par un petit nombre de détails, et mauvais en
» le considérant dans son tout. » Cette phrase ne me paroît ni très-académique, ni très-françoise par le style, et un peu brusque dans ses formes absolues. J'espère que la critique ne me reprochera pas la mienne. Quant à la définition d'un bon ouvrage littéraire, il est clair qu'elle ne sied qu'à un homme qui a toujours eu des figures vraies pour *ornemens de son élégance.* Quel que soit le mérite de certaines productions de M. Lemercier, il est à présumer que l'éditeur de ses Œuvres complètes n'aura jamais la maladresse de la prendre pour épigraphe.

M. Lemercier convient que *les erreurs hébraïques demeurent encore de poétiques impostures;* mais il ne sauroit voir de poésie dans l'Evangile. « Pour comble d'édification, dit-il
» d'un ton de plaisanterie bien piquant, le ciel
» a voulu que Milton lui-même et le catholique
» Racine ne puisassent leur merveilleux que dans
» la Bible, c'est-à-dire parmi les dieux des Phi-
» listins, etc. » Révélation bien précieuse pour la république des lettres, qui apprend de M. Lemercier que la Bible est le livre sacré des Philistins, ou bien que le merveilleux des Philistins avoit inspiré à Racine quelque tragédie inédite

dont M. Lemercier a le secret. (Ce n'est pas du secret de Racine que je parle.) Il ne falloit pas, au reste, fixer d'une main si hardie la limite du merveilleux poétique entre les deux testamens, quand *le Messie* de Klopstock existoit pour répondre à cette assertion exclusive. *Les Martyrs* de M. de Chateaubriand l'ont assez réfutée depuis, et l'on préférera long-temps les touchantes aventures et les saintes amours d'Eudore et de Cymodocée, à ces romans de physique pédantesque, où les idées religieuses et poétiques de l'homme, détrônées par des dieux matériels, cèdent l'empire du monde à l'oxigène et au phosphore.

Le reste de cette boutade est aussi dur et aussi tranchant que le début. Il est vrai qu'elle paroît improvisée dans un moment de mauvaise humeur; que M. Lemercier, jaloux de son impassibilité académique, se plaint d'être *obligé à juger*, et qu'il supplie ses collègues *de hâter le résumé de leurs avis, de peur que les procès-verbaux des séances de la classe ne s'empreignent, aux yeux de l'avenir, d'une légère teinte de ridicule*. Malheureusement, M. Lemercier ne s'est avisé de cela qu'un peu tard. Le mal étoit fait.

On connoît les conclusions de la classe. Elle pense que l'ouvrage, *tel qu'il est*, peut mériter

une distinction..... La postérité confirmera sans doute ce jugement avec beaucoup d'extension, en adoptant les conclusions moins officielles, mais plus impartiales, qui furent alors consignées dans le *Mercure*, par M. le comte de Fontanes; et dans le *Journal des Débats*, par notre estimable et savant collaborateur M. Dussault. En attendant, nous devons des remercîmens à l'éditeur des *Observations*, de nous avoir procuré le plaisir de lire celles de M. le comte Daru et de M. l'abbé Sicard, et nous croyons qu'on peut lui pardonner, en faveur de cette attention, la mauvaise plaisanterie qu'il a faite à l'Académie.

Mes Pensées ; par P. C. Brun Neergard.

En général, on fait les livres avec des pensées. Ces pensées sont plus ou moins nombreuses, selon l'auteur et le sujet. Il y a des gens qui en usent avec une parcimonie effrayante, et qui n'ont le plus souvent qu'une pensée pour un livre ; mais à force de l'étendre et de la disloquer, ils réussissent à lui donner une dimension honnête, comme aux victimes qu'on faisoit coucher dans le lit de Procuste. M. Neergard n'est pas de ceux-là. Quoique son in-octavo soit très-mince, il contient deux cent soixante et douze Pensées, sans compter l'épître dédicatoire et la préface où il pourroit bien se trouver encore quelque pensée ou quelque fraction de pensée. M. Neergard pense beaucoup ; et, ce qu'il y a de fort étonnant, c'est qu'il prétend qu'il lui auroit été facile de penser plus de deux cent soixante et douze choses en cinquante-cinq pages ; mais il ajoute modestement qu'il a cru devoir préférer la qualité à la quantité. Il faut lui savoir gré de cette réserve ; son ouvrage est assez long comme il est.

Il est vrai qu'une brochure de cinquante-cinq pages, dans un pays où chaque jour voit éclore des milliers de brochures, est une foible recommandation pour la postérité ; mais Théophraste, Epic-

tète et la Rochefoucault n'en ont guère écrit davantage, et c'est ce qui console M. Neergard. Ce n'est pas que M. Neergard espère de voir son nom joint aux leurs; mais il se croit heureux s'il trouve une place *immédiatement* après eux, et je pense, comme lui, que c'est ce qui peut lui arriver de mieux. Il est beau d'être Théophraste, Epictète ou la Rochefoucault; mais il y a encore des places honorables pour la Bruyère, Pascal, Vauvenargues, Duclos et M. Neergard.

Le plus grand malheur de M. Neergard, c'est d'être arrivé tard dans la carrière des moralistes. On ne sauroit s'imaginer combien l'on a pensé de choses depuis que l'on s'avise de penser et d'écrire ce que l'on pense pour l'instruction des autres : cela est au point, qu'il est très-difficile de penser une chose qui n'ait jamais été pensée par personne, et qui soit cependant naturelle et raisonnable. On conçoit quel avantage il en résulte pour ceux qui sont venus à propos, c'est-à-dire avant que l'on n'eût pensé à tout. Ainsi, la plupart des pensées de M. Neergard auroient été assez neuves, il y a deux ou trois mille ans. Voilà ce que c'est que de naître quand il faut.

M. Neergard s'est donc vu forcé de penser assez fréquemment ce que nous savions déjà; mais abondance de vérités ne nuit pas. En voici quel-

ques-unes dont l'auteur a d'excellentes raisons de se croire sûr :

« Les vrais amis sont rares. »

« L'innocence est un bouton de rose. »

« La fortune change les hommes. »

« On dit avec raison que la fortune est aveu-» gle. »

« La jalousie des artistes n'est pas originaire » de notre siècle. »

« L'imagination devient souvent dangereuse. »

« On plaît souvent en ne songeant pas à « plaire. »

« Il faut quelquefois plus de patience pour » achever la lecture d'un roman, qu'il ne faut de » curiosité pour le commencer. » Celle-là me paroît surtout d'un sens exquis. Je voudrois seulement qu'elle fût un peu plus générale. M. Neergard a l'air de croire qu'en fait de méchans livres, il n'y a que les romans qui ennuient : M. Neergard n'y pense pas.

Ce n'est pas sans motif, au reste, que M. Neergard a bien voulu penser des choses que l'on pense depuis si long-temps. « Il y a en écrivant, dit-il, » des idées qu'il faut absolument répéter pour » qu'on ne croie pas que l'on ignore ce que tout » le monde sait. » M. Neergard sous-entend probablement qu'on ne doit les répéter qu'avec

une certaine sobriété; car la prétention de répéter ce que tout le monde sait, grossiroit singulièrement les volumes. On voit que M. Neergard n'est pas de ces philosophes dont tous les principes sont en théorie : les applications de celui-ci ne manquent pas dans son livre; et s'il est vrai, comme il l'avance ailleurs, « que le plus » grand mérite d'une pensée *c'est de croire*, » après l'avoir entendue, qu'on la savoit déjà, » il faut convenir que voilà des pensées qui ont le plus grand mérite possible.

M. Neergard ne pense pas toujours sèchement comme un moraliste du commun. Il revêt quelquefois sa maxime d'une expression figurée qui flatte l'imagination, et qui s'imprime facilement dans la mémoire. C'est ainsi qu'écrivirent Empédocle, Parmenides, Pythagore, Phocylide et Nostradamus. Epictète, par exemple, n'a pas connu ce secret, et c'est ce qui pourroit bien lui faire perdre l'avantage que M. Neergard lui accorde dans sa préface avec tant de modestie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est très-malaisé de décider, quand on a lu M. Neergard, s'il est plus philosophe que poète, ou plus poète que philosophe.

Les petites allégories de M. Neergard ont un tour un peu monotone; mais M. Neergard, « qui ne peut jamais lire les classiques sans pren-

» dre aussitôt la plume avec confiance, dans » l'espoir de les égaler, » devoit nécessairement se rapprocher de temps en temps de la simplicité antique, dont les formes pleines de goût sont d'ailleurs infiniment peu variées. Aussi l'on voit toujours chez lui « la Beauté qui dit à la Raison, » ou bien « l'Amitié qui dit à l'Amour, » ou bien encore « madame Franchise qui dit à M. Com- » pliment. » Ces deux personnages sont de l'invention de l'auteur.

On sent ce qu'il y a de naïf et de spirituel tout à la fois à mettre ainsi nos passions en jeu dans une espèce de petite action dramatique, au lieu de les soumettre à une analyse aride et pédantesque. J'en citerai un exemple en passant :

« Le Mérite et l'Amour-Propre se promenant » un jour aux Champs-Elysées : — Pesons-nous, » dit le dernier. — Non, répondit le Mérite ; il » n'y a pas d'assez petits poids pour vous, et pas » d'assez grands pour moi. » On ne peut rien dire de plus fin, et les *petits poids* même n'y gâtent rien.

Veut-on une image gracieuse et vraiment philosophique?

« La rose de l'hymen est souvent cultivée en serre-chaude ; elle survit rarement au désir. »

Veut-on une comparaison piquante et judicieuse?

« L'esprit

« L'esprit est un arbre dont il ne faut pas » trop laisser multiplier les bourgeons ; il seroit » accablé sous le poids de ses fruits. »

On voit qu'il y en a pour tout le monde ; et il faut laisser dire les malins qui prétendroient que M. Neergard s'est fait *ébourgeonner* en conscience.

Tout n'est pas hors de l'atteinte de la critique dans l'ouvrage de M. Neergard ; mais sa part sera bientôt faite. Je ne m'arrêterai qu'à deux méprises de peu d'importance que M. Neergard a laissé échapper dans la chaleur de la composition. Ce sont de petites négligences qui prouvent seulement qu'il pense très-vite.

« Tout le monde se dit philosophe, et à peine » sent-on la valeur du mot, *ami du sage.* »

Il m'avoit semblé jusqu'ici que *philosophe* signifioit *ami de la sagesse.* C'est l'opinion de tous ceux qui sentent la valeur du mot, et même de beaucoup de gens qui ne la sentent pas.

« L'Honnêté est passée dans l'autre monde ; » on a même eu beaucoup de peine à retrouver » son extrait de baptême. »

Pour celle-là, il pourroit bien y avoir une faute d'impression. L'énonciation de la pensée indique assez qu'il ne s'agit pas de l'extrait de baptême de l'Honnêteté, mais de son extrait

mortuaire. « L'Honnêteté est passée dans l'autre » monde, etc. » Cela saute aux yeux.

J'ai dit que l'ouvrage étoit précédé d'une *épître dédicatoire*, et cette *épître dédicatoire* est une malice que l'auteur a faite à son lecteur. On en jugera, car elle est assez courte pour être citée toute entière :

« *A ma meilleure amie :*

» *En pensant à vous, ma plus belle pensée se développa.* »

Les amateurs de curiosités littéraires, qui veulent tout savoir, se sont aussi mis en frais pour reconnoître la plus belle pensée de M. Neergard, et en bien marquer la place. Ce n'étoit pas une petite entreprise, car on se rappelle qu'il y en a deux cent soixante et douze; et M. Neergard, retranché dans la mystérieuse réticence de sa dédicace, n'avoit rien dit qui pût indiquer sa préférence secrète, et diriger le goût du public. Encore, s'il avoit accordé à cette maxime d'élite les honneurs de la petite capitale, la distinction des guillemets, ou le privilége de l'astérisque; mais il n'y a rien de tout cela qui la désigne, et il faut strictement la deviner, si l'on n'aime mieux la prendre au hasard. Les dames penchent généralement pour la quarante-quatrième pensée :

« L'amour créa le premier ciseau du sculp-

» teur, pour en obtenir son portrait; l'amour
» dressa aussi les premiers autels, et c'est pour
» les orner qu'on cultiva les roses. »

Les logiciens trouvent la cinquante-septième incomparable :

« On dit que le bonheur vient en dormant :
» la marmotte qui dort le plus, est donc la plus
» heureuse de l'univers. » (La plus heureuse marmotte.)

Les gens qui préfèrent la force et l'originalité de l'expression à tous les autres genres de mérite, ne voient rien au-dessus de la soixante-unième :

« L'homme de cour n'a qu'un ennemi.........
» tout le monde. »

Ceux pour qui la maxime la plus parfaite n'a point de charme, si elle n'est relevée par une image claire et vraie, sont bien persuadés que la soixante-treizième est le mot de l'énigme :

« La nature est un vaste laboratoire, où elle
» fait toutes les opérations chimiques dont elle
» a besoin. »

Enfin ces esprits raffinés, qui n'estiment que la politesse exquise et les grâces du monde, soutiennent qu'il faut aller jusqu'à la deux cent dix-huitième, et que l'auteur l'a placée si loin pour dérouter les curieux :

« Monsieur, me dit très-poliment un jour un
» homme du premier mérite, j'ai lu avec plaisir

» votre ouvrage ; je n'y ai trouvé qu'un seul er-
» rata, mais, en vérité, il est un peu long :
» c'est l'article où vous dites tant de bien de
» moi. — Vous vous trompez (fut ma réponse)
» peut-être pour la première fois, en me faisant
» cette observation : une vérité ne peut pas être
» un *errata*. »

Quant à moi, dont l'opinion est sans doute un TRÈS-PETIT POIDS dans cette discussion, je conviens volontiers qu'il est difficile de trouver quelque chose de plus délicat et de mieux tourné; mais je n'ai pas été maître de venir jusqu'ici sans arrêter ma prédilection en route, et c'est la cent dix-neuvième pensée qui l'a fixée invariablement :

« L'auteur n'a qu'un seul moyen sûr pour ne
» pas être vendu au poids, c'est de ne pas faire
» de gros volumes.... »

Si M. Neergard met quelque intérêt à ne pas être vendu au poids, et que le moyen dont il parle soit aussi sûr qu'il le dit, je le prie d'agréer, sur sa brochure, mon compliment très-sincère.

FIN DU PREMIER VOLUME.



